ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

DE

LA VIE

II

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 27ª Novembris 1900.

E. THOMAS,
Vic. Gen.

L'éditeur se réserve tous droits de reproduction de la traduction française qui est sa propriété.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en avril 1901.

R. P. TILMANN PESCH
de la Compagnie de Jésus.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

LA

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE DE LA VIE

PENSÉES SUR DES VÉRITÉS RELIGIEUSES

Ouvrage traduit de l'allemand sur la 3e édition

Par le R. P. BIRON
Bénédictin de la Congrégation de France.

TOME SECOND

DEUXIÈME SEMAINE. — I. — **L'imitation du Christ dans ses traits principaux.** — II. — **L'imitation plus complète du Christ.** — TROISIÈME SEMAINE. — **La croix.** — QUATRIÈME SEMAINE. — **La conclusion glorieuse.**

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

DEUXIÈME SEMAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'IMITATION DU CHRIST DANS SES TRAITS PRINCIPAUX

PHILOSOPHIE DE LA VIE

CHAPITRE PREMIER

LE ROYAUME DU CHRIST

1. L'Évangile est appelé dans les saintes Écritures « l'Évangile du royaume ». Saint Ignace de Loyola explique cette pensée dans la parabole suivante :

Qu'on s'imagine un roi légitime, établi par Dieu et doué de toutes les qualités personnelles, plein de bonté et généreux. Il est un grand et puissant souverain; tous lui doivent respect et obéissance, et, de droit divin, relèvent de lui.

Ce roi se prétend autorisé par Dieu à adresser à son peuple un appel, où il déclare que sa volonté est de soumettre tout le monde révolutionnaire au pouvoir légitime. C'est un plan juste et saint, dirigé vers le but le plus idéal. C'est un plan acceptable; car le prince promet de n'exiger de personne des fatigues et des tracas qu'il ne soit le premier à supporter. C'est un plan glorieux, car la victoire est certaine et promise par Dieu.

A quoi donc doivent se déterminer des sujets raisonnables et bien nés? Aux époques où l'on convoquait le ban de l'armée en divers pays, on répondait à l'appel, dans des conditions bien moins favorables.

Pour beaucoup, le motif de suivre le drapeau était une raison de nécessité ; d'autres s'inspiraient d'une bravoure chevaleresque.

Il faut plaindre le lâche qui n'estime que sa vie, qui ne la sacrifie pas joyeusement, avec les frémissements de l'enthousiasme, pour une noble cause.

2. Cette parabole doit nous amener à considérer les motifs que nous avons de nous attacher au Christ, notre Seigneur.

Ce souverain est un homme de la même nature que nous ; mais il est le plus parfait, le plus attrayant, le plus magnanime, le plus désintéressé, le plus bienveillant des hommes. Il est envoyé par Dieu dans le monde comme docteur et prophète, roi et Messie ; le ciel et la terre doivent lui être soumis.

Le Christ envoie les siens dans le monde : ils sont chargés d'annoncer l'heureuse nouvelle de l'avènement du royaume du ciel (Matth., x, 7), avec ses fins et ses promesses (Luc., ix, 2) ; ils doivent consoler les hommes, leur procurer le bien du corps et de l'âme, leur souhaiter et leur donner la paix, les biens temporels et éternels (Matth., x, 12).

Le Christ a merveilleusement prouvé sa mission divine. Il est lui-même Dieu, un avec le Père ; c'est pourquoi il peut, de sa propre autorité, pardonner les péchés, opérer des miracles, se déclarer le juge à venir des vivants et des morts, exiger qu'on se donne à lui comme on se donne à Dieu seul.

En lui est notre fin dernière. Il est notre Seigneur, notre Dieu suprême ; le servir c'est, dans toute la force du mot, servir Dieu.

Il n'est pas seulement le fondateur du culte chrétien,

il est l'objet même de ce culte. Le culte qui lui est rendu depuis le commencement du christianisme, ressemble à un vêtement qui n'est fait que pour la Divinité.

Ce souverain apparaît dans le monde, il nous adresse un appel. Il ne veut en définitive que l'honneur et la gloire de Dieu de la façon voulue par Dieu. Un seul culte, un seul Dieu !

Mais cette pensée est très intimement unie au salut et au bonheur de l'homme. Le Seigneur veut tout remettre dans l'ordre, les choses de la vie privée comme celles de la vie publique, afin de renouveler ainsi la face de la terre.

L'invisible se présente à nous dans un médiateur visible : direction divine, enseignement divin, sanctification divine sous une forme humaine ! Le Christ a reçu toute sa puissance d'en haut ; étant visible lui-même, il transmet cette autorité à des organes visibles ; il fonde une grande société : non pas un État nouveau dans l'État, mais une véritable société chrétienne, dans laquelle il dépose son autorité et qu'il charge de conduire les hommes à Dieu en son nom et par sa puissance.

3. Pour que le royaume de Dieu se renouvelle dans le cœur des hommes, il faut la coopération des hommes. Tous sont appelés, selon leurs moyens, leur position et leurs forces, à coopérer à l'extension et à l'affermissement du royaume de Dieu. Comme dans toute armée, il y a en celle-ci des grades différents et des postes divers.

Les uns marchent uniquement poussés par une certaine nécessité : ils marchent parce qu'ils ne peuvent faire autrement ; ils ne font que ce qui est strictement nécessaire pour n'être pas honteusement exclus de l'armée.

Les autres, partisans enthousiastes et champions intrépides, ont au cœur une noble pensée et, dans une sainte initiative, ils sont prêts à tout sacrifier à cette pensée. Cette bravoure chevaleresque les pousse à s'unir au Christ aussi parfaitement que possible.

On voudrait suivre le Sauveur du plus près possible ; on voudrait, selon ses forces, tâcher d'égaler, son dévouement et son abnégation ; on voudrait, selon son pouvoir, lui rendre amour pour amour, et, pris d'un saint enthousiasme pour la personne du chef, imprimer pour ainsi dire en soi le type de vertu et de dévouement qu'il nous a laissé.

Le Sauveur a trouvé dans toutes les conditions des multitudes sans nombre de sujets et de partisans pleins de bravoure, des âmes fidèles qui ont répondu à son appel avec un dévouement héroïque ; des âmes généreuses qui, avec la plus complète abnégation, ont pris leur place dans la grande lutte, dès que l'appel de la grâce s'est fait entendre.

La cause du Sauveur est sûre de la victoire ; l'avenir est à elle, tandis que le monde tombera en ruines.

CHAPITRE II

LE CHRIST NOUS A DÉLIVRÉS DES TÉNÈBRES ET DE L'ESCLAVAGE.

1. Tout chrétien peut dire, avec l'apôtre saint Paul : « La loi de l'esprit qui est dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » (Rom., VIII, 2.) En nous soumettant à Dieu, le Christ nous délivre de toutes les suites déplorables du péché, et nous met en possession des biens les plus nobles.

Le Christ est la vraie lumière. Il dit de lui-même qu'il est la vérité et la lumière du monde, et que ceux qui le suivent ne marchent point dans les ténèbres (Jean, VIII, 12.) Il déclare aussi que ses disciples sont des flambeaux qui doivent faire briller leur lumière devant les hommes (Matth., V, 16), et même qu'ils sont la lumière du monde (Matth., V, 14). Ceux qu'on admettait dans l'Église furent par suite appelés illuminés, vraiment éclairés (Hebr., X, 32). « Car vous n'étiez autrefois que ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » (Eph., V, 8.) « Vous êtes tous des fils de lumière et des fils du jour ; nous n'appartenons ni à la nuit ni aux ténèbres. » (1 Thessal., V, 5.)

Le Christ notre Seigneur nous a éclairés sur toutes les questions importantes de l'existence.

La lumière qui vient des hommes ressemble à une petite lanterne sourde qui n'éclaire qu'un cercle bien restreint. La lumière qui vient d'en haut ressemble à la pleine lumière du soleil, qui éclaire tout, jusqu'à la limite de l'horizon. Celui donc qui aime la lumière se tourne vers le Christ. Celui qui préfère les ténèbres à la lumière ne permet pas à la doctrine du Christ d'agir sur lui : il en prend à son aise avec la doctrine du Christ.

2. De belles paroles et de hautes pensées ne vous servent de rien si vous ne suivez pas le Christ par une vie vertueuse. Une grande science a son prix, mais une bonne vie est bien plus précieuse. Votre juge futur ne vous interrogera pas sur le degré de votre culture et de votre science, mais sur votre crainte de Dieu et sur votre vertu.

Jésus-Christ est non seulement vrai Dieu, il est aussi véritablement homme. (Eph., IV, 13.) Il est notre idéal, le modèle (Jean, XIII, 15 ; I Pierre, II, 21) que nous devons imiter (I Cor., IV, 16), notre docteur et notre maître, la voie, la vérité et la vie (Jean, XIV, 6).

Le Christ porte en lui « l'humanité ». Avec lui la véritable humanité (*benignitas et humanitas*, Tit., III, 4) a paru sur terre. Il est le véritable ami du peuple, et il tressaille de joie parce que son Père a préféré les petits aux grands du monde (Luc., X, 21). Il témoigne une particulière sollicitude pour les enfants (Marc., X, 14). Il appelle ses disciples ses amis et ses frères (Luc, VIII, 21 ; Jean., XV, 15). L'amitié est un bien précieux ; sans ami nul ne saurait vivre, possédât-il tous les autres biens ; et le Christ offre son amitié à tous les hommes.

Il leur dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., v, 48.) C'est pourquoi l'Apôtre déclare : « Nous enseignons aux hommes toute la sagesse, afin que nous rendions tous les hommes parfaits en Jésus-Christ. » (Col., i, 28.) Il nous faut toujours marcher en avant, « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous, afin que nous ne soyons plus comme des enfants, qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines... mais, que pratiquant la vérité par la charité, nous croissions en toutes choses dans Jésus-Christ, qui est notre chef et notre tête ». (Eph., iv, 13-15.)

3. Par sa vie tout entière le Christ a posé les principes de la véritable égalité et de la vraie fraternité entre les hommes. On lit dans le christianisme : « Dieu n'a point égard à la qualité des personnes. » (Act., x, 34 ; Galat., ii, 6.) L'apôtre saint Jacques déclare qu'il y a péché à faire acception des personnes (Jac., ii, 9).

Saint Paul écrit aux Galates : « Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ... Il n'y a plus ni juif, ni gentil, plus d'esclave ni de libre, plus d'homme ni de femme ; mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » (Gal., iii, 26-28.)

« Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, et que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés ; c'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Jean, xiii, 34-35.) Lui qui, par sa nature divine, est infiniment au-dessus des hommes,

« n'a point honte d'appeler les hommes ses frères ». (Hebr., II, 11.)

Par là, cette fraternité universelle, que le paganisme ignorait, est entrée dans le monde. De là cette exhortation : « Que chacun ait pour son prochain une affection vraiment fraternelle ; prévenez-vous les uns les autres par des témoignages de déférence. » (Rom., XII, 10.) Saint Pierre appelle tous les chrétiens réunis « la fraternité qui est dans le monde » (1 Pierre, V, 9), et il les exhorte à être « les amis de la fraternité » (Ibid., III, 8). Les Actes des Apôtres nous rapportent que « la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'*un* cœur et qu'*une* âme ; nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier ; mais toutes choses étaient communes entre eux » (Act., IV, 32).

4. Le Christ nous a apporté la vraie liberté ; non point la liberté de la destruction, du cadavre, mais la liberté de l'ordre, de la vie. Il attend de nous que nous nous conduisions de plein gré en serviteurs de Dieu.

« Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. » (Jean, VIII, 32.) « Si le Fils (de Dieu) vous met en liberté, vous serez véritablement libres. » (Ibid., VIII, 36.) Le Christ parle de la vraie liberté.

Il y a aussi une liberté qui n'a, de la liberté véritable, que l'apparence. L'apôtre saint Pierre avertit de se garder de ceux « qui invitent à la luxure par les plaisirs de la chair, et qui promettent la liberté, lorsqu'eux-mêmes sont esclaves de la corruption » (2 Pierre, II, 18-19). Il exhorte les siens à se conduire comme ceux « qui sont libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile pour couvrir votre malice, mais pour agir en serviteurs de Dieu ».

Saint Paul écrit aux Galates : « Vous êtes appelés, mes frères, à un état de liberté : prenez garde seulement que cette liberté ne vous serve d'occasion pour vivre selon la chair, mais assujettissez-vous les uns aux autres par une charité spirituelle. » (Galat., v, 13.)

De même saint Pierre : « Honorez tout le monde, aimez vos frères, craignez Dieu, respectez le roi. » (1 Pierre, II, 17.)

5. En nous donnant ces biens, le Christ a posé la base du véritable progrès. Il n'y avait alors plus de progrès. On en était arrivé à la limite dernière dans le culte de la matière. Le Christ remit l'humanité dans le vrai chemin, il lui annonça le progrès, et le lui rendit possible.

Et aujourd'hui ? Nulle part le mot de progrès ne se rencontre plus fréquemment que sur les lèvres des adversaires du christianisme. « Des hauteurs de l'histoire — dit un célèbre écrivain (W. Menzel) — on voit maintenant la société européenne descendre du christianisme, qui s'éleva comme une montagne sublime au-dessus des eaux du déluge, et se plonger de nouveau dans le vieux désert et dans les vieilles ténèbres du paganisme et du judaïsme. Et c'est ce recul de la société européenne, que les païens et les juifs modernes appellent actuellement le progrès. »

Qui peut remédier à un tel état de choses, sinon Jésus-Christ ?

La connaissance du Christ doit, pour vous, passer avant toutes choses. Que pensait l'apôtre saint Paul de cette connaissance ? Il avait vu bien des grandeurs et bien des magnificences en ce monde. Il avait vu la superbe Rome, dominatrice de ce monde matériel ; il avait vu Athènes, la capitale des arts et de la sagesse humaine ; il avait vu

Jérusalem, la cité choisie, qui avait été la dépositaire des antiques manifestations de Dieu. Et cependant il dit : « Tout me semble une perte au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses, les regardant comme des ordures, afin que je gagne Jésus-Christ. » (Philip., III, 8.)

CHAPITRE III

LE CHRIST, IDÉAL DE L'HUMANITÉ

1. Le Christ, Sauveur du monde, a réalisé si purement, si pleinement, l'idéal de l'humanité, que rien, dans toute l'histoire du monde, n'approche de ce type sublime. Il est de la manière la plus excellente ce que l'intelligence et la conscience entendent par « l'homme de bien ».

Né d'une famille pauvre et obscure, il demeure de longues années dans l'obéissance, et remplit jusqu'à sa dernière heure tous les devoirs de la piété filiale.

Il agit toujours comme un homme du peuple. Ses discours sont simples, sans art et sans ornements. Mais tous ceux qui l'entendent demeurent étonnés et confessent que nul homme n'a encore parlé de la sorte.

Tous les hommes de bien se trouvent infiniment à l'aise dans le voisinage de Jésus. Il est l'image la plus radieuse de l'amour, de la douceur et de la bienveillance ; il témoigne un désintéressement, une humilité que le monde orgueilleux ne comprend pas, dont il se scandalise encore aujourd'hui.

Le fardeau du pauvre qui lutte contre la misère de chaque jour, pèse sur Jésus. Modèle parfait de l'humilité désintéressée, au milieu des acclamations des foules qui

lui adressent l'hommage de leurs cœurs, il conserve une égalité d'âme imperturbable et demeure ferme comme un rocher, lorsque les douleurs déferlent sur lui ainsi que des vagues furieuses.

Quand le peuple inconstant l'abandonne, Jésus ne le maudit point ; quand le peuple veut le faire roi, Jésus s'enfuit au désert.

Il passe sur la terre en faisant le bien et chacun de ses pas fait surgir un bienfait, mais il mène une vie de fatigues, une vie de pauvreté. Il est plein de compassion pour les souffrances des hommes.

Simplement et naturellement, il partage avec ses disciples les travaux et les peines de la vie. Son cœur est ouvert à tous les sentiments d'une noble amitié. Véritablement homme dans tous ses sentiments, il est accessible à tout ce qui touche le cœur humain, le péché seul excepté.

Il verse des larmes sur la tombe de son ami, et ceux qui l'entourent concluent de la grandeur de sa douleur à la profondeur de son amour (Jean, XI, 36). Il tremble devant les souffrances, il s'effraie en présence de la mort. Il supplie que la souffrance s'éloigne, sans que sa prière soit exaucée sous cette forme.

Il souffre comme nul autre homme n'a souffert. Son âme est plongée dans la tristesse, le dégoût et le délaissement. Mais dans son humilité, il remet sa volonté et sa vie entre les mains de son Père. Dans sa vie et dans sa mort, il présente le type du juste souffrant en silence.

Les quatre Évangiles déroulent devant nos yeux la vie de Jésus, comme un paysage splendide, que nous considérons de divers points de vue, tantôt dans la lumière matinale, tantôt à l'heure du coucher du soleil, mais qui toujours a son charme particulier. Si une vie a connu la

douleur et la joie, l'abaissement et l'éclat, c'est bien la vie du Christ sur la terre. Et de toutes ces épreuves, elle est sortie pure comme l'or.

2. Cet idéal humain est entièrement sans tache. Entouré de ses ennemis, le Christ leur pose cette question : « Qui de vous me convaincra d'aucun péché? » (Jean, VIII, 46.) Et tous les témoins hostiles de sa vie et de ses œuvres répondent à cette question par un profond silence. Lorsque plus tard les Juifs traînèrent le Sauveur garrotté et maltraité devant Pilate, pour arracher à celui-ci une condamnation à mort, Pilate leur demande : « Qu'a-t-il fait de mal? » Cette question ne trouve d'autre réponse que : « Crucifiez-le! » Et le juge livre l'accusé pour être crucifié, après avoir solennellement déclaré : « Je ne trouve aucun crime dans cet homme (Jean, XVIII, 38)... Je suis innocent du sang de ce juste. » (Matth., XXVII, 24.) Le traître lui-même mêle sa voix à ce témoignage qui proclame la grandeur morale de Jésus : « J'ai péché, dit-il, en livrant le sang innocent. » (Matth., XXVII, 4.)

Platon avait fait le portrait de l'homme juste, de l'idéal de toutes les vertus, et il avait dit de lui qu'il serait attaché au bois, afin que chacun vît le désintéressement de sa justice.

Cet idéal a paru dans le Christ. De lui rayonnent jusqu'à nous toutes les vertus qui sont d'une importance capitale pour une organisation plus idéale de la vie humaine : le désintéressement, l'amour des hommes, la patience, la douceur, la domination des exigences de l'homme animal; en un mot, tout ce que suppose l'idée que l'on se fait d'un homme parfait.

CHAPITRE IV

LE RENONCEMENT A SOI-MÊME, PREMIÈRE CHOSE QU'EXIGE L'IMITATION DU CHRIST.

1. Le Seigneur dit : « Que celui qui veut marcher après moi se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix sur lui et qu'il me suive. » L'amour déréglé de soi-même, voilà surtout ce qui nous empêche de vivre comme le Christ le demande de nous.

C'est pourquoi le chrétien doit s'efforcer avant tout de soumettre à la raison les inclinations des sens et de soumettre sa raison à la vérité prêchée par le Christ. Pour cela il faut une constante répression du moi et une lutte continuelle contre les penchants aveugles du cœur, une mortification incessante. Un jour sans mortification est un jour perdu.

Le caractère surnaturel du chrétien lui confère et, en même temps, réclame de lui une ressemblance plus complète avec Dieu, une plus grande élévation de sentiments et une vie plus parfaite, par suite une abstention plus rigoureuse des plaisirs bas et coupables de la nature.

Pour s'attacher au Christ, il faut entrer en lutte contre tout ce qui est de nature à nous séparer du Christ. Et ce qui peut détacher de lui, ce sont les convoitises du cœur en tant qu'elles aspirent à l'orgueil et à la sensualité.

La vertu la plus noble, c'est l'amour de Dieu ; mais vous ne pouvez posséder cet amour que dans la mesure où vous vous mortifiez.

La véritable vertu ne consiste pas dans les pratiques extérieures de la dévotion et de la piété, mais dans la mortification et dans l'empire sur soi-même.

La mortification et l'abnégation paraissent difficiles avant qu'on les pratique ; une fois accomplies, elles remplissent le cœur d'une paix céleste. Voulez-vous être heureux sur terre autant qu'il est possible : prenez l'habitude de lutter énergiquement contre toutes les inclinations désordonnées.

Lorsque le vieil homme tombe en poussière, l'homme nouveau grandit ; et tant que vous n'en êtes pas venu à ce « mourir pour naître », vous n'êtes qu'un triste hôte de cette misérable terre.

A quoi sert à l'aigle la force de ses ailes, quand ses serres sont captives? Toute inclination mauvaise à laquelle vous cédez vous attache à la terre.

2. La matière et l'occasion de la mortification et du renoncement ne vous manqueront jamais. Le cœur humain est un jardin, dans lequel croît toujours la mauvaise herbe ; pour la déraciner et la jeter dehors, il faut toujours avoir en main la houe de la mortification. Autrement l'âme ressemblera bientôt à un champ envahi par les chardons et les épines.

Votre amour-propre, qui ne meurt qu'avec vous, fait pousser cette mauvaise herbe. L'homme se porte partout avec lui-même et il se retrouve partout.

Si vous remarquez un défaut en vous, donnez tous vos soins à l'extirper. Une partie de la peine que l'on prend souvent pour dissimuler un défaut suffirait, bien employée, pour nous corriger de ce défaut.

L'examen de nous-mêmes doit nous indiquer ce qui n'est pas dans l'ordre. Beaucoup atteindraient de bien meilleurs résultats s'ils voulaient pratiquer le renoncement dans une petite chose. Aux uns, il manque le sérieux nécessaire au succès : aux autres, une conduite aimable, à quelques-uns la décision, à d'autres la modération. Il n'est pas si difficile que l'on pense de vaincre les mauvaises habitudes par l'acquisition des bonnes, et d'amender sa nature.

3. Conservez toujours une certaine indépendance. Qui ne se domine pas lui-même se laisse dominer par les autres.

Tout ce qui affranchit notre esprit sans nous donner le pouvoir sur nous-mêmes est funeste.

Mortifiez-vous dans vos paroles. Ne parlez jamais, lorsque la parole ne vaut pas mieux que le silence. Combien croient intéresser par leur éloquence et par leur bavardage fatigant ! La circonspection et la discrétion sont les fruits d'un énergique renoncement. Un homme sans discrétion est une lettre ouverte : il doit s'attendre à beaucoup d'ennuis et de désagréments.

Sachez vous contenir. Ne criez pas lorsque les mouches vous piquent : souffrez et taisez-vous, car si vous ouvrez la bouche, elles s'y précipiteront.

Renoncez à tout enfantillage. Les enfants jugent et agissent comme des enfants : une maturité virile, qui sache faire la juste part du sérieux et du plaisant, voilà ce qui convient à l'homme. Et celui-là seul qui se domine peut posséder cette maturité.

Mortifiez votre susceptibilité. Revenir constamment sur une contrariété est le signe très maladroit d'un orgueil blessé.

4. Pratiquez le renoncement dans le choix de vos relations. Les relations sont d'une conséquence extrême. Les mœurs et les goûts se communiquent : on adopte le caractère, même l'esprit de ses compagnons, sans s'en douter.

Gardez-vous d'être exclusif : c'est du choc des idées que jaillit la lumière.

N'exagérez en rien. Aristote ramenait toute la sagesse à la modération. Le droit poussé trop loin devient l'injustice. Une trop grande tension d'esprit émousse l'intelligence.

Dans les meilleures choses, il y a un danger : c'est que l'emploi trop fréquent ne devienne un abus, et que l'effort trop prolongé n'amène le dégoût. Néanmoins vous devez juger excellent ce qui est excellent.

5. En tout, gardez la mesure. Il ne s'agit pas d'abattre en un jour ce qui demande une année de travail.

Ne permettez pas à votre lumière d'éblouir. N'être bon à rien, c'est un malheur, mais il ne faut pas vouloir être bon à tout.

On ne doit jamais montrer plus de force, plus d'intelligence qu'il n'est nécessaire.

Renoncez à vos aises : ceux qui aiment leurs aises sont bientôt à charge à eux-mêmes et aux autres.

Réglez votre extérieur, mais plus encore votre intérieur. Les manières d'un chacun sont ordinairement le reflet de son cœur et de son intelligence.

L'intérieur doit toujours avoir à nos yeux deux fois plus de prix que l'extérieur. Il y a des gens qui sont tout en façade ; ne leur ressemblez pas.

Pour arriver à ces résultats et à d'autres analogues, le renoncement constant est d'une absolue nécessité.

Efforcez-vous d'arracher à votre amour-propre la direction de tout votre être et de la confier à l'amour de Dieu.

CHAPITRE V

SECONDE CHOSE QU'EXIGE L'IMITATION DU CHRIST : ACCEPTATION VOLONTAIRE DES RIGUEURS DE L'EXISTENCE

1. Les peines et les souffrances de toutes sortes sont le lot de la nature humaine. Dans le plan primitif de l'amour divin, l'homme devait être soustrait par une grâce particulière à toutes les souffrances morales et physiques. Par suite du péché, il est tombé dans les imperfections de sa nature.

La douleur s'attache à notre vie, du berceau à la tombe ; un bonheur sans mélange n'a jamais été accordé à personne.

Et, de fait, il y a beaucoup plus de douleurs qu'il ne semble. D'ordinaire les hommes ont une certaine pudeur dans le malheur, ils le cachent. Si les souffrances cachées se lisaient sur le front, bien souvent nous pleurerions sur ceux dont aujourd'hui nous sommes jaloux.

Il en est tant dont le cœur est endolori et dont toute la consolation, tout le plaisir, est de paraître heureux aux autres !

Durant l'âge d'or de la Grèce joyeuse, retentissait la plainte maintes fois répétée que le sort le meilleur était

de n'être pas né, et qu'ensuite le plus grand bonheur était de mourir le plus tôt possible après sa naissance.

2. A tous ceux qui le suivent, Jésus-Christ demande de prendre leur croix sur eux, et cela tous les jours. (Matth., XVI, 24; Luc., IX, 23.)

Les rigueurs de notre existence ne font pas essentiellement partie de notre malheur. Car nous ne sommes pas créés pour le bien-être terrestre. Sur cette terre, le malheur comme le bonheur est un moyen d'atteindre notre but éternel.

La destinée de l'homme n'est pas de mener une existence joyeuse, exempte de douleurs, mais sa destinée est telle que la douleur physique et la douleur morale y prennent une importance particulière.

En nous délivrant de la malédiction du péché, Jésus-Christ ne nous a pas exemptés des peines de l'existence; il les a considérées comme un moyen dont nous devons user pour notre salut.

Les peines de la vie doivent nous soumettre efficacement à Dieu. Dans la conscience de son néant, l'homme doit se courber humblement sous les décrets impénétrables de Dieu.

Aux heures amères et difficiles, l'adhésion à la très sainte volonté de Dieu a une signification tout autre qu'aux heures douces et agréables.

Par la souffrance beaucoup sont amenés à prier, qui autrefois n'y songeaient pas. Le cœur atteint par la souffrance trouve une particulière consolation dans la pensée de Dieu. Supporter volontairement la souffrance, c'est rendre à Dieu un culte sacré.

Les rigueurs de la vie sont, en second lieu, un châtiment pour le coupable. Celui qui souffre ne doit pas

murmurer ; il doit tourner vers Dieu un regard de reconnaissance : Dieu lui fait sentir ici-bas la douleur durant quelques instants, afin de lui préparer une joie éternelle.

Les épreuves de l'existence sont, en troisième lieu, non seulement un châtiment, mais une école journalière de vertu. La simple raison peut déjà le comprendre. C'est, comme le remarque un savant moderne, l'idée fondamentale du mythe d'Hercule, l'idée directrice des drames de l'*Œdipe* et du *Philoctète* de Sophocle, c'est le sens du proverbe grec : Πάθει μαθος, l'enseignement par la souffrance. Mais seul le christianisme a pu réaliser pratiquement cette pensée dans tous les événements de la vie. Le paganisme cherchait la force et la consolation ou dans les plaisirs bruyants ou dans le stoïcisme de l'orgueil, mais c'était en vain. C'est pourquoi, finalement, il s'est jeté dans les bras du désespoir.

En nous donnant l'occasion de pratiquer nombre de vertus, les épreuves de la vie sont pour nous, en quatrième lieu, une source surabondante de bonheur pour l'éternité. « Car le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et immense gloire. » (2 Corinth., IV, 17.)

En cinquième lieu, enfin, les rigueurs de la vie prennent une signification bien plus haute encore, lorsqu'on considère le Christ souffrant : elles nous rendent semblables au Christ, Fils de Dieu. C'est pourquoi le Christ portant sa croix nous indique le chemin, afin que nous aussi nous portions avec patience notre croix de tous les jours.

L'homme trouve sa propre croix en lui-même : il doit donc se prendre en patience. Vous ne devez ni aimer ni flatter vos imperfections, mais les porter avec patience.

3. Il y a une patience raisonnable, qui est patiente parce que l'impatience ne produit rien et qu'elle est plus gênante que la patience. Un sage de l'antiquité a dit : « Savoir supporter est la moitié de la sagesse. » La pire des misères est de ne pouvoir supporter la misère. Soyez donc sage, et s'il vous arrive quelque chose de mal, prenez-le toujours en bien : si vous le prenez mal, vous tombez de mal en pis.

Il y a, en outre, une patience qui est non seulement raisonnable, mais chrétienne. C'est celle que le Christ attend de nous.

Cette patience n'est pas — selon les paroles d'une âme éclairée — le silence inactif qui supporte avec inertie ce qu'on ne peut changer : ce n'est pas la faiblesse apathique qui perd tout courage, parce que le chemin paraît trop difficile. Ce n'est pas la soumission qui cède mollement parce que la résistance ne sert à rien. La patience n'est pas cette vie nonchalante, fatiguée, qui consiste à traîner son fardeau de jour en jour.

La patience chrétienne, c'est plutôt la force qui maîtrise ; elle connaît le chemin, son but est certain. La patience est le courage qui se fraie une voie, quoique souvent le cœur se déchire aux épines. Elle prend le fardeau que Dieu lui a imposé, elle ne s'affaisse pas sous lui, elle le porte haut ; elle aborde la vie courageusement et intrépidement : comme elle l'a commencée, elle achève sa course.

La patience, c'est la paix qui ne disparaît pas dans la lutte ; c'est la joie qui ne meurt pas dans la souffrance. La patience, c'est le courage qui ne fuit jamais un sacrifice ; c'est la jeunesse qu'aucun automne ne vient faner. La patience est infatigable et ne se plaint jamais ; elle n'a pas elle-même choisi sa voie. Cependant son fardeau la trouve

chaque jour forte et pleine de vigueur, prête et trempée comme l'acier.

La patience résiste à mille blessures ; elle sait les guérir, car elle les souffre avec calme. Elle a déjà trouvé son but sur la route, parce qu'elle ne veut autre chose que ce que Dieu veut. Elle ne cesse pas de croire et d'aimer, alors que tout disparaît, se brise et fléchit. Elle ne se reposera qu'après avoir atteint le but de toutes ses espérances dans l'autre vie.

CHAPITRE VI

LE CHRIST NOTRE MAITRE ET NOTRE EXEMPLAIRE

1. Qui veut être chrétien doit être décidé à refréner en lui-même le principe du désordre, à supporter volontairement les contrariétés de la vie, puis il doit suivre le Christ. Le Christ est notre maître et notre exemplaire.

Le Christ est notre maître. Il est vrai, le Christ n'a pas minutieusement exprimé tous ses enseignements par des paroles et des prescriptions, mais sa doctrine ressemble au soleil, qui verse partout la lumière. Nous y découvrons dans leurs grandes lignes les principes fondamentaux de la vérité et de la morale.

Le but et l'origine de l'homme, c'est Dieu (Matth. XXIII, 9). Tous les hommes forment la grande famille de Dieu, le chef est Dieu Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit (Matth., XXVIII, 19). Dieu est tout-puissant, souverainement sage et connaissant tout, souverainement bon ; il prend soin de tout (Matth., VI, 8-26). Le ciel est un magnifique royaume où les hommes seront heureux (Luc, XI, 2) : ils y reçoivent la récompense de toutes leurs bonnes œuvres, même de la plus minime (Marc, IX, 40).

Les moyens d'arriver à ce but sont l'observation des

préceptes (Matth., XIX, 17), et le recours aux moyens de la grâce. Aux préceptes appartiennent avant tout la foi (Marc, XVI, 16), puis l'espérance et la confiance (Jean, XVI, 33), puis le commandement concernant la charité envers Dieu et envers les hommes (Marc, XII, 30, 31; Matth., V, 7, 44). Le Sauveur recommande particulièrement l'humilité, le détachement des biens terrestres (Matth., V, 3; Luc, XVIII, 22), la pureté du cœur, le renoncement et la lutte contre la sensualité (Matth., V, 8, 28; VI, 22), le support joyeux des difficultés et des persécutions (Matth., V, 10).

Les moyens de la grâce sont les sacrements institués par le Christ (Matth., XXVIII, 19), puis la prière, à laquelle le Christ nous a initiés (Luc, XI, 1, seq.; XVIII, 1), enfin la participation au culte divin (Luc, XXII, 19).

Le Christ n'a pas confié ses enseignements au jugement personnel et au caprice d'un chacun, mais il a promis son assistance à l'Église, société visible obéissant à une autorité déterminée (Matth., XVI, 18; XVIII, 17).

Les enseignements du Christ ne reposent pas sur des subtilités; ils doivent descendre dans la pratique; ce n'est qu'alors qu'on en a l'intelligence pleine et entière (Jean, VII, 17).

Le Christ enseigne avec dignité, avec vérité, avec autorité; il tranche les questions en maître, il n'indique pas seulement la loi, il donne des lois (Matth., V, 22), et ses arrêts, portés avec une éloquence puissante et accompagnés d'une sainte vie, ne laissent place à aucune objection. Il parle comme quelqu'un qui a l'autorité (Matth., VII, 29).

Les enseignements du Christ ne s'adressent pas à une classe particulière de la société : ils s'adressent à toutes les classes. Il enseigne avec une grande simplicité et

sans art. Son langage reflète fidèlement une époque, un pays et un peuple, et cependant il est intelligible pour tous les temps et pour tous les peuples.

De même que la source laisse épancher l'eau sans effort et que le semeur jette facilement et avec grâce la semence. le Sauveur répand ainsi la douce semence de sa doctrine.

Dans l'Ancien Testament, Dieu parlait aux hommes sous les plus magnifiques figures empruntées au règne de la nature. Ces descriptions ne se retrouvent pas sur les lèvres du Christ. A la majesté de son langage il faut la simplicité.

Il se servait de comparaisons simples, que tout homme du peuple d'alors pouvait comprendre : ainsi la comparaison de la semence, du petit grain de sénevé, de la source, de l'agneau, du bon pasteur.

Nul esprit créé ne peut sonder la profondeur et l'élévation des paraboles employées par le Christ, et cependant l'âme de l'enfant peut les comprendre.

En tout lieu il répand la bonne doctrine : près du puits (Jean, IV, 6), sur la barque (Luc, V, 3), durant les repas (Luc, XIV).

Il rattache ses instructions aux choses les plus communes : aux fleurs (Luc, XII, 27), aux oiseaux (Matth., VI, 26), aux arbres (Luc, XIII, 6), aux coutumes de la vie de famille (Luc, XIII, 21), aux événements religieux et politiques (Luc, XIII, 4).

Le Sauveur prend l'homme tel qu'il est, avec son intelligence, sa volonté, son imagination, sa sensibilité et il s'adresse à toutes les facultés de l'homme. A chaque mot on reconnaît que sa doctrine part d'un cœur généreux.

Le Christ prêchait avec pleine autorité ; enseigner était

une partie de sa mission. Et cette autorité, il la tenait non des hommes, non de l'État, non d'une école, non d'une société, mais de Dieu son Père (Luc, IX, 25 ; Jean, VII, 16).

2. Le Christ est non seulement notre maître par la parole, il est aussi notre maître par l'action ; il est l'exemplaire que nous devons reproduire en nous. « Je suis la voie, la vérité et la vie. » (Jean, XIV, 6.) L'Apôtre nous avertit que le Christ nous a donné l'exemple, afin que nous suivions ses traces. « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (Rom., XIII, 14.) De même que les enfants d'une famille ont entre eux une ressemblance naturelle, de même nous devons acquérir une ressemblance avec le Christ, afin d'être conformes à notre frère aîné (Rom., VIII, 29).

Le Christ était sans péché. Il nous a donné l'exemple de toutes les vertus afin que nous marchions sur ses traces. Sa vie nous offre le modèle achevé de la vertu dans ses traits principaux, de sorte que tout pieux chrétien peut lui-même en reproduire tous les traits en particulier.

Le Christ est un modèle dans toute vocation. Il ressemble à l'éclat du soleil, dont la lumière simple se décompose en des couleurs multiples, rouge dans la rose, vert dans la feuille des arbres, bleu dans l'humble violette et azuré dans la majestueuse voûte du firmament.

L'exemple du Christ s'adapte à toutes les circonstances. Dans toutes les situations de la vie, le chrétien qui connaît le Christ, peut se poser cette question : « Que ferait ici le Christ à ma place ? » Et toujours il reçoit une réponse claire et précise.

Le modèle que nous présente le Christ n'a pas grande

apparence — tel l'imperceptible grain de semence qui, déposé en terre, devient un arbre magnifique. Les vertus de tant de millions de chrétiens sont là pour attester la puissance de cette semence.

3. La prière, plus que toutes les études psychologiques, vous aidera à bien connaître votre modèle. Le pieux Siméon était un homme de prière, et sans effort il reconnaît le Sauveur du monde dans ce faible enfant. Les pharisiens avaient la science du monde et la science des Écritures : ils furent témoins des nombreux miracles du Sauveur, ils détournèrent leurs regards et méprisèrent le Seigneur.

Si vous voulez fermement être le disciple et l'imitateur fidèle du Christ, vous devez veiller à votre instruction et à votre formation religieuses, conformément à votre état et à votre intelligence.

L'homme ne naît pas avec les connaissances dont il a besoin ; il doit les acquérir progressivement avec l'âge. Certaines connaissances suffisent à l'enfant, le jeune homme en veut d'autres ; l'âge mûr a d'autres exigences.

Ce qu'il faut, c'est que les connaissances à acquérir correspondent aux exigences de la vie. Il m'est arrivé souvent de ne pas savoir ce dont j'aurais eu besoin, et de savoir ce dont je pouvais me passer ; telle est la vie.

Beaucoup de gens n'ont si peu d'intérêt pour la religion que parce que leur formation religieuse est demeurée en deçà de leur éducation mondaine.

L'éducation religieuse est aujourd'hui plus nécessaire que jamais.

CHAPITRE VII

L'INCARNATION DU CHRIST

1. Lorsque le Christ parut sur la terre, la misère du genre humain était à son comble. Partout nous apercevons les signes du plus grand désordre et d'une dépravation sans limite. Partout c'est le mensonge et le blasphème, et le doute et l'immoralité ont pénétré partout. Partout et sous les formes les plus hideuses apparaissent l'incroyance, l'immoralité, la cruauté. La richesse est aux mains de quelques-uns qui en abusent, et des millions d'hommes languissent dans les chaînes de l'esclavage. Tous se précipitaient par le chemin de la douleur vers la souffrance éternelle.

Voilà où en était l'humanité séparée de Dieu ! Le Seigneur plein de miséricorde prépara alors la rédemption.

Que Dieu ait voulu sauver les hommes, c'est pure miséricorde. Que perdait-il en nous abandonnant ? Que gagnait-il en nous épargnant ?

Et comme la miséricorde de Dieu éclate dans la manière dont il a voulu nous sauver !

2. L'humanité était incapable d'offrir à la justice de Dieu une satisfaction en rapport avec l'injure infinie que

renferme le péché. Dieu aurait pu nous remettre la dette du péché sans exiger une satisfaction, il aurait pu se contenter du repentir. Mais cela ne suffisait pas au plan de son amour. Pour manifester cet amour, Dieu se donna lui-même, afin de procurer une satisfaction infinie ; et pour réaliser cette merveille, une personne divine s'unit à une nature créée.

Dieu aurait pu choisir une nature angélique du degré le plus élevé. Mais pour se rapprocher davantage de nous, il choisit une misérable nature humaine. Il aurait pu prendre la nature humaine la plus parfaite : mais il vint parmi nous sous la forme d'un petit enfant, pour passer sa vie dans la pauvreté la plus triste et l'anéantissement le plus complet.

Lorsque les temps furent venus, la deuxième personne de la Divinité, le Fils de Dieu, prit la nature humaine dans le sein de la Vierge Marie. Il prit véritablement la nature humaine, sans cesser d'être Dieu véritable. Il prit une nature mortelle, passible, de la race d'Adam, comme la nôtre. Il prit la nature qui devait supporter toutes les souffrances et toutes les persécutions, ainsi que nous le lisons dans l'Évangile.

Le Christ fit tout cela par obéissance à son Père céleste, avec le plus grand empressement, avec une joie inexprimable, avec la prévenance la plus sainte. Il fit cela par amour pour nous, pour nous manifester l'amour de Dieu, pour être, dans toutes les situations et toutes les souffrances, notre guide, notre modèle, notre compagnon et notre consolateur.

Ainsi deux natures dans une seule personne divine ! L'union ne se fit point par le changement de l'une ou de l'autre nature ; si la nature humaine est modifiée, c'est uniquement en ce qu'elle est unie d'une façon aussi

étroite à Dieu. L'union se fit dans la seconde personne de la Divinité et par elle, au moment où celle-ci entra dans une union si étroite avec la nature humaine que les propriétés, les actes de l'une ou de l'autre nature sont en toute vérité attribués à l'unique personne qui est Jésus-Christ.

Telle est, sur l'incarnation du Christ, l'enseignement de l'Église chrétienne. L'Église tire cet enseignement de la tradition et de la Bible. Nous admettons le fait de l'incarnation comme une vérité révélée par Dieu.

La tâche de la science théologique est d'étudier la façon dont nous devons nous représenter ce mystère et son accomplissement. A ce point de vue théorique, les savants diffèrent d'opinion. Mais le fait lui-même qu'ils veulent élucider n'est nullement mis en question. Jamais des théories inventées pour expliquer un fait ne peuvent modifier le fait lui-même ; si elles ne l'expliquent pas, elles tombent d'elles-mêmes, mais le fait subsiste.

3. La très sainte Trinité est la cause qui opère le mystère. Le Père envoie le Fils dans le monde (Jean, XVII, 3), et il nous le donne (Jean, III, 16). C'est le Saint-Esprit qui, dans l'incarnation du Fils, accomplit l'œuvre la plus magnifique de la grâce et de l'amour (Matth., I, 20 ; Luc., I, 35). Le Fils seul prend réellement et essentiellement la nature humaine ; il se dépouille lui-même et revêt la forme d'un esclave (Phil., II, 7).

La raison pour laquelle c'est le Fils qui prend la nature humaine est précisément qu'il est le Fils, et que l'homme doit entrer avec Dieu dans des relations de filiation ; c'est aussi parce qu'il est le Verbe intérieur du Père. De même que le verbe intérieur de la pensée s'exprime au-dehors dans la parole extérieure, de même c'est le

Verbe intérieur du Père qui se révèle dans le christianisme. Une autre raison est que le Fils est la Sagesse personnelle qui a servi de type pour la création de toutes choses. Le couronnement de la création, l'homme, avait été dénaturé, défiguré par le péché. Pour lui rendre sa beauté, la Sagesse personnelle devait de nouveau servir de modèle.

4. L'humanité, et en particulier le peuple choisi d'Israël, devait coopérer à l'incarnation. L'Homme-Dieu devait être un fils d'Abraham et de David (Rom., I, 3 ; IX, 4-5). Ce peuple semble avoir été préféré non à cause de ses vertus, mais à cause de ses sentiments charnels ; par là il était particulièrement propre à représenter l'immense besoin que l'humanité avait d'être sauvée.

Nous apercevons dans la pénombre d'un arrière-plan les brillantes figures des Saints et des Pères de l'Ancienne Alliance. Par leurs vertus, par leur foi, par leurs prières, ils ne furent pas sans influence sur le temps, les circonstances et les effets de l'incarnation.

Un Ange apporta le message ; il convenait qu'il en fût ainsi. Les Anges sont les messagers de Dieu. Un Ange aussi avait participé à la chute de l'homme. L'Homme-Dieu devait également être le chef des Anges. Les rachetés du Christ devaient prendre la place des Anges déchus.

L'Ange se présente à Marie et la salue avec respect ; il lui annonce l'objet de son message, dissipe l'hésitation de la Vierge et montre toute l'excellence de la dignité de Mère de Dieu qui lui est offerte, en lui découvrant la mission et les qualités de l'Homme-Dieu ; comme preuve de la volonté de Dieu il lui annonce la conception de Jean.

5. Après Dieu, c'est Marie qui a les rapports les plus intimes avec l'incarnation du Christ. Dans le même sens que notre mère de la terre est notre mère, Marie est la mère de Jésus.

Marie conçut son divin enfant d'une façon miraculeuse ; elle fut vierge avant la naissance, durant la naissance et après la naissance. Tel a toujours été l'enseignement de la sainte Église, confirmé par l'Écriture et la Tradition. Le Christ eut aûssi des parents, qui sont appelés ses frères dans la sainte Écriture (Matth., XIII, 55) selon la coutume juive (Genèse, XIII, 8). Le Christ est appelé le premier-né, c'est-à-dire celui qui est consacré au service du Seigneur ainsi que le prescrivait la loi juive (Exode, XIII, 2).

Dieu prépara Marie à son rôle de Mère de Dieu d'une manière en rapport avec sa dignité. Tandis que nous, enfants des hommes, nous ne recevons la grâce sanctifiante qu'au baptême, Marie fut ornée de cette grâce au premier moment de son être ; jamais elle ne fut souillée par le souffle du péché originel. C'est ce qu'on appelle l'Immaculée Conception de Marie.

Les vertus de Marie resplendissent avec éclat au moment de l'annonciation de l'Ange : son humilité, sa pureté de cœur, sa foi, son abandon complet à la très sainte volonté de Dieu.

Reconnaissance et vénération à la sainte Vierge pour sa coopération à la grâce divine, pour le saint acquiescement qui lui fit accepter volontairement les souffrances prévues de la Mère des douleurs et nous mérita dans un certain sens l'incarnation du Fils de Dieu !

6. Tel est le mystère de l'Incarnation. Pour le Christ, il a comme résultat qu'en lui la nature humaine, par son

union avec la personne divine, reçoit la dignité divine et mérite l'adoration.

Pour nous, hommes, il nous élève d'une manière sublime et nous fait entrer en relations de parenté avec Dieu. Un membre de notre race est Dieu. Le Christ est notre chef, nous sommes ses membres. Nous vivons, non pas nous, mais c'est le Christ qui vit véritablement en nous ; car le Christ nous a mérité la grâce sanctifiante, par laquelle nous sommes appelés et nous sommes réellement les enfants de Dieu. Le Christ est vraiment Dieu, il est aussi vraiment homme ; il est l'un d'entre nous, il a compati à nos infirmités et il les a ressenties ; rien donc ne peut empêcher l'intimité entre lui et nous.

Pour toute la création, l'incarnation du Christ a été une élévation à une destinée plus haute. Le monde visible n'existe plus seulement pour proclamer la gloire de Dieu d'une manière imparfaite puisque le monde est toujours limité dans ses forces ; il doit maintenant coopérer à la glorification illimitée, infinie, que le Père céleste veut se préparer à lui et au Fils de Dieu fait homme.

Pour Dieu lui-même. l'Incarnation est l'occasion d'une gloire extérieure d'une valeur infinie. Nulle créature ne peut ce qui est au pouvoir du Christ.

CHAPITRE VIII

LA LIBRE OBÉISSANCE A DIEU

1. Déjà dans l'incarnation du Christ apparaissent deux traits caractéristiques de son cœur divin.

Le premier et le plus profond de ces traits, c'est son obéissance envers son Père céleste. « A son entrée dans le monde, il dit : « Vous n'avez pas voulu l'hostie et « l'oblation, mais vous m'avez donné un corps... Alors « j'ai dit : Voici que je viens... pour accomplir, ô Dieu, « votre volonté... » Il abolit les premiers sacrifices pour établir le second (c'est-à-dire l'obéissance à la volonté de Dieu). Et c'est cette volonté qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ, qui a été faite une seule fois. » (Hebr., x, 5-10.)

La vie du Christ n'a été qu'un développement pratique de cet acte d'obéissance. Constamment le Seigneur voyait devant lui sa Passion imminente et il la voyait dans toute son amertume; il avait hâte de voir venir l'heure douloureuse de son amère Passion, il s'en approchait sans fléchir et sans hésiter: obéissant et cependant libre, car il était libre dans son obéissance.

Enfant, jeune homme, il vit dans la soumission en vue de Dieu. Toutes les fois que, durant sa vie publique, il nous permet un regard dans son cœur, nous y apercevons cette soumission à Dieu. Combien souvent ne répète-

t-il point qu'il est uniquement venu pour faire la volonté de son Père céleste ! (Jean v, 30.) Il dit que c'est sa nourriture, c'est-à-dire tout ce qui fait la force de sa vie (Jean, iv, 34), l'élément dans lequel il vit (Jean, viii, 29), sa consolation en tout (Matth., xi, 26). Il se montre obéissant en tout ce que le Père a prescrit (Jean, iv, 34). Il va volontiers au devant de sa Passion, parce qu'elle est le calice que le Père lui donne (Marc, xiv, 36 ; Jean, xiv, 31 ; xviii, 11).

Le rosier naît d'un germe délicat et il se couronne d'une splendide parure : ainsi, sur le mont du Calvaire, nous voyons l'obéissance du Christ dans tout son déploiement. Là le Seigneur s'est anéanti lui-même et il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. Sa dernière parole est un acte de soumission à son Père et d'abandon entre ses mains (Luc, xxiii, 46).

2. Voilà notre modèle. Même à la seule lumière de la nature et de la raison, le don le plus précieux que Dieu fait au cœur humain est d'anéantir le vain égoïsme, afin que l'âme n'aime que Dieu seul.

Sophocle dit : « L'esprit de discipline et d'ordre qui veut obéir, fortifie et affermit le guerrier ; il est une bénédiction pour le peuple et pour la patrie. »

Mais c'est dans le Christ que s'est manifestée pour la première fois toute l'excellence de cette vertu. Le Christ obéissait non par nécessité, mais par la charité la plus libre et la plus empressée ; il aimait l'obéissance de toute l'ardeur de son cœur aimant[1]. C'est dans cette obéissance libre et volontaire que le Christ a accompli

1. Cf. *Summa Theol.* de saint Thomas d'Aquin, 2ª 2ae, q. 104, a. 1, ad 3 et 3, q. 47, a. 2.

l'œuvre qui lui avait été assignée. L'impulsion fondamentale de son cœur fut l'obéissance libre et volontaire. C'est dans l'obéissance libre et volontaire que se trouve la puissance régénératrice du christianisme.

Seule l'obéissance libre et volontaire à l'ordre voulu de Dieu peut sauver l'humanité de sa perte.

De la désobéissance de notre premier père vient tout le mal. De l'obéissance du Christ vient notre salut.

Nous devons apprendre du Christ comment obéir. Le royaume du Christ repose sur la subordination la plus complète à Dieu, sur le dévouement noble, courageux, plein d'amour aux intérêts de Dieu, qui sont aussi les vrais intérêts de l'humanité.

Le Christ a obéi volontairement. Lorsqu'une âme aimant Dieu supporte les rigueurs du sort non par force ou par nécessité, mais parce que l'obéissance à Dieu est le mobile de son cœur, on ne peut pas dire que cette âme se soumet à la volonté de Dieu par force ou par nécessité. De même le Christ désirait l'obéissance de toutes les forces de sa volonté. Il obéissait volontiers, avec le plus grand zèle, avec un abandon spontané.

Il désirait du désir le plus intime l'accomplissement de la très sainte volonté de Dieu, même à l'heure douloureuse où sa nature humaine fut remplie de dégoût (Luc, XXII, 42). Une mystérieuse puissance le poussait à être baptisé du baptême de sang qui lui était destiné. C'est dans cet ardent empressement que consiste la spontanéité de l'obéissance du Christ. Bien qu'il dût obéir, il n'obéit cependant pas parce qu'il le devait, mais parce qu'il le voulait spontanément ; c'est pourquoi il obéit avec surabondance.

3. Cette disposition doit être aussi la nôtre. Souvent

l'Apôtre nous exhorte à la liberté de l'esprit, et cependant aussi à l'obéissance (Rom., VIII, 15; XIII, 5; I Pierre, II, 13, 16). C'est une disposition d'âme qui s'attache moins à éviter le mal qu'il faut fuir, qu'à pratiquer le bien qu'il faut faire, et qui, là encore, s'attache moins au bien qui est d'obligation, qu'au bien qu'elle peut faire au delà du nécessaire.

C'est la disposition de l'amour, jamais satisfait de ce qu'il accomplit, mais qui voudrait toujours en faire davantage.

C'est cet enthousiasme qui fait qu'on se réjouit dans le sacrifice, la souffrance et la lutte.

C'est cette sainte et sublime disposition dans laquelle on s'écrie : L'amour du Christ me presse! Qui me séparera de l'amour du Christ? Je méprise tout et le tiens pour de l'ordure, afin de gagner le Christ.

Une telle obéissance remplit notre cœur de joie, elle nous rend forts dans la lutte, elle nous confirme dans l'intelligence du christianisme, elle accroît notre mérite pour l'éternité, et, ce qui est le principal, elle nous unit très intimement au Christ et nous rend particulièrement agréables à Dieu.

C'est la noble pensée qui animait tous les saints; nous ne devons pas nous en départir.

CHAPITRE IX

LA VÉRITABLE HUMANITÉ

1. La bonté de Dieu et son amour pour les hommes se sont manifestés dans le Christ. L'incarnation du Christ n'a pas été seulement un acte d'obéissance envers Dieu ; elle a été essentiellement un acte d'amour envers les hommes. Cet amour pour les hommes a toujours été s'affirmant davantage dans la vie du Christ.

Partout le Christ montre aux hommes de la sincérité et de la franchise ; jamais il n'abuse de personne dans des vues d'intérêt. Partout il pratique la patience et la douceur.

De plus, il s'est toujours efforcé d'être utile aux corps et aux âmes et de leur faire du bien.

Que de bienfaits il distribue aux Apôtres ! Quelle affectueuse sollicitude pour les nécessités temporelles de ses disciples ! Il est doux et indulgent pour les défauts de ceux qui s'attachent à lui.

Il témoigne une charité et une bonté toutes particulières aux nécessiteux et aux malades. Il ne renvoie personne sans l'avoir consolé dans ses peines.

Il témoigne plus de miséricorde encore aux pécheurs, qui sont les plus pauvres d'entre les malheureux.

Le Christ est mort pour témoigner son amour par un dévouement sans limites. « Personne ne peut avoir un plus grand amour que celui qui consiste à sacrifier sa vie pour ses amis. » (Jean, xv, 13.)

2. L'amour d'autrui a aussi ses racines dans la nature humaine. C'est un instinct naturel, commun à l'homme et à l'animal, et qui existe plus ou moins faible ou plus ou moins fort dans tous les individus. Il appartient à l'ordre naturel, et a par conséquent une certaine analogie avec les actions vertueuses des hommes, sans être pour cela vertueux d'aucune façon.

En outre, cet amour est conforme à la raison, qui oblige l'homme à vouloir du bien à son prochain. Chacun reconnaît facilement qu'il est naturellement appelé à vivre en société, et que vivre en société est impossible sans une bienveillance mutuelle. C'est une impulsion de la raison, et, par suite, une obligation.

Confucius disait : « Posséder assez de pouvoir sur soi pour juger les autres d'après soi, et agir envers les autres comme nous voudrions qu'on agît envers nous, c'est ce qu'on peut appeler la doctrine de l'humanité. »

Cet amour naturel du prochain, amour commandé par la raison, est certainement excellent, mais il est faible.

De même que, dans le règne animal, l'instinct de l'assistance mutuelle et de la compassion se joint à l'instinct de la lutte et à l'instinct cruel de la conservation, de même, dans le cœur humain, à côté du sentiment de l'amour du prochain on retrouve l'égoïsme le plus brutal.

Seul le christianisme a pu transformer en une puissance merveilleuse les nobles impulsions de l'amour du prochain. « Voyez comme ils s'aiment ! » s'écria le

paganisme étonné, lorsqu'il vit pour la première fois les œuvres que l'amour du prochain inspirait aux chrétiens.

L'amour du prochain dans le christianisme est si beau, que ceux qui ne sont pas chrétiens s'efforcent toujours d'imiter la charité chrétienne.

En dehors du christianisme on a souvent singé les œuvres de charité; mais on n'a jamais eu qu'une contrefaçon grotesque.

3. Dans l'amour que nous portons aux hommes nous devons ressembler à Dieu. Le christianisme seul nous a, d'une façon saisissante, fait comprendre l'amour de Dieu. « Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés. » (Jean, xv, 9.) Et comme le Christ nous a aimés, ainsi nous devons aimer notre prochain.

« Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour et dans la charité, comme Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une oblation et une victime d'agréable odeur. » (Ephes., v, 1, 2.)

Sans l'amour de Dieu, l'amour du prochain a toujours été débile et inconstant. Celui-là seul aime les hommes constamment et fortement qui ne met pas en eux toute sa confiance, mais qui s'appuie sans cesse sur Dieu. Au fond de l'enthousiasme humanitaire de nos temps il n'y a, pour l'homme qui regarde au fond des choses, que le dédain et le dégoût de l'humanité.

Le principe du culte humanitaire de nos temps est un amour du « beau » qu'il est malaisé de définir. Cette « humanité » se traduit, en poésie et en prose, par des « sentiments » et des « sensations » dont se repaissent aussi les animaux les plus immondes.

4. Dans le christianisme l'amour du prochain occupe une place toute privilégiée. « Aimez le prochain comme vous-mêmes », tel est le commandement divin. Mais le Christ dit : « Je vous laisse un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Jean, XIII, 34.)

Nous sommes tous les enfants du Père céleste, adoptés par la grâce ; nous sommes tous les frères de Jésus-Christ : « c'est pourquoi celui qui dit qu'il aime Dieu et qui hait son frère est un menteur ». (I Jean, IV, 20.)

Le Christ dit : « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » (Matth., XXV, 40.)

L'amour du prochain est, dans le christianisme, comme la pierre de touche de toute vraie vertu. « C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Jean, XIII, 35.)

Tandis que le monde, qui se glorifie de sa philanthropie, passe à l'ordre du jour sur les larmes de milliers et de millions d'individus, comme si ces souffrances n'étaient rien, le Christ tient compte du verre d'eau froide que l'on donne au pauvre en son nom : il lui donne le prix d'une éternité.

Aimez donc votre prochain comme vous-mêmes : ressentez ses maux comme les vôtres ; voilez ses faiblesses comme les vôtres ; aimez-le comme vous désirez être aimés de lui. Aimez-le comme le Christ nous a aimés : sans égoïsme, avec patience, avec le plus grand dévouement.

CHAPITRE X

PRATIQUE DE L'AMOUR DU PROCHAIN

1. Soyez bienveillants envers tout le monde. La bienveillance, c'est le désir du bonheur d'autrui. Voulez-vous être parfaitement heureux vous-mêmes : faites le bonheur des autres. On ne ressemble jamais mieux à Dieu que lorsqu'on rend son prochain vraiment heureux.

Avant tout ayez en horreur toute injustice. Laissez volontiers à chacun ce qu'il a le droit de réclamer.

Ne vous vengez jamais; soyez conciliants et pardonnez volontiers. L'amour qui pardonne et l'amour des ennemis sont des traits caractéristiques de la vertu chrétienne.

Ne faites de tort à personne. Souffrez vous-mêmes plutôt que de faire souffrir les autres.

Ce qui vous accable, ne le faites peser sur personne; ne jetez pas votre fardeau sur les épaules d'autrui.

Aimez à reconnaître le mérite d'autrui; réjouissez-vous du bonheur du prochain plus que du vôtre. « Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie et pleurez avec ceux qui pleurent. » (Rom., XII, 15.)

Pensez des autres tout le bien possible. L'homme est si faible qu'il croit plus facilement le mal que le bien chez autrui, et qu'il en parle plus facilement. Aussi l'homme

intelligent ne croit-il pas facilement à tous les bavardages, que l'auteur de ces bavardages soit mort ou qu'il vive encore ; il est encore moins prompt à tout colporter à l'aventure et sans réflexion.

L'homme honnête pense du bien même du méchant : le méchant pense mal même de l'homme de bien. Un proverbe oriental dit : « Les mouches trouvent les blessures, les abeilles trouvent les fleurs ; les bons trouvent les qualités, les hommes communs trouvent les défauts. Le stercoraire vole lui aussi, mais il vole d'un tas de fumier à l'autre. »

Un instinct naturel nous pousse à voiler nos propres défauts et à nous réjouir quand nous découvrons les défauts des autres. La charité chrétienne met ordre à cet excès.

2. Soyez fidèles dans la charité comme le Christ, qui, après avoir aimé les siens, qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin (Jean, XIII, 1).

« Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent. » (Matth., VII, 12.) « Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence. » (Rom., XII, 10.)

Que votre charité ne s'en tienne pas aux seules démonstrations extérieures. N'attachez pas une trop grande importance aux simples paroles ; souvent elles ne sont qu'un mensonge de politesse. Les paroles n'ont un sens que lorsqu'elles sont le gage de la réalité. C'est pourquoi saint Jean dit : « Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais en acte et en vérité. » (1 Jean, III, 18.)

Ayez de l'estime pour les autres. Il ne faut pas abuser de la faveur et de l'amitié d'autrui ; il ne faut rien exiger

d'injuste de personne; on ne doit pas se rire de l'ignorance d'autrui; on ne doit pas plaisanter quand le prochain est en droit de ne pas s'attendre à la plaisanterie.

CHAPITRE XI

LE MAGNIFICAT

1. A la suite du message de l'ange, Marie, la Mère de Dieu, fit une visite à sainte Élisabeth. Le but caché de cette visite était la révélation de l'Incarnation de Dieu ; c'était aussi d'apporter ses bénédictions à Jean-Baptiste et à Élisabeth.

Marie manifeste ici sa foi et son humilité, son empressement à suivre les inspirations de Dieu.

Élisabeth est le modèle du culte que l'on doit à Marie. Elle indique trois raisons de vénérer Marie.

Tout d'abord, elle appelle Marie la Mère de Dieu et loue le fruit de ses entrailles (Luc., I, 42-43). En deuxième lieu, elle célèbre sa vertu, sa foi (Ibid., I, 45). En troisième lieu, elle célèbre les grâces accordées à Marie : Vous êtes bénie entre toutes les femmes (Luc., I, 42). Pour ces raisons, elle a une si haute idée de Marie, qu'elle se déclare indigne de sa visite. (Ibid., I, 43.)

2. Dans le cantique du *Magnificat*, Marie rapporte à Dieu les éloges qu'elle reçoit (ibid., I, 47). Dans l'œuvre de la Rédemption se manifestent la puissance de Dieu, sa miséricorde, sa fidélité.

Par suite de ce mystère, Marie, en sa qualité de Mère du Seigneur, est élevée à un degré infini de dignité, de sainteté, de gloire.

Le royaume du monde, royaume d'orgueil, de présomption et d'égoïsme, est vaincu, il est détruit. La pauvreté, l'humilité et l'abaissement ont toujours été les traits caractéristiques du royaume de Dieu dans son origine et sa réalisation, dans ses lois admirables et ses moyens d'action.

3. Nous aussi nous honorons Marie et nous l'appelons bienheureuse, ainsi que l'Évangile a prédit qu'elle le serait : « Voilà que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

Comment n'honorerions-nous pas la Mère de Jésus, Marie, à qui Jésus a toujours été uni par l'amour le plus tendre? Si nous honorons Marie, c'est aussi parce que Dieu l'a préférée à tous les hommes et à tous les anges. Nous l'honorons parce que sa place dans l'œuvre de salut nous la donne pour mère.

Toute société est une extension morale de la personne de son fondateur. Cela est particulièrement vrai du christianisme, par lequel la Divinité est entrée avec nous dans une relation intime, une relation de famille. Si Marie est la Mère de Jésus, elle est aussi notre Mère. Si nous sommes les frères de Jésus-Christ, nous sommes les enfants de Marie. Si Jésus est notre vie, c'est Marie qui nous a donné cette vie.

Ainsi les rapports surnaturels de Marie avec les chrétiens sont fondés sur la nature même du christianisme. Les premiers chrétiens l'ont senti; il n'est pas étonnant que dans le cours des temps on ait interprété en ce sens ces paroles du Seigneur sur la croix : « Voici votre Mère. »

CHAPITRE XII

BETHLÉEM

1. Pour bien des hommes, la naissance — l'entrée visible dans le monde et la société humaine — est d'une importance essentielle pour la direction de leur avenir. Jetons donc un regard sur le lieu où l'Homme Dieu vint au monde. Tout ce qui s'y passe est d'une particulière importance et d'une haute signification.

Le Christ est venu au temps marqué par les prophètes, à la fin des semaines d'années prédites (Dan., IX, 24) et, par suite d'une ordonnance impériale, au lieu qui avait été annoncé (Mich., II, 5). Comme prince de la paix, il vient au temps où règne la paix la plus profonde.

Le Christ naît dans la faiblesse de l'enfance, pour nous être entièrement semblable par la nature humaine : il naît avec l'amabilité de l'enfance; il est entre les bras de sa mère pour attirer notre amour et notre confiance. Le sommeil, les pleurs, l'allaitement, la faiblesse et la détresse sont autant de preuves de la réalité de sa nature humaine.

Le Christ apparaît dans l'abaissement, dans l'humiliation, dans le mépris, lui qui est tout.

Le Christ naît dans une étable, à minuit. Combien cette

heure est importante pour Israël, pour le monde entier ! Et personne ne le sait.

Le Christ apparaît pauvre, dénué de tout ce que le monde estime. Sa pauvreté est grande, elle se fait douloureusement sentir : il manque de tout.

2. Et cependant la naissance du Christ est glorieuse. C'est une naissance virginale, comme l'avait annoncé le prophète (Is., VII, 14) ; à ce titre, elle est un éclatant miracle, un miracle que la toute-puissance divine peut seule accomplir.

L'humiliation, la pauvreté qui accompagnent l'entrée du Sauveur en ce monde sont une preuve de la divinité du Christ. Pauvreté, faiblesse, obscurité, certes, ce n'est pas avec de tels moyens que l'homme arrive à faire de grandes choses ; mais il en va autrement de Dieu, qui n'a besoin d'aucun moyen terrestre.

Quel foyer de lumière et de chaleur la crèche n'a-t-elle pas été pour le monde ! Combien de millions de nobles cœurs ont appris de l'Enfant de Bethléem la sainte humiliation et le mépris du monde !

Si nous portons nos regards sur Marie et Joseph, si nous écoutons en esprit leurs saints entretiens, nous retrouvons des traits analogues à ceux que nous avons observés chez le Sauveur. La soumission à l'autorité constituée a déterminé leur voyage. Marie et Joseph supportent avec patience et avec une silencieuse modestie toutes les incommodités et toutes les rigueurs du trajet. La providence de Dieu semble les avoir oubliés et abandonnés. Au soir de la venue du Messie, nulle part ils ne trouvent un accueil ; et cependant pas une plainte sur leurs lèvres.

La naissance du Seigneur est annoncée à des bergers

simples, grossiers, inconnus. Ne croyons donc pas que Dieu estime surtout les savants et les grands de ce monde. Le Christ, prince de la paix, rassemble tout d'abord autour de sa crèche des âmes douces, paisibles, humbles. Lui, le suprême Pasteur, il appelle des bergers. Lui, le Pauvre, il appelle des pauvres. Lui, qui enseigne le renoncement à soi, il appelle des hommes rompus à la fatigue, habitués au travail et aux privations.

Dieu se met à la portée de l'intelligence des simples et il leur envoie un ange sous une forme visible pour leur annoncer joyeusement la bonne nouvelle. « Gloire à Dieu et paix aux hommes. » Tels sont les deux grands résultats de l'Incarnation du Christ.

A vous-même, le Seigneur vous dit : Pour vous sauver, vous qui étiez perdu, pour vous sauver, vous qui me fuyiez, je suis né comme un enfant, dans le dénuement, sur la paille d'une pauvre étable ! Il n'y a rien en moi qui puisse vous effrayer : venez donc vous aussi et aimez-moi !

CHAPITRE XIII

L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE

1. Deux traits principaux du caractère du Christ se révèlent dans son Incarnation : l'obéissance et l'amour des hommes. Deux autres traits apparaissent dans sa naissance : l'humilité et la pauvreté. L'humilité, c'est l'abaissement, le renoncement à tous les dehors brillants, le renoncement à tout ce qui peut flatter l'amour-propre désordonné et porter atteinte à la soumission que nous devons à Dieu. Le Christ est humble. Il est Dieu, et il apparaît comme homme; il est grand, et il apparaît comme un petit enfant; il est puissant, et il apparaît sans force; il est tout, et il s'anéantit.

Le sommeil de cet enfant n'arrête pas son activité; sa petite main régit le monde, sa bouche fermée juge l'humanité. Quelle pauvreté, à en juger par les apparences!

La naissance à Bethléem est la première rencontre du Messie avec son peuple. Et ce Messie se heurte à l'humiliation; ses plus proches compatriotes, les siens ne l'ont point reçu : il lui faut chercher un asile dans l'étable des animaux.

2. Cette humilité de l'Homme-Dieu se révèle toujours plus saisissante dans le cours de sa vie.

Pour accomplir son œuvre, le Seigneur choisit à dessein la Galilée, pays isolé et dédaigné; mais c'est à Jérusalem qu'il veut mourir. Il assigne à ses disciples les capitales du monde civilisé, Alexandrie, Antioche, Athènes, Rome. Le Christ a travaillé sans succès apparent; il laisse les grands triomphes à ses Apôtres. Les miracles opérés par les Apôtres dépassent en nombre et en importance les miracles du Christ. Le Seigneur a voulu simplement semer, d'autres devaient avoir l'honneur de la moisson.

Avec la plus grande humilité, il lave aussi les pieds de ses disciples. (Joan., XIII, 5.)

3. Pourquoi donc cette humilité? pourquoi cette pauvreté? Elles sont pratiquées par obéissance envers le Père, pour rendre à la Divinité la gloire infinie qui doit résulter de cet abaissement du Fils de Dieu. Elles sont pratiquées par amour des hommes, pour les sauver de la damnation.

La nature humaine est affligée de deux maladies; par suite de l'opiniâtreté des hommes, ces deux maladies se sont changées en deux blessures mortelles : c'est l'orgueil, qui s'estime lui-même, et l'amour du monde, qui estime le monde outre mesure. Il fallait travailler à la guérison de ces deux blessures.

Apprenons du Christ à être humbles. L'humilité est le noble détachement qui nous soumet en tout à Dieu, notre Seigneur. L'humilité, c'est la vérité; l'humilité, c'est la justice. Toute vertu suppose nécessairement l'humilité. Sans l'humilité point de crainte de Dieu, point d'obéissance, point de grâce.

Nous n'avons l'esprit du Christ qu'autant que nous possédons son humilité, cette humilité qui ne recherche que Dieu, qui fuit la louange des hommes et qui ne se laisse point troubler par les épreuves et les humiliations.

Le Christ l'a enseigné aux Apôtres : « Celui-là est le plus grand dans mon royaume qui est le plus petit à ses propres yeux. » (Marc., IX, 24.) « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » (Luc., XVIII, 14.) « Que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit, et que le premier parmi vous soit comme le serviteur des autres. » (Luc., XXII, 26.)

Celui qui peut conserver la paix du cœur en dépit du déchaînement de la calomnie a fait de grands progrès dans l'humilité.

L'homme est naturellement enclin à s'estimer et à s'aimer avec excès. En lui-même et par nature, il est petit et il voudrait être grand. En comparaison de l'univers, il est peu de chose, et il voudrait faire de sa personne le centre autour duquel tout se meut. En comparaison de Dieu il n'est rien, et il voudrait être tout. « Vous serez comme des dieux. » Cette aspiration est toujours en nous : tantôt elle s'affiche, tantôt elle se dissimule.

C'est quelque chose de si grand d'être petit, qu'il serait bien difficile d'apprendre à s'abaisser si vous, ô Jésus, qui êtes si grand, ne vous étiez fait si petit.

4. L'humilité ne vous défend pas de paraître autant qu'il convient à votre situation ; elle ne vous défend pas de veiller à votre bonne réputation ; elle ne vous défend pas de répondre aux exigences de votre position. L'Apôtre saint Paul lui-même revendiquait ses droits. Mais en tout cela il faut un motif légitime.

Humilité ne signifie pas pusillanimité, mais courage et énergie. L'homme humble dit avec l'Apôtre : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » (Phil., IV, 13.)

Dans vos actions, dans vos paroles et dans vos pensées volontaires, fuyez tout ce qui flatte l'orgueil et nourrit la

vanité. Ne pensez pas avec complaisance à la prudence de votre conduite, aux grandes choses que vous avez accomplies, à l'approbation que vous avez rencontrée.

Tournez vos regards sur vos faiblesses. Fermer les yeux sur ses propres défauts ou les excuser, c'est orgueil. Oh! combien ne nous croyons-nous pas meilleurs que nous ne sommes en réalité! Que de péchés j'ai commis qu'aucun homme ne connaît! A quoi me sert d'être un sépulcre blanchi?

Votre perfection n'est pas dans la vertu que vous croyez reconnaître en vous, mais dans celle que Dieu voit en votre âme. Vous n'avez donc point sujet d'être arrogant : vous avez tout motif de craindre.

Ne vous mettez pas en avant, n'ayez pas le verbe haut, n'imposez à personne votre opinion. Évitez toute arrogance et toute extravagance.

N'amenez pas facilement la conversation sur vous; et si l'on fait votre éloge, faites au plus tôt dévier l'entretien sans qu'on s'en aperçoive.

Ne vous arrêtez pas à la pensée que votre prochain, vos supérieurs ou Dieu sont injustes envers vous.

Dans les humiliations, les manques d'égard, les passe-droits, gardez-vous de toute amertume au fond de votre cœur, mais encore plus dans vos paroles.

« Honneur perdu, tout est perdu », dit le proverbe, et c'est vrai lorsqu'il s'agit de l'honneur devant Dieu ou devant votre propre conscience; le proverbe n'est plus juste lorsqu'il est question du faux honneur, de l'honneur trompeur devant les hommes; dans ce cas, c'est l'apparence de l'honneur seule qui est perdue, et non pas l'honneur véritable.

Après une faute, ne vous irritez pas, mais profitez-en pour vous humilier.

S'étonner après une faute, c'est ne pas se connaître encore ; se décourager, c'est orgueil ou ignorance de la bonté de Dieu.

5. Profitez des contradictions pour faire des progrès dans l'humilité.

L'orgueil est le plus habile des acteurs. Gardez-vous de ses comédies.

Ceux qui parlent le plus fréquemment de leurs défauts sont parfois les plus convaincus de leur excellence. Honteux de leur suffisance, ils s'efforcent du moins de prendre les dehors de l'humilité.

Vous croyez, mon ami, être modeste parce que vous proclamez vous-même vos défauts. Mais on s'aperçoit bientôt de votre dessein : vous voulez qu'on vous contredise le plus possible sur ce point.

Il en est qui tombent dans cette dangereuse indélicatesse de se dévouer à une bonne cause pour se mettre en avant. Subordonner la cause de Dieu à l'égoïsme, c'est un jeu redoutable.

Si vous avez commencé une bonne œuvre avec une intention pure, n'y renoncez point sous prétexte que, durant l'exécution, vous êtes importuné par des pensées de vaine complaisance.

6. Si vous voulez faire des progrès dans l'humilité, efforcez-vous avant tout de vous connaître vous-même. Observez-vous, examinez-vous. Si vous ne vous séduisez pas vous-même, vous verrez que le mal vient de vous, et non pas de Dieu.

Qui se connaît bien est sévère contre soi-même, indulgent à toute faiblesse, et ne prend pas plaisir à juger le mal.

C'est une partie essentielle de la perfection chrétienne de reconnaître ses imperfections et de s'humilier devant Dieu.

Demandez à Dieu lumière et intelligence. Moins quelqu'un a d'intelligence, et moins il remarque ses défauts ; et moins il se connaît lui-même, et plus il a une haute opinion de sa personne.

Les défauts d'autrui peuvent vous faire connaître les vôtres. L'examen des autres doit vous stimuler à vous considérer vous-même.

Examinez-vous plus que vous n'examinez les autres. Combien se plaignent de la méchanceté du monde, qui ne valent pas mieux que les autres ! « Il détourne la tête et dit : « Je ne vois partout que gredins et misérables. » Mais il oublie de se regarder dans son miroir. »

Considérez plus ce que vous faites que ce que vous avez l'ambition de faire. L'homme peut se reconnaître dans ses œuvres.

Examinez votre manière ordinaire de parler. Voulez-vous savoir qui vous êtes, voyez comment vous parlez. Les paroles font connaître le cœur comme la branche la racine.

Observez la façon dont vous jugez les autres. Ce jugement porté sur les autres est souvent votre propre condamnation.

Observez les jugements portés par ceux qui vous sont antipathiques. Mon ami m'est cher, mais mon ennemi peut aussi m'être utile. Si mon ami m'apprend ce que je puis, mon ennemi m'enseigne ce que je dois.

7. Ne laissez jamais troubler votre jugement par une chose étrangère au fond de la question. Dépouillez l'homme de tout ce qu'il est à l'extérieur : alors il apparaît ce qu'il est en réalité.

N'ayez pas une tendresse aveugle pour vos faiblesses. Il est peu de personnes qui n'aient un défaut mignon.

Voulez-vous faire des progrès dans l'humilité chrétienne, tenez avant tout votre regard dirigé sur le Christ.

Plus un homme est avancé dans la connaissance de Jésus-Christ, mieux il discerne tout ce qui est parfait, mieux il voit ce qui lui manque, plus il est convaincu de son insuffisance.

L'impie s'efforce de s'élever lui-même en abaissant les autres. Celui qui craint Dieu trouve qu'il lui est bon d'être abaissé pourvu que Dieu soit par là glorifié. S'il lui arrive d'être rabaissé par les hommes, il ne s'en afflige pas, parce que Dieu lui-même a été abaissé dans le Christ.

CHAPITRE XIV

CONTRE LES VANITEUX ET LES AMBITIEUX

1. L'ambition et la vanité font partie de l'orgueil. Cette faiblesse consiste dans le désir immodéré d'être connu, estimé et honoré des autres, dans la recherche de l'approbation, de la louange et du renom parmi les hommes.

Notre position sociale exige une certaine estime de la part de notre prochain. Nous y avons droit et nous avons le devoir de nous en préoccuper. Le défaut commence dès que nous attachons trop de prix à cette estime juste en soi ; il s'accentue davantage lorsque nous nous efforçons d'obtenir de notre prochain une considération non justifiée et qui ne nous est point due.

L'homme vain s'imagine qu'il ne vit pas s'il reste inconnu ; par suite il se met en avant autant qu'il le peut, il se figure que sa grandeur s'accroît avec le nombre de ceux dont il est connu.

Même au seul point de vue de la raison, on constate combien cette passion est vaine. Les grands du monde les plus haut placés ont toujours répété l'antique parole : Tout est vanité.

La gloire ressemble au rond que l'on fait dans l'eau : il s'agrandit toujours et toujours davantage jusqu'à ce

qu'il s'évanouisse ; elle ressemble aux bulles de savon, qui éclatent alors qu'elles sont dans toute leur beauté.

Qu'est-ce que la renommée, sinon une ombre vaine, qui ne rend, en réalité, ni plus grand ni plus petit ?

Et auprès de qui recherche-t-on cette renommée ? Auprès des hommes qui se trompent si souvent dans leurs jugements et qui sont si passionnés ! Auprès de statues de sable qui s'effritent ! Auprès d'hommes qui souvent n'ont aucune valeur morale !

Beaucoup cherchent leur renommée dans le péché, dans les chimères, dans le mensonge ; d'autres dans des choses extérieures, dans les charmes du visage, dans une frisure élégante, dans un costume à la mode, dans une belle voix ; d'autres, il est vrai, dans des avantages réels, comme les dons de l'esprit et du cœur. Mais est-ce mon mérite si je les possède ? Dieu me les a donnés. D'autres les auraient si Dieu les leur avait donnés.

Parce qu'un âne porte plus de sacs au moulin, peut-il dresser ses oreilles plus haut que celui qui en porte moins ?

Cette passion vient d'une tendance plus ou moins consciente ou inconsciente à se mettre à la place de Dieu ; elle corrompt toutes les vertus, en les mettant au service de l'égoïsme.

2. « Celui qui ouvre son cœur à l'ambition le ferme au repos », dit un proverbe chinois.

Et cependant, l'homme sue par tous les pores l'ambition, la vanité, le désir de plaire. C'est une passion vorace : elle ne dédaigne aucun aliment.

L'ambitieux veut des éloges, sans quoi il estime qu'on le blâme. Voilà pourquoi on cherche à se mettre en vue, on s'efforce de prendre des airs et de se faire remarquer,

chacun à sa manière. On pille toute la création et on se l'attribue, on en orne son esprit, on en pare son corps, uniquement pour briller et acquérir la renommée auprès des hommes.

C'est l'ambition qui, dans la vie sociale, est l'ennemie de la paix et de la sociabilité, l'origine de tous les troubles, la source de toutes les hypocrisies, le mobile de la chasse aux dignités et de toutes les manœuvres de l'envie.

Plus d'un petit homme, pour paraître grand, a cherché à monter sur un escabeau. Hélas ! s'il pouvait comprendre qu'on voit mieux sa petitesse quand il est sur la hauteur!

Qu'est-ce que l'homme haut placé ? Un mendiant orgueilleux, qui se vante et qui mendie, qui mendie auprès de la foule l'aumône des hommages, et auquel souvent la foule refuse son obole. Et pourtant le monde est rempli de ces mendiants.

Comme l'ambitieux en quête de dignités, le ver se recourbe et rampe ; mais il n'a pas de boutonnière pour y accrocher une décoration.

Tout homme naît avec le penchant à se mettre en avant, à se faire admirer, même dans la vertu ; et la raison comprend qu'il faut donner un vernis de vertu à ce penchant. Le faux éclat de la vertu a déjà fait perdre à plus d'un la vertu qu'il possédait.

Beaucoup refusent la louange parce qu'ils veulent être loués deux fois.

Beaucoup, honnêtes gens d'ailleurs, se laissent entraîner à mentir, parce qu'ils ne résistent pas à la vanité.

Combien le monde donne à l'apparence de la science ! Et cependant, qu'est-ce que cette apparence ? Un âne qui porte beaucoup de livres n'en est pas plus savant ; s'il broute des chardons grecs, il n'en perd pas ses oreilles.

Certains vaniteux croient que tout le monde se préoc-

cupe de leurs moindres faits et gestes, ils s'imaginent que s'ils regardaient l'Océan d'une certaine manière, ce serait un cas de guerre avec les Américains.

Plus nombreux encore ceux qui sont assez vaniteux pour croire qu'ils ont partout des envieux, quoiqu'ils soient peu enviables.

Chacun accuse son voisin, chacun publie la faute d'autrui, mais il est rare qu'on avoue librement une faute commise.

Le temps émousse l'aiguillon de la douleur ; il aiguise celui de la vanité blessée.

Ainsi la vanité est toujours répugnante et importune ; souvent elle est ridicule. Dans un chrétien, elle est plus répugnante encore.

3. Le Christ est pour nous une lumière et un modèle. Il se soucie peu de se montrer au monde pour acquérir la gloire. Il passe sa jeunesse dans un hameau caché dans les montagnes. Ses parents sont de pauvres artisans déchus d'une haute noblesse. Jusqu'à l'âge de trente ans, sa vie s'écoule dans les occupations les plus vulgaires. Il cache toute sa puissance et sa sagesse sous l'apparence d'un homme ordinaire. De même il voile sa sainteté divine sous l'apparence d'un homme vertueux.

Alors même que, pour obéir à sa vocation de Messie, il entre dans la vie publique, il ne cherche jamais l'éloge qui était dû à ses qualités ; il n'a qu'une pensée : la gloire de son Père céleste. Lorsque ce zèle lui attire les opprobres et les persécutions, il supporte tout avec une sainte patience. Encore enfant, il doit fuir en exil, comme un être dangereux pour l'État ; et il meurt comme un scélérat sur le gibet de la croix.

Et, malgré ces exemples, vous voudriez satisfaire votre

ambition en cherchant la louange et la considération des hommes ! Vous vous sentiriez malheureux si cette gloriole vous était refusée ! Si la renommée humaine avait en réalité tant de prix, le Christ l'aurait recherchée lui aussi.

Ne cherchez donc point à acquérir un faux brillant. Contentez-vous de faire le bien, et laissez aux autres le soin d'en parler. Efforcez-vous d'être bon plutôt que de le paraître. Celui-là seul qui cherche Dieu du fond du cœur peut se préserver d'une vaine ambition.

Ce n'est pas faire le bien, que de vouloir le bien pour la louange et l'honneur. Faites le bien aussi secrètement que si c'était le mal.

N'estimez pas trop votre intelligence, mais reconnaissez ce qui vous manque. Beaucoup seraient sages s'ils croyaient ne pas l'être.

Ne souhaitez pas paraître savoir quelque chose ou être quelque chose ; et alors même que vous semblez aux autres avoir quelque valeur, défiez-vous de vous-même.

Ne ressemblez point au paon qui déploie sa queue, surtout si la queue n'a pas de plumes.

Défiez-vous d'autant plus de vous que les autres vous accordent plus de confiance.

CHAPITRE XV

LA PAUVRETÉ DU CHRIST

1. Non moins que l'humilité, la pauvreté mérite notre attention. Tout, dans l'étable de Bethléem, nous pousse à cette considération. Le lieu où l'Homme-Dieu vient au monde est une étable, et cette étable n'est pas à lui; la crèche et la paille ne lui appartiennent point. C'est là que repose le Sauveur du monde, par une nuit froide, sur la paille grossière!

La crèche nous révèle l'esprit du Rédempteur; c'est le commencement d'une vie qui se passera dans la plus amère pauvreté. Le Christ fut pauvre à Bethléem, il mena une vie pauvre à Nazareth. Durant sa vie publique, il fut constamment chez des étrangers, sur les chemins et sur les places, suivant les nécessités de sa mission; la nuit, il dormait sous le ciel étoilé, sous des arbres, dans des cavernes, lorsque des âmes compatissantes ne lui offraient pas l'hospitalité.

« Les oiseaux ont leur nid; les renards leurs tanières; le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Matth., VIII, 20; Luc, IX, 8.) Sa nourriture était pauvre. Aujourd'hui il est chez Lazare ou chez quelqu'un des pharisiens qui l'épient; demain, il sera dans le désert avec quelques

pains, au milieu d'une multitude; une autre fois, sous la chaleur de midi, il est en pleine campagne avec ses Apôtres, sans un seul morceau de pain : si bien que les Apôtres commencent à cueillir les épis (Matth., XII, 1) pour s'en nourrir.

Son vêtement est pauvre (Jean, XIX, 23). Il n'a pas assez d'argent pour payer l'impôt du temple (Matth., XVII, 26). Il vit d'aumônes (Luc, VII, 3 ; Jean, XII, 6).

La pauvreté du Christ grandit jusqu'à sa mort. A Nazareth, dans l'humble maison, il avait du moins une demeure permanente : Marie et Joseph prenaient soin de tout. Au moment de sa mort, il n'a même pas un verre d'eau, pas un morceau de toile pour se couvrir, pas un appui pour reposer sa tête endolorie, pas un sépulcre pour y dormir son dernier sommeil.

Pourquoi donc le Sauveur du monde s'est-il révélé dans une si extrême pauvreté? Cette pauvreté était en harmonie avec l'anéantissement infini qui devait procurer à Dieu une gloire infinie. Cette pauvreté, il la fallait aussi pour nous donner l'enseignement et le remède dont nous avions besoin.

Tous, tant que nous sommes, nous voulons être heureux. Ce que nous percevons par les sens s'impose à nous avec une force presque irrésistible. Nous avions donc besoin d'apprendre que le bonheur, le bonheur véritable, n'est pas dans les possessions et dans le bien-être terrestres.

A quoi nous eût-il servi que le Sauveur se contentât de nous enseigner cette doctrine en paroles?

2. Le chrétien qui se trouve dans les circonstances ordinaires de la vie n'est pas invité à imiter la pauvreté effective du Seigneur. La Providence lui assigne une posi-

tion sociale où il lui est permis, dans une certaine mesure, d'user des biens terrestres et même de s'enrichir.

La pauvreté effective consiste dans le dépouillement et la privation volontaires des biens extérieurs, matériels, en vue d'un but surnaturel, pour atteindre à la perfection chrétienne.

Ceux qui veulent coopérer avec le Seigneur dans la mission apostolique du salut des âmes doivent être plus ou moins semblables à lui dans la pauvreté extérieure, autant que le leur permet leur état. Le Sauveur l'exige. (Matth., XIX, 21-23; Luc, XII, 33.)

Mais tous les chrétiens doivent être pauvres en esprit, c'est-à-dire par les dispositions du cœur, en se détachant de toute fausse estime des biens, en renonçant à tout attachement excessif aux choses terrestres.

Beaucoup d'hommes arrivent à la richesse, et s'élèvent à une certaine hauteur, mais comme les ramoneurs : ils rampent dans des conduits sombres et sales, ils se noircissent.

Vous n'avez nul besoin d'être haut placé dans le monde, pourvu que vous vous teniez ferme à votre place.

De tout temps, il y a eu des hommes dont tous les efforts et toute la vie n'avaient d'autre but que la possession des biens matériels.

Quelle triste chose que cette estime de l'argent et du bien-être, lorsqu'elle se glisse dans la vie de ceux qui, par état, sont appelés à donner aux autres le bon exemple !

3. Cette passion est la coupable exagération d'un penchant profondément ancré dans la nature humaine.

Vous pouvez posséder les richesses, mais vos richesses ne doivent pas vous posséder. Avoir du poison et être

empoisonné sont choses fort différentes. Les pharmaciens ont du poison, mais ils ne sont pas empoisonnés. Ainsi vous pouvez posséder des richesses sans en être empoisonné, lorsqu'elles sont seulement dans votre bourse sans remplir votre cœur.

Cette passion est indigne de l'homme. Rien n'abaisse autant l'homme que d'attacher son cœur à l'argent, aux appétits sensuels et à l'apparence extérieure.

Cette passion est dangereuse parce qu'elle permet à l'homme de satisfaire toutes ses autres cupidités. Plus on entasse les jouissances terrestres, et plus on court le risque de glisser et de tomber dans le désordre.

Facilement cette passion conduit à penser qu'on pourrait se passer de Dieu parce qu'on a de l'argent. Le prophète fait entendre ce cri : « Malheur à vous, riches de Sion, qui êtes en sécurité sur la montagne de Samarie, grands, chefs de peuples, qui entrez avec pompe dans la maison d'Israël. » (Amos, VI, 1.)

Jamais encore cette passion n'a rendu un seul homme heureux. Les richesses sont comme les eaux de la mer : plus on en boit, plus on est altéré.

Et qu'advient-il à celui qui entasse son argent par avarice ? L'âne, dit un sage, n'a durant sa vie que beaucoup de travail et une méchante nourriture ; après sa mort, sa peau, devenue tambour, réjouit les autres. Il en va ainsi de l'avare.

Socrate voyant un riche tenir beaucoup à ses richesses, disait : Encore un esclave doré !

Les richesses sont des épines. Que de peines pour les acquérir ! que de blessures quand on s'y attache ! que de soucis cuisants si on les dépense ! quelles tortures quand on les perd !

4. Avec les richesses il faut, en outre, le bonheur, mais bonheur passe richesses.

Celui qui veut rapidement et facilement obtenir ce qu'il souhaite doit viser moins à accroître ses biens qu'à réprimer son avidité.

Voulez-vous mépriser aisément les biens de la terre : considérez la plupart de ceux qui en sont dotés.

Le temps vient — et cette heure vient vite et à l'improviste — où les riches ne trouvent plus rien dans leurs mains : « Insensé que tu es, on va te redemander ton âme cette nuit même, et pour qui sera ce que tu as amassé? Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même et qui n'est point riche en Dieu. » (Luc, XII, 20-21.)

Amassez les richesses que les voleurs ne peuvent dérober, dont les puissants ne peuvent s'emparer; les richesses qui vous suivront dans la mort, qui ne disparaissent pas, qui ne se corrompent pas. Ce sont les quatre vertus fondamentales du divin Cœur de Jésus : l'obéissance au Père céleste, l'amour envers les hommes, l'humilité vis-à-vis de soi-même, le mépris des choses du monde.

CHAPITRE XVI

LE NOM DE JÉSUS

1. Dans le christianisme, la grâce sanctifiante est attachée au baptême : chez les Juifs, elle était attachée à certains signes religieux extérieurs. Pour les enfants, le signe consistait dans la circoncision. La circoncision signifiait l'acceptation de la loi juive, de ses obligations et de ses bénédictions (Gen., XVII, 9-14 ; Coloss., II, 11 ; Gal., V, 3 ; Rom., II, 15). Elle signifiait aussi la nécessité de la pénitence (Deuter., X, 16 ; XXX, 6). Lors de la circoncision, l'enfant recevait son nom.

Le Christ se soumit à cette prescription, bien qu'il ne fût pas tenu de suivre les lois positives de l'Ancien Testament. Il voulait nous donner une preuve de la réalité de sa nature humaine ; il voulait nous être semblable en toutes choses ; il voulait montrer qu'il était de la race d'Abraham. Il voulait nous prouver, par son exemple, que l'on doit recourir aux cérémonies et aux moyens que la loi divine prescrit pour notre salut.

2. Le Sauveur reçut le nom de Jésus. C'est au nom que d'ordinaire on reconnaît celui qui le porte. Quand on prononce le nom d'une personne, nous nous représentons cette personne. De là l'importance toute spéciale du « nom ». Les marques de respect ou de mépris que l'on

témoigne à un nom s'adressent immédiatement à la personne qui le porte.

Pour le Christ, le nom de « Jésus » a encore une particulière importance. Le Seigneur est désigné sous des noms différents. Ainsi il s'appelle souvent dans les saintes Écritures « le Fils de l'homme », c'est-à-dire, au sens où on l'entendait alors, celui qui dans l'Ancien Testament (Dan., VII, 13) est désigné comme le Dieu fait homme. Il s'appelle « Christ », l'oint. Mais aucun nom n'est plus rempli de signification que le nom de Jésus.

Ce nom est unique et dans son origine et dans sa signification. Il équivaut à « Dieu est salut ». Il est donc pour nous un gage du pardon des péchés, un gage que nos prières sont exaucées, un gage de la grâce divine et de toutes les bénédictions que nous distribue le Sauveur. Pour le Sauveur lui-même, ce nom est une grande gloire, puisqu'à ce nom tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. (Philip., II, 10.)

Aimez donc votre Sauveur, qui, par amour pour vous, a pris la misérable nature humaine et s'est fait pénitent. Soyez prêt à remplir tous les devoirs que la religion et votre vocation vous imposent.

Estimez le nom de Jésus et portez avec honneur votre nom de chrétien. Honte à celui qui ne se rend pas à lui-même l'honneur dû à un chrétien !

Alexandre le Grand disait à un soldat qui portait son nom et qui était lâche : « Change de nom ou de conduite. » Que votre conduite soit en harmonie avec votre nom de chrétien.

Par le fait que nous portons avec honneur notre nom de « chrétien », nous honorons le très saint nom de Jésus.

Ne prononcez jamais ce nom en vain. Employez-le avec respect, amour et confiance.

CHAPITRE XVII

LA SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE

1. A côté de la prudence chrétienne, il y a une simplicité chrétienne. Jésus enfant nous rappelle cette vertu.

Le Christ a aimé la simplicité avec prédilection. Ses premiers apôtres furent des bergers habitués à la simplicité, les seconds des pêcheurs simples. Lui-même était un enfant simple. Il nous propose pour modèles des petits enfants ! Il nous recommande d'être simples comme les colombes.

La simplicité n'a pas d'arrière-pensée, elle va tout droitement. La simplicité chrétienne ne veut et ne cherche que Dieu, elle dirige tout vers Dieu.

Elle ne veut que Dieu : Dieu est la règle de ses pensées et de ses jugements, l'objet de ses désirs, le but de ses actions.

La simplicité ne cherche rien à côté et en dehors de Dieu : tout ce qu'elle cherche, c'est uniquement pour l'amour de Dieu.

Elle va à Dieu par le chemin le plus droit, le plus simple, par celui qui s'ouvre devant elle et comme cela se trouve. Elle va à Dieu en se servant des événements comme ils se présentent, en accomplissant ses devoirs d'état, en se sou-

mettant aux dispositions de Dieu et à ce qu'il permet.

La simplicité ne se crée pas une multitude de soucis inutiles ; elle n'aime pas ce qui est bizarre et extraordinaire. Elle est humble, désintéressée et sans arrière-pensée.

La simplicité n'est jamais politique. La fausse politique est l'art de dissimuler ses pensées par un faux égoïsme, de parler comme un ange et de penser comme un démon.

La simplicité est l'aimable enfance de l'âme et elle est toujours remplie d'une joie pure ; elle passe en glissant légèrement au-dessus des aspérités de la vie, parce qu'elle n'a jamais qu'une seule chose devant les yeux et dans le cœur.

2. Le contraire de la simplicité, c'est la duplicité. Personne ne peut servir deux maîtres opposés entre eux.

La duplicité obscurcit l'esprit et détruit la paix du cœur. Seule l'âme qui est essentiellement dirigée vers Dieu est dans la voie et peut conserver la véritable paix.

Le contraire de la simplicité, c'est la sagesse du monde qui ne va jamais tout droit, mais qui s'efforce toujours d'atteindre son but par des chemins détournés.

Que votre sagesse soit celle des vieillards, mais que votre cœur ait l'innocence de l'enfance.

L'homme vraiment sage et grand est celui qui ne perd pas la candeur de l'enfance.

Le contraire de la simplicité, c'est le désir de faire de l'effet et de se rendre intéressant. Le seul fait que les extravagances de la vanité choquent tout le monde, suffirait déjà pour que nous les évitions.

Le contraire de la simplicité, c'est le mensonge qui parle autrement qu'il ne pense, et qui dit tantôt blanc et tantôt noir. La société moderne, qui a perdu l'esprit du christianisme, est un monde où chacun trompe son voisin.

Nous devons être comme les enfants. Un enfant est docile ; il se laisse facilement corriger de ses défauts ; lorsqu'il est puni pour une faute véritable il n'a pas de rancune, il n'est pas aigri.

L'enfant ne se laisse jamais détourner de l'amour d'une mère et d'un père chéris ; il baise bientôt la main qui vient de le châtier. S'il a peur, il court se réfugier dans le sein de sa mère.

CHAPITRE XVIII

LE CHRIST ET LA SÉPARATION DES ESPRITS

1. Le Christ a apporté dans le monde un puissant principe de division. Par lui toute l'histoire du monde forme deux camps pour ou contre le Christ. Dès l'enfance du Christ, l'annonce en avait été faite.

A peine né, Jésus fut présenté au temple de Jérusalem, la ville choisie de Dieu. C'était là une cérémonie qui avait pour but de rappeler le droit spécial de propriété que Dieu avait sur le peuple israélite.

Le vieillard Siméon appelle cet enfant le salut promis, la gloire du peuple choisi, la lumière des Gentils et de tous les peuples. (Luc, II, 30 et suiv.) Cet enfant est le principe du salut ; tous ceux qui sont sauvés lui en sont redevables ; pour ceux qui se perdent, il est leur ruine, parce qu'ils se sont séparés de lui.

Le Christ est un principe de division pour Israël et pour toute la race humaine ; il est un signe de contradiction et une pierre d'achoppement. De lui partent toutes les routes qui, pour les individus et pour les peuples, conduisent au salut ou à la damnation. Il est le Rédempteur.

C'est là la première rencontre solennelle, publique, du Messie avec son peuple d'Israël. Elle eut lieu au temple, en

présence des représentants du sacerdoce et des pieuses âmes d'alors. Elle eut lieu par l'intermédiaire de Marie, qui parut au temple avec son Fils pour accomplir fidèlement une prescription de la loi.

Jamais sacrifice plus excellent ne fut offert dans le temple. Le temple resplendit alors de la majesté prophétique ; et l'antique sacerdoce, en élevant le Sauveur dans ses bras, atteint l'apogée de sa mission.

Siméon et Anne sont, comme Zacharie et Élisabeth, l'expression de la sainteté de l'Ancien Testament dans la prière, la pénitence, l'observation de la loi et le désir du Messie.

Leur attente n'est pas celle du Juif : ils n'attendent pas un Messie d'argent et de plaisirs charnels. Ils attendent un Messie de souffrances qui sera, même pour le peuple d'Israël, un signe de contradiction.

Ils font leur choix, ils se séparent du peuple impie ; et, par les dispositions de leur cœur, ils prennent place près de la Mère des douleurs, au pied de la croix.

2. Si le Christ est un signe de contradiction, l'origine du salut et l'occasion de la ruine, il l'est sur les bras de sa Mère. Jésus et Marie demeurent très intimement unis.

En ce qui concerne Marie elle-même, les pensées des hommes seront aussi manifestées pour leur salut ou pour leur perte. Personne, non plus, n'est indifférent envers Marie. Ou bien on l'acclame bienheureuse ainsi que le fait l'Évangile, dans le *Magnificat*, ou bien on l'outrage.

D'un regard prophétique, Siméon aperçoit le mont du Calvaire avec Jésus et Marie ; tous les hommes et tous les peuples passent devant le Calvaire et ils expriment leur adoration ou leur haine, leur amour ou leur mépris, pour leur salut ou pour leur ruine.

CHAPITRE XIX

L'APPARITION DU ROYAUME DU CHRIST

1. Dans les pays à l'est de la Judée (Chaldée, Perse, Arabie), il y avait de vieilles races sacerdotales, chez qui des parcelles de la révélation primitive s'étaient conservées par tradition. Les membres de ces familles étaient des astronomes, tenus en grand honneur comme dignitaires de la couronne ou chefs de tribu. Ils avaient pu avoir connaissance des Écritures et des prophètes de l'Ancien Testament, grâce à leurs relations avec le peuple d'Israël.

Une révélation particulière appela quelques-uns d'entre eux à rendre hommage à l'Homme-Dieu dès qu'ils apercevraient dans le ciel un certain signe.

L'étoile extraordinaire parut. Fermes dans leur foi, les trois mages abandonnèrent leur pays pour entreprendre un voyage long et difficile ; ils ne craignirent pas de se présenter devant Hérode ; et lorsqu'ils furent arrivés à Bethléem que trouvèrent-ils ? Et cependant ils offrirent sans hésiter le tribut de leur adoration.

Que signifie cet événement particulier de l'enfance cachée du Seigneur ? Pourquoi le lumineux éclat de l'étoile, le cortège princier, les riches présents ?

C'est une manifestation du royaume du Christ. Les

mages s'informent du roi nouveau-né, ils lui apportent des présents royaux. Dans ce nouveau-né, Hérode redoute un compétiteur.

Cette royauté a son fondement dans la divinité du Christ. Le Christ règne depuis le commencement et son règne n'aura point de fin. Son royaume s'étend sur toutes choses. L'or de la terre lui appartient, et les étoiles du ciel lui obéissent.

Le Christ est le souverain de ses amis et de ses serviteurs qu'il appelle et qu'il fortifie de sa grâce. Il est le souverain de ses ennemis, qui doivent le servir dans leurs desseins.

Il est le souverain de tous les hommes, des païens non moins que des Juifs. Comme souverain de tous, il appelle les bergers et les rois, les pauvres et les riches.

Le judaïsme conduit les païens au Christ, mais lui-même ne le reconnaît pas. Les mages sont les prémices du paganisme converti au christianisme.

2. Heureux celui qui ne se scandalise pas de ce roi ! C'est un cri qui retentit à travers tous les siècles !

Pour les Juifs, c'est-à-dire pour les hommes d'argent, le Christ a été de tout temps un scandale.

Pour les païens, c'est-à-dire pour les hommes de plaisir, il a été de tout temps une folie.

Mais combien nombreuses sont les foules qui, à la suite des trois mages, sont venues en pèlerinage de l'Orient auprès du roi, à Bethléem, pour y offrir le sacrifice de la prière, de l'amour, de l'abnégation ! Qui donc est aussi grand et aussi puissant que l'enfant de Bethléem ?

Des multitudes d'hommes, et ce sont les plus nobles, ont sacrifié leur patrie, leur famille, leurs trésors, leur position, leur cœur, leur vie. Tous disent : Nous avons

vu l'étoile et nous sommes venus ; nous avons trouvé le Christ et nous voulons le conserver.

Le christianisme ne s'adresse pas seulement aux classes inférieures, aux opprimés, aux pauvres ; il est la religion de tous. Jaïre, le centurion de Capharnaüm, la famille de Lazare, Marie-Madeleine, le rabbi Nicodème, le sénateur Joseph d'Arimathie, appartenaient aux classes supérieures. Le premier païen que Pierre baptisa était un centurion romain.

Paul descendait d'une famille opulente ; souvent il adressa ses prédications à des gens cultivés. Parmi les évêques et les prêtres des premiers temps il s'en trouvait un grand nombre qui, sur le terrain de la science, pouvaient rivaliser avec les plus savants du paganisme.

Les actes des martyrs prouvent que beaucoup de personnes des plus hautes classes de la société professèrent le christianisme. Et cela devait être. Les hommes cultivés, les riches, les puissants, bien plus encore que les pauvres, avaient besoin de la religion pour leur propre intérêt et pour celui de l'humanité.

Le christianisme a si bien transformé l'esprit des hautes classes de la société, que les pauvres et les esclaves profitèrent de cette révolution pacifique.

3. Dans Hérode nous voyons comment se détourner du royaume du Christ c'est déchaîner les passions les moins nobles. Dominé par l'ambition, Hérode tremble pour son autorité.

Voilà bien les appréhensions et les intrigues d'une certaine politique, même de nos jours. Les gouvernements n'ont rien à craindre du Christ ; son royaume n'est pas de ce monde, il donne aux États leur stabilité. Mais cependant ils le craignent. Que d'hypocrisies et de bassesses

politiques et personnelles ont découlé de cette source !

Malgré elle, la puissance de ce monde doit servir les intérêts de l'enfant de Bethléem, que ce soit par des persécutions sanglantes ou par des « Culturkampf », livrés au grand jour ou dans l'ombre. Quelques mois après le massacre des Innocents, Hérode mourait d'une maladie honteuse.

Qu'ils sont heureux ces enfants innocents qui ont souffert la mort pour le Christ ! A peine avaient-ils goûté au calice de l'existence qu'ils fermèrent leurs yeux au monde terrestre pour les ouvrir au ciel.

Les souffrances et la mort endurées ici-bas pour le Christ deviennent salut, vie et joie dans l'éternité.

CHAPITRE XX

LES DISPOSITIONS DE LA PROVIDENCE DIVINE

1. Lorsque Hérode, poussé par la passion, en vint aux moyens extrêmes, Dieu ordonna à la sainte Famille de fuir en Égypte. L'Égypte avait de nombreux rapports avec Israël.

Telle est la manière dont Dieu agit. D'ordinaire il laisse la nature et la volonté des hommes suivre leur cours. Il n'intervient que pour des motifs particuliers. Ses dispositions et ses permissions sont très souvent incompréhensibles à la faible intelligence de l'homme.

Dieu se sert du ministère d'un ange pour transmettre son ordre à saint Joseph dans un songe prophétique. La fuite était une dure exigence, une lourde épreuve. Combien peu rassurantes étaient les perspectives qu'elle ouvrait !

Joseph se lève sans hésiter, il prend la mère et l'enfant pendant la nuit et s'enfuit en Égypte. Aucun des désagréments du voyage n'est épargné à la sainte Famille. Joseph se montre ferme dans l'humilité et dans la confiance en Dieu, il demeure en Égypte jusqu'à ce qu'il apprenne que tous ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant étaient morts. Averti par Dieu, il se fixe à Nazareth.

2. Le mystère des voies de la Providence divine devient toujours plus impénétrable pendant la vie du Christ, jus-

qu'à ce qu'enfin, sur le Calvaire, ces dispositions mystérieuses soient plus incompréhensibles que jamais.

Que sont toutes les choses qui nous paraissent inexplicables dans la vie de l'Église et des individus, en comparaison de l'incompréhensibilité de la croix du Christ ?

Comment donc le Père céleste a-t-il pu laisser son enfant saint et bien-aimé gémir en vain sur le mont des Oliviers ? Comment a-t-il pu laisser l'innocence mourir d'une mort si douloureuse qu'elle semblait abandonnée par Dieu même ?

Ce n'est que des hauteurs du ciel que nous comprendrons de tels mystères. Actuellement il nous est difficile de les concevoir, parce que nous ne comprenons pas combien la terre avec tout ce qu'elle contient est petite, et combien l'éternité avec tout ce qu'elle renferme est grande.

A la lumière de la révélation chrétienne nous comprenons clairement cette vérité, déjà aisée à concevoir par la raison, qu'il faut nous abandonner avec une confiance illimitée à la sainte providence de Dieu, alors même que beaucoup de choses restent obscures pour nos faibles yeux. Des hauteurs où il règne, Dieu voit mieux et plus loin. Que la croix soit toujours votre phare.

3. Que les bons dans cette vie n'aient pas le bonheur qu'en justice ils semblent mériter, il y a et il y aura toujours là une énigme qui déconcertera et scandalisera un grand nombre d'hommes.

Je ne sais pas grand chose, mais ce que je sais c'est que Dieu s'occupe de moi. Je sais que je viens de Dieu, j'ignore où j'irai ; mais je sais très certainement qu'il y a un amour qui ne m'oublie pas.

Soyez donc zélé, pieux et plein d'espérance et attendez en paix ; le Bon Dieu donne quand et où il veut et ce qu'il veut.

Vous voulez aller par une voie droite et voici que Dieu vous conduit par une voie détournée, dites-vous : Il est sage et je suis sot.

Sachez comprendre l'expérience que vous avez faite dans le passé, et vous aurez du courage pour l'avenir. Derrière vous, dans votre vie, vous ne trouvez partout qu'une Providence sage, pourquoi en serait-il autrement dans la suite? L'avenir peut-il être inférieur au passé?

« Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté. » Soyez reconnaissant envers le Seigneur pour le bonheur qu'il vous donne en partage, et rendez-le-lui de bon cœur lorsqu'il le reprend. Il n'est pas de bien si grand qu'il n'y en ait un plus grand encore, et le Seigneur vous prend un bien uniquement pour vous en donner un autre.

Ne vous affligez pas lorsque la providence de Dieu ruine les fruits de votre champ par une grêle d'or et de diamants.

Pour l'homme courageux le bonheur et le malheur sont comme sa main droite et sa main gauche, les deux lui sont utiles.

Si vous avez une peine dans l'âme, confiez-la avant tout à Dieu ! La sympathie du meilleur des hommes ne peut pas éprouver ce que votre propre cœur ressent.

Ne souhaitez pas que les choses aillent comme vous le croyez bon ; désirez plutôt que tout se passe selon la très sainte volonté de Dieu, et alors vous serez heureux. Ce qui nous accable ce ne sont pas tant les malheurs eux-mêmes, que l'idée que nous nous en faisons.

Apprenez donc par la vie du Christ à avoir des idées justes sur toutes choses.

CHAPITRE XXI

LA VIE INTÉRIEURE

1. Le Christ a passé la plus grande partie de sa vie dans le silence et l'obscurité. Il n'a paru dans la vie extérieure qu'autant que sa vocation lui en faisait un devoir. « Montrez-vous au monde », lui disaient les hommes : il ne l'a fait que pour des motifs sérieux.

Vous aussi, aimez la solitude ; veillez sur votre vie intérieure. La simple raison vous dit que la valeur d'un homme n'est pas dans son extérieur, mais dans son intérieur.

« Ce ne sont pas les choses extérieures, dit Plutarque, qui rendent une vie agréable et joyeuse : l'homme puise dans son intérieur, comme à une source, le plaisir et la joie de sa vie. »

Ce qui vous est extérieur ne vous donne aucune valeur ; l'habit ne fait pas le moine, la selle ne fait pas le cheval. L'extérieur est nécessaire, mais c'est l'intérieur qui fait le prix des choses. Le Christ veut aussi les bonnes œuvres, une bonne conduite extérieure, à son exemple. Mais il déclare que le plus important est la charité, la justice, la crainte de Dieu.

Pratiquez donc la vie intérieure. Éloignez de vous tout ce qui pourrait ternir la pureté de votre cœur.

A quoi vous serviraient les œuvres extérieures sans la

disposition intérieure qui leur donne leur prix? Il est des mondains qui font beaucoup de sacrifices, qui subissent beaucoup d'humiliations par nécessité, par ambition, par amour du gain, par calcul humain : à quoi cela leur sert-il? Les pharisiens étaient d'exacts observateurs de la loi : à quoi cela leur servait-il? La vie des pénitents hindous dépasse en austérités tout ce que nous lisons dans la vie des saints : à quoi cela leur sert-il?

Sans la vie intérieure, les grâces de Dieu demeurent inutilisées, vous n'avez point de force contre le choc des tentations, votre prière se change en une vaine routine, vous vous abandonnez à votre nonchalance.

Le Bon Dieu nous visite souvent avec ses grâces et ses faveurs dans notre cellule ; mais, hélas! nous ne sommes que rarement à la maison pour le recevoir.

Il y a dans les distractions inutiles une grande perte, un grand danger pour la pureté du cœur et beaucoup d'occasions prochaines d'expériences fâcheuses.

Évitez la foule ; nul ne sort du moulin sans être couvert de farine.

2. Beaucoup mettent leur joie dans des entretiens bruyants, au grand détriment de leur âme. Combien de fois l'on souhaiterait de s'être tu ou de n'être pas allé dans telle ou telle compagnie! Un entretien modéré a ses avantages, mais il y a dans les excès de la conversation une foule d'occasions de péché.

Dans la solitude soyez volontiers avec vous-même, dans la société soyez aimablement avec vos compagnons, mais soyez partout avec Dieu, de qui viennent la solitude et la compagnie. Sans Dieu la solitude n'est qu'une tombe et la société un danger. Avec Dieu on est bien partout, sans Dieu on n'est bien nulle part.

Trop d'attention et de précipitation pour les choses extérieures trouble l'âme, distrait et refroidit pour les choses du ciel.

N'accomplissez les bonnes œuvres que dans l'intention de plaire à Dieu. Les yeux des hommes sont autant de voleurs qui voudraient vous ravir les trésors de vos mérites.

Vous trouvez votre vraie consolation dans vos rapports avec Dieu. N'ayez de relations avec les hommes que pour l'amour de Dieu, et ces relations vous seront alors salutaires. Ne vous occupez pas des choses qui ne vous regardent pas.

Vous devez autant que possible être maître des devoirs et des exigences de votre état; ils ne doivent ni vous troubler ni vous abattre.

Mettez votre principale force, non point dans votre position sociale, mais dans votre personnalité; pour cela il faut en Dieu une confiance sans bornes, et en soi une confiance modérée.

Conservez-vous pur et estimez-vous peu de chose; soyez volontiers avec Dieu et avec vous seul, et ainsi vous aurez le repos et la paix.

Une œuvre, même insignifiante, faite dans le secret et sans vouloir qu'elle soit connue des autres, est plus agréable à Dieu que mille autres qui se font avec le vain désir que les hommes les connaissent.

Ne montrez de votre science et de votre pouvoir que ce que les circonstances réclament.

CHAPITRE XXII

L'OBÉISSANCE AUX HOMMES

1. Le Christ a pratiqué l'obéissance dans la maison de Nazareth. L'obéissance à Dieu est la première exigence de la vie chrétienne. De même que, dans la nature, Dieu ne fait pas tout par lui seul, mais qu'il accepte la collaboration des créatures, de même, dans le monde purement moral, il ne veut pas se montrer le seul maître, mais il veut, en différentes circonstances, transmettre son autorité à des hommes qui, en qualité de représentants de Dieu investis d'une autorité divine, peuvent nous commander.

Nous devons dépendre les uns des autres, non seulement par un amour réciproque, mais aussi par des rapports de commandement et d'obéissance.

L'obéissance est la vertu qui incline notre volonté à accomplir les commandements légitimes des supérieurs autorisés.

L'obéissance envers Dieu est sans limite. L'obéissance envers les hommes a certaines bornes ; elle ne peut jamais se rapporter aux choses défendues. Le devoir de l'obéissance s'étend aussi loin que le droit légitime de commander.

2. La vertu d'obéissance s'empare de la volonté : elle la remplit de respect et d'amour pour la personne du supérieur, de joie dans l'obéissance ; elle l'incline à exécuter non seulement les ordres, mais aussi les justes désirs de ceux qui commandent.

La vertu d'obéissance s'empare aussi de l'intelligence et l'empêche de juger orgueilleusement les supérieurs et de discuter criminellement les ordres reçus.

L'obéissance à Dieu doit aller jusqu'à obéir aux hommes pour l'amour de Dieu. Il est conforme à la nature humaine que l'obéissance à Dieu s'exerce dans l'obéissance visible aux hommes. Le supérieur n'est pas un instrument, un porte-voix dont Dieu se sert pour nous parler directement : il est le représentant de Dieu dans le sens propre du mot.

Dans l'obéissance, il y a une glorification de Dieu, dont la volonté est que les créatures soient gouvernées par des créatures et que, par amour pour lui, on obéisse aux hommes.

Dans l'obéissance il y a un sacrifice particulièrement agréable à Dieu, puisque pour l'amour de Dieu l'homme soumet à un autre homme sa volonté propre et la libre disposition de lui-même.

3. C'est pourquoi le Sauveur a été pour nous un parfait modèle d'obéissance. Il est dit de lui : « Il était soumis à ses parents » (Luc., II, 51.), et il le fut jusqu'à sa trentième année.

Le Sauveur obéissait en tout avec l'empressement le plus ponctuel, il accomplissait en tout les désirs de ses parents, alors même qu'il ne s'agissait que de choses de peu d'importance.

Il obéissait en mettant sa volonté en accord parfait avec

la volonté de Dieu ; il obéissait avec son intelligence, sans user de la supériorité de sa science divine, sans faire la moindre place à l'esprit de critique ; il se soumettait, alors même que ses idées personnelles étaient, en réalité, plus justes que celles de ses parents. Il obéissait par vertu, non pas en vue d'un avantage terrestre, mais en songeant à son Père céleste.

Il ne commençait point par choisir ce qu'il voulait faire pour le mettre ensuite d'accord avec l'obéissance ; avant tout il voulait obéir et seulement obéir ; l'obéissance devait tout régler.

Ce sentiment de l'obéissance inspire toute sa vie. Lorsque les bourreaux lui ordonnèrent de s'étendre sur la croix, il obéit et s'étendit sur la croix ; lorsqu'on lui ordonna de présenter ses pieds et ses mains pour le crucifiement, il obéit et présenta ses pieds et ses mains.

Ne vous affligez donc pas si votre situation dans la vie vous soumet à des supérieurs. Réjouissez-vous plutôt : vous avez là de nombreuses occasions d'exercer l'humilité et la soumission à Dieu, et c'est là ce qui importe le plus dans la vie.

Il y a un mérite particulier à renoncer à ses propres vues, lorsqu'on le fait par amour de Dieu.

4. Du sens chrétien de l'obéissance résulte aussi le sens chrétien du commandement. Supérieur, vous êtes le représentant de Dieu ; votre inférieur l'est aussi. Si vous vous montrez injuste ou dur envers le moindre de vos inférieurs, vous commettez un attentat contre Dieu. Car Dieu considérera comme fait à lui-même ce que vous faites à votre inférieur.

Supérieur, vous devez vous souvenir que le principe premier de toute autorité réside en Dieu. Le Christ a paru

comme « quelqu'un qui a la puissance » (Matth., IX, 10). « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison ; je le suis en effet. » (Joan., XIII, 13.) « Vous n'avez qu'un Maître, qui est le Christ. » (Matth., XXIII, 10.) En outre, il rapporte tout à son Père céleste. « Qui me voit voit mon Père. » (Joan., XIV, 9.) « Ma doctrine n'est pas la mienne, mais celle de mon Père. » (Joan., VII, 16.)

Pour bien commander, il faut la prudence et l'empire sur soi-même. Un supérieur doit s'efforcer de tout voir dans ses inférieurs, de fermer les yeux sur bien des choses, de ne punir que rarement.

Que le supérieur n'oublie pas que les inférieurs sont des hommes de la même nature que lui. Qu'il commande donc comme il voudrait qu'on lui commandât. Où il suffit de manifester un désir, un ordre brusque est blessant. Où c'est assez d'une réprimande, on ne doit pas en faire une dizaine. Où une once d'absinthe suffit, un quintal est superflu.

L'inférieur doit se rendre compte qu'il n'est pas créé pour satisfaire l'égoïsme ou quelque autre passion de celui qui le commande, mais bien pour l'aider dans les affaires, dans les dispositions, dans les intérêts légitimes.

C'est moins à votre ordre qu'à la façon dont vous êtes obéi, qu'on reconnaît si vous commandez comme vous le devez.

CHAPITRE XXIII

LE TRAVAIL

1. Dès son enfance, le Christ mène à Nazareth une vie de travail.

Le travail est dans la nature de l'homme ; sans travail, l'homme et la société humaine ne sauraient exister.

« L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler. » (Job, v, 7.) « Celui qui ne travaille pas ne doit point manger. » (2 Thessal., III, 10.) L'homme qui ne travaille pas est exposé à des dangers auxquels il ne pourra faire face. L'homme qui ne travaille pas est à charge à lui-même.

Rien sans travail. La vie procure des fruits à l'homme ; mais rarement ils pendent vermeils et appétissants à la branche, comme une pomme facile à cueillir.

Il y a une grande diversité de travaux, qu'il s'agisse des travaux corporels ou des travaux intellectuels. Et la diversité est telle que presque chaque branche d'industrie et d'étude réclame tout le travail d'un homme durant sa vie entière.

De là résulte la variété des vocations, des plus élevées comme des plus humbles. Cette variété subsistera toujours, car elle est fondée sur la nature des choses.

De là vient aussi que chaque homme en particulier a des aptitudes spéciales, au physique comme au moral. Une même chose ne convient pas à tous. Tel homme est particulièrement propre à tel état, et cet autre est autrement doué.

Le travail est donc voulu par le Créateur, qui a réglé ainsi et non autrement la nature des hommes et des choses.

2. Dans le paradis terrestre le travail aurait, par une grâce spéciale de Dieu, perdu son aiguillon, son côté trop pénible. La grâce fut perdue par la faute originelle, et l'homme se trouva aux prises avec les difficultés naturelles. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » (Gen., III, 19.) Maintenant le travail est redevenu, avec ses difficultés, une obligation de notre nature ! c'est pourquoi il est honorable.

Le vieux paganisme avait perdu la vraie notion du travail. Il voyait dans l'exercice d'un métier et dans le travail manuel une dégradation dont tout homme libre devait rougir.

3. Le Christ est venu. Il nous a délivrés du péché, mais il nous en a laissé les conséquences temporelles — souffrances amères et rudes travaux — afin que nous nous en servions, en esprit de pénitence, comme d'une échelle pour atteindre au ciel. Sans cesse il dirige nos regards vers l'éternité ; alors les distinctions sociales semblent choses secondaires ; celui-ci a un rôle, celui-là en a un autre : peu importe quel rôle chacun joue sur le théâtre de la vie, pourvu qu'il joue pour l'éternité.

Par son exemple, le Christ a sanctifié le travail. Jusqu'à sa trentième année il travailla dans la maison de

Nazareth, dans l'atelier du charpentier. C'étaient des travaux vulgaires mais cependant pénibles, comme ceux qui remplissent la vie de la plupart des hommes.

Puisque Dieu en a agi ainsi, tout homme est honorable qui gagne sa vie et celle des siens par son travail, au milieu des peines et des fatigues.

La croix du travail fut inséparable de l'existence du Sauveur. Sa vie publique fut continuellement remplie par un travail pénible. Lorsque, après une journée fatigante, on lui amenait, le soir, les malades des environs, il ne les renvoyait pas et ne refusait point le travail.

Jamais il n'avait un moment de repos, et lorsqu'il voulait en prendre, il était troublé, mais jamais il ne se plaignait. Il accueillait aimablement les mères et leurs enfants. Lorsqu'il voulait se reposer avec ses disciples dans un lieu désert, il se trouvait en présence d'une grande foule et il l'entretenait longtemps. (Marc., VI, 34.)

Il ne connaissait point de passe-temps, mais uniquement le travail qui lui était imposé. Ce travail le fatiguait et il éprouvait de la lassitude. (Marc., VIII, 24; Joan., IV, 6.)

Rien ne le détourne du travail, ni les fatigues de la route, ni les incommodités de la température, ni l'austérité de sa vie, où il s'imposait des jeûnes fréquents, des prières prolongées dans la nuit.

C'est dans les classes laborieuses qu'il choisissait ses Apôtres, et ceux-ci devaient être des travailleurs. Le grand Apôtre des nations demande sa subsistance au travail manuel.

Il y a deux choses qui font paraître le travail rebutant à la nature humaine : c'est la déconsidération et la fatigue. Le Christ a accepté ce côté douloureux et humiliant du travail dans toute sa rigueur. Et ainsi il a rétabli le travail dans ses droits.

4. Aimez donc le travail. Rien de plus misérable que l'homme bien portant qui est oisif. L'aversion pour le travail se traduit sous la forme de l'oisiveté, lorsqu'on ne veut pas travailler, lorsqu'on refuse de remplir les devoirs imposés par la position; sous la forme de la nonchalance, lorsqu'on redoute tout effort; sous la forme de la tiédeur, lorsqu'on ne veut rien faire de difficile pour le salut de son âme.

Il n'est pas besoin d'être un chrétien fervent pour comprendre que rien n'est plus préjudiciable à la moralité et au bonheur que la paresse tournée en habitude.

L'oisiveté fatigue plus que le travail; et par-dessus le marché vous avez le dommage et la honte. Le paresseux est plein de désirs.

Le talent seul est un métal brut; l'activité lui donne son empreinte et en fait une monnaie précieuse.

Le travail n'est pas un tourment : toute activité dirigée à un but honnête a la propriété de devenir intéressante dès qu'on s'y adonne sérieusement.

Le meilleur moyen d'éviter les caprices et l'ennui est une occupation sérieuse et réglée. La nature nous en fait un besoin, la conscience l'élève jusqu'à la dignité du devoir et l'habitude l'ennoblit jusqu'à en faire un plaisir.

5. Celui qui travaille doit travailler bien, non pas comme un animal qui n'a rien au delà de cette vie, mais comme un homme qui a Dieu pour fin. Il faut joindre la prière au travail et ne pas faire du succès la chose essentielle.

Le travail ne doit pas être confondu avec la précipitation, qui, à proprement parler, ne travaille pas mais se hâte autant que possible, vers n'importe quoi, à seule fin d'obtenir un succès palpable.

Travaillez selon la condition où la Providence vous a placé. Ne vous attristez point si, par la volonté de Dieu, vous ne trouvez pas dans votre état l'occasion de faire valoir vos talents et vos qualités; un tel renoncement, s'il est fait par soumission à la volonté de Dieu, est plus méritoire que le succès le plus brillant.

Par son exemple, le Christ sanctifie le travail de la vie, même le plus vulgaire. Mais il prise peu la besogne telle que l'entendent les hommes d'affaires; il prend son temps pour tout. Il ne recommande rien moins que ce travail affairé auquel se livre le monde moderne et qui n'est autre chose qu'une oisiveté turbulente.

Pour être béni le travail doit être réglé. Que de mécontentements proviennent de ce qu'on fait trop ou trop peu ou de ce qu'on ne fait pas le travail qu'on devrait faire!

Il ne faut point faire du travail une idole, mais on doit l'employer au service de Dieu. Que votre travail ne soit ni votre dieu ni votre enfer; qu'il soit le chemin qui vous mène à Dieu.

L'homme vivant sur la terre, le travail fait partie du bonheur que l'on peut acquérir ici-bas, mais il n'est pas le bonheur. Nul ne trouve une complète satisfaction dans son travail. Comment s'imaginer un paradis terrestre où l'on travaillerait perpétuellement? Si le travail était synonyme de bonheur, on ne s'en dispenserait pas si volontiers.

CHAPITRE XXIV

LA PRIÈRE

1. La prière est l'élévation de l'âme vers Dieu. Celui qui prie se détache de ce monde visible, il dirige toutes les forces de son âme vers Dieu, pour se fortifier dans la connaissance et l'amour de la vérité, pour louer le Seigneur et pour lui rendre grâces. Plus vous monterez, et plus l'horizon s'élargira ; vous apercevrez sans cesse une plus grande partie de l'ensemble, mais chaque objet en particulier vous paraîtra de plus en plus petit.

La prière est l'adhésion de l'âme à Dieu ; c'est l'appel de l'âme en détresse. Celui qui prie a conscience de sa faiblesse et de son impuissance ; il s'appuie sur Dieu et s'abandonne à lui, dans la ferme confiance de trouver en Dieu tout ce qui lui est salutaire.

La prière est l'union intime de l'âme avec Dieu. Celui qui prie se place comme un instrument entre les mains de Dieu et ne se sert de sa volonté que pour comprendre celle de Dieu et pour l'accomplir.

La prière nous est aussi nécessaire que la vie.

Nous avons besoin de la lumière dans ce monde obscur des sens, si nous voulons nous élever (Ps. CXVIII, 105) ; notre marche a besoin d'être éclairée à chaque pas.

Nous avons besoin non seulement de la lumière, mais aussi de la force dans les difficultés et les luttes de l'existence. Sans Dieu nous ne pouvons rien, avec Dieu nous pouvons tout. La prière est la nourriture nécessaire de l'âme ; cesser de prier est pire que cesser de manger. La prière est la respiration de l'âme, on ne peut la négliger sans courir risque de périr spirituellement. Le Bon Dieu est porté à exaucer votre supplication précisément parce que vous êtes si petit et si faible. L'encens rallume le charbon à demi éteint, de même la prière relève les espérances du cœur.

Il ne nous faut pas seulement la lumière et la force ; notre existence d'ici-bas, si mesquine et si triviale, a besoin d'élévation. La vie ne prend ce caractère d'élévation qu'en Dieu ; nous devons en être intimement convaincus. Et cela ne se fait que par la prière, c'est-à-dire par le commerce avec Dieu, en nous entretenant avec lui, en lui exprimant nos pensées et nos sentiments de reconnaissance, de louange, de demande et de repentir.

Nous avons besoin de Dieu ; nous devons nous attacher à Dieu, comme l'enfant à sa mère; c'est une nécessité pour la vie humaine. Le travail est bon, mais à la condition d'être accompagné de la prière. Le monde moderne travaille sans relâche ; il fait d'importants progrès dans la connaissance et dans l'application des forces matérielles, mais il ne prie pas ; c'est pourquoi il s'achemine d'autant plus rapidement vers sa ruine.

L'esprit du savant qui ne prie pas est infiniment au-dessous de l'esprit de la pauvre femme qui prie.

Il y a une prière dont il est écrit : On doit toujours prier et ne jamais cesser. (Luc, XVIII, 1 ; 1 Thess., V, 17.) C'est la droiture d'intention, la pureté de nos vues qui dirige constamment vers Dieu toutes nos pensées, nos

paroles et nos œuvres (1 Cor., x, 31). Mais il est, en outre, des occasions particulières où il faut prier, il y a des temps pour la prière, et l'homme ne peut négliger ni ces occasions ni ces moments.

2. Le Christ est ici notre modèle. Non seulement il nous a recommandé la prière par ses paroles (Luc., xviii, 1; Joan., xiv, 13; xv. 7-16; xvi, 24). Mais toute sa vie a été tissue de prières, comme de fils d'argent (Luc., xi, 1-4; xviii, 1-8).

Il priait en silence durant la nuit, il priait en public, il priait vocalement (Matth., vi, 9; Joan., xvii, 1, seq.) aux heures de prière accoutumées de la Synagogue et dans des occasions particulières (Matth., xi, 26); il pria lorsqu'il commença sa mission publique (Matth., iv, 1), lorsqu'il choisit ses Apôtres (Luc., vi, 12), lors de la confession de saint Pierre (Luc., ix, 18), dans la transfiguration (Luc., ix, 28-29), au début de sa Passion (Matth., xxvi, 36).

L'activité extérieure est bonne, mais elle ne doit pas nuire à des intérêts supérieurs.

Dieu veut que l'homme prie. La prière est la meilleure expression de notre dépendance de Dieu et de notre soumission à Dieu : et c'est là le fond de la destinée de l'homme. Dieu a fait dépendre de notre prière la plupart de ses grâces. La prière est donc d'une importance capitale.

Mais vous ne devez pas non plus négliger la méditation ou oraison. Toute la vie doit être une oraison continuelle si nous ne voulons pas nous écarter du droit chemin. Pour réfléchir, il ne faut pas attendre de tomber dans l'abîme.

3. Rien ne nous importe plus que la vérité religieuse.

Ne passez aucun jour sans laisser reposer le regard de votre intelligence sur cette vérité, dans le calme de votre âme et en présence de Dieu. Considérez-la, considérez-la toujours et toujours ; considérez-la avec attention, considérez-la avec une réflexion soutenue ; examinez-la dans ses fondements, dans sa signification, dans ses conséquences pratiques.

Le but final de toute méditation est d'ennoblir le cœur par de saintes affections, par de bonnes résolutions, par l'union du cœur à Dieu.

Faites chaque matin une courte méditation. Là, transportez-vous sur le Calvaire, sur la hauteur, pour vous orienter et pour laisser planer votre regard dans le lointain. Ordinairement vous vous trouvez dans les bas-fonds de la vallée, dans les distractions les plus diverses qui empêchent votre regard de se porter au loin.

Dans la méditation vous vous préparez une lumière qui vous éclairera sur le sentier obscur et périlleux de la vie et qui vous fera voir les mauvais chemins.

Dans la méditation vous puisez la force de la volonté et la consolation du cœur, dont vous avez si grand besoin. Dans la méditation vous trouvez la confiance qui vous animera, malgré la misère de vos péchés, à saisir la main miséricordieuse de Dieu qui vous est tendue.

Dieu est prêt à parler aux hommes ; dans la méditation vous prêtez une oreille docile à ses inspirations.

Pour entendre distinctement la voix de Dieu, il faut tenir votre esprit à l'abri des suggestions de l'égoïsme et du tumulte des choses terrestres. C'est en cela que consiste le bienfait de la solitude.

Le temps employé à aiguiser la faucille n'est point perdu pour le faucheur : le temps de la méditation n'est point perdu pour les devoirs et les occupations d'état.

4. La méditation a un triple but : ranimer les sentiments chrétiens dans l'intelligence et dans le cœur, mettre ordre à la conscience relativement au passé, prévoir l'avenir. Où irez-vous sans la méditation? Là où vous ne voulez pas aller : vous en arriverez à considérer la vie sous un aspect troublé; vous en arriverez à endurcir votre cœur, à le rendre insensible au bien et uniquement désireux du bien-être terrestre; à lui faire oublier le passé, négliger le présent, ne pas s'inquiéter de l'avenir; vous en arriverez à mener une vie païenne sous le masque d'un christianisme hypocrite.

Souvent l'ignorance coupable des vérités du salut est pour l'homme la cause de sa damnation; mais plus souvent encore c'est faute d'examiner ces vérités, qu'on se rend malheureux pour le temps et pour l'éternité.

La vertu d'un homme sera ce qu'est sa prière. Sans doute il en est qui paraissent prier beaucoup, et qui ont très peu de vertu. Mais ce n'est pas la prière : c'est l'apparence pharisaïque de la prière, qui cause leur perte. Il en est d'autres qui négligent totalement la piété, et qui cependant semblent être d'honnêtes gens. Mais ce n'est point la vertu, c'est l'apparence de la vertu qui a sa cause dans un heureux tempérament et dans un égoïsme plein de calcul. En tant que cette « vertu » repose sur l'idolâtrie de soi-même, elle aboutit à perdre ces âmes.

5. Lorsque l'âme prie, le corps tombe à genoux. Il est dans la nature de l'homme que son attitude extérieure exerce une influence considérable sur ses dispositions intérieures. L'attitude extérieure dans la prière est importante, mais elle n'est pas l'essentiel. Priez de la manière qui favorise davantage votre commerce avec Dieu.

CHAPITRE XXV

LA VIE DE FAMILLE

1. La famille est une institution de Dieu ; la plupart des hommes sont destinés par Dieu à mener la vie de famille. Si la virginité est en soi plus parfaite que le mariage, il ne s'ensuit pas que le mariage soit un état imparfait.

Tout ce qu'il y a de naturel dans le mariage est une institution de Dieu et doit être sanctifié par l'excellence de l'intention.

Le Christ a sanctifié la vie de famille. Il est lui-même entré dans la famille chrétienne autant que cela était compatible avec son œuvre à la fois divine et humaine, et que Dieu le voulait. C'est à l'occasion d'un festin de noces que le Seigneur a opéré son premier miracle.

Nous avons dans la maison de Nazareth l'idéal d'une famille chrétienne.

2. Il n'y a de bonheur dans une maison que si Dieu y est le maître et si tous s'efforcent de faire la volonté divine. En cela le Christ est notre plus parfait modèle. Dieu semble le laisser longtemps attendre ; avant d'entreprendre son apostolat, il attendit jusqu'à sa trentième année. Le Seigneur resta caché, dans la vie de famille, dans la

soumission, dans la dépendance des parents, environ deux fois aussi longtemps que les autres enfants.

La disposition de son cœur durant cette prolongation de sa vie cachée dans des occupations en apparence sans portée était la joie. Jamais une parole, jamais un soupir sur ses lèvres contre l'insignifiance et l'inutilité de sa vie; jamais le moindre désir d'une vie plus utile et plus agissante au dehors.

Le Sauveur voyait partout la volonté de Dieu, et il lui suffisait de l'accomplir avec une attention parfaite, avec zèle et avec amour. Opérer des miracles ou équarrir un morceau de bois avait pour lui la même valeur. Marie et Joseph ne pensaient pas autrement que Jésus.

Le chrétien doit faire de la vie de famille une école et un exercice de vertus. Ce n'est point exclure les soins et les travaux de la vie, c'est les supposer.

Il n'est pas une vertu chrétienne qui ne puisse, qui ne doive être pratiquée dans la vie de famille.

3. En premier lieu, la crainte de Dieu et la piété. Les femmes doivent veiller à ce que leurs maris soient pieux : l'homme sans piété est un monstre grossier, brutal et de mauvaise conduite. Les maris doivent veiller à ce que leurs femmes soient pieuses : une femme sans piété est un être très fragile, toujours prêt à tomber, insignifiant. Les parents doivent veiller à ce que leurs enfants soient pieux. Le manque de piété entraîne les enfants dans tous les vices.

Le rôle principal de la piété est de réprimer l'humeur capricieuse, cause de tant de fautes dans les familles. La prière éclaire l'intelligence et fortifie la volonté : elle aide à vaincre l'imagination, la mélancolie, l'extravagance, la susceptibilité. Ceux qui prient comme il faut ont d'ordinaire

plus de force et de rectitude dans l'intelligence et dans le jugement.

La piété chrétienne doit marquer toute la famille de son empreinte. Au seul arrangement de la maison et à l'organisation de la vie de famille, chacun doit pouvoir reconnaître qu'il se trouve dans une maison chrétienne.

Il faut la prière du matin, la prière du soir et d'autres dévotions domestiques, suivant l'usage des familles chrétiennes.

La vieille habitude de réciter en commun la prière avant et après les repas a un sens profond. Le chrétien jouit et se réjouit de la vie parce que tels sont l'ordre et la volonte de Dieu. Un plaisir dans lequel il n'est pas possible de faire entrer une bonne intention est un plaisir indigne de l'homme.

L'homme ne doit pas prendre sa nourriture comme l'animal. L'animal dévore et s'arrête à la satisfaction des sens. Et cependant bien souvent l'animal pourrait vous rappeler votre devoir. Voyez : la poule n'avale pas une goutte d'eau sans lever un regard vers le ciel. Et la colombe ne becquète pas un grain sans s'être auparavant penchée vers le sol, comme pour prier. Ce qu'elles font inconsciemment, faites-le avec conscience pour n'avoir pas à rougir devant elles (Rückert).

4. La deuxième vertu est l'amour et l'attachement mutuels dont Dieu fait une obligation à chacun des membres de la famille.

L'amour doit être avant tout un amour dévoué, qui se prouve par la fidélité à observer et à pratiquer tout ce que les membres de la famille doivent attendre les uns des autres.

L'amour doit se témoigner par la patience et le support

des difficultés de la vie et des aspérités de caractère. Du choc de deux pierres jaillit l'étincelle. Des brusqueries soit, mais pas de rupture !

Quel bonheur d'être lié par l'affection à une âme avec laquelle on partage ses joies et ses peines et pour laquelle on n'a pas de secret !

En une foule de circonstances vous trouvez dans la famille conseil et consolation. Mais il faut laisser les impressions désagréables à la porte de votre maison pour ne pas en troubler la vie de famille.

L'homme doit commander, il est le chef de la famille ; mais il doit exercer son droit avec la charité et la douceur chrétienne. Donnez à vos ordres la forme d'un désir et d'un témoignage d'amitié.

L'épouse a sa place marquée dans la maison. Si vous vivez avec des parents, ou des frères et des sœurs, veillez à ce que votre épouse conserve la place qui lui revient.

Apercevez-vous des défauts dans les membres de votre famille, tâchez de les corriger comme vous le devez ; mais tout d'abord corrigez-vous vous-même.

Évitez toute dissension, toute chicane. Si vous vous sentez troublé, taisez-vous. L'homme est le plus fort, il doit savoir mieux supporter et pardonner.

Aimez la vie du foyer ; faites-vous une joie de passer vos heures de récréation en famille. Le froid égoïsme gâte le bonheur de beaucoup de familles.

Il ne suffit pas que les époux aient dans le cœur cet amour dévoué qui a en Dieu son principe ; ils doivent le manifester au dehors. L'Évangile n'interdit point ce qui est conforme à la nature, car c'est Dieu qui l'a créée. Les époux se doivent une mutuelle estime, et leur conduite doit être telle qu'ils puissent s'estimer réciproquement.

Une vieille affection ne meurt pas, mais elle perd de sa

vie si l'on n'y met l'huile de la patience chrétienne. Une girouette mal huilée grince.

Mieux que les grands cadeaux, de légères attentions et de douces prévenances entretiennent et ravivent l'attachement mutuel.

Que chacun des époux oublie son propre plaisir pour songer toujours à ce qui est agréable à l'autre.

Pas de bonheur conjugal sans empire sur soi et sans modération.

L'amour en Dieu est la bénédiction de la famille, l'amour sans Dieu est sa perte. Dans la vie de famille, nombre de fautes viennent de ce que les membres de la famille s'aiment mal ou s'aiment avec excès. Rappelez-vous donc la dure parole du Christ : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » (Luc., XIV, 26.) Le Seigneur veut dire : Le premier objet de l'amour dans la famille doit être Dieu : lorsqu'il s'agit de Dieu, tout doit passer au second plan.

5. La famille est la base de la société humaine; le bien et le mal de l'humanité dépendent de la façon dont les enfants sont élevés dans les familles. Le père a plus encore que la mère la responsabilité de l'éducation des enfants.

La conduite des parents, de la mère surtout, a une puissante et naturelle influence sur la formation de l'enfant.

Chaque enfant a son caractère, ses passions. On peut prévenir un mal immense, lorsqu'on s'oppose à temps et énergiquement aux défauts dominants.

Vous devez être le supérieur de vos enfants et les habituer à l'obéissance. Il faut les récompenser, afin de leur

montrer que vous avez pour eux un cœur sensible. Il faut les réprimander et les châtier, si besoin est, afin qu'ils s'accoutument énergiquement au bien. Vous devez leur donner le bon exemple : les enfants se forment d'ordinaire à l'image de leurs parents.

CHAPITRE XXVI

LE PROGRÈS CONTINUEL

1. Il est dit du Christ : « L'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui ». (Luc., II, 40.) Avec les années, Jésus grandissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Le Sauveur ne pouvait croître intérieurement ; il cachait donc sa sainteté et la faisait paraître peu à peu suivant les progrès de l'âge et les circonstances extérieures.

Ce détail de la vie divine nous donne une grande leçon : la vie du chrétien doit être un progrès continuel.

On ne naît point parfait, on ne devient pas parfait tout d'un coup, mais on doit se perfectionner chaque jour intérieurement et extérieurement.

Il n'y a pas d'arrêt dans la vie : on se modifie constamment et on est sans cesse à même de pouvoir se modifier dans le sens du mal ou dans celui du bien.

Les organismes commencent d'ordinaire à dépérir du moment où ils ne croissent plus. La barque qui ne remonte pas le courant est entraînée en arrière. De même, c'est un fait d'expérience universelle que l'homme qui ne cherche pas à avancer recule. Pas d'arrêt non plus sur le chemin de la vertu.

Tant qu'on se préoccupe de ce qu'il faut retrancher ou améliorer, tout va bien.

L'obligation d'un progrès constant nous est souvent rappelée (Eph., IV, 15 ; 1 Cor., XIV, 12 ; 2 Cor., IX, 8-11 ; Coloss., I, 10 ; 1 Thess., IV, 1 ; 1 Petr., II, 2 ; 2 Petr., III, 18).

2. Le progrès ne consiste pas en des choses extérieures, en des choses accidentelles qui ne dépendent point de notre libre volonté. Il consiste à diminuer nos péchés et nos fautes volontaires, à vaincre nos passions désordonnées, à acquérir et à pratiquer les vertus de notre état, à accomplir des œuvres agréables à Dieu, à nous efforcer vers la perfection chrétienne. Sans cela votre progrès ressemble aux ailes d'un moulin à vent : elles sont toujours en mouvement, mais elles tournent toujours dans le même cercle.

Le progrès doit être durable et constant. Observez l'aimant, il faut qu'il porte toujours un poids. Sans exercice, les forces se perdent : elles grandissent par l'action. On descend très vite, on monte très lentement. Vous pouvez perdre en une heure ce que vous avez mis plusieurs jours à acquérir.

Plus d'un défaut se corrige par un effort constant.

Il est des gens qui par nature sont maladroits, comme s'ils étaient nés avec une intelligence à l'envers, et il en est qui par nature sont passionnés, comme si dès l'origine ils étaient destinés à l'enfer. L'attention constante, une continuelle réflexion, l'empire sur soi-même, peuvent vaincre même ces défauts naturels.

C'est une illusion de votre amour-propre de désirer avec trop d'impatience d'être rapidement délivré de vos imperfections.

Il ne faut pas vouloir avancer trop vite, mais aller progressivement. Celui qui veut escalader une tour monte degré par degré. Ce qui doit être durable croît lentement. Ce qui croît rapidement disparaît de même. C'est la différence du chêne et du champignon.

Ce progrès dans le bien doit ressembler à votre croissance en âge. Ce n'est point par saccades que vous avancez en âge. Aussi saint Jean Berchmans disait-il qu'il faut vivre jour par jour, heure par heure.

Le progrès ne doit pas mépriser les petites choses, mais s'efforcer de témoigner dans les détails une grande fidélité envers Dieu. « Celui qui néglige les plus petites choses tombe peu à peu. » (Eccl., XIX, 1.) Si vous obéissez à votre passion dans les petites choses, ne vous étonnez pas qu'elle devienne maîtresse.

Un grain de poussière dans l'œil vous empêche de voir ; il n'y a si petit ennemi qu'on puisse le mépriser.

Le voleur va de l'aiguille à l'œuf, de l'œuf au bœuf, et du bœuf à la prison.

3. Oh ! ne vous découragez pas si votre œuvre vous semble mesquine ; la plus petite action a un but sur terre ; qu'en serait-il des hautes montagnes si le grain de sable n'existait pas ?

Qu'appelle-ton « grand » sur notre planète ? Qu'est-ce aux yeux de Dieu ?

Le bien n'est pas dans la grandeur, mais la grandeur est dans le bien.

Soyez soigneux dans les petites choses, mais gardez-vous de la minutie. Tout excès est un défaut.

Le progrès doit en outre être infatigable. Il est possible que vous trébuchiez, mais allez toujours en avant. L'hésitation et le découragement rendent la marche encore

plus difficile. Et si les obstacles se dressent, même en grand nombre, ayez seulement du courage, et vous arriverez au but.

CHAPITRE XXVII

L'EFFORT VERS LA PERFECTION

1. Il y a un effort vers la perfection auquel nous sommes tous appelés. Il y a aussi un effort qui dépasse la vie ordinaire des chrétiens et qui tend à une perfection plus haute.

Dans sa vie cachée, le Sauveur nous a montré la perfection de la vie ordinaire ; il y a posé la condition de tout progrès personnel et social, de toute prospérité privée et publique.

C'est avant tout la continuelle attention à la très sainte volonté de Dieu. « Faire la volonté de Dieu, c'est là le tout de l'homme et de la vie. » (Eccl., XII, 13.)

Dans son égoïsme étroit, l'homme ne croit vivre réellement que s'il fait ce qui lui plaît, ce qui satisfait ses passions, son caprice, son honneur, sa cupidité et sa sensualité. Et cependant une seule chose importe : vivre comme Dieu veut. La volonté de Dieu est sage, sainte, assez glorieuse non seulement pour que nous nous en contentions, mais pour nous rendre parfaitement et vraiment heureux. Celui qui accomplit ce que Dieu veut en fait assez, et celui que Dieu reconnaît pour son fidèle serviteur possède assez de gloire.

L'effort vers la perfection n'exige point absolument que nous changions d'occupations, mais que nous fassions pour l'amour de Dieu ce que jusqu'ici nous avons fait sans nous le proposer pour objet.

2. C'est, en second lieu, l'esprit de prière qui doit éclairer toute la vie chrétienne.

C'est, en troisième lieu, l'acceptation volontaire des conditions et des exigences de la vie ordinaire du chrétien. Avant de prêcher l'Évangile et de renouveler la société humaine par ses enseignements, le Seigneur commence par pratiquer lui-même l'Évangile.

La vie cachée à Nazareth est l'Évangile de la vie sociale. La plupart des hommes sont appelés à passer leur vie dans des circonstances analogues et à gagner le ciel dans les mêmes conditions.

Le Sauveur était satisfait de la place que Dieu lui avait assignée. Il travailla et obéit jusqu'à sa trentième année. Longtemps, par conséquent! Lui, le Messie, il demeura tout ce temps dans cette vie de famille, tout ordinaire, dans ces rapports de soumission, de dépendance, de retraite.

Durant ce temps, que d'événements agitèrent le monde de la politique et de la science! Mais, devant Dieu, rien n'était aussi grand que Jésus dans ses humbles occupations et dans le calme de Nazareth.

3. C'est enfin, en quatrième lieu, l'esprit de progrès, qui consiste à remplir toujours plus parfaitement les devoirs de la vie. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., v, 48.)

Prenez-vous tel que vous êtes pour devenir peu à peu tel que vous devez être. Pour monter à une échelle, il faut commencer par l'échelon le plus bas.

Dans notre effort vers la perfection, nous avons besoin de modèles. Que chacun se représente ceux qui ont excellé dans une vocation semblable à la sienne, qu'il se propose sinon de les égaler, du moins de s'encourager par de tels exemples.

Il nous faut un illustre modèle ou un but élevé, sans quoi nos forces s'épuisent.

« Ne vous inquiétez point du lendemain. » (Matth., VI, 34.) Aujourd'hui seul est en votre pouvoir. Réfléchissez, décidez-vous promptement et soyez toujours prêt à l'action.

Songeons sans cesse à nous déshabituer du mal, mais bien plus encore à nous accoutumer au bien.

Même dans la vie spirituelle, il vaut mieux être l'agresseur que se tenir sur la défensive.

Fuir le mal, mon fils, est toujours beau. Mais si la chose est utile, il faut emporter le bien de haute lutte.

Agissez toujours de façon à éviter la recherche de la louange ; mais que toutes vos œuvres, cependant, soient telles qu'on ne puisse rien y trouver à redire.

La perfection ne consiste pas dans la quantité, mais dans la qualité. Ne ressemblons point à ceux qui estiment les livres uniquement d'après leur épaisseur.

La perfection demande non seulement la circonspection du moment dans le choix entre le bien et le mal, mais aussi la tendance constante, habituelle au bien. Celle-ci s'acquiert, s'affermit, s'augmente par celle-là.

4. Rien n'est pis que l'apparence sans la réalité. Le travail doit être solide ; toutefois, que les dehors soient agréables. Si la vertu est vraie, les dehors qui l'accompagnent ont aussi leur importance. Le plus souvent les choses valent plus par ce qu'elles paraissent que par ce

qu'elles sont. Le droit lui-même n'a point raison s'il n'apparaît comme étant le droit.

La perfection veut une proportion dans les vertus. Il y a dans toute vertu quelque chose d'exclusif dont l'excès dégénère en défaut.

Si beaucoup n'atteignent pas la perfection à laquelle Dieu les appelle, c'est par manque de fidélité et de persévérance.

Quelle honte pour l'homme, s'il considère les plaisirs qui l'empêchent d'obéir à l'impulsion de la grâce divine!

Le Christ a placé tous les hommes dans la dure alternative ou de tout sacrifier s'il le faut, même la vie, ou de n'être pas ses disciples (Luc., IX, 23; XIV, 26). Mais ceux qui veulent s'attacher à lui par la vocation apostolique ont la sainte obligation de quitter sans retour et leur maison et leur foyer, de renoncer à la chair et au sang. (Matth., XIX, 21; Luc., IX, 57-62.)

CHAPITRE XXVIII

UNE PLUS HAUTE PERFECTION

1. Il est aussi des moyens d'atteindre une perfection qui n'est point pour tous, mais à des degrés divers pour ceux que Dieu a appelés à cette vocation spéciale.

Déjà Jésus l'indique à l'âge de douze ans dans le temple. Le Sauveur ne se contente pas de célébrer la fête de la Pâque comme un dévot ordinaire ; contrairement au caractère général de sa vie cachée, il attire sur lui l'attention dans la Synagogue par ses questions et ses réponses. (Luc., II, 43 et suiv.)

Il le fait en se dérobant d'une façon extraordinaire à la surveillance de ses parents et en les remplissant d'une grande douleur. « Mon fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchions, étant très affligés. » (Luc., II, 48.)

« Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des choses qui regardent le service de mon Père? » (Luc., II, 49.) Le Christ veut dire qu'il s'est conduit ici d'après la volonté supérieure de son Père céleste.

Il s'agit ici de promouvoir d'une façon particulière la gloire de Dieu et le salut des hommes.

C'est le prélude de l'appel qui lui demandera plus tard

la séparation d'avec sa famille et le sacrifice des conditions ordinaires de la vie.

2. Cet événement est pour nous une exhortation pleine d'enseignement. Il faut suivre la volonté et l'appel de Dieu, quels qu'ils puissent être.

L'appel que Dieu fit entendre au Sauveur à l'âge de douze ans était de tous points extraordinaire ; c'était un appel à quelque chose de plus élevé, au service direct de Dieu, en rompant avec les conditions habituelles de la vie. Le Sauveur obéit avec empressement, il ne prend aucun soin d'adoucir le sacrifice ni pour lui ni même pour ses parents.

Allez au bien pour lequel vous vous sentez des forces.

C'est la marque d'un grand caractère d'accomplir, dans les petites choses comme dans les grandes, le bien dont on se sent capable.

Non pas habituellement sans doute, mais très souvent un appel particulier de Dieu se fait entendre au cœur de l'homme, appel qui invite ce dernier à une perfection plus élevée.

Le Seigneur disait au jeune homme riche : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et venez et suivez-moi. » (Matth., XIX, 21.)

Parlant du mariage, il disait qu'il en est qui, par amour du ciel, ne contractent pas les liens du mariage, et il ajoutait : « Qui peut comprendre ceci le comprenne. » (Matth., XIX, 12.)

Un tel état de perfection chrétienne est une grâce particulière que Dieu confère à quelques âmes. Il donne les moyens de s'attacher plus intimement au Sauveur et d'étendre plus efficacement l'œuvre de la sanctification

divine parmi les hommes. Il promet une récompense plus grande pour l'éternité, mais il réclame des exigences plus rudes pour la vie du temps.

Cela ne veut pas dire que tous ceux qui vivent dans une vocation plus parfaite sont toujours plus parfaits que ceux qui vivent dans un état moins parfait.

Ce n'est pas la vocation parfaite, mais une vie plus parfaite dans une vocation plus parfaite qui fait la perfection.

Dans toute vocation on peut atteindre la plus haute perfection, mais non point avec la même facilité.

Les choses et les soucis terrestres ressemblent sous plus d'un rapport à des vêtements trop longs : les pieds s'y embarrassent.

Puisque, même dans l'ordre du salut, Dieu veut bien se servir des hommes comme d'instruments, on peut dire : « Le christianisme a besoin de telles âmes qui renoncent d'une façon extraordinaire aux conditions de la vie pour se remettre entièrement et sans réserve entre les mains de Dieu. »

Le christianisme a besoin d'âmes qui, détachées de tous les soucis terrestres, s'en aillent par le monde entier pour prêcher en apôtres l'Évangile.

Il a besoin d'âmes qui, libres des soucis de la famille, soient à la tête des paroisses en qualité de pasteurs des âmes, envoyés par Dieu et l'Église.

Il a besoin d'âmes qui se consacrent entièrement à la pratique des œuvres de la miséricorde chrétienne et des autres œuvres de l'amour du prochain.

Il a besoin d'âmes qui, dans un généreux mépris du monde, consacrent toute leur vie à la plus noble et à la plus utile des occupations : à la prière continuelle.

CHAPITRE XXIX

CHOIX D'UNE VOCATION (ÉLECTION)

1. Tous les chemins mènent à Rome, mais tous les hommes n'aboutissent pas à Rome par tous les chemins. Chacun doit chercher la voie qui est faite pour lui.

Tous les instruments concourent à l'exécution du concert; mais tous les instruments ne sont pas faits pour chaque exécutant. Chacun doit prendre l'instrument dont il doit jouer.

Pour suivre le Christ, nombreux sont les chemins et nombreux les moyens. Mais tous les chemins et tous les moyens ne sont pas faits pour tous. La Providence conduit l'un ici et l'autre là; celui-ci à une plus haute perfection, celui-là à une perfection moins sublime. Il importe avant tout que je choisisse le chemin et le moyen que Dieu m'a destinés.

Le royaume du ciel ressemble à un temple sacré; je dois y occuper pour toute l'éternité la petite place que que Dieu m'a désignée. Dieu me prépare pour la place qu'il veut que j'occupe, comme un tailleur de pierres taille un bloc et fait voler en éclats les morceaux de tous côtés.

Je dois tranquillement me laisser travailler par l'Artiste

divin, je dois me plier sous la main puissante de Dieu. (1 Petr., v, 6.)

Mais je suis une pierre vivante : il faut donc que je coopère, que je corresponde librement aux vues de Dieu.

Heureux si j'agis de la sorte ! Je ne suis en sûreté qu'à la condition d'être là où Dieu me veut.

Mais si je résiste? L'architecte divin a bien pour moi une place inférieure où je puis encore faire mon salut. Peut-être encore une troisième, une quatrième... Mais y en a-t-il une huitième? C'est là un mystère qui a fait trembler les saints.

2. Pour entrer dans les vues de Dieu, le choix d'un état de vie est donc d'une grande importance. Votre vocation n'est pas chose indifférente pour votre sort dans l'éternité ! Les occupations et les soucis de votre état remplissent la plus grande partie de votre vie ; donc ils ne sont pas sans influence sur votre conduite. C'est pourquoi notre vocation doit être avant tout le résultat de la volonté de Dieu interrogée, connue, accomplie.

La vocation est une forme de vie, extérieure et durable, avec des fonctions et des obligations déterminées ; l'homme y entre d'ordinaire vers la fin de sa jeunesse. Le choix d'un état est très important ; de ce choix dépendent très souvent le bonheur de la vie et le sort dans l'éternité. Dans cette question, il ne faut donc pas se laisser guider uniquement par des considérations mondaines ou par des intérêts temporels.

Si Dieu veut que vous le serviez dans une vocation spéciale, vous ne devez pas vouloir le servir dans une autre.

Il ne faut pas aimer la volonté de Dieu parce qu'elle est conforme à la vôtre, mais aimer votre volonté uniquement à cause de sa conformité avec la volonté divine.

L'état auquel la Providence nous a destiné se reconnaît à une certaine aspiration qui naît et se développe à mesure qu'on réfléchit et que l'on prie.

3. Tous les hommes ne sont pas mis en demeure de choisir un état. Mais tous doivent toujours avoir à cœur de fixer et de conserver dans leur état la direction de vie qui correspond aux desseins de Dieu.

Une disposition d'esprit droite et durable vaut mieux qu'une inspiration qui n'agit qu'un instant. La première, comme une masse puissante, pousse constamment en avant ; la seconde donne une impulsion momentanée. Prenez la direction vers laquelle, après un humble examen, vous vous sentez porté.

Vous dites : Une plus haute perfection n'est point nécessaire, je ne puis construire une cathédrale, je taillerai la pierre ; je n'ai pas l'adresse et l'intelligence suffisante pour faire un tailleur de pierres, je porterai donc le mortier et le sable. Très bien. Mais si Dieu veut que vous soyez un architecte, ne vous contentez point d'être un manœuvre.

Que chacun considère avec son œil intérieur, dit le pieux Tauler, quelle est sa voie, comment, pourquoi et de quelle façon Dieu le mène, c'est-à-dire ce que la très aimable volonté de Dieu exige de lui.

DEUXIÈME SEMAINE

DEUXIÈME PARTIE

L'IMITATION PLUS COMPLÈTE DU CHRIST

CHAPITRE PREMIER

DEUX ÉTENDARDS

1. La vie de l'homme sur terre est la vie d'un soldat. Il y a guerre entre la puissance du bien et la puissance du mal ; ou l'on sert la première ou l'on sert la seconde.

Une partie des créatures libres s'est insurgée contre Dieu et combat le bien : ce combat se poursuit à travers toute l'histoire du monde. Moi aussi, je dois prendre position dans ce combat.

Saint Ignace de Loyola nous présente, comme dans un tableau, deux camps.

Nous voyons Lucifer, dressant son trône dans la plaine de Babylone, la cité du faste mondain. Tout respire la richesse, la somptuosité voluptueuse, la satisfaction des sens et la puissance sans scrupule. Lucifer voudrait prendre la place de Dieu et entraîner les hommes dans son propre malheur. Il crie à travers les siècles : « Venez à moi, détournez-vous de Dieu, et vous serez comme Dieu. » C'est l'esprit du monde incarné, il se sert des hommes pour perdre les hommes.

Le Christ rassemble les siens autour de lui, à Jérusalem, la cité de la paix, située dans une agréable contrée. Par sa nature humaine, il est notre frère et il converse parmi

nous. Il nous enseigne le mépris du monde et l'humilité. Les insignes de sa royauté sont une condescendance aimable et l'amour des hommes. Il veut nous donner la vraie vie, et il nous crie : « Venez à moi, qui suis humilié; soumettez-vous à Dieu, et Dieu vous consolera. »

2. Il ne s'agit donc pas de me demander si je choisirai l'étendard du Christ ou l'étendard de Satan. Il s'agit d'adhérer fermement, complètement et aussi intimement que possible au Christ et à ses principes.

Deux drapeaux flottent sur les deux camps. Autour de chaque étendard se groupent ceux qui veulent s'attacher plus entièrement à l'un des deux chefs.

Je veux appartenir au Christ, mon Seigneur, dans la mesure qu'il attend de moi; je veux m'efforcer de faire tout ce qu'il exige de moi. Mais, de son côté, la puissance des ténèbres ne me perd pas de vue. Elle se sert de l'amour-propre qui est au fond de la nature humaine, elle me sollicite perfidement, en moi et au dehors de moi, pour me détacher du Christ. J'ai donc besoin d'être instruit et de savoir discerner entre les impulsions du bien et celles du mal.

La puissance du mal s'efforce de m'insinuer trois choses : 1° l'amour de la richesse et des pompes du siècle; 2° l'amour des honneurs et de la considération de la part des hommes; 3° l'orgueil, l'indépendance, l'idolâtrie de moi-même.

Le Christ, au contraire, s'efforce d'inspirer aux siens : 1° le mépris du monde et des biens extérieurs; 2° le support joyeux des humiliations et des manques d'égards immérités; 3° l'humilité et l'abnégation.

La puissance du mal cache tout d'abord ses inspirations sous l'aspiration légitime pour les choses de ce

monde, telles que les richesses pour les marchands, l'honneur et la considération pour les supérieurs, l'avancement pour les fonctionnaires ; elle pousse à une estime exagérée de ces choses. Peu à peu elle va plus loin et, finalement, elle conduit à l'orgueil et à l'oubli de Dieu.

Le Christ nous invite, même dans la préoccupation légitime des choses temporelles, à tenir notre cœur libre de toute attache déréglée. Il en a poussé un grand nombre à tout abandonner dans ce monde pour le suivre dans la pauvreté.

Il nous excite de plus à demeurer contents dans l'obscurité, contents au milieu des blâmes et des mépris de toute sorte qui nous viennent de la part de notre prochain ; à nous réjouir même de lui ressembler à lui, Notre-Seigneur, dans nos humiliations. Par ce chemin, le Christ conduit les siens à l'humilité et à l'abandon à Dieu, non point à l'humilité dans de beaux discours, mais à l'humilité réelle et profonde.

3. Tout ce qui aime le faste et la magnificence, tout ce qui est hautain, brusque, tout ce qui dédaigne et méprise les hommes, tout ce qui est inquiet, troublé, tout ce qui est malhonnête et peu sincère, tout cela, c'est l'esprit de Satan et l'esprit du monde ; par contre, tout ce qui est simple, modeste, condescendant, tout ce qui est paisible et sincère appartient à l'esprit de Dieu.

La nature entraînée par le mal recherche volontiers les honneurs et les distinctions ; la grâce, qui provient du Christ, renvoie loyalement à Dieu tout honneur et toute gloire.

La nature veille aux choses temporelles, se réjouit outre mesure dans l'acquisition des richesses, est malheureuse dans les pertes d'argent et s'irrite pour une pa-

role injurieuse. La grâce estime ce qui est éternel, ne s'attache pas aux choses du temps et ne s'irrite d'aucune offense.

La nature rapporte tout à elle, elle veut paraître au dehors ; la grâce rapporte tout à Dieu, elle se soumet en tout à la sagesse éternelle et à l'approbation de Dieu.

CHAPITRE II

TROIS CLASSES D'HOMMES

1. Pour régler sa vie selon les desseins de Dieu, il faut non seulement la clarté dans la connaissance mais aussi l'empressement du cœur. Cet empressement doit se porter non seulement aux choses absolument nécessaires, mais à celles que la grâce sollicite de nous.

A ce point de vue, on peut grouper les hommes en trois classes.

Les chrétiens de la première classe voudraient être de bons chrétiens s'il n'en coûtait rien. Est-il question du moindre sacrifice, ils ne veulent plus. (Matth., VIII, 19 sq., XIX, 16, sq.)

Ils désirent, mais leur christianisme reste une ombre vaine, parce qu'il n'y a aucune volonté.

Vouloir le but sans vouloir les moyens, c'est déraison et folie. Ces chrétiens veulent marcher sans lever le pied, devenir riches sans rien entreprendre.

Ceux de la deuxième classe veulent bien user de quelques moyens pour atteindre le but, mais ils ne les voudraient pas trop difficiles. (Luc, IX, 59, sq.) Ils négligent les moyens énergiques et qui mènent droit au but, parce qu'ils sont pénibles. Ils ressemblent au malade qui se

refuse à faire ce que les médecins déclarent nécessaire, parce que cela est douloureux, mais qui, par raison de santé, sirote d'autant plus de thé en agréable compagnie.

Ils veulent être des hommes religieux, mais ils se contentent toujours et partout de demi-mesures et de moyens superficiels.

Ils aiment assez quelques courtes prières; mais le combat spirituel, ils ne veulent pas en entendre parler. Ils se préoccupent de conserver, dans des petites choses, un semblant de moralité, mais ils n'ont pas le courage de suivre l'appel de la grâce divine. Certes, ils veulent vivre en bons termes avec Dieu, mais sans rompre complètement avec le démon.

Et Dieu se contenterait d'un pareil christianisme? Et ce serait là le chemin du ciel?

Les chrétiens de la troisième classe veulent sans réserve tout ce que Dieu veut. Ils veulent la sainteté, et, par conséquent, ils veulent aussi les moyens nécessaires à la sainteté. (Matth., IV, 22.)

Dans la vie pratique, tout homme intelligent choisit les moyens qui conduisent au but le plus sûrement, le plus rapidement et le plus parfaitement; pourquoi n'en serait-il pas de même dans la vie religieuse? Le but que l'on se propose ici ne mérite-t-il pas, plus que tous les autres, un pareil empressement?

Seule, une telle décision est digne d'un chrétien. Car là est la clarté, la vérité, la logique, la force et, par suite aussi, le succès. Toute la volonté est en jeu, on arrivera certainement à un résultat.

Que faut-il pour devenir un saint? Des principes élevés et un courage inflexible.

2. Examinez à laquelle de ces trois classes vous appar-

tenez et à laquelle vous voudriez avoir appartenu à l'heure de la mort.

Ne dites point : Je ne puis pas. S'il s'agit de détourner un danger soudain ou de faire un gain important, vous « pouvez » alors.

Certains saints étaient plus faibles que vous, ils étaient exposés à de plus grands périls que vous! Ils ont pu ; pourquoi ne pourriez-vous pas aussi ?

Des velléités ne suffisent pas. La mesure de votre volonté, c'est la mesure dans laquelle vous recourez aux moyens ; votre volonté n'est irréprochable que lorsque vous employez avec le plus grand empressement les moyens les meilleurs.

Priez Dieu instamment de vous aider de sa grâce, pour que vous appartenez entièrement et sous tous rapports à la troisième classe.

CHAPITRE III

TROIS FORCES MOTRICES

1. Dans votre abandon à Dieu et dans votre empressement à vous soumettre de tout cœur aux impulsions de la grâce divine, trois motifs doivent agir sur vous. De la sorte vous conserverez votre cœur dans la disposition qui lui convient.

En premier lieu, c'est un égoïsme bien entendu ; il doit vous détourner du péché mortel et de tout ce qui y conduit. C'est le premier degré de l'humilité ; degré de soumission à Dieu, de mépris de nous-mêmes et des choses du monde, qui est nécessaire pour nous préserver de la perte. Ce degré exige de nous que nous écartions aussitôt et sans hésitation tout ce qui pourrait nous séparer de Dieu ou nous conduire à cette séparation.

En second lieu, nous avons la vérité. Dans toutes les faiblesses de la nature humaine, il y a quelque chose de noble. Il ne suffit pas à l'homme d'éviter le malheur, il a aussi le sens de la vérité, de la vertu : il peut s'enthousiasmer pour le bien, pour l'idéal ; ver de terre, il aspire à se transformer en ange du ciel.

Ce sentiment le rend désintéressé, soumis à Dieu, indifférent aux choses de la terre. C'est là le second degré de

l'humilité, ce degré de mépris de soi et du monde, nécessaire pour tendre à la vertu et à la perfection. Dans ce cas on envisage tout au point de vue de l'éternité. Le chrétien est résolu à écarter tout ce qui déplairait aux yeux de Dieu, et à employer les moyens qui le conduisent le mieux à sa fin.

En troisième lieu, nous avons l'amour pour Jésus-Christ. Cet amour ne considère que l'amour dont Dieu nous a aimés; il voudrait se conformer le plus possible au Sauveur qui nous a tant aimés. Quand bien même nous pourrions servir Dieu, Notre-Seigneur, aussi facilement dans les richesses et les possessions, dans les honneurs et les plaisirs que dans le renoncement et la mortification, cet amour choisirait le renoncement, uniquement parce que le Christ a renoncé à tout par amour. Tel est le troisième degré de l'humilité, le suprême degré du mépris de soi et du monde : on méprise toutes choses pour gagner le Christ. (Philipp., III, 8.)

2. Le don de nous-mêmes au Christ doit être entier. Alors nous nous attacherons à lui sans réserve et sans retour.

Ces trois motifs doivent nous amener à la véritable humilité, à la soumission complète à Dieu, au mépris de nous-mêmes, à l'amour de Dieu par-dessus toutes choses.

Les exigences de la volonté divine sont légères à l'homme humble, elles sont écrasantes pour l'orgueilleux.

D'après cela on distingue donc trois degrés d'humilité.

Au premier degré, on est dans la disposition de sacrifier et soi-même et toutes choses, lorsqu'il s'agit de fuir le péché.

Au deuxième degré, on est résolu à ne se juger et à ne se traiter que d'après sa propre valeur, à en agir de même

à l'égard de toute chose, et à ne chercher que le plus grand honneur de Dieu.

Au troisième degré, on sort entièrement de soi et on veut aimer et estimer ce que le Christ a aimé et estimé, pour cette seule raison que le Christ l'a aimé et estimé.

Ces trois degrés ne s'excluent pas réciproquement, ils peuvent et doivent exister simultanément dans l'âme.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

CHAPITRE IV

LA VRAIE MÉTHODE

1. Dans le choix d'une direction de vie, ayez de la docilité dans l'esprit, de la bonne volonté dans le cœur, de la largeur dans la considération de tous les motifs; suivez fidèlement la vraie méthode, soumettez-vous à l'ordre. La méthode est indispensable aussi bien à la vie qu'à la science. Avant tout le nécessaire, puis l'utile, enfin l'agréable.

Demandez dans la prière la lumière d'en haut; sans cette lumière vous tâtonnerez dans les ténèbres.

Gardez-vous de l'illusion. Rapportez tout à votre fin suprême. Conseillez-vous à vous-même ce que vous conseilleriez à un véritable ami. Transportez-vous en esprit à votre heure dernière et choisissez comme vous croyez que vous choisiriez alors.

Ne laissez parler ni l'imagination ni le sentiment, mais la raison. Ce qui n'est pas raisonnable n'est pas de Dieu. Prenez garde toutefois que le froid raisonnement ne paralyse la générosité de vos sentiments.

Que vos décisions soient précises et tranchantes. Quand on fait le tracé d'une route, on plante les jalons de telle sorte qu'ils donnent une direction exacte.

Beaucoup veulent se reposer avant d'avoir travaillé, triompher avant d'avoir combattu.

Il ne s'agit pas tout d'abord de jouir de la vie, mais de la rendre féconde.

L'amour du vrai et le courage de la justice sont les bases de la vie chrétienne.

Plutôt que de désirer être ce que vous n'êtes pas, efforcez-vous d'être bien ce que vous êtes, et d'agir en tout conformément à votre devoir et à la volonté de Dieu.

L'exécution est la chose principale. Se préoccuper d'acquérir la sagesse, sans s'efforcer de vivre pratiquement d'après la sagesse, c'est ressembler à un homme qui se tue à labourer, mais qui oublie de semer.

2. Dans vos réflexions, tenez compte des circonstances qui vous sont personnelles. Prenez vos résolutions de façon à pouvoir vous dire : Je pourrai cela avec la grâce de Dieu, pourvu que je conserve ma bonne volonté. Beaucoup n'arrivent à aucun résultat parce qu'ils veulent toujours ce qu'ils ne peuvent pas, et ce qu'ils peuvent, ils ne le veulent pas.

Ne visez pas à l'extraordinaire ; veillez plutôt à ce que, au dehors, on ne voie en vous rien que d'ordinaire ; mais cet ordinaire, faites-le avec une ardeur extraordinaire. Dieu réclame parfois l'extraordinaire, mais alors il fait connaître clairement sa volonté.

Concentrez vos efforts ; ne visez pas à faire beaucoup en une seule fois. Qui court deux lièvres à la fois n'en tire aucun; si vous prenez cent résolutions, vous n'en tiendrez aucune.

Dans la vie, soyez un enfant par la pureté du cœur ; un jeune homme par l'enthousiasme pour le bien suprême; un homme par la force dans vos sérieux efforts; un vieillard par le calme, lorsqu'on vous fait de la peine.

Ne vous fiez pas trop à vous seul, guidez-vous d'après

l'exemple et le jugement des hommes de bien. Dans le doute, demandez-vous ce qu'un homme de bien vous conseillerait. Quelque part que vous soyez, agissez comme sous l'œil des hommes de bien : « Frères, rendez-vous mes imitateurs, écrit saint Paul, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous. » (Philip., III, 17.)

Avant tout prenez conseil du Christ !

CHAPITRE V

RÈGLES DE PRUDENCE

1. Soyez prudent dans la direction de votre vie ! La prudence chrétienne ne se rapporte pas seulement aux relations avec le prochain ; elle doit éclairer tout l'ensemble de la vie du chrétien. A quoi sert la meilleure voiture s'il n'y a pas de cocher ? La prudence est une des quatre vertus cardinales.

Fuyez la fausse prudence du monde : ce n'est qu'un ramassis de mensonges, de dissimulations, de paroles oiseuses.

Ne dédaignez point votre raison ; elle est un don de Dieu qu'il faut utiliser pour atteindre votre but surnaturel. Elle ressemble à l'œil, tandis que la révélation est un puissant télescope : ferme-t-on les yeux pour mieux voir dans la lunette ?

Vos sentiments chrétiens doivent vous donner la force d'accomplir, avec un constant renoncement à vous-même, ce que votre raison vous dit être prudent et sage.

La première règle de la vraie prudence exige que nous ne perdions jamais de vue Dieu, notre Créateur et Seigneur, notre but et notre fin. Pour demeurer dans le droit chemin, il faut n'oublier pas le but auquel ce chemin doit conduire.

Conservez vos bons principes et vos bonnes habitudes ; ne réglez pas votre vie selon les caprices du moment ; mais, comme l'aiguille aimantée, après chaque déviation, reprenez aussi rapidement que possible votre première position. Agissez toujours avec prévoyance et réflexion.

Pour persévérer dans le bien, il faut avant tout s'efforcer d'avoir une parfaite connaissance de Dieu et de soi-même.

N'obéissez pas à toute inspiration intérieure : souvent le mal se cache sous l'apparence du bien. Souvent on reconnaît la nature de l'inspiration à son origine, plus souvent encore au but vers lequel elle tend. Trouble et consolation, que tout vous serve à vous rapprocher de Dieu. A l'heure des ténèbres, ne changez rien à ce qui vous a paru bon à l'heure de la lumière. Examinez, utilisez et réglez votre disposition d'âme autant que possible ; mais ne vous en rendez pas dépendant. Si vous vous trouvez dans une bonne disposition, remerciez-en Dieu.

En tout, prenez-vous-y adroitement. Le savoir-faire réussit mieux que la violence, le courage est plus souvent vaincu par la prudence que *vice versa*.

Il faut savoir prendre toutes les choses non par la lame, qui blesse, mais par le manche, qui est utile. La meilleure chose cause une douleur inutile si on la prend par son côté tranchant. Au contraire, une arme dangereuse devient une arme défensive si on la saisit par la poignée.

On se trouble de beaucoup de choses, parce qu'on perd de vue leur bon côté. En tout, il y a du pour et du contre. On doit toujours trouver le côté avantageux. Ses ennemis sont plus utiles au sage qu'à l'imprudent ses amis.

Pour vivre, aujourd'hui, il faut se mettre au pas des autres. De là le très grand danger d'aller trop vite ou du moins de perdre haleine. Ceux qui traversent la vie au

galop dans la légèreté et la déraison, ont deux ânes fougueux attelés à leur voiture.

En tout, gardez la mesure, n'allez ni trop vite ni trop lentement.

2. Instruisez-vous par le passé, employez le présent, songez à l'avenir. Donnez à chaque chose le temps qu'il lui faut. Un proverbe dit : Mettez cent poules sur un œuf, elles ne font pas éclore un poussin en trois jours.

Beaucoup n'acquièrent une dose convenable de prudence qu'après des échecs répétés. Pour profiter de l'expérience, il faut déjà être prudent. L'expérience peut ajouter à la prudence, elle ne la donne point à qui en manque. Pour que les ailes se développent en volant, encore faut-il avoir des ailes.

Qui est prudent et réfléchi dans l'action est capable d'entendre raison ; il écoute facilement le conseil d'un honnête homme.

Il ne se creuse pas la tête pour des choses que leur nature dérobe à notre connaissance. Il estime la vérité et la science, mais il ne vise pas au renom de savant. Il ne cherche pas le commerce des gens de qualité et ne se confie pas à quiconque est aimable. Il est réservé dans ses relations avec ceux dont il peut redouter un danger.

Souvent l'on s'imagine plaire aux autres par l'intimité, tandis qu'on leur devient à charge parce qu'ils s'aperçoivent de l'infirmité humaine.

3. Le sage se sent attiré vers tout ce qui l'unit intimement à la très sainte volonté de Dieu. Il n'attend pas d'une modification des circonstances ce que le changement de ses dispositons peut seul lui apporter.

Réfléchissez d'abord, puis commencez. L'insensé enfonce

les portes. Tous les sots sont téméraires. Cette étroitesse d'esprit qui les empêche de prévoir les mesures à prendre, les rend bientôt insensibles aux dommages causés par le mauvais succès.

Le sage vit comme il peut, s'il ne peut vivre comme il le veut; il compte avec ce que la Providence lui accorde, non avec ce qu'elle lui refuse.

Exploitez ce que vous avez, et non ce que vous n'avez pas. Mieux vaut employer les faibles moyens que vous possédez que d'envier aux autres leurs gros capitaux. Mieux vaut accomplir les travaux et les bonnes œuvres qui sont de votre état, que de désirer des travaux et des choses qui sont au-dessus de votre condition. Mieux vaut supporter les peines légères et les petites contrariétés qui vous frappent dans le cours ordinaire de votre vie, que de souhaiter répandre votre sang pour Dieu.

L'homme vertueux choisit la voie moyenne, dit Aristote; il se tient à égale distance des deux extrêmes, du trop et du trop peu. Que de pensées raisonnables ont un superlatif insensé!

Employez chaque jour comme s'il était le premier. Je ne profite bien de la vie que si chaque jour est pour moi une nouvelle conquête.

Veillez à ne pas prendre de mauvaises habitudes. Un penchant est difficile à vaincre; mais si l'habitude s'y joint et s'enracine peu à peu, il est invincible.

Si vous vous apercevez que vous faites fausse voie, revenez sur vos pas. Il vaut mieux revenir sur ses pas que d'avancer.

Si vous avez commis une faute, réparez-la sur-le-champ, afin qu'elle n'étende pas ses conséquences.

On va loin lorsqu'on possède ces deux arts : savoir attendre, ne laisser échapper aucune occasion.

C'est un grand art dans la vie que de savoir profiter de toutes les occasions pour atteindre le but. C'est ce que fait le batelier : il profite du vent qui souffle. Il ne suffit pas d'agir d'après des principes solidement établis : il faut nous faire un principe de régler au besoin nos actions selon les circonstances et les occasions.

4. Distinguez toujours l'essentiel de l'accessoire, et ne perdez ni votre temps ni votre patience pour des choses sans importance.

L'essentiel ne suffit pas d'ailleurs : les circonstances ont aussi leur utilité. Le « comment » fait beaucoup.

Si vous avez une chose en vue, examinez non seulement si votre conduite est droite, mais encore s'il est sage d'exécuter votre projet dans les circonstances données.

Distinguez entre la réalité et l'imagination. L'imagination se mêle à vos désirs et vous montre leur objet tout autre qu'il n'est.

Distinguez entre l'être et le paraître. Ni les choses ni les personnes ne sont toujours ce qu'elles semblent à première vue. Mais il ne faut pas toujours dédaigner l'apparence. Souvent la réalité n'a de puissance parmi les hommes que si l'apparence lui vient en aide.

Assignez à chaque chose sa véritable valeur. Attacher trop d'importance aux choses insignifiantes, c'est vouloir brider une puce. Ne traitez pas non plus trop légèrement les choses importantes : un aigle ne vole pas avec les ailes d'une mouche.

Ne dédaignez pas la connaissance pratique de la vie. Il est des gens sages qui sont extrêmement judicieux dans les hautes questions; mais, parce qu'ils n'entendent rien aux choses courantes, ils trébuchent à chaque pas. Pour cheminer à travers la vie, il faut regarder non seulement

les étoiles, mais aussi le terrain sur lequel on marche. Un esprit observateur fera de grandes découvertes dans les choses ordinaires.

Gardez-vous des bévues. Nul ne fait attention à l'éclat du soleil, tout le monde remarque une éclipse. De nombreux efforts couronnés de succès sont souvent incapables d'effacer une seule faute.

Soyez conséquent dans l'emploi des moyens. Trop de médecins autour d'un malade tuent le malade ; ainsi la multiplicité des moyens, dont on veut s'aider sur le chemin de la vertu, est un grand obstacle.

Celui qui commet une sottise est un sot : mais plus sot encore celui qui ne veut pas avouer sa sottise. Ne pas voir la forêt à cause des arbres, cela peut arriver, mais aller se buter aux arbres et se mettre le front en sang, et ne pas avouer qu'on s'est égaré dans la plus épaisse forêt, cela arrive aussi.

5. Efforcez-vous de voir partout le bien plutôt que le mal. Caractères malheureux, ceux qui ne voient que les imperfections des autres pour les dévoiler ou même pour s'en réjouir. !

Gardez-vous d'encourager le mal, en lui accordant votre attention. Bien des feux s'éteignent parce qu'on n'y prend pas garde. Bien des étincelles s'enflamment parce qu'on les attise. C'est aussi sagesse de transformer en avantage une chose qui pouvait nuire.

Trouver des difficultés prouve une grande sagacité : trouver le moyen d'en sortir prouve une sagacité plus grande encore.

Réfléchissez, mais ne subtilisez pas. Une once de sagesse vaut mieux qu'un quintal de subtilités. Des pointes trop fines s'émoussent facilement.

Ne dépensez pas plus de réflexions et de paroles pour une chose qu'elle n'en exige. C'est un grand art de savoir se modérer dans l'application de ses forces et de sa science. Il en coûte souvent d'avoir gaspillé sa poudre. Qui dépense sa force d'un seul coup n'a plus rien en réserve. Souvent les troupes de renfort sont plus importantes que celles de l'attaque.

Si vous voulez vous éviter des désagréments, vaincre dans les grandes choses et dans les petites, mesurez vos forces ; pour une mouche, un fil d'araignée est une forte corde.

Il faut être dans la disposition voulue. Tout, même l'intelligence, est soumis au changement, et nul n'est sage à toute heure.

Ne prenez jamais une sérieuse détermination dans le feu de la passion. Le marin prudent ne s'éloigne pas du rivage lorsque la tempête soulève les vagues.

6. Attendez-vous aux difficultés ! La route qui mène au ciel est bordée de haies hérissées d'épines.

En face des difficultés ayez soin de conserver votre présence d'esprit. Une nécessité résultant des circonstances a fait d'un seul coup, de beaucoup d'individus, des hommes parfaits, comme le danger de se noyer a appris à nager.

Tout est vanité. On n'estime souvent une chose que parce qu'elle a l'attrait de la nouveauté. Un objet médiocre mais tout battant neuf est plus estimé qu'une chose excellente à laquelle on est habitué. La gloire de la nouveauté dure peu ; la satiété vient : adieu la gloire !

Si vous voulez faire quelque chose de bien, préférez l'utile à l'éclatant.

Ne visez pas trop haut. Celui qui joue un rôle au-dessus

de sa taille ne fait pas seulement une chose inutile : il manque aussi un autre rôle dont il serait capable.

Dans les succès, gardez-vous de la présomption. La plupart du temps, la réussite dépend des circonstances favorables plus que de l'habileté. Ce qui, ici et dans cette occasion, est un triomphe sera un échec ailleurs et dans d'autres conditions.

N'éparpillez pas vos forces : « Celui qui laboure son champ aura du pain en abondance ; mais celui qui poursuit des choses inutiles est un fou. »

Qui veut arriver à quelque chose de grand doit écarter toute occupation inutile. Recueillez toutes vos forces lorsqu'il s'agit de risquer quelque chose de grand ; mais n'allez pas enfoncer à coups de poing des épingles dans une pelote.

Pensez d'abord, puis parlez. Il en est qui ressemblent à certaines amphores, pleines d'une liqueur généreuse, mais s'épanchant difficilement. D'autres vont de l'avant et disent plus qu'ils n'ont pensé.

Ne vous découragez pas si une partie de ce que vous semez se perd. Cesse-t-on d'ensemencer à cause des moineaux?

La connaissance des hommes, l'empire sur soi-même, la réflexion et la prière doivent être les auxiliaires de la prudence.

CHAPITRE VI

LE DÉTACHEMENT DU CŒUR

1. Au début de sa vie publique, le Seigneur montra un détachement de cœur qui doit à tous nous servir de modèle.

Le Christ abandonne son foyer tranquille pour mener désormais une vie agitée, sans joie, errante.

Il quitte sa sainte Mère. Les rapports entre Jésus et Marie étaient extrêmement intimes et doux : ils s'inspiraient des sentiments les plus nobles.

Il se rend sur les bords du Jourdain, pour y recevoir, de Jean, le baptême de la pénitence. Avec un très grand empressement, il se soumet aux pratiques religieuses voulues par Dieu, encore qu'il ne s'agisse point d'un précepte formel. (Matth., III, 15.) Il ne craint pas de se mêler aux pécheurs pour recevoir le baptême avec eux.

Puis le Sauveur suit l'impulsion de l'Esprit-Saint, qui le pousse au désert, et il y demeure quarante jours dans la prière et la pénitence.

2. Plus tard, en d'autres occasions, le Christ montra également qu'il n'écoutait que Dieu et sa vocation. Partout nous voyons que sa conduite envers ses parents et ses amis est dominée par l'unique pensée de Dieu.

Il n'a point flatté ses concitoyens (Marc., VI, 4). Il semble même montrer un certain manque d'égards envers sa très sainte Mère (Matth., XII, 48).

Il reproche à Marthe son irritation contre sa sœur Marie (Luc., X, 41). Lors de la maladie de Lazare, il fait attendre, durant trois jours, les deux sœurs affligées et laisse le malade mourir (Joan., XI, 6, ssq).

Lorsque la mère de deux de ses Apôtres le prie d'accorder à ses fils les premières places dans son royaume, il l'éconduit (Matth., XX, 22). Du moins en apparence, il se montre dur envers la riche païenne de Phénicie (Marc., VII, 27). Il n'épargne pas les réprimandes à ses meilleurs disciples (Matth., XVI, 23; Luc., IX, 50-55).

3. A l'exemple du Christ, vous devez conserver cette indépendance, qui est nécessaire, pour ne dépendre que de Dieu en toute occasion.

La liberté d'esprit ne consiste pas à en prendre plus à son aise à l'égard de Dieu et à être négligent dans l'accomplissement de ses devoirs : elle consiste simplement dans le détachement de toutes les créatures.

La volonté de Dieu doit être pour l'homme ce que l'eau est pour le poisson. Que devient un poisson qui frétille hors de l'eau ?

La liberté de l'esprit consiste à rompre toute attache, pour suivre uniquement la volonté de Dieu.

Toute considération humaine non justifiée et toute dépendance non fondée troublent votre simplicité devant Dieu, la tranquillité de votre cœur et la pureté de votre intention. Vous ne gagnez rien par là auprès des hommes intelligents ; vous vous abaissez et vous vous rendez méprisable.

Vous fortifiez en vous le misérable égoïsme, vous dé-

laissez les grandes pensées qui doivent être celles des enfants de Dieu ; mesquinement et imprudemment vous vous jetez et vous vous embrouillez dans une foule de misères.

Vous vous aveuglez et vous trébuchez au moindre obstacle. Vous vous rétrécissez le cœur et vous n'arrivez jamais à une action décisive, faute de pureté d'intention.

Combien noble et belle est la liberté du serviteur de Dieu !

CHAPITRE VII

LA VRAIE PIÉTÉ

1. Il n'est rien de si noble dont on ne puisse abuser. Il y a dans le monde beaucoup de choses fausses, il y a aussi une fausse piété.

Pourquoi la piété est-elle si décriée en de certains milieux? Parce qu'un grand nombre d'esprits fourvoyés l'ont dépréciée : ils la font consister dans des pratiques accessoires et ils négligent l'essentiel.

Sur cent personnes qui veulent passer pour pieuses, plus de quatre-vingt-dix n'ont d'autre règle que le caprice ou l'entêtement.

Plus un bien est noble, et pire est l'abus de ce bien. Sous maints rapports on a fait de la piété la servante de l'égoïsme. On en a fait aussi un vêtement pour la vanité du cœur.

Les pires ennemis de la vraie piété sont : 1° une sensibilité purement naturelle (la sentimentalité); 2° une estime exagérée des pratiques extérieures (pharisaïsme); 3° une estime exagérée de son opinion personnelle (subjectivisme); 4° une rudesse outrée (égoïsme); 5° l'estime exclusive de la raison, au point de faire peu de cas de tout ce que la raison humaine ne peut mesurer (rationalisme).

La piété a deux vers rongeurs : la sensualité spirituelle, qui recherche les sentiments tendres et doux, et la vanité spirituelle, qui voudrait se distinguer par la piété.

Ils ne sont pas rares, ceux qui se croient pieux, parce qu'ils se bercent dans des sentiments doux et agréables.

Il est beaucoup plus facile de rêver dévotement que de faire le bien. Aussi ne manque-t-il pas de gens qui rêvent de la sorte uniquement pour n'avoir pas à bien agir.

2. Il en est qui se croient pieux parce qu'ils s'imaginent connaître une foule de moyens de mener une vie religieuse, mais ils n'ont garde d'employer un seul de ces moyens. Pour être vraiment pieux, il n'est pas nécessaire de savoir beaucoup, mais de faire beaucoup.

D'autres placent leur piété dans les choses extérieures. De telles choses — même les pratiques de dévotion et les bonnes œuvres — ne sont utiles qu'à la condition d'être vivifiées par les dispositions intérieures. A quoi vous servirait-il de vous tourmenter pour avoir les dehors de la vertu, de donner votre bien aux pauvres, d'être rempli d'une dévotion ardente, si, au plus profond de votre cœur, vous vous cherchez vous-même? si vous agissez de la sorte pour avoir les louanges et l'estime des hommes, pour vous pousser dans le monde grâce à votre conduite religieuse?

Certaines personnes pieuses désirent que Dieu les serve, plutôt qu'elles ne veulent servir Dieu.

Toute piété qui ne rend pas l'homme plus consciencieux, plus fidèle à ses devoirs d'état, plus humble, est une fausse piété.

Mesurez la quantité et la longueur de vos prières au nombre de vos affaires; et organisez vos exercices de

piété habituels de telle façon que leur longueur ne vous fatigue pas.

La piété mal entendue veut se montrer sous prétexte d'édifier. La vraie piété se cache autant que possible ; elle ne se montre qu'autant que l'honneur de Dieu et le profit du prochain l'exigent véritablement.

3. Qu'est-ce donc que la vraie piété ? C'est le don énergique de soi-même à Dieu, dans le sens complet du mot ; c'est l'attachement intime, la dépendance volontaire, l'empressement complet à se soumettre sans réserve à la volonté de Dieu, à prévenir ses désirs et à se sacrifier entièrement pour lui.

La condition fondamentale de la vraie piété est la volonté persévérante de se faire violence ; ceux-là seuls qui se font violence s'emparent du royaume des cieux (Matth., XI, 12).

La prière fait partie de la vraie piété. C'est par elle que l'âme reçoit abondamment les grâces nécessaires.

CHAPITRE VIII

LA VICTOIRE SUR LES TENTATIONS

1. Un des faits les plus frappants de l'Évangile est le récit des tentations du Christ dans le désert.

L'affaiblissement causé par le jeûne et le besoin de nourriture sont l'occasion de la première tentation : « Dites que ces pierres deviennent du pain. » (Matth., IV, 3.) Le Sauveur écarte la tentation d'un mot qui doit, en de pareilles circonstances, encourager les fidèles à la confiance en Dieu.

Cette confiance en Dieu donne lieu à la deuxième tentation : une confiance présomptueuse. Le démon voudrait que le Seigneur tentât une entreprise téméraire, en se confiant en la protection des anges. Le Sauveur se refuse également à cette insinuation.

L'esprit mauvais s'efforce alors d'amener le Christ à renier Dieu, en lui représentant, dans un tableau magnifique, les plaisirs, les trésors et les honneurs du monde. D'une réponse brève et saintement indignée, le Seigneur repousse la tentation.

2. Ce récit de l'Évangile nous prouve qu'il ne faut pas nous étonner si, nous aussi, nous sommes poussés au

mal de la façon la plus importune, la plus maligne, la plus folle.

La tentation est tout ce qui nous pousse à méconnaître la volonté de Dieu, pour rechercher notre propre satisfaction ; la plupart du temps la tentation existe avant que l'âme sache clairement et nettement qu'elle est tentée.

Les tentations ne vont pas immédiatement à l'extrême ; elles semblent d'abord inoffensives. Elles veulent nous détourner du bien sous prétexte qu'il en résulterait un dommage ou une perte de temps ; elles nous sollicitent à un autre bien pour nous empêcher de faire ce que Dieu veut ; elles nous embarrassent dans les subtilités menteuses de l'égoïsme. Il est important de reconnaître et de repousser à temps ces manœuvres de la tentation mauvaise.

Les tentations se présentent sous les formes les plus diverses. Pour Adam et Ève, la tentation fut en rapport avec la nature encore intègre de l'homme et avec les sentiments simples et naïfs de nos premiers parents.

Souvent la tentation se reproduit comme dans l'Eden. Elle commence par le doute et par une interprétation subtile des préceptes divins. Puis on se dissimule les conséquences funestes. Ensuite on s'illusionne, en se représentant par l'imagination un bien immense. Un bonheur divin, une gloire divine, telle est assez souvent la formule magique : « Vous serez semblables à des dieux. »

Faux orgueil scientifique, désir effréné de liberté, efforts pour s'égaler à Dieu, tel est souvent le début ; plaisirs grossiers, désirs honteux, esclavage des sens, abrutissement complet de l'homme, telle est souvent l'issue malheureuse de la tentation.

3. Les tentations proviennent avant tout de la nature

humaine et du monde extérieur. Satan profite en traître des conditions naturelles et des influences extérieures pour donner plus de force à la tentation. De là, ce qu'il y a de bizarre, d'insensé, de prodigieux dans beaucoup de tentations.

De dangereuses tentations proviennent aussi de la puissance de l'imagination. Celle-ci ressemble à une loupe ou à un kaléidoscope : elle nous fait voir des choses qui ne sont pas.

Il ne faut pas attacher trop d'importance aux tentations, il ne faut pas trop s'en inquiéter, s'en alarmer. Ce serait enfoncer une porte ouverte.

L'exemple du Christ nous prouve que la tentation n'a rien de coupable, rien d'imparfait, tant que nous ne la cherchons pas, tant que nous ne la voulons pas.

Et quand bien même nous serions lancés çà et là comme une balle par Satan, il ne faudrait pas nous décourager, puisque nous voyons le Sauveur tenté à un tel point.

Beaucoup se font mille scrupules au sujet des imaginations et des pensées mauvaises dont ils sont obsédés; ils se troublent sans raison, car il est certain que seul le consentement mauvais est péché.

Il se peut que les tentations soient des signes de violentes passions, il se peut que Dieu se cache pour ainsi dire et nous abandonne à toute la faiblesse de la nature et aux plus furieux assauts du démon : tant que nous n'y consentons pas, tant que nous ne savourons pas le plaisir qui est contre l'ordre de Dieu, il ne saurait être question de péché. Le péché consiste dans le libre acquiescement.

Dieu n'exauce pas toujours notre prière en faisant cesser la tentation ; il l'exauce toujours en nous gardant de consentir à la tentation. Soyons-en bien convaincus :

jamais Dieu ne nous tentera au delà de nos forces (1 Cor., x, 13). Dès lors nous sommes toujours en état de résister à la condition de le vouloir.

4. D'un autre côté, on ne doit pas non plus faire fi du danger de la tentation. Pour bien des gens, l'histoire de leurs tentations est l'histoire de leurs défaites et de leur perte.

Il est des tentations si violentes que nous ne pouvons pas manquer d'en être ébranlés. On les appelle souvent simplement tentations, et ce n'est pas sans raison que nous faisons cette demande : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

5. L'utilité des tentations mérite aussi notre attention. Qui n'a pas combattu n'a pas droit aux honneurs du triomphe ; qui n'a jamais été tenté n'a jamais éprouvé sa vertu.

La tentation éclaire notre intelligence en nous faisant mieux connaître la vérité. Elle détruit l'estime exagérée que nous avons de nous-mêmes. Elle nous montre tout le mal dont nous sommes capables ; elle nous montre aussi le degré de fidélité que nous avons atteint avec la grâce de Dieu. Nul ne sait l'étendue de son courage, le danger seul nous l'apprend.

La tentation trempe et fortifie la volonté. Plus violemment un arbre est secoué par le vent, et plus profondément il enfonce ses racines.

La tentation conduit à une union plus étroite avec Dieu. Dieu permet les tentations chez les âmes droites, afin qu'elles sentent par expérience leur misère et le besoin qu'elles ont de secours. Elles expérimentent par là toute la force de leur perversité. Des pensées mauvaises, des désirs bas de toutes sortes remplissent leur esprit ; les

passions sont en quelque sorte déchaînées, et aux basses inclinations de la faible nature, la puissance du mal ajoute encore ses noires suggestions. Poussé ainsi jusqu'aux limites du consentement, l'homme se sent à bout de ressources ; plein de confiance, il se jette entre les bras de Dieu, et, dans un profond sentiment de reconnaissance, il emploie les moyens surnaturels que la bonté divine a établis dans l'Église pour notre direction et notre salut.

Le moment de la tentation est le meilleur pour atteindre le but de notre vie : « Mes frères, considérez comme le sujet d'une extrême joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or la patience doit être parfaite dans ses œuvres, afin que vous soyez parfaits et accomplis en toute manière et qu'il ne vous manque rien. » (Jac., 1, 2, ssq.)

6. Pour que les tentations nous soient utiles, il faut savoir y résister. Au temps de la paix nous devons fortifier notre volonté par la pratique de la domination sur nous-mêmes, nous devons veiller et prier, nous devons nous maintenir dans le repos intérieur et le calme.

Il est des tentations qu'il faut combattre directement avec une grande décision, sans discuter avec l'ennemi, sans entrer avec lui en pourparlers.

Il en est d'autres que l'on doit chasser et écarter en leur opposant un principe de foi.

D'autres enfin doivent être simplement méprisées : il suffit d'en détourner son esprit. Tel est le cas notamment pour celles qui proviennent de l'imagination. Les fantômes de l'imagination ressemblent à une troupe de saltimbanques, qui jouent lorsqu'on les regarde et qui se démènent d'autant plus qu'on leur prête plus d'attention, mais qui cessent de jouer dès qu'on détourne les regards.

CHAPITRE IX

L'OPÉRATION DE LA GRACE DIVINE

1. La vie chrétienne se compose, dans chacune de ses parties, de la grâce divine et de la coopération humaine.

L'histoire de la vocation des Apôtres nous donne des lumières pleines d'enseignements sur l'opération de la grâce divine.

Qu'étaient les Apôtres avant d'être appelés? Des hommes du peuple, grossiers, peu cultivés. Nous ne voyons nulle part qu'ils se fussent signalés par une vertu éminente. Leurs sentiments étaient tout humains, et ils ne comprenaient que difficilement les salutaires enseignements du Christ.

Et cependant ces hommes furent appelés à l'apostolat (Marc., III, 13; Joan., XVII, 6,11,24; XVIII, 9) pour vivre auprès du Christ, pour devenir ses messagers et ses représentants auprès des hommes. Ils devaient être investis de la charge de docteurs, de pasteurs et de prêtres, ils devaient être le fondement et les chefs de l'Église, les assesseurs du jugement dernier. (Matth., XIX, 28.)

Que suit-il de là? Votre faiblesse et votre penchant au péché ne doivent jamais vous décourager lorsqu'il s'agit de suivre un appel de la grâce divine. A considérer leur

nature, ces hommes ne pouvaient en rien contribuer au succès apostolique. Dieu, il est vrai, a coutume de tirer parti des qualités naturelles ; mais il n'en a pas besoin.

Soyez bien convaincu, que dans toutes vos bonnes œuvres, la grâce de Dieu fait tout et que vous n'êtes pour ainsi dire rien.

2. Comment se fit la vocation des Apôtres? Bien que la grâce fût essentiellement une opération intérieure et particulière sur l'intelligence et la volonté, elle se servit cependant d'un intermédiaire extérieur. Cet intermédiaire fut Jean-Baptiste, ce fut en particulier la vue, la manifestation du Christ (Joan., I, 29-36).

Le Christ appela ses Apôtres progressivement, d'abord à le suivre pour un temps (Matth., VI, 18-22 ; Marc., I, 16-20); puis à le suivre en renonçant à toutes les autres occupations extérieures (Luc., V, 2-11); enfin il les choisit comme Apôtres (Matth., X, 1-2; Marc., III, 13-19 ; Luc., VI, 13-16).

En outre, le Seigneur daigna se conformer au caractère particulier de chacun. Il gagna André et Jean par l'amitié (Joan., I, 37-40). Il ouvrit à Simon-Pierre la perspective d'une haute vocation et d'un grand avenir (Joan., I, 40-42). Il se contenta d'une simple invitation et d'un appel pour Philippe et pour Matthieu (Joan., I, 43 ; Luc., V, 27). Il découvrit à Nathanaël l'état de sa conscience, que Dieu seul pouvait connaître (Joan., I, 45-50). Ainsi sa grâce cherchait partout les points de contact et les traits de liaison, et elle s'en servait.

Que suit-il de là ? Il faut avoir la plus grande confiance en l'amour et en la condescendance de Dieu. Comme une mère aimante s'incline vers son enfant, ainsi Dieu

condescend jusqu'à vous, pour vous porter peu à peu là où il veut.

Vous devez donc observer avec soin l'opération de la grâce divine en vous, et vous efforcer de correspondre à ce que Dieu attend de vous.

3. Que fit enfin des Apôtres la grâce divine? Tous devinrent dignes de vivre en commun et d'habiter avec le Christ (Matth., XIII, 16; Luc., X, 23), de participer à la plénitude de sa puissance (Matth., X, 8; Marc., III, 15).

Par là même ils étaient appelés à la plus haute sainteté; toute la grandeur de la vertu chrétienne devait briller en eux. Et c'est ce qui arriva.

Saint Pierre, si lâche auparavant, prêcha hardiment la vérité chrétienne le jour de la Pentecôte à la foule assemblée. Lorsque les Apôtres, auparavant si terrestres, durent souffrir les injures et la persécution pour l'amour du Christ, il est dit d'eux : « Ils sortirent de là tout remplis de joie. » (Act., V, 41.)

Mais tous ne furent pas préservés de toute faute par le don de la grâce de la vocation. Pierre renia le Seigneur, Judas devint même un traître.

Que suit-il de là? Il ne faut pas me croire assuré de mon salut parce que j'ai déjà reçu beaucoup de grâces. Saint Philippe de Néri avait coutume de faire chaque jour cette prière : « Seigneur, gardez-moi; autrement je vous trahirai aujourd'hui même. »

A cette crainte salutaire je dois joindre une ferme confiance en la puissance de la grâce divine. Par moi-même je ne puis rien, mais je puis tout en Celui qui me fortifie. Tout bloc de marbre renferme la matière d'un chef-d'œuvre; dans tout cœur humain, il y a un saint.

A l'exemple des Apôtres, je dois suivre l'appel de la

grâce, promptement et avec empressement, avec joie, avec persévérance et constance.

La raison humaine a si bonne opinion d'elle-même, qu'elle est naturellement portée à mésestimer les opérations de la grâce divine et à les considérer comme insignifiantes.

CHAPITRE X

LE MIRACLE DE CANA

1. Le miracle opéré aux noces de Cana est, pour la vie tout entière du Christ, d'une importance caractéristique.

C'est dans le miracle de la résurrection du Christ que se révèle le plus clairement le caractère miraculeux ; mais le miracle de Cana est le commencement des miracles de Jésus (Joan., II, 11).

Dans ce miracle, Dieu montre qu'il est le maître absolu de la nature. Les circonstances et les témoins de ce miracle le rendent irréfutable ; il paraît simple, il semble presque le résultat des circonstances.

C'est la Divinité condescendant aux préoccupations de l'humanité, la Divinité qui s'intéresse aux moindres désirs des humains.

Le fait que le miracle de Cana se produit à l'occasion de noces, prouve que les événements joyeux de la vie humaine n'ont en eux-mêmes rien qui puisse déplaire à Dieu. Il symbolise aussi le mariage surnaturel du Christ avec l'humanité (Ephes., V, 32).

2. La cause du miracle est la présence de la Mère de Jésus aux noces et sa prière confiante.

Le Sauveur n'avait pas, semble-t-il, l'intention d'accomplir son premier miracle dans cette occasion. Mais il vit la foi et la confiance de sa sainte Mère, la sympathie pleine d'égards qu'elle témoignait à ses hôtes: il écouta sa demande.

Par le seul fait qu'il accepte l'invitation, même de gens de condition médiocre, le Sauveur manifeste déjà sa bienveillance pour les hommes.

Il n'est pas non plus sans importance que le Seigneur signale sa première sortie de la vie de famille par ce premier miracle, et que ce miracle est opéré au moment où se fonde une nouvelle famille, et pour la consolation des membres de cette famille. L'importance de la vie de famille reçoit ainsi une confirmation singulière.

Le prodige de Cana est une digne conclusion de la préparation immédiate de l'Homme-Dieu à sa mission publique, il marque le moment où l'Homme-Dieu sort de l'obscurité de la vie privée et où il entre dans la vie publique, qu'il doit illustrer par tant de miracles; de plus, il affermit la foi de ses disciples, il nous invite à la confiance en Dieu, il manifeste la puissance d'intercession de sa très sainte Mère. Avec le miracle de Cana commence la longue série de grâces obtenues par l'intercession maternelle de la très sainte Vierge. C'est une indication que, dans le royaume de la grâce, tout passe par les mains de la Mère de Dieu. Les chrétiens l'ont de tout temps compris et ils ont agi en conséquence.

CHAPITRE XI

LE ZÈLE DE LA GLOIRE DE DIEU

1. Le Christ chasse les vendeurs du temple à l'occasion de la fête de Pâques; c'est là un événement significatif (Joan., II, 13-25). Le Seigneur voulait se manifester comme Messie, dans sa mission divine, comme docteur, maître et réformateur de tout ce qui constitue l'essence de la religion.

L'occasion de cette réforme fut un abus : des marchands, quittant les portiques éloignés du parvis des païens, osaient porter leurs tréteaux jusque dans le parvis des fidèles, et ils troublaient par leur désordre le calme et la dévotion des adorateurs. C'était là un scandale public, une profanation de la maison de Dieu, un amour excessif du gain.

Précédemment, le Seigneur avait été témoin de cet abus, il l'avait vu avec douleur, mais il l'avait toléré avec patience parce qu'il n'appartenait pas à des particuliers d'intervenir. Mais lorsqu'il eut inauguré sa mission publique, son zèle pour la gloire de Dieu le contraignit à agir pour la réforme des abus.

Il le fit avec modération. Ses exhortations bienveillantes étant restées vaines, il ordonna aux vendeurs de colombes

d'emporter leurs cages, tandis qu'il chassait les autres marchands et renversait les tables des changeurs : « Ne faites pas de la maison de mon Père un marché. » C'est le Fils de Dieu qui parle ainsi.

L'acte courageux du Seigneur fut un coup donné dans la bourbe de l'hypocrisie et de l'incrédulité. Ses ennemis lui en demandèrent raison. Et par là le Christ manifeste dans ses paroles et dans ses actes le cours de sa destinée.

2. Ce fait nous révèle l'ardeur de son zèle pour la gloire de son Père céleste (Joan., II, 17). Partout ce zèle énergique éclate chez le Seigneur. Partout et en toute occasion il répand la lumière (Matth., IX, 35), dans la campagne, dans les villes (Matth., XIV, 14 ; Luc., V, 3 ; XIII, 22 ; Joan., IV, 6).

Et en cela le Christ doit être notre modèle.

L'équité et la justice exigent de vous un tel zèle. Si vous cherchez la gloire de Dieu, vous poursuivez le but splendide que poursuit toute la création, que le Christ et Dieu lui-même se proposent de toute éternité.

Beaucoup font preuve d'une humilité fausse et dangereuse en refusant d'employer leurs facultés au service de Dieu et du prochain, sous prétexte qu'ils sont trop faibles ou trop enclins à l'orgueil. Vains prétextes ! La vérité est qu'on redoute les désagréments qui pourraient accompagner la pratique d'un tel zèle.

3. Cependant ce zèle doit être réglé d'après l'exemple de Jésus-Christ.

Il doit être désintéressé. C'est ce qu'il fut en Jésus-Christ (Joan., VIII, 50). Jésus rapporte tout à son Père céleste (Joan., VII, 16 ; VIII, 42 ; XIV, 6, 10, 12 ; XVII, 1, 4). Celui qui cherche la gloire de Dieu doit être convaincu

qu'il faut s'oublier soi-même, se préparer aux humiliations, au support de la persécution et du mépris. Le Christ ne voulut recevoir sa propre gloire que de son Père (Joan., VIII, 50; XVII, 1) et au prix de sa gloire extérieure et de sa vie (Joan., XIII, 31).

Le zèle pour la gloire de Dieu doit être prêt aux sacrifices. Bien souvent il exige le renoncement à la faveur des hommes, aux aises et aux autres biens de la vie.

S'il s'agit de vous exposer au danger pour Dieu, ne craignez donc pas les blessures. Il est préférable de faire le bien en courant le risque de nombreuses imperfections, que d'y renoncer par crainte du péché.

En outre, ce zèle doit être mesuré, prudent, éclairé.

Le zèle impétueux, sans la modération et la circonspection, détruit plus qu'il n'édifie. Aussi beaucoup ne font aucun bien parce qu'ils veulent trop en faire; ils gâtent tout ce qu'ils veulent améliorer.

Ce zèle doit constamment tendre à la plus grande gloire de Dieu. C'est dans cet esprit que le Christ fit le choix de ses travaux; il choisissait toujours le plus nécessaire, le plus utile, le plus vaste et le plus solide.

L'égoïsme humain comprend peu le zèle pour la gloire de Dieu, il est avide de récompense, avide de jouissance; même dans le service de Dieu, il considère exclusivement son intérêt, sans jamais porter plus haut ses regards. L'âme infectée de ce venin ne cherche dans la vertu chrétienne et dans le zèle qu'une jouissance pour son égoïsme, un ornement pour sa personnalité; elle craint le péché, moins parce qu'il est une offense de Dieu que parce qu'il la souille elle-même. Son repentir est plus un dépit qu'une douleur, et ce qu'elle tient pour contrition est un mouvement de sa vanité blessée.

Pour vous garder de vues si mesquines, nourrissez sou-

vent votre esprit de hautes pensées, qui se rapportent à la plus grande gloire de Dieu! Qu'est-ce donc que mon bonheur, mes satisfactions, en comparaison de la gloire du Très-Haut? Oubliez-vous, afin de n'avoir de zèle que pour la plus grande gloire de Dieu.

CHAPITRE XII

LA CONFIANCE EN DIEU

1. La confiance, c'est l'abandon de soi à Dieu. C'est la certitude que Dieu ne nous fera pas défaut. Avoir confiance, c'est reconnaître la toute-puissance de Dieu, sa sagesse, sa bonté, sa fidélité.

Les difficultés qui entravent la confiance sont en partie intérieures, en partie extérieures ; en partie elles proviennent de ce que nous ne savons pas comprendre les voies divines. Trois miracles de l'Évangile nous rappellent que dans toutes les difficultés nous devons compter sur la protection de Dieu.

Le but du miracle de la pêche (Matth., IV, 18, sq. ; Marc., I, 16, sq ; Luc., V, 1, sq.) était de convaincre Pierre qu'à l'appel du Christ tous les soucis inquiétants — soucis de famille, soucis matériels, soucis des travaux futurs dans la nouvelle vocation apostolique — sont superflus. Pierre reçut le gage que sur la parole de Dieu toutes choses tournent à bien.

L'apaisement miraculeux de la tempête (Matth., VIII, 23, sq. ; Marc., IV, 35, sq. ; Luc., VIII, 22, sq.) devait fortifier les Apôtres contre les difficultés et les persécutions extérieures. Le Christ reproche aux Apôtres leur manque

de foi en sa divinité, qui ne dort jamais, qui ne nous abandonne jamais (Matth., VIII, 26; Marc., IV, 10; Luc., VIII, 26). « Quel est donc celui-ci qui commande au vent et aux flots ? » Les tempêtes et les persécutions sont inévitables; la seule opposition naturelle qui existe entre le christianisme et le monde les fait naître ; mais le Seigneur Dieu ne laissera pas périr son œuvre.

La marche miraculeuse sur le lac (Matth., XIV. 24, ssq.; Marc., VI, 47, ssq.; Joan., VI, 17, ssq.) a pour but d'inviter à une juste confiance en Dieu dans toutes les circonstances. Les Apôtres avaient été envoyés par le Seigneur sur le lac durant une tempête, et ils éprouvaient beaucoup de peine et de fatigue à naviguer. Alors le Seigneur leur apparut marchant sur les eaux, pour fortifier leur confiance en montrant sa puissance sur les éléments. Le miracle ne manqua pas son effet (Joan., VI, 18, 19 ; Matth., XIV, 33).

Poussé par un zèle inutile, Pierre demanda de marcher sur les eaux au-devant du Seigneur. Le Christ lui dit : « Viens ! » Mais comme la confiance de Pierre était faible, il commença à enfoncer. Il cria au secours, et le Seigneur lui tendit une main secourable (Matth., XIV, 30, 31).

2. Vous aussi, vous devez en toute circonstance vous confier au Seigneur. Il n'exigera jamais rien au-dessus de vos forces. Le Seigneur pense à vous, il est avec vous, que vous le reconnaissiez ou non; il aplanit les vagues, il ranime le courage et il corrige les fautes.

Vous ne devez jamais être irréfléchi et présomptueux; mais si vous l'avez été et que vous éprouviez la faiblesse humaine, ne vous découragez point. Dieu est proche, il vous tend la main : saisissez-la par la prière et par la confiance.

Cette confiance est nécessaire ; elle est justifiée, elle est

la marque d'un cœur fort ; c'est un sublime hommage rendu à Dieu.

Ne perdez pas courage si Dieu vous envoie, contre toute attente, des épreuves sensibles ; ce sont des coups salutaires : ils ont pour but d'ouvrir un ulcère caché qui, sans cela, vous conduirait à la mort.

De même que la nature et la religion, la Providence a ses mystères, qui ne nous apparaîtront clairement que plus tard, au dénouement des choses. Ces mystères sont pleins d'amour pour nous, quoique souvent ils semblent opposés à nos bonnes intentions et à notre manière de voir.

« Les hommes les plus simples savent, dit saint Ephrem, quel fardeau leur âne peut porter, et ils ne le chargent pas outre mesure, afin qu'il ne soit pas accablé. Le potier sait le temps que l'argile doit rester dans le four, et il la laisse dans le feu aussi longtemps qu'il faut. Ainsi donc vous parlez sans réflexion lorsque vous dites que Dieu, qui est la vérité et l'amour infinis, vous impose un fardeau trop lourd et vous laisse trop longtemps dans le creuset de la tribulation. »

CHAPITRE XIII

PUISSANCE DE LA PRIÈRE

1. A différentes reprises, le Christ a exprimé cette pensée : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé. » (Joan., xv, 7.)

Nous devons prier Dieu, non pas qu'il ait besoin de nos prières pour savoir nos désirs, mais pour reconnaître en lui, d'une manière conforme à la nature humaine, le Tout-Puissant, qui peut nous aider, Celui qui sait tout et qui connaît nos demandes, notre bon Père qui aime à nous secourir.

Par la prière, nous pratiquons des vertus qui correspondent excellemment à nos relations avec Dieu et au but de notre existence.

Nos prières doivent s'appuyer sur la confiance. Beaucoup vont puiser à la source; tous y prennent de l'eau, mais non pas tous en égale quantité; ils en ont d'autant plus que le vase est plus grand. Nous recevons d'autant plus de grâces par la prière que le vase de notre confiance est plus vaste.

Dieu accorde les grâces en raison directe de la prière. Dieu a promis d'exaucer la prière.

Les prières tendent au bien. Le Bon Dieu, le dispensateur de tout bien, manquerait-il de bons motifs d'exaucer la prière ?

Dans la créature, tout mouvement vers le bien provient en définitive de Dieu; de même, donc, le mouvement vers le bien, qui trouve dans la prière son expression naturelle, provient de Dieu. Si Dieu a eu des raisons pour mettre les bons désirs dans un pauvre cœur humain, il peut bien aussi avoir des raisons d'aider à la réalisation de ces désirs.

2. Les êtres raisonnables touchent à Dieu de beaucoup plus près que les êtres irraisonnables. Les désirs qui s'agitent dans les cœurs humains seront donc, devant Dieu, beaucoup plus efficaces que les aspirations des choses matérielles.

Dieu veille avec tant de libéralité à ce que le désir du plus petit insecte soit satisfait conformément à l'ordre, et il ne comblerait pas les bons désirs de l'homme !

La bonté du cœur, avec laquelle les hommes généreux cherchent à satisfaire selon leur pouvoir les désirs légitimes de leur prochain, n'est qu'un reflet affaibli de cette bonté infinie qui est le propre de la Divinité.

Dieu, l'Infini, n'a pas jugé indigne de lui de me créer : il ne juge pas non plus indigne de lui de me secourir.

Par suite des rapports intimes entre Dieu et l'homme, il n'y a pas de doute que bien des choses que Dieu opère dans la nature doivent être attribuées aux vœux et aux prières des hommes craignant Dieu.

« Les prières peuvent, comme le dit saint Thomas d'Aquin, être efficaces auprès de Dieu sans qu'il se produise un empiètement sur l'ordre immuable de la Providence divine ; car, dans l'ordonnance de la Providence

divine, il a été primitivement tenu compte de ce fait que telle ou telle prière de tel individu serait exaucée.

« Nous ne prions pas pour changer les dispositions divines, mais pour obtenir ce qui, dans l'économie divine, s'accorde avec notre prière. »

Souvent, lorsque nous demandons des choses temporelles, notre prière n'est pas exaucée de la façon que nous souhaitons. Cela vient de ce qu'elle est souvent entravée par la faiblesse de notre volonté et par l'étroitesse de nos vues, ou de ce qu'elle ne s'accorde pas avec les plans de Dieu.

Quels sont les parents qui remplissent toujours tous les désirs de leurs enfants? Le Christ a prié sur le mont des Oliviers, et cependant le calice des douleurs ne s'est pas éloigné.

CHAPITRE XIV

LE ZÈLE DES AMES ET L'APOSTOLAT

1. Par zèle des âmes, on entend cet amour des hommes qui voudrait les rendre tous heureux au point de vue des intérêts éternels.

Dans le Christ, le zèle des âmes n'était pas seulement une vertu secondaire qu'il exerçait à l'occasion, mais bien plutôt la vertu qui a dominé l'ensemble de sa vie. S'il vient, c'est pour délivrer son peuple (Matth., I, 21). Le but de son œuvre était de donner à tous la vie véritable (Joan., VI, 40; X, 10).

Le Sauveur exerça le zèle des âmes dans une soumission complète à la volonté de son Père céleste. Il l'a fait par amour pour les hommes, pour nous; par suite, il ne s'est point contenté de pitié et de désirs; il a tout sacrifié, il l'a fait avec le plus grand désintéressement; il n'a pas cherché sa satisfaction terrestre, ni son honneur, ni son avantage temporel, mais uniquement l'honneur de Dieu. Il l'a fait enfin avec une grande prudence.

2. Le Christ veut que tous ceux qui lui appartiennent soient remplis du zèle apostolique, suivant les circonstances de leur état.

Nul ne doit se considérer comme un chrétien fidèle, s'il ne s'intéresse pas amoureusement aux âmes auxquelles le Christ s'est intéressé jusqu'à verser son sang pour elles.

Il y a l'apostolat de l'enseignement public, qui est réservé à l'Église et qu'on ne peut exercer sans une mission expresse. Mais il y a, en outre, l'apostolat de l'enseignement privé, l'apostolat de la prière, l'apostolat du bon exemple, l'apostolat de l'aumône pour l'entretien et le soutien des œuvres fondées pour le bien des âmes.

Nous devons aider l'Église dans l'accomplissement des grands devoirs qui lui incombent. Nous devons faire des sacrifices pour nos parents et nos amis, pour notre patrie, à bien plus forte raison pour l'Église.

Mettez-vous au service de la vérité. L'homme peut-il donner à l'homme quelque chose de plus grand que la vérité ?

« Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés. » (Jac., v, 16.) De même qu'il dépend de la prière, le salut des âmes dépend aussi souvent d'efforts mutuels.

Sauvez ce qui peut être sauvé ! mais soyez prudent. Il faut beaucoup de prudence pour secourir sans danger ceux qui sont sur le point de se noyer.

Plus d'un qui ne savait pas nager s'est jeté à l'eau pour secourir un homme en danger, mais ils ont péri tous deux.

Tout en prenant soin de l'âme d'autrui, vous ne devez jamais négliger votre propre salut. Qui veut corriger les mœurs des autres et ne commence point par s'amender lui-même, perd sa peine et son temps.

Ceux qui veulent faire le bien parmi les hommes doivent s'efforcer de plaire non seulement à Dieu, mais aussi aux hommes en vue de Dieu; ils doivent régler leur zèle

pour l'honneur de Dieu d'après la nature diverse de chaque individu.

Aux hommes complètement absorbés par les choses de la terre, il ne faut pas de prime abord parler de questions de haute vertu, car c'est en réalité jeter une ligne sans amorce.

« Privez-moi de tout, ô Seigneur ! Laissez-moi seulement sauver des âmes ! » C'est la prière de saint François de Sales.

CHAPITRE XV

PUISSANCE DU BON EXEMPLE

1. « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, disait le Seigneur, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient le Père qui est aux cieux. » (Matth., v, 16.)

Ce n'est pas seulement par la prédication des Apôtres, mais plus encore par l'exemple des vertus des chrétiens, que le monde s'est converti au christianisme.

Une once de bon exemple vaut plus que cent livres de paroles. Sans une vie pieuse, les paroles scandaliseront : elles sont comme la cloche qui appelle à l'église, mais qui elle-même n'y entre jamais.

L'eau prend les bonnes et les mauvaises qualités du fond sur lequel elle court, et souvent vous reconnaîtrez quelles gens fréquente un homme.

2. Gardez-vous avec grand soin de donner aux autres le mauvais exemple; agissez de façon à édifier les autres; mais ne faites jamais rien dans le seul but d'être loué.

Le Christ recommande très instamment d'éviter le péché de scandale. Le scandale est toute action, toute parole, toute omission qui éloigne de Dieu le prochain, ou qui l'écarte de la voie du bien, ou qui l'amène au péché.

Le scandale peut être de deux sortes : séduction proprement dite, lorsqu'on a en vue de faire pécher les autres ; et incitation coupable au mal, lorsqu'on fait quelque chose de scandaleux, tout en prévoyant la faute d'autrui.

« Il est nécessaire qu'il y ait des scandales, dit le Seigneur, mais malheur à l'homme par qui vient le scandale ! » (Matth., XVIII, 7.) Le Sauveur, si modéré d'ordinaire, prononce, quand il s'agit de ceux qui scandalisent les jeunes ou les faibles, cette effrayante parole : qu'il vaudrait mieux qu'on les traitât comme des chiens galeux.

Si un homme ordinaire pèche, c'est une montre mal réglée qui ne trompe qu'une personne. S'il s'agit d'un homme haut placé, c'est une horloge publique qui indique mal les heures : l'erreur s'étend beaucoup plus loin.

De même qu'il y a péché à donner du scandale, de même il y a faute à se scandaliser trop facilement.

Qu'un honnête homme commette une faute, ce n'est pas une raison pour l'imiter. On s'aperçoit que tel grand homme a tel ou tel défaut, mais on ne songe pas que ce n'est point ce défaut qui en fait un grand homme.

CHAPITRE XVI

LE SOIN DES ENFANTS

1. Le Christ a un grand amour et une douce condescendance pour les enfants : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez pas... » Puis il les serra dans ses bras, leur imposa les mains et les bénit (Matth., XIX, 13-15 ; Marc., X, 13-16 ; Luc., XVIII, 15-17). « Quiconque reçoit en mon nom un de ces petits me reçoit, et quiconque me reçoit reçoit non pas moi, mais celui qui m'a envoyé. » (Marc., IX, 36; Luc., IX, 48 ; Matth., XVIII, 5.)

Le Christ ne change rien à l'ordre établi par Dieu dans la nature; il lui donne une base plus profonde et lui confère une signification plus haute.

Ne méprisez point les enfants, car le royaume des cieux leur appartient; en eux, toute la magnificence des fleurs est en germe, en eux sommeille le divin printemps de toute la vie.

Selon l'ordre de la nature, les enfants dépendent essentiellement, sous le rapport physique et spirituel, de l'assistance et de l'influence de leurs parents, et aussi d'autres personnes. De là l'effroyable malédiction que le Seigneur prononce sur ceux qui sont une occasion de scandale pour les enfants (Matth., XVIII, 6).

L'éducation de l'enfant consiste à favoriser les bonnes dispositions naturelles, à entraver les mauvaises, à rendre le cœur de l'enfant accessible à la grâce divine, à surveiller tout le développement de l'enfant avec tout ce qui peut influencer son progrès.

2. Le Christ est le maître et le modèle de tous les éducateurs.

En lui nous trouvons (nous suivons ici les idées du Père Meschler) les qualités que doit posséder l'éducateur. Il fait voir son autorité qu'il a reçue de Dieu, son Père céleste. Il est un modèle de charité pour les faibles, les miséreux, en particulier pour les enfants ; un modèle de douceur, de compassion, de patience. Il montre partout cette prudence qui choisit les bons moyens pour atteindre le vrai but. De plus, le Seigneur pratiqua l'œuvre de l'éducation non comme mercenaire, mais il la regarda comme une sublime vocation qu'il tenait de son Père.

Dans l'éducation, l'essentiel n'est point de former l'enfant en vue des choses d'ici-bas ; c'est le but final, la fin dernière qui doit tout dominer. « Que sert à l'homme de gagner l'univers ? » (Matth., XVI, 26.)

Le chef-d'œuvre de l'éducation est de rendre l'homme capable de faire un bon et noble usage de sa liberté. Dans l'homme, le Sauveur considère l'enfant de son Père céleste ; et, plein de sollicitude, il le reçoit à son école avec toutes ses aptitudes. Il prend en considération la liberté de la volonté et en tient compte aussi bien dans l'accomplissement des devoirs (Matth., XIX, 17) que dans les obligations les plus élevées de la perfection (Matth., XIX, 21). Il tient compte des faiblesses de la nature humaine et insiste sans relâche sur la mortification et le renoncement (Matth., XVI, 24 ; Luc., IX, 23 ; XVII, 33 ; Joan., XII,

25). Cette recommandation revient sous la forme des applications et des images les plus diverses (Matth., VII, 13 ; Luc., XIII, 24).

L'instruction religieuse, le fréquent rappel du but dernier de l'homme et des motifs de piété, qui doivent faire pratiquer la vertu, font partie d'une bonne éducation.

Les promesses et les récompenses sont aussi un moyen d'éducation. Le Sauveur exige beaucoup, mais il promet encore plus. Il ne ménage ni la reconnaissance ni la louange.

Dans tout enfant il y a tout ce qu'il faut pour faire un ange, mais aussi un démon. Les grands défauts se retrouvent en germe chez les enfants. Malheur à qui s'efforce de satisfaire leur humeur coupable! On peut tout attendre d'un enfant.

Les remontrances, les menaces et les punitions sont également des moyens d'éducation. Le Sauveur lui-même employait ces moyens, mais de telle sorte qu'il ne cherchait point d'avance l'occasion d'effrayer et de punir (Luc., IX. 56 ; Joan., III, 17 ; XII, 47) ; qu'il voulait beaucoup moins menacer que donner des encouragements : qu'il n'employait la menace et le châtiment que dans le cas où les autres moyens paraissaient impuissants. Quand il trouvait de la bonne volonté, il était bienveillant dans ses remontrances (Matth., XX, 22 ; Marc., IX, 32 ; Joan., XX, 27 ; XXI, 15) ; en quelques rares circonstances seulement le ton fut un peu plus vif (Marc., VIII, 17 ; Matth., XVI, 23 ; XVII, 16).

Un autre moyen d'éducation, c'est l'exercice pratique du bien. Bien souvent, pour opérer un miracle, le Christ réclame d'abord comme une condition la foi et la confiance (Matth., IX, 28 ; XV, 28 ; Marc., IX, 22 ; Luc., XVII, 14 ; Joan,, IV, 50 ; XI, 15). Il exerçait les siens à l'hu-

milité. Souvent il tirait parti des événements du jour pour y rattacher ses enseignements et ses exhortations (Luc., XII, 13, seq. ; XIII, 1, seq. ; XIV, 7, seq. ; XVIII, 24, seq.) ; il recommandait souvent la pratique de la prière, du renoncement, de la patience, de la charité.

Le Sauveur ne brusque rien, il n'accable personne (Luc., V, 33-39) ; il n'est pas importun ; il n'insiste pas sur tout également, mais selon l'utilité de ceux à qui il s'adresse ; il tient compte du degré de bonne volonté qu'il rencontre (Matth., XIX, 16-21).

3. Le Sauveur ferme les yeux sur des imperfections, en vue d'obtenir un plus grand bien (Joan., III, 2 ; VII, 50, 51). Il se met à la portée de ceux avec qui il a affaire, et traite chacun selon son caractère et selon ses diverses aptitudes. Il traite différemment Jean (Joan., I, 39), Philippe et Mathieu (Joan., I, 43 ; Matth., IX, 9), Nathanael (Joan., I, 47, seq.). Par des encouragements (Luc., V, 10), par des remontrances tantôt pleines de douceur (Matth., XVII, 24), tantôt plus sévères (Matth., XVI, 23), par un sérieux avertissement (Luc., XXII, 34, 46), le Sauveur ramène à la juste mesure de l'humilité chrétienne et du vrai courage le caractère ardent et présomptueux de Pierre ; et, malgré les défaillances de son apôtre, il ne lui retire point son affection (Matth., XIV, 31 ; Luc, XXII, 55, seq).

Il observe soigneusement les inclinations désordonnées de ses apôtres ; il les combat d'une manière qui garantit le succès ; il corrige leur ambition (Matth., XX, 24 ; Marc., IX, 32, seq.), leur jalousie (Luc., IX, 50).

Il les anime à la pratique de toutes les vertus : la foi (Matth., XIV, 16, 27 ; XV, 32 ; XVI, 6, 15 ; XVII, 24 ; Luc., VIII, 25 ; Joan., VI, 68), le détachement des choses terrestres (Luc., XIV, 26), la vigilance (Luc., XII, 42), les privations

extérieures (Matth., XII, 1 : Luc., XII, 33), la patience et la joie dans la persécution (Matth., X, 16); il veut que les siens travaillent (Matth., VIII, 18 : Marc., IV, 35 ; VI, 31, 45 ; VIII, 10 ; Luc., IX, 14).

A plusieurs reprises il envoie ses disciples exercer l'apostolat, mais il le fait avec prudence, avec tous les ménagements requis pour des commençants (Matth., X, 5 ; Marc., VI, 7 ; Luc., X, 1); à leur retour il les questionne sur leurs faits et gestes (Marc., VI, 30). Le Sauveur se préoccupe affectueusement de leurs besoins (Luc., X, 7 ; XXII, 35) et les défend contre les attaques des pharisiens (Marc., II, 16).

Dans tous vos rapports avec les enfants, regardez Jésus-Christ, votre modèle. Elevez les enfants dans l'esprit et selon les principes du Christ. Sans le Christ, l'éducation n'est que désordre et perversion. L'éducation moderne — éducation sans religion — forme des hommes qui s'adorent eux-mêmes, des jouisseurs; des hommes qui ne répandent point le bonheur autour d'eux, mais qui sont les fléaux de l'humanité.

CHAPITRE XVII

DE L'HUMEUR PACIFIQUE

1. L'homme pacifique est celui qui fait volontiers des sacrifices pour conserver ou pour rétablir la paix avec son prochain : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. » (Matth., v. 9.) « Rendez ma joie pleine et entière, dit l'Apôtre, étant tous parfaitement unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour et les mêmes sentiments. » (Philip., II, 2.)

Comme les autres vertus chrétiennes, l'humeur pacifique est avant tout un don naturel, mais ce don puise dans les enseignements chrétiens des motifs plus élevés, la grâce le transforme, le rend capable du sacrifice et lui donne une valeur surnaturelle.

Soyez circonspect. Les hommes sont enclins à manifester leurs opinions d'après leurs intérêts, et à raisonner d'une chose nouvelle d'après leurs préjugés. Cela est vrai des autres, cela est vrai de vous.

Pour disputer, il faut être deux ; dans les relations ordinaires, ne soyez jamais le second.

Evitez les chocs d'opinions différentes ; il est cependant des circonstances où le devoir demande que l'on préfère la guerre à la paix.

Vous ne devez contredire les autres que si vous avez pour cela des raisons suffisantes. Distinguez avant tout entre le bon et le juste, et entre le mal et le faux.

Gardez-vous de toute amertume personnelle. Si vous avez fait une blessure, il est bon, d'ordinaire, de panser la plaie ; faites ce qu'il faut pour cela, mais ne dépassez pas la mesure.

Il est des gens d'un caractère si âpre, qu'ils voient toujours le côté blâmable, non par passion, mais par inclination naturelle. Ils ont toujours à critiquer et, la plupart du temps, avec exagération ; d'une paille ils font une poutre pour blesser l'amour-propre. Si la passion s'en mêle, ils poussent tout à l'extrême.

Un caractère noble s'efforce de tout excuser, sinon expressément, du moins en n'en tenant pas compte. Toutefois, l'excuse a ses limites. On peut supporter et estimer celui qui s'est trompé innocemment, sans vouloir pour cela que l'erreur soit la vérité.

2. L'homme vertueux est comme un arbre touffu qui, exposé aux rayons brûlants du soleil, conserve de la fraîcheur sous ses branches.

Gardez-vous d'employer contre le mal des remèdes qui l'aggravent.

Souvent l'art du médecin est de ne pas employer de remèdes. Une retraite opportune assure la victoire pour la suite.

Une source se trouble quand on l'agite ; elle redevient claire pourvu qu'on la laisse tranquille. Contre la discorde et le trouble le meilleur remède est souvent de laisser les choses suivre leur cours ; elles se calment d'elles-mêmes.

Une contradiction légère et modérée assaisonne la con-

versation. Mais de la moutarde, on ne fait pas un plat de résistance.

Certaines discussions rappellent trop deux chauves se querellant pour un peigne.

Il est des caractères qui, de tout, voudraient faire un cas de guerre. De plus, tout ce qu'ils font et disent n'a d'autre but que de leur procurer la victoire. Leur mobile n'est pas la vérité : c'est d'avoir toujours raison.

Apprenez à supporter la contradiction sans perdre le calme de l'âme. Surtout gardez-vous de l'irritation, si on vous attaque à propos de la vérité.

Par la colère, vous ne vous exposez pas seulement vous-même : vous exposez aussi la vérité pour laquelle vous prenez fait et cause.

On agit, on discute, on blâme : c'est plus qu'il n'en faut pour qu'il se forme un orage; restez toujours équitable et serein : ce sera le meilleur paratonnerre.

Dans vos relations avec le prochain, ne soyez point comme un verre fragile, auquel on ne peut toucher ni sérieusement ni en jouant. C'est folie de ressentir du dépit pour la moindre offense.

3. Evitez la singularité. Soyez amical. Des manières aimables sont l'ornement de la vie; une parole agréable prévient bien des difficultés.

Pourquoi ne pas aider au bien par d'aimables paroles? C'est un grand art de placer toujours à propos le mot juste. Pour être aimable, il faut être pacifique.

Si, par votre influence, directe ou indirecte, vous ne pouvez amener un homme à être ce qu'il doit être, prenez-le tel qu'il est, en toute douceur et patience.

Sachez refuser comme il faut. Un « non » dit avec douceur, satisfait souvent plus qu'un « oui » mordant.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

CHAPITRE XVIII

COMPASSION POUR LES MISÈRES HUMAINES

1. L'instinct de la compassion est toujours plus ou moins dans notre nature. Grâce à la raison, ce sentiment devient dans l'homme le principe d'une vertu naturelle. A son tour, cette vertu naturelle s'ennoblit et prend, sous l'action de la grâce et en s'inspirant des motifs chrétiens, une valeur surnaturelle.

Cette condescendance pour la misère humaine est l'un des traits les plus frappants de la vie du Christ. Il est dit de lui : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres. » (Matth., XI, 5.)

Par compassion pour le peuple affamé, le Seigneur opéra le miracle de la multiplication des pains (Matth., XIV, 14, seq.). C'est le sentiment de la plus profonde compassion qui lui fit rendre à la veuve de Naïm son fils ressuscité (Luc., VII, 15), au père du possédé son enfant guéri (Luc., IX, 43). Il avait une sincère pitié pour toutes les douleurs (Matth., VIII, 16 ; XV, 32). Que de fois ses yeux se remplirent de larmes à la vue de l'infortune des pauvres et des délaissés ! (Matth., XV, 32 ; Marc., VI, 34.)

Le Sauveur passa sa vie répandant des bénédictions et des bienfaits (Act., x, 38).

2. Ainsi en doit-il être des chrétiens. Le Christ déclare que la compassion pour les misères corporelles sera le grand code d'après lequel se fera le jugement dernier.

Versons l'huile bienfaisante et le vin sur les blessures du prochain : ne nous lassons jamais de l'assister et de le consoler.

« Si un de vos frères ou une de vos sœurs n'ont point de quoi se vêtir, et qu'ils manquent de ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, et que quelqu'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, je vous souhaite de quoi vous couvrir, sans leur donner néanmoins de quoi satisfaire aux nécessités de leur corps, à quoi cela leur sert-il? » (Jac., II, 15, 16.)

En cette matière, le champ de la charité chrétienne est immense. Elle ne doit donc jamais regarder en arrière, mais toujours en avant ; car le nombre des bienfaits dispensés est petit, et la misère que ces bienfaits doivent soulager est immense.

Chez le chrétien, la compassion a ses racines dans l'amour de Dieu qui inspire l'énergie et le dévouement.

Il en va autrement dans le monde antichrétien. Là aussi on trouve souvent — surtout chez les natures tendres — l'instinct de la compassion; mais il reste simplement l'instinct naturel. Pour la simple raison, il est une faiblesse. Le père du panthéisme moderne (Spinoza) considère la compassion comme un des éléments les plus honteux de notre nature ; il dit que le sage se gardera de troubler les joies de l'existence par la compassion pour la misère d'autrui.

3. Le Christ a exercé la condescendance envers toutes les infirmités humaines. Celui qui est humble ne s'enorgueillit point : il est porté à condescendre.

Le Christ a condescendu en prenant la nature humaine, en vivant dans la plus grande pauvreté, en fréquentant des hommes de toutes classes. Il converse avec les enfants. Sur la demande du centurion, il est prêt à se rendre auprès d'un serviteur malade.

Il est des circonstances où le chrétien doit s'humilier devant ses égaux ou même devant ses inférieurs, et leur rendre des services par amour du prochain. Ici encore le Seigneur est notre modèle : il lave les pieds de ses Apôtres : « Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur. » (Matth., XXIII, 11.)

La charité chrétienne veut que nous supportions ceux-là mêmes qui, humainement parlant, sont insupportables. Le Christ nous l'a enseigné en fréquentant amicalement des pêcheurs pauvres et ignorants, le simple peuple des pêcheurs. Tenez donc toujours les yeux fixés sur votre modèle divin !

4. La prudence naturelle vous le dit : Il ne faut mépriser personne ; supportez avec patience des paroles outrageuses ; ne vous irritez pas contre ceux qui sont en colère ; rendez la bénédiction pour la malédiction ; ayez aussi compassion des pécheurs. Si vous découvrez un défaut dans un ami, songez à deux de vos propres défauts.

Les arbres s'inclinent lorsque les fruits mûrissent. Les nuages s'abaissent lorsqu'ils contiennent une pluie bienfaisante. Les hommes bons ne se montrent jamais fiers, même dans la prospérité.

On doit aussi condescendre à la faiblesse d'esprit des autres, mais, cependant, rester ferme dans ses principes.

Soyez de votre temps, mais demeurez indépendant ; donnez à vos contemporains ce dont ils ont besoin, mais non pas ce qu'ils prônent.

5. Soyez plein d'égards pour les faiblesses de votre prochain et comptez avec elles. Le Christ a toujours eu égard à la faiblesse des hommes, quand il s'agissait de manifester sa divinité devant le peuple et d'exiger la foi (Marc., IX, 8 ; Luc., IV, 41 ; VII, 22 ; XXII, 70 ; Joan., V, 18, seq. ; VI, 27, seq. ; VII, 28, seq. ; VIII, 12, 27, 58 ; X, 30 ; XI, 41 ; Matth., XVI, 20) ; de même lorsqu'il a prédit sa passion. Ce n'est que dans la troisième année de sa prédication qu'il parla clairement et qu'il s'est manifesté avec une clarté croissante. Pendant longtemps il pratiqua la patience dans le support de certaines imperfections ; il souffrit, par exemple, que Nicodème, par crainte des Juifs (Joan., III, 2 ; VII, 50), ne se déclarât pas d'abord ouvertement.

Accueillez avec charité, avec affabilité, les âmes affligées ; la Providence divine vous les envoie pour qu'en les consolant, vous teniez auprès d'elles la place de Dieu.

Que votre compassion soit sincère. Le monde est prodigue en marques de sympathie, mais la plupart du temps c'est pure affectation.

Vous avez dans la vie du Christ l'exemple d'une sainte compassion. Rappelez-vous la scène du tombeau de Lazare. Jésus pleura avec ceux qui pleuraient (Joan., XI, 35). Il pleura, sans avoir honte de ses larmes et sans les cacher. « Voyez comme il aimait Lazare. Mais comment a-t-il pu le laisser mourir, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? » (Joan., XI, 36, 37.) Il avait permis cette mort parce que la résurrection de Lazare devait, dans les desseins de Dieu, servir d'une façon éclatante à prouver la divinité du Christ.

On peut marcher à la mort pour quelqu'un par pur sentiment du devoir; mais si nous pleurons sur lui, c'est qu'il possède notre affection, notre cœur. Le Christ a un cœur chaud, aimant, sensible pour la pauvre humanité. En cela encore, il doit être notre modèle.

CHAPITRE XIX

FUIR L'ENVIE

1. L'ennemi du véritable amour du prochain, c'est l'égoïsme effréné, et il se dévoile au dehors sous la forme particulière de la jalousie et de l'envie.

L'envieux est celui qui s'afflige du bonheur de son prochain ou qui se réjouit de son malheur, parce qu'il croit perdre à ce bonheur ou gagner à ce malheur.

La puissance du bien ne connaît pas l'envie ; la puissance du mal est pleine de jalousie. L'envie est en contradiction avec l'esprit du Christ.

L'envie est un danger pour tout homme. Il faut être fort pour supporter son propre malheur avec égalité d'âme ; il faut autant de force pour conserver l'égalité de son âme en présence du bonheur d'autrui. Si le bonheur vous a bâti une maison, l'envie vous regarde par la fenêtre.

L'envie est très répandue. La plupart sont dégoûtés de leur part de bonheur, parce qu'ils s'inquiètent sans cesse de ce que d'autres ont et qui leur manque.

Ce vice a besoin d'être constamment surveillé ; car il a de puissantes racines dans le cœur de tout homme.

2. Voulez-vous vous tenir en garde contre l'envie : étudiez et déjouez ses mouvements.

Il n'est pas d'ennemi que vous ne puissiez vous concilier : mais auprès de l'envieux vous ne trouverez jamais grâce.

Si vous êtes plus petit que lui, vous n'avez rien à craindre : il ne vous cherchera pas noise. Si vous êtes plus grand que lui, il vous le fera constamment expier ; ce que les petits ne pardonnent jamais à un autre, c'est d'être plus grand qu'eux. S'il vous arrive quelque bien, l'envieux en sèche de dépit ; il vous aurait plutôt pardonné d'avoir volé.

Il vous pardonne d'être sot, d'être avare, d'être débauché, d'être mauvais ; il n'est qu'une chose qu'il ne pardonne point : le succès.

Si vous vous voyez en butte à l'envie, consolez-vous facilement. Le monde aime à ternir l'éclat de ce qui brille, et pourtant il en a rarement profité ; il se rencontre d'ordinaire quelqu'un pour rendre à chaque chose son éclat. Ce quelqu'un, cependant, se fait parfois longtemps attendre ici-bas, mais il viendra sûrement dans l'autre monde ; et c'est pour l'autre monde que vous devez travailler.

CHAPITRE XX

ENERGIE CONTRE LE PHARISAISME

1. Rien ne répugnait autant au Sauveur que le pharisaïsme. Il est plein de compassion pour tous les pécheurs, il n'a de paroles dures que pour les pharisiens.

Le pharisaïsme, c'est l'orgueil cachant ses sentiments vicieux sous l'apparence de la sainteté et de l'excellence personnelle.

Au fond, le pharisien est un adorateur de lui-même ; tout ce qui a l'apparence de la bienséance, de la vertu et même de la religion, lui est un moyen de parer son égoïsme malpropre. C'est un hypocrite. Il s'estime parfait, mais il se cache sous les dehors de la modestie et de l'humilité.

Il est trop orgueilleux pour courber la tête sous l'autorité de Dieu qui se révèle. Il se tient pour seul pur et parfait. C'est pourquoi il est plein de froideur et de dédain envers son prochain ; mais il tient beaucoup à se donner l'apparence de l'amour du prochain par des sacrifices qui lui coûtent peu.

Astuce et mensonge, voilà ce qu'il est.

« Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? » (Joan., v, 44.)

2. Aujourd'hui encore il est des pharisiens en religion qui cachent leurs sentiments vicieux sous l'apparence de la piété. Mais c'est d'un autre manteau que le pharisien moderne s'enveloppe d'ordinaire.

C'est le manteau pharisaïque de la science ; sous prétexte de science, on débite les plus grossières erreurs.

C'est l'apparence de la liberté et de la fraternité ; on feint de croire qu'il s'agit de se défendre contre d'injustes oppressions, tandis qu'en réalité il s'agit de combattre la vérité, la liberté et le droit.

C'est l'apparence de l'humanité ; on vante la dignité humaine et on jette les hommes dans la fange. Sous les mots de « sentiment », de « sensibilité » et d' « amour », on cache la plus vulgaire débauche ; sous le prétexte du bonheur du peuple, on pousse le peuple à sa ruine dans l'intérêt de l'égoïsme.

C'est sous le manteau de la civilisation, de la vertu, de la religiosité, que se cache la nudité de l'athéisme et du matérialisme.

Au fond, le pharisaïsme moderne est le même que l'ancien : il n'a fait que changer de vêtement.

C'est le même orgueil revendiquant l'honneur et l'hommage dus à Dieu seul. C'est la même présomption, la même suffisance, le même mépris de ceux qui pensent et vivent autrement ; c'est la même rage de persécution contre le Christ, la même haine contre Dieu et contre l'ordre voulu par Dieu.

On peut donc appliquer au pharisaïsme moderne ces paroles avec lesquelles le Christ stigmatisait le pharisaïsme de son temps : « Vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui, au dehors, paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui, au-dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. » Au

dehors vous êtes des modèles de science, de civilisation et de vertu; mais au fond vous méprisez la vérité et toutes les lois de la morale et de l'honneur.

Guides aveugles, « qui passez au filtre le moucheron et qui avalez le chameau », en appelant lumière les plus épaisses ténèbres et « flambeau de lumière céleste » la plus grossière erreur, vous séduisez les peuples; vous vous donnez, par des observances légères, l'apparence de la délicatesse de conscience, tandis qu'en réalité vous ne reculez devant aucune atteinte portée à la conscience, si monstrueuse soit-elle.

« Vous autres, pharisiens, vous avez soin de nettoyer le dehors de la coupe et du plat; mais le dedans de vos cœurs est plein de rapines et d'iniquités. » (Luc., XI, 39.)

3. La conduite du Christ est en contradiction avec celle des pharisiens. Le Christ veut, il est vrai, que nous ne dissimulions pas les dehors de la vertu, quand ces dehors répondent à la réalité; il veut que les siens fassent luire leur lumière pour la gloire de Dieu (Matth., V, 16). Mais ce qu'il veut avant tout, c'est la réalité intérieure; il veut que nous adorions en esprit et en vérité (Joan., IV, 24).

Partout le Christ est vrai, partout il est loyal. Il traitait tous les hommes avec une bienveillance sincère, désintéressée. Jamais il n'a abusé de personne dans un but égoïste. Il parle ouvertement et sans détour (Joan., XVIII, 20).

A tous ceux qui voulaient le suivre, il parle franchement de renoncement et de persécution (Matth., X, 21; Luc., IX, 58; XII, 51; Joan., XV, 20). Il blâmait sans ménagement ce qui était blâmable (Matth., XVI, 23; Luc., IX, 50, 55).

Vous aussi, évitez tout ce qui ressemble en quelque chose au pharisaïsme.

Considérez la valeur intrinsèque plutôt que la forme extérieure. L'apparence qui ne repose point sur une valeur intrinsèque est misérable.

Gardez-vous de faire le bien pour être vanté des hommes. De nos jours, il y a beaucoup de clinquant, mais peu d'or.

Au fond de vous-même, reconnaissez volontiers votre faiblesse et votre insuffisance, et soyez content et confiez-vous à Dieu.

Ne cherchez jamais la première place (Luc., XIV, 7, seq.); mais ne faites pas non plus trop d'embarras pour avoir la dernière.

N'attachez pas trop d'importance aux salutations et aux titres honorifiques (Matth., XXIII, 7). Ne faites valoir votre rang que pour de bonnes raisons. Soyez toujours prêt à rendre service aux autres (Matth., XXIII, 11).

Ne cherchez jamais, par vaine suffisance, à paraître au dehors plus que vous n'êtes en réalité.

CHAPITRE XXI

LA DOUCEUR

1. Celui-là pratique la vertu de douceur, qui ne s'irrite pas contre Dieu lorsqu'il lui arrive quelque mal. La douceur surmonte les sentiments de colère désordonnés ou tout désir déréglé de se venger des procédés injustes ou inconvenants.

Beaucoup demeurent calmes en toutes choses par une apathie naturelle, par crainte ou par amour de leurs aises. Ce n'est pas de la vertu. La vertu veut qu'on agisse pour Dieu et qu'on se surmonte soi-même.

Le Christ est un modèle parfait de douceur. Chez lui, cette vertu fut mise à l'épreuve de toutes manières.

C'étaient les Apôtres, avec leur pesanteur d'esprit et leur caractère, avec la gaucherie de leurs manières, avec leur lenteur à se former dans leurs relations continuelles et familières avec lui. Ils questionnent constamment, ils reçoivent toujours une douce réponse, et cependant ils comprennent difficilement (Matth., XIII, 36; Marc., VIII, 16, 17; Act., I, 6).

Lors du repas de Béthanie, le Sauveur reprend ses disciples avec une grande douceur et avec beaucoup de modération (Matth., XXVI, 6; Marc., XIV, 3; Joan., XII, 1).

Un Apôtre le renie trois fois par lâcheté : Jésus jette sur lui un regard plein de compassion. Et comment en agit-il avec Judas? Un an avant l'infâme forfait, le Seigneur commence à l'avertir doucement, mais avec fermeté (Joan., VI, 71). Au souper de Béthanie, il répond avec la plus grande modération à ses paroles hardies, dures et sacrilèges (Joan., XII, 7; Matth., XXVI, 10). A la dernière heure, il tente tout pour sauver le misérable, en lui prédisant son abominable action; mais alors même, par un touchant égard pour Judas, il ménage l'honneur du traître devant les autres (Joan., XIII, 23-30). Lorsque, enfin, Judas donne au Seigneur le baiser de la trahison, Jésus ne lui adresse qu'un tendre reproche (Matth., XXVI, 49, 50).

Et les Apôtres ne sont pas seuls à mettre sa patience à une dure épreuve. Le peuple, lui aussi, le tourmentait et troublait son calme par sa grossière importunité (Matth., XIV, 13; Marc., III, 10; V, 31; Luc., V, 1; Joan., VI, 24). Puis c'est le tour des grands, par leur indifférence, leur diplomatie et leur mépris (Joan., VII, 48; XII, 42, 43). Ce sont aussi ses ennemis et ses adversaires par leurs contradictions, leurs importunités, leurs soupçons perpétuels. De plus, le Seigneur avait une sphère d'activité limitée : tout ne réussissait que lentement et médiocrement.

Jamais pourtant nous ne le voyons mal disposé. Il est toujours doux et bon envers tous, même envers ses ennemis les plus acharnés. Il n'use que rarement — et encore pour des motifs particuliers — de paroles dures (Marc., VIII, 17; IX, 18).

2. La douceur nous est nécessaire; car arrangeons-nous comme nous voudrons, toujours il nous arrivera, même au milieu des meilleurs des hommes, quelque chose qui nous blessera ou nous irritera.

S'émouvoir et s'irriter est quelque chose d'extrêmement insensé. La jalousie et la fausse fierté s'échauffent facilement, et éteignent volontiers une allumette avec une pompe à incendie.

Notre jugement est toujours indulgent lorsqu'il s'agit de nous-mêmes ; nous inclinons presque toujours à l'aigreur lorsqu'il s'agit des autres.

Il est naturel à l'homme d'avoir de l'antipathie pour ceux qu'il a maltraités.

Les hommes — et en particulier les savants — sont la plupart du temps haineux, lorsqu'ils ont à discuter et à contredire ; ils regardent facilement comme leur ennemi mortel celui qui est dans l'erreur ou qui pense autrement qu'eux.

Apprenez du Christ à conserver toujours la douceur, si vous voulez avoir la paix de l'âme. Pour vivre en paix avec son voisin, il faut éviter non seulement de faire de la peine, mais aussi pardonner à celui qui nous contrarie.

Etes-vous en danger d'être mis hors de vous, taisez-vous et priez.

La nature du christianisme se révèle clairement si l'on rapproche ses maximes des maximes contradictoires du monde. Vaincre le mal par le bien, pardonner la haine du monde, se venger par des bienfaits, voilà bien le christianisme.

La vérité, quand elle n'est pas aimable, provient d'une charité qui n'est pas la vraie.

La plupart du temps, il s'agit de bagatelles. Si quelque chose traverse vos projets, ne vous irritez pas trop ; n'en venez pas tout de suite aux grands moyens. Ce qui peut vous mettre en colère vous paraîtra bien peu de chose dans un an ou même dans un jour.

3. Pour répondre au mal par le mal, il n'est pas besoin d'un grand caractère ; pourtant l'ordre et la justice peuvent réclamer leurs droits. Mais l'esprit de Dieu vous enseigne à rendre le bien pour le mal.

Dire à un ennemi une parole de bonne amitié, c'est plus grand que conquérir un royaume.

Vient-on vous raconter que tel ou tel dit du mal de vous, ne vous emportez pas ; songez plutôt : Il ne connaît pas mes autres défauts, sans quoi il ne se serait pas contenté de parler de si peu de chose.

Nul ne se laisse plus facilement blâmer que celui qui mérite le plus la louange.

En vous justifiant et en vous excusant, agissez toujours par sentiment du devoir, jamais par irritation. Il vous faut savoir supporter l'injustice. Ne prenez pas plaisir à vous croire la victime de tous.

Ne paraissez point ressentir toute atteinte portée à votre réputation, mais démentez les propos malins par la rectitude de votre conduite.

Parlez toujours bien de votre ennemi et traitez-le mieux encore. Cela plaît à Dieu et aux hommes.

Celui qui se laisse facilement aller à la colère a tort de se dérober à la société des autres. Ce n'est point la fuite qui triomphe de semblables défauts, mais une vigoureuse résistance.

Prenez garde qu'un seul bienfait qui vous a été refusé ne vous en fasse oublier mille autres que vous avez reçus.

Les hommes doux et reconnaissants sont comme des champs fertiles qui rendent plus qu'ils n'ont reçu.

Heureux les doux, parce qu'ils se posséderont eux-mêmes et s'attireront l'affection et la bienveillance de leur prochain. Qui se domine soi-même peut dominer les autres, pour le bien.

CHAPITRE XXII

JUGER LE PROCHAIN AVEC INDULGENCE

1. Juger le prochain avec indulgence est un des éléments principaux de la charité.

Par suite de l'égoïsme du cœur humain, il y a dans tout homme la tendance à rabaisser les autres pour s'élever plus facilement soi-même. C'est là une source de malveillance et d'injustice.

Il est extrêmement difficile de juger justement les autres ; et cependant avec quelle facilité on se laisse entraîner à juger !

Avant de blâmer, on devrait toujours examiner s'il n'est pas possible d'excuser.

Avant de porter un jugement sur votre prochain, mettez-vous à sa place, mettez-le à la vôtre ; vous éviterez ainsi de le juger sévèrement.

Dans vos jugements sur autrui, que la tête seule fasse, pour ainsi dire, fonction de ministère public, que le cœur soit l'avocat défenseur, et que la conscience soit le juge.

2. Parce que les vertus que, dans votre étroitesse, vous estimez à l'exclusion de toute autre ne brillent pas dans quelqu'un, n'allez pas croire que ce quelqu'un n'a aucune

valeur devant Dieu : il vaut peut-être mieux que vous devant Dieu, par quelque vertu dont vous n'avez pas même l'idée.

Plus d'un blâme en autrui ce qu'il aurait fait lui-même.

Si une faute publique de votre prochain ne peut raisonnablement être excusée, songez à la violence de la tentation, à laquelle vous auriez peut-être succombé comme lui. Dans le pécheur, voyez un pauvre malade qu'il faut, par amitié, aider de son mieux.

Sachez supporter les défauts d'un ami, mais n'allez point les divulguer ni les éplucher.

Estimons le prochain comme nous-mêmes ! Nous voulons que les autres soient sévèrement réprimandés, et nous ne voulons pas être réprimandés nous-mêmes. La liberté des autres nous choque, et nous ne voulons pour nous aucune règle.

Il est dans les desseins de Dieu que nous apprenions à supporter nos fardeaux les uns les autres. Nul n'est sans défaut ; et cependant nous devons tous nous aider à aller au ciel.

CHAPITRE XXIII

LA CONNAISSANCE DES HOMMES

1. L'homme est naturellement appelé à vivre avec ses semblables ; de ce commerce peuvent résulter de grands maux. Nous sommes dans le monde, mais nous ne devons pas être du monde.

La rectitude de nos rapports avec le prochain forme une partie importante du christianisme.

La connaissance des hommes est donc une des exigences de la vie chrétienne.

Il est difficile de connaître les hommes ; car tout homme a trois caractères : celui qu'il montre, celui qu'il croit avoir et celui qu'il a.

Les enfants d'Adam ressemblent à Adam.

Lorsque vous avez affaire avec des hommes, étudiez leur passé, leur manière d'envisager la vie.

Plus vous prendrez les hommes comme ils sont, plus vous pourrez utilement régler vos relations avec eux.

On n'entre point dans tous les cœurs par la même porte. Les hommes ne sont pas seulement objectivement ; ils sont et ils pensent subjectivement, et d'autant plus qu'ils sont plus passionnés.

2. Il est fort immoral d'épier la conduite de son prochain dans le seul but d'y découvrir le mal.

Il faut d'abord prendre garde au bien. Beaucoup sont meilleurs qu'ils ne savent le faire voir.

Le pire des hommes n'est pas toujours celui chez qui apparaît la souillure ; le plus pur cristal est celui dont on voit le mieux la fêlure.

Ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans l'homme se cache et reste sans apparence pour le monde extérieur : et, assez souvent, des meilleures résolutions il n'en est qu'un petit nombre qui peuvent se transformer en actes extérieurs.

Voulez-vous vous connaître vous-même : voyez comment les autres agissent ; voulez-vous connaître les autres : regardez dans votre propre cœur. On ne peut apprendre à connaître les hommes qu'en réfléchissant sur soi-même.

On connaît les métaux au son qu'ils rendent, et les hommes à leurs discours, mais non pas toujours. Beaucoup louent le bien, et ne le font pas ; beaucoup font le mal, et ne le disent pas.

L'arbre le plus en fleurs n'est pas toujours celui qui aura le plus de fruits. Qui promet trop en paroles est souvent le plus pauvre en actes.

Chez l'homme, plus que chez tout autre, il est nécessaire de découvrir l'intérieur. Comprendre les choses et connaître les hommes sont deux arts tout à fait différents.

Les hommes qu'on estime le plus et qui réussissent le mieux ne sont pas toujours les meilleurs. La plus mauvaise roue d'une voiture est celle qui grince davantage. Tel grand personnage, une fois délogé de sa haute position, se montre tout à fait pitoyable ; son piédestal était élevé, mais lui n'était qu'un nain.

3. Plus d'un cœur humain est une eau profonde; en bas se cache la vase, la surface seule est limpide: jetez une pierre, tout se trouble.

Jugez un homme non pas seulement d'après ses opinions, mais aussi d'après ce que ses opinions font de cet homme.

Pour connaître la valeur d'un homme, faites-lui d'abord porter un jugement sur les autres.

Il est des gens qu'il faut prendre à rebours pour les comprendre. Ils blâment ce qu'ils pourraient avoir de bien en eux; ils louent les méchants pour n'avoir pas à blâmer le mal chez les bons; ils imputent le mal aux bons pour présenter les méchants sous un jour meilleur.

Gardez-vous de juger trop sévèrement ceux qui sont haut placés. Si quelqu'un domine les autres, mais sans orgueil, laissez-lui lever la tête à son aise. Si Dieu a donné à la mousse une petite taille, il en a donné une autre au pin superbe.

Il est important de reconnaître un ami fidèle. Celui qui semble s'affliger de votre malheur peut bien être un ami véritable: mais, à coup sûr, un véritable ami est celui qui sait se réjouir de votre joie. Les amis qui vous aident dans une douloureuse nécessité, estimez-les jusqu'à la mort; mais ceux qui voient votre bonheur sans envie, nommez-les sans crainte des amis.

Ne vous confiez pas trop promptement à qui vous traite en ami. Souvent ce n'est pas vous qu'il recherche, mais en vous et par vous, il recherche son propre intérêt.

CHAPITRE XXIV

L'USAGE DE LA PAROLE

1. S'il faut du renoncement chrétien, c'est assurément dans l'usage de la parole. La parole, comme l'expérience nous l'apprend, est une propriété caractéristique de l'homme. L'ange ne parle pas, l'animal non plus.

Voulez-vous savoir qui vous êtes : voyez comment vous parlez. Le domaine des pensées est assez obscur ; il se dérobe souvent à un jugement certain; d'autre part, le domaine des actions est multiple ; il y entre un grand nombre d'éléments. La parole est donc d'ordinaire l'expression la plus adéquate de l'intérieur.

D'un autre côté, la parole réagit puissamment sur l'intérieur. Bientôt vous serez tel en réalité que vous êtes dans vos paroles. Efforcez-vous de parler toujours comme vous désireriez être devant Dieu.

La sainte Écriture nous enseigne à distinguer entre les bons et les méchants, par la façon dont ils parlent.

« Qui garde sa bouche garde son âme. » (Prov., XIII, 3.) « Prenez bien garde de ne point faire de fautes par la langue, de peur que vous ne tombiez... et que votre chute ne devienne incurable. » (Eccli., XXVIII, 30.) « Si quelqu'un croit avoir de la religion, et qu'il ne retienne pas sa langue

comme avec un frein, mais que lui-même séduise son cœur, sa religion est vaine. » (Jac., I, 26.) « La langue est un feu : c'est un monde d'iniquité. » (Jac., III, 6.)

2. Examinez-vous donc souvent sur vos conversations.

Supprimez de vos entretiens les défauts du prochain et certaines choses relatives à la sensualité.

Soyez bref. Dites beaucoup en peu de mots. L'essentiel des choses vaut ordinairement mieux qu'un flux de paroles. Qui parle beaucoup délaie ses pensées et devient fatigant.

Ceux qui parlent le plus sont ceux qui n'ont rien à dire. On se sert beaucoup trop peu de sa bouche pour se taire.

Quand vous êtes avec des gens qui parlent volontiers, laissez-les parler; tant qu'ils parlent, vous ne dites rien dont vous ayez à vous repentir, et, en fin de compte, ils s'en vont contents.

La prudence veut un silence circonspect. Il faut imiter la Providence divine, qui ne dévoile pas tout aux hommes.

Pour apprendre à vous taire, fréquentez ceux qui ne savent pas se taire.

Pour que le silence soit une vertu, il ne faut pas qu'il soit déraisonnable. On ne doit pas parler trop, mais on ne doit pas parler non plus trop peu. Un mot dit à propos est comme une pomme d'or sur une coupe d'argent.

Quand vous parlez, parlez bien. On reconnaît au son d'une cloche si elle est fêlée, et aux paroles d'un homme si son esprit est malade. On reconnaît au son rendu par un tonneau s'il est plein ou vide, et aux paroles d'un homme si sa tête est vide ou pleine.

3. Pas de parade ! La vantardise déplaît à Dieu, elle est odieuse aux hommes. On obtient d'autant moins d'estime

qu'on en désire davantage. Se vanter est le signe de l'orgueil; mais ne point se louer n'est pas nécessairement le signe de la véritable humilité.

Evitez autant que possible de parler de vous, de vos actions, de vos aventures, de vos succès. Il n'est point aussi agréable aux autres de vous entendre qu'à vous de parler.

Qui s'excuse inutilement et hors de propos s'accuse en réalité; mais qui s'accuse simplement et avec humilité mérite qu'on l'excuse bienveillamment et qu'on lui pardonne charitablement.

Ne parlez jamais de vous sans raison. Alors même que vous voudriez vous blâmer, cela serait affecté et pénible pour vos auditeurs. Si la conversation vient à tomber sur vous, faites-lui prendre le plus vite possible une autre direction. Ne parlez pas non plus sans nécessité des absents, à cause du danger de tomber ou dans la flatterie ou dans le blâme inutile.

Appliquez-vous à une certaine réserve. Il est mieux de garder ses paroles sur le cœur que d'avoir le cœur sur la langue. Exercez-vous dans les choses de peu d'importance aux choses plus importantes. Il est toujours temps de retenir un mot, jamais de le retirer.

Gardez-vous de parler continuellement au superlatif, soit pour ne pas léser la vérité, soit pour ne pas vous mettre dans l'inutile nécessité de faire des restrictions.

4. Soyez simple en paroles. Il en est qui font de tout matière à commérages; il en est qui trouvent en tout une occasion de parler avec suffisance. Il est absurde de faire une affaire d'une chose dont on ne devrait tenir aucun compte.

Veillez à ne blesser personne par vos discours. On abat

un arbre avec la hache, mais l'arbre peut repousser. On fait des blessures avec l'épée, les blessures se guérissent. Les blessures faites par la langue sont la plupart du temps incurables et leurs cicatrices sont ineffaçables.

Que la nécessité seule vous entraîne à dire du mal des autres. Qui blesse l'honneur des autres est rarement de tout point honorable. Qui noircit son prochain n'est pas blanc lui-même.

Gardez-vous de prendre plaisir aux mauvais côtés de la vie, d'y penser et d'en parler volontiers. C'est une preuve de sottise et de sentiments bas. On reconnaît à la langue un estomac malade et un cœur en mauvais état.

CHAPITRE XXV

NOS RELATIONS DE SOCIÉTÉ

1. Le Christ est un modèle parfait des relations que nous devons avoir avec les hommes.

Pour être bien réglés, les rapports de société requièrent non seulement l'amour du prochain, mais aussi la prudence, la justice, la modération, la force de caractère.

Dans vos relations avec votre prochain, efforcez-vous d'être, pour l'amour de Dieu, avant tout un homme de bien et de vous conduire selon les règles de la prudence.

Représentez-vous souvent votre Sauveur Jésus dans ses relations avec les hommes. Il n'y rechercha que la gloire de celui qui l'avait envoyé.

Soyez bienveillant pour tous et poli envers chacun selon son état. La politesse coûte peu et est d'un grand secours. Jugez les autres comme vous désirez qu'on vous juge.

Soyez difficile dans le choix de vos amis; il n'est pas indifférent pour vous de subir telles ou telles influences. La bonne société doit se chercher, la mauvaise se trouve d'elle-même.

Jugez des relations que vous avez d'après l'influence qu'elles exercent sur vous; nul, s'il n'y est contraint par le devoir, ne fréquente un homme atteint de maladie contagieuse.

Gardez-vous des influences nuisibles. Bien des gens sont insupportables parce qu'ils se laissent influencer par les défauts des autres. Vous apercevez chez d'autres du bien et du mal : voyez si ce bien vous manque, et si vous avez ce défaut.

2. Dans tout entretien, considérez le profit de votre instruction et l'occasion de vous dominer. Souvent nous lisons dans les regards des autres les reproches que nous avons à nous faire.

Evitez les heurts inutiles. Il est d'autant plus aisé de se heurter mutuellement qu'on est plus près l'un de l'autre.

N'ajoutez pas foi à tout ce que vous entendez. Rarement la vérité nous parvient pure et sans mélange : d'ordinaire, elle prend quelque chose des sentiments de ceux par qui elle nous arrive.

Ecoutez les éloges avec une grande circonspection, et le blâme avec plus de circonspection encore. La passion colore tout ce qu'elle touche : ses couleurs sont tantôt favorables, tantôt défavorables. L'objet de la passion est toujours une impression subjective.

On ne doit pas se laisser guider par des considérations humaines. Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le disciple du Christ. Il est pourtant des égards que nous devons aux autres, et non seulement à nos amis, mais aussi à nos ennemis.

Il faut désirer d'être tout à tous, savoir le faire et tâcher d'être prévenant pour tous. Se mettre d'accord, c'est se concilier la bienveillance. Observez les caractères et adaptez-vous à chacun dans le but d'être utile à tous.

N'attendez jamais des autres ce que vous ne pouvez en attendre raisonnablement. L'âne ne pardonnera jamais au rosier de ne pas porter de chardons.

3. A plus d'un point de vue, vous devez toujours rester égal à vous-même. Changer sans raison est haïssable et fait perdre considération et crédit.

Il ne faut pas toujours plaisanter. Qui plaisante toujours n'est jamais l'homme des choses sérieuses. Beaucoup s'acquièrent la réputation de gens d'esprit aux dépens de leur considération, et ils y perdent le renom d'esprits judicieux.

Ne vous faites pas d'ennemi inutilement. Un ennemi n'est jamais à dédaigner, alors même que son amitié est à mépriser.

Faites raisonnablement en sorte que les autres vous veuillent du bien, sans pour cela les flatter. Au dehors vous valez autant que le veulent les autres, mais pour qu'ils le veuillent, il faut gagner leur cœur et, par ce moyen, leur langue.

La prévenance a un charme puissant. Vous gagnerez plus avec une goutte de miel qu'avec un tonneau de vinaigre. Après tout ayez en vue, non pas vous-même, mais Dieu, dont vous êtes l'instrument.

Il est des gens qui s'imaginent que, pour n'être point flatteurs, ils doivent être des hérissons.

Il y a un orgueil qui dédaigne la faveur d'autrui parce qu'il attend tout de son propre mérite. Il suffit de connaître les hommes pour savoir que le mérite seul, sans le secours de la bienveillance d'autrui, arrive très difficilement.

Rendez toujours aux grands le respect qui leur est dû. Toutefois recherchez aussi la faveur des petites gens.

Les ailes du cousin ne sont pas assez grandes pour vous couvrir et vous protéger, mais son dard si fin, plus mince qu'un cheveu, a assez de venin pour vous faire souffrir.

La pratique suivie de ces règles de prudence et d'autres analogues appartient à la mortification chrétienne et au renoncement.

4. Ne faites jamais à personne plus de mal qu'il n'est nécessaire. Quand on est dans la nécessité de refuser quelque chose, il est bon d'amener la conversation sur un autre sujet; et il vaut mieux ne pas comprendre que de dire non.

Ne craignez pas de reprendre les autres quand c'est votre devoir et qu'il y a quelque utilité. Mais dire toujours à chacun ses qualités et ses défauts, c'est porter une épée bien aiguisée sans fourreau.

Où vous ne trouvez que du mal, voulez-vous le dire ouvertement? autant casser des pierres avec le poing.

C'est un grand art de reprendre ses inférieurs comme on le doit, sans soulever leur dépit et leur opposition. Sans cet art on peut faire beaucoup de mal.

Si vous voyez une voiture verser dans l'abîme, ne vous mettez en travers qu'à la condition d'avoir la force de l'arrêter, sinon elle vous écrasera.

Evitez la contradiction inutile. C'est dans les morceaux les plus délicats qu'une arête est le plus désagréable. Ainsi la contradiction est particulièrement pénible au moment d'une agréable récréation.

On ne coud point une toile grossière avec de la soie; il ne faut pas davantage écraser une fleur délicate avec de grosses bottes.

Ne vous exaspérez pas facilement; le calme montre ce que vaut l'homme. Tout ce qui est grand est difficile à mouvoir.

On doit s'habituer aux visages désagréables et aux défauts de caractère d'autrui, surtout si le devoir oblige de fréquenter ces personnes antipathiques.

5. Profitez pour votre instruction des reproches que vous adressent vos adversaires. Le sage fait de la rancune de ses ennemis un miroir plus fidèle que celui de l'affection de ses amis.

La circonspection est nécessaire lorsqu'on a pour voisins la rivalité et la malveillance. Le commerce avec vos ennemis vous est utile; il aiguise votre prudence, il trempe votre courage. Vous vous tenez en garde contre vos défauts; et tout le monde sait ce que peut l'habitude.

Gardez-vous, du reste, d'attacher trop de prix au jugement du premier venu. Un sage dont les fous ne se moquent pas est un faux sage. « Ai-je donc dit quelque sottise? » demandait à ses amis un orateur grec que la foule venait d'applaudir.

Gardez-vous de l'empressement à faire montre des talents et des avantages que vous croyez posséder. Ce n'est pas seulement de l'orgueil : c'est encore de l'imprudence.

Tenez à la bonne réputation qui vous est nécessaire pour remplir vos devoirs selon la volonté de Dieu. L'exercice de certaines charges requiert une considération sans laquelle elles ne peuvent être dignement remplies.

Il y a une estime de soi-même parfaitement conciliable avec l'humilité et fort utile dans les relations avec autrui; elle se traduit dans les paroles, dans le regard, dans les gestes, jusque dans la démarche.

6. Ne soyez pas d'une douceur sans mélange. Ce n'est pas sans raison que la nature a uni dans l'abeille la douceur du miel au piquant de l'aiguillon. Le corps ne se compose pas uniquement de la chair, il y a aussi les tendons et les os.

Ne tremblez pas servilement devant quiconque prend

des airs méchants. S'il y a des loups sous la peau des brebis, pourquoi n'y aurait-il pas des brebis sous la peau du loup ?

Une bonne plaisanterie faite à propos a son utilité. Mais il faut des précautions pour que la plaisanterie ne blesse jamais. Souvent de sérieuses querelles sont nées de plaisanteries.

Pour avoir le tact convenable jusque dans les plus petites choses, il faut une grande prudence et un grand empire sur soi-même. Prudent est celui qui arrive toujours à propos ; plus prudent encore est celui qui sait partir à temps.

Lorsque vous poursuivez un but que d'autres poursuivent également, gardez-vous de blesser la charité et la justice. Peu d'hommes sont loyaux dans la concurrence. D'ordinaire, la concurrence s'aide non point comme elle le doit, mais comme elle le peut ; elle recourt même à la dépréciation et à l'injure. Toute prétention que d'autres combattent a ses dangers.

Ne vous plaignez pas facilement. En se plaignant d'un tort, on donne souvent occasion à une nouvelle injustice. On cherche la consolation et la sympathie, et l'on excite une joie maligne et le mépris.

CHAPITRE XXVI

PRUDENCE DANS LA MANIÈRE DE TRAITER LES AUTRES

1. Voulez-vous être utile à votre prochain : considérez le Christ; il doit être votre modèle.

Le Sauveur traitait hommes et choses avec une extrême prudence et avec la plus grande circonspection. Il ne se révélait, il ne demandait rien qu'avec une sage mesure. Jusque dans sa conduite à l'égard de ses ennemis, il montrait de la modération (Matth., XII, 15-21 ; XIV, 13), alors même qu'il exerçait son zèle contre eux (Marc., XI, 15-17 ; Joan., II, 14-19). Il empêchait les faux pas et les démarches dangereuses (Matth., XII, 22 ; Marc., VIII, 26 ; Luc., VIII, 39 ; IX, 52).

Il enseignait au peuple la loi morale de la façon la plus compréhensible, la plus claire, surtout par des comparaisons et des paraboles (Matth., V, seq. ; XIII, seq.). Il cherchait à gagner les cœurs par une noble popularité, par la bonté, la patience, la condescendance, en se montrant secourable dans toutes les situations et toutes les nécessités (Matth., XIV, 14, seq. ; XV, 32, seq.).

La guérison du serviteur du centurion (Matth., VIII, 5, seq.) et celle de la fille de Jaïre (Marc., V) nous montrent comment il traitait les hauts personnages. Il ne

fréquente pas les maisons des riches (Luc., VII, 10 : XXIII, 8) ; il faut insister pour qu'il s'y rende (Marc., V, 23) ; alors il accepte (Marc., V, 24) ; il ferme les yeux sur nombre de leurs imperfections (Marc., V, 40), il les traite avec ménagement (Marc., V, 37, 43) et leur parle cependant sans arrière-pensée des dangers et des inconvénients de leur état.

Par l'entretien avec Nicodème (Joan., III), nous voyons quelle était la conduite du Sauveur à l'égard des savants. Il l'accueille avec bonté, bien que Nicodème ne se présente que pendant la nuit ; il redresse ses préjugés avec beaucoup d'égards, il lui fait doucement sentir sa supériorité sur lui et sur son école ; il le loue discrètement et lui dit qu'il attend de sa loyauté de nouveaux progrès ; enfin il lui accorde une pleine confiance.

Il n'est pas jusqu'aux savants incrédules et férus de leur savoir, à qui il ne témoigne une douceur et une bonté infinies ; il donne toujours une sage réponse à leurs questions subtiles et insidieuses, il les confond (Joan., VIII, 3 ; Matth., XXII) ; quand il rencontre l'orgueil et l'hypocrisie, il se contente de les dévoiler sévèrement au peuple.

2. Quant à la condescendance du Sauveur lorsqu'il s'agissait de ramener les égarés et les pécheurs, presque chaque page de l'Évangile en témoigne. Non seulement il les accueille (Luc., V, 30), mais il les recherche (Joan., V, 6). Il relève leur courage par de consolantes paroles et par de touchantes comparaisons (Luc., XV). Souvent il lui suffit d'une courte et tendre exhortation (Luc., VII, 50 ; Joan., V. 14 ; VIII, 11). Ailleurs, il cherche peu à peu et avec grande patience à démêler le désordre de leur conscience (Joan., IV, 9-21). Il ne refuse son amour et son

amitié à aucun de ceux qui veulent se convertir (Luc., VII, 40-50). Il sait inspirer aux plus grands pécheurs la pratique des plus hautes vertus.

3. Dans votre manière de traiter les autres, tenez compte jusqu'à un certain point des particularités de leur caractère. Tirez doucement sur une corde en mauvais état.

Il faut prendre les hommes tels qu'ils sont, et contribuer pour votre part à les rendre ce qu'ils doivent être.

Voulez-vous convaincre de son erreur celui qui se trompe : cherchez à quel point de vue il a envisagé les choses; concédez ce qui est vrai à son point de vue et montrez-lui l'autre manière de considérer les choses.

CHAPITRE XXVII

PRUDENCE CONTRE LA RUSE

1. Le Christ nous a recommandé la prudence du serpent (Matth., x, 16), en même temps que la simplicité de la colombe.

La prudence du serpent sans la simplicité de la colombe est haïssable. Mais, à la condition que la volonté soit sans malice, qu'elle cherche uniquement Dieu et le vrai bien des hommes, la prudence du serpent est digne de louanges, quand on y recourt à propos.

Le Christ l'a pratiquée lui-même, en particulier lorsque les pharisiens tinrent conseil pour savoir comment ils pourraient le surprendre dans ses paroles (Matth., xxii, 15).

Souvenez-vous que, dans la vie, vous avez affaire non point avec une humanité idéale, mais avec des « hommes ». Dans vos rapports sociaux, considérez les hommes selon la diversité de leurs sentiments.

Comptez aussi avec les défauts et les imperfections de votre prochain, qu'il soit votre supérieur, votre égal ou votre inférieur.

Souvent on arrive à son but en allant en zigzag. Lorsqu'on ignore les dispositions du prochain, on est exposé à bien des chocs.

Tant que nous avons à nous défendre contre des hommes aux instincts pervers, il faut nous guider avec la prudence du serpent. Un bon joueur ne joue jamais les cartes que son adversaire attend, moins encore celles qui servent les plans de ce dernier.

Soyez circonspect dans vos relations. En chacun de nous il y a un ennemi aux aguets : s'il devient le maître, il utilise vos faiblesses contre vous. La prudence ne doit jamais être au service du faux amour-propre, elle ne doit jamais le blesser. La prudence du serpent, mais sans venin et unie à la simplicité, voilà ce qu'il faut.

2. La loyauté expose à trop de confiance. Qui ne ment jamais croit tout. Qui ne trompe jamais a beaucoup de confiance. Les imbéciles ne sont pas seuls à être trompés.

Trop de bonté expose au même danger. La loyauté ne doit point aller jusqu'à encourager la mauvaise foi des autres.

Très souvent les premiers mouvements sont les meilleurs, mais il s'en faut que ce soit toujours. Soyez donc réservé. Souvent le mensonge se présente le premier et prend la place de la vérité.

Froisser la vanité d'autrui, c'est là, dans la vie sociale, un des défauts contre lesquels vous devez vous tenir particulièrement en garde.

Dans vos rapports avec vos semblables, n'oubliez jamais que vous avez affaire à des êtres qui — du moins sans le savoir — sont égoïstes. Ce qu'un cor est au pied, l'égoïsme l'est à l'esprit ; voyez à quel endroit il fait plus ou moins saillie. Mais vous-même n'oubliez pas où le soulier vous blesse.

Ayez toujours l'oreille ouverte, fermez prudemment la bouche : c'est le moyen de connaître la folie des autres sans qu'ils connaissent la vôtre.

Soyez particulièrement circonspect avec ceux qui ne vous parlent que pour vous plaire.

Vouloir surpasser les autres est souvent imprudent. Toute supériorité rend haïssable. Mais l'emporter sur des supérieurs orgueilleux, est dans beaucoup de cas une folie ou une fatalité.

3. Avez-vous à contredire un homme influent, imbu de forts préjugés : songez que vous ressemblez à un petit poisson qui s'attaque à une frégate cuirassée ; encore que ce que vous avez à dire puisse être très vrai.

Ne révélez point vos pensées à tout venant. Il faut être renard avec les renards, dit un proverbe latin.

Si le ciel vous envoie une épreuve, maîtrisez votre douleur. Ne contez pas votre peine à tout le monde. Tel qui semble vous plaindre se réjouit secrètement de votre malheur.

Exposer ses faiblesses aux regards de tous, c'est une humilité imprudente. Ne vous plaignez pas devant les autres, vos plaintes les réjouiraient, comme la vue d'un chevreuil blessé réjouit les vautours et les corbeaux.

Ces choses et beaucoup d'autres rentrent dans la prudence recommandée par l'Évangile ; jamais, sous peine de devenir odieuse, cette prudence ne doit être exagérée ni séparée des autres vertus.

Saint François de Sales dit très judicieusement : « J'ignore ce que m'a fait la pauvre vertu de prudence ; il me coûte beaucoup de l'aimer ; et si je l'aime, c'est par nécessité, parce qu'elle est le sel et la lumière de la vie. La beauté de la simplicité me ravit, et je donnerais volontiers et toujours cent serpents pour une colombe. »

Un bon chrétien sera plus volontiers enclume que marteau, dupe que trompeur, victime que bourreau. Le monde

peut se démener, la prudence du monde peut passer pour ingénieuse; il est toujours mieux d'être bon et simple que d'être méchant et rusé.

CHAPITRE XXVIII

FORMATION DU CARACTÈRE

1. Partout dans l'Évangile l'amour du Sauveur pour ses Apôtres se révèle par le soin qu'il prend de leur formation, de l'éducation de leur caractère, afin de les préparer à leur vocation apostolique. Il ne se contente pas de les instruire, de les entretenir en particulier : il corrige leurs défauts et leurs imperfections, il réprimande leur ambition (Marc., IX, 32, seq.; Matth., XX, 24, ssq.), leur jalousie (Luc., IX, 50), leur susceptibilité et leurs désirs de vengeance (Luc., IX, 55); il leur recommande des vertus précises. Il insiste sur l'amour du prochain, sur le zèle à le secourir, sur le désintéressement (Matth., X, 1-5-15 ; Marc., VI, 7-13; Luc., IX, 1-6).

Il nous est d'une extrême importance de favoriser ainsi l'influence du christianisme sur la formation de notre caractère. La véritable noblesse est dans le cœur, non dans le sang.

Les dispositions naturelles sont comme des plantes qui germent d'elles-mêmes, mais qui, ensuite, ont besoin des soins et de la serpe du jardinier.

Le caractère, c'est la volonté rendue ferme et déterminée par un travail conscient. Le caractère suppose de la

consistance, de la décision, de la logique. Vouloir en pleine conscience de cause, voilà le caractère.

Les déterminations isolées sont importantes, sans doute, mais elles sont la plupart du temps le résultat du caractère. La ligne de conduite que nous tenons d'ordinaire dans les circonstances pratiques de la vie subit beaucoup plus l'influence de notre caractère, qu'elle ne dépend des considérations du moment.

2. Sans caractère, la vertu manque de solidité. Le caractère est ce que nous nous faisons nous-mêmes par une volonté persévérante. Le caractère, c'est notre naturel travaillé et transformé par notre libre détermination.

Former le caractère, c'est, par un effort constant, retrancher les défauts de notre naturel et de nos habitudes, et substituer à ces défauts la noble pratique des vertus.

Tout tempérament a ses avantages comme ses défauts.

Perfectionnez donc vos inclinations. De bonnes inclinations sont chose importante dans la vie de l'homme. Toujours et partout, nous pensons, nous jugeons, nous parlons d'après nos inclinations.

Mettez une grenouille sur un siège doré : elle préfère sa mare et elle y retourne. La nature perce toujours ; il en faut dire autant des habitudes invétérées.

Le diamant a toujours sa valeur, alors même qu'il n'est pas poli; est-ce une raison pour ne point tailler la pierre brute?

Procédez avec prudence. En travaillant sur vous-même, n'oubliez point qu'à force d'affiler, on peut émousser.

Ecartez de votre caractère toute raideur, toute opiniâtreté, tout entêtement. L'entêtement est l'énergie des sots.

Soyez souple et laissez-vous façonner par le Bon Dieu. Ne vous laissez jamais aigrir par les épreuves, mais pro-

fitez-en pour détacher de plus en plus votre cœur des choses terrestres et pour l'unir à Dieu.

Ne vous opiniâtrez point dans des idées préconçues, et ne prenez pas facilement une décision immuable au sujet d'une chose secondaire, si vous n'êtes pas entièrement convaincu devant Dieu que c'est un devoir irrévocable en toute circonstance.

Que votre caractère soit malléable comme la cire, mais non pas comme le beurre.

Gardez-vous de cette sensiblerie qui est la ruine des sentiments virils, ou qui surexcite tous les sentiments et rend l'homme à demi fou.

Formez votre caractère de façon à ne vous laisser dominer ni par une crainte excessive ni par une trop grande confiance en vous-même. Sinon ces deux choses vous créeront des difficultés quotidiennes. Trop méchant pour les bons, ou trop bon pour les méchants, on manque souvent de vrai tempérament.

3. Ce que le Christ dit du royaume du ciel s'applique à la formation du caractère : elle souffre violence ; et ceux-là seuls qui emploient la violence y réussissent.

Le Christ la présente toujours comme une chose difficile, comme une mortification. « Entrez par la porte étroite, car la porte de la perdition est large et la voie qui y mène est spacieuse. » (Matth., VII, 13.) « Faites effort pour entrer par la porte étroite. » (Luc., XIII, 24.) « Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour la vie éternelle. » (Joan., XII, 24, 25.)

Faites-vous un caractère fort, de manière à résister aux

influences illégitimes ; rendez-le indépendant de tout ce qui vous nuit ; vous n'y arriverez qu'en vous refusant chaque jour quelque chose que vous pouvez vous permettre, même sans péché.

Faites disparaître de votre caractère la mobilité qui perd complètement de vue le but à atteindre, et qui, par suite, voltige follement d'ici et de là. Apprenez à envisager votre but fermement et à le fixer sans cesse, afin de vous en approcher comme il convient.

Que l'humilité soit la base de votre caractère ; l'humilité, qui rend volontiers à Dieu ce qui est à Dieu, qui trouve sa joie à estimer et à aimer le prochain, qui est exempte d'orgueil et d'égoïsme désordonné.

Le bien que vous faites, écrivez-le sur le sable ; celui que vous recevez, gravez-le sur le marbre et mettez-vous vous-même entre les mains de Dieu. Agissez de manière à mériter la louange et la reconnaissance, mais ne recherchez ni l'une ni l'autre.

4. Veillez à ce que votre énergie ne soit ni dans l'imagination ni dans le sentiment, mais dans l'intelligence et dans la volonté. Pour cela, recourez à la prière.

Gardez-vous des caprices et de la mauvaise humeur ; ils corrompent votre volonté et même votre intelligence.

Sachez unir la circonspection et la décision, afin d'hésiter toujours où il faut hésiter, et d'aller en avant quand l'hésitation serait un mal. La chose la plus facile est difficile quand on ne peut s'y décider.

Fortifiez en vous le sentiment du devoir et le sentiment de la justice, et le respect pour les institutions, lorsqu'il ne s'agit pas d'abus et d'imperfections qui peuvent se corriger.

Tout caractère se développe par une sorte de nécessité

naturelle. Veillez à ce que ce développement se fasse dans la vraie direction. Nous lisons dans un auteur ancien : « A vingt ans, l'homme est un paon; à trente ans, un lion; à quarante ans, un chameau; à cinquante ans, un serpent; à soixante ans, un chien; à soixante-dix ans, un singe; à quatre-vingts ans, rien. » Il est vrai que le caractère de l'homme subit naturellement une transformation continuelle; préservez-le d'une dégradation; veillez à ce qu'il s'améliore et s'ennoblisse.

CHAPITRE XXIX

LE JUSTE AMOUR DE SOI-MÊME

1. Nulle part nous ne trouvons un commandement particulier qui nous ordonne de nous estimer et de nous aimer nous-mêmes; car ce précepte est clairement et lisiblement écrit dans la nature. D'après les paroles du Christ, l'amour de soi doit être le type sur lequel doit se modeler l'amour du prochain.

Nous devons nous estimer nous-mêmes, car nous sommes l'image de Dieu, le bienfait de Dieu, la propriété de Dieu, l'héritage de Dieu.

Le Tout-Puissant a fait pour nous, pauvres enfants des hommes, de grandes choses.

Nous devons nous vouloir du bien en nous efforçant d'atteindre ce qui nous rend vraiment heureux; d'abord les choses éternelles, mais aussi les choses temporelles, dans la mesure où elles nous servent à acquérir l'éternité.

L'estime et l'amour de soi sont exposés à une foule d'erreurs dangereuses.

2. Il est évident que, par amour pour soi-même, l'homme doit se préoccuper de tout ce qui est nécessaire à la dignité de son existence.

Il a besoin d'une certaine considération de la part de son prochain. Il doit donc, en vue de Dieu, prendre soin de s'attirer cette estime et de la conserver. Qu'une gravité raisonnable et sérieuse vous empêche de déroger. La légèreté et l'étourderie sont les plus grands obstacles à cette considération.

Il en est qui appellent égoïstes ceux qui ne se laissent pas exploiter facilement. Conservez cet « égoïsme ».

Il y a une sorte d'apathie qui est nuisible, parce qu'elle est contraire à l'estime raisonnable de soi et qu'elle rend les hommes mous et indolents. Les oiseaux prennent bientôt leurs ébats sur les épouvantails.

3. Ne vous mêlez pas trop aux hommes. La vie retirée a ses avantages. Souvent tel qu'on prenait pour un lion en son absence n'est plus, lorsqu'il paraît, que la « souris ridicule dont accouche la montagne ». Soyez plutôt avare que prodigue de votre personne. Qu'on désire votre arrivée, qu'on regrette votre départ. L'importun ne trouve que dédain et mépris.

Dans l'empire sur vous-même, unissez le désintéressement et le respect que vous vous devez.

Cherchez votre valeur dans l'amour de Dieu et du prochain.

Il n'est pas de marque de notre excellence qu'on ne nous reproche quelquefois. Ce ne sont pas les meilleurs, à qui tout sourit. L'excellence est le partage du petit nombre.

Ne rendez de compte qu'à ceux à qui vous le devez.

CHAPITRE XXX

LE FAUX AMOUR DE SOI

1. C'est Dieu qui a mis dans notre cœur l'amour de nous-mêmes. Mais rien ne dépasse les justes limites aussi facilement que l'amour de soi; rien ne peut nous nuire autant que l'amour faux et exagéré de nous-mêmes. Il y a là le principe de toutes les révoltes contre Dieu. Ce que le christianisme nous demande, c'est, au fond, de soumettre à l'amour de Dieu l'amour de nous-mêmes.

Le faux amour de soi est comme une boisson enivrante. Entre un homme ivre et un homme qui a trop bonne opinion de soi-même, il n'y a pas de différence essentielle. Pas plus l'un que l'autre n'est maître de sa raison; tous deux trébuchent d'une folie dans une autre.

Le faux amour de soi est le plus grand traître dont nous ayons à nous défendre; il nous trahit par un baiser, comme Judas le fit pour Notre-Seigneur; se laisser guider par lui, c'est prendre un fou pour guide.

Ne point s'estimer comme on le doit est la source de nombreuses folies. Mais bien plus nombreuses sont les fautes qui naissent de l'amour exagéré de soi-même. C'est pourquoi le Christ Notre-Seigneur nous recommande avant tout le renoncement à nous-mêmes.

Combien d'hommes dont la vie tout entière n'est qu'une manifestation de l'amour qu'ils se portent!

Ce faux égoïsme est notre vice capital; il est une faiblesse et il n'engendre que des faiblesses.

2. On pardonne à son prochain beaucoup de fautes, on lui pardonne très difficilement son égoïsme... par égoïsme.

Chacun est enclin à se considérer comme un idéal de bonté et de justice. La tour penchée de Pise, si elle pouvait voir les autres tours, ne penserait-elle pas qu'elle seule au monde est correcte?

La plupart des hommes s'attribuent beaucoup plus d'importance et de considération qu'ils n'en possèdent en réalité.

Beaucoup se complaisent à se croire enviés, persécutés ou haïs.

Le penchant à l'amour désordonné de nous-mêmes ne nous quitte jamais; il semble parfois sommeiller, c'est un piège; et, avant que nous nous en doutions, il nous saisit de nouveau. Souvent il contrefait l'amour de Dieu pour nous illusionner et il s'efforce d'atteindre son but par toutes sortes de détours.

Connaître ces détours est très utile.

La connaissance de vos faiblesses ne vous sert de rien, elle vous est plutôt nuisible, si vous ne veillez constamment à combattre le faux amour de vous-même; sinon vous conserverez votre présomption, vous vous laisserez aller à la tristesse et au découragement.

Le point capital, c'est la volonté, c'est la véritable humilité du cœur, qui permet à l'homme de se condamner comme il convient, et de ne pas s'emporter lorsqu'il se croit blessé ou méprisé.

L'amour désordonné de soi-même est la source d'une inquiétude perpétuelle. L'humilité est la source de la paix la plus profonde. S'il survient quelque revers, l'humble

de cœur ne s'arrête pas à l'instrument qui est l'homme: il voit la main du Seigneur, qui se sert de ce moyen pour lui donner la preuve d'un amour immérité.

Le faux amour de soi se complaît à être mis en avant. Efforcez-vous donc d'aimer l'obscurité.

Si on vous loue, rappelez-vous que tout ce qui en vous est digne de louange vient de Dieu, devant qui vous êtes responsable. Vous blâme-t-on, souvenez-vous de ce qu'on pourrait dire si l'on connaissait toutes vos faiblesses.

3. Gardez-vous de toute estime exagérée de vous-même. Souvent l'homme se fait un mérite du mal qui n'est pas dans sa nature, en s'imaginant qu'il en a triomphé. Il reconnaît ensuite par expérience de quelle malice il est capable, lorsqu'il a une occasion de commettre le mal.

Qui nourrit le vain désir qu'on parle de lui et qu'on le loue, est sur la voie de l'oubli de Dieu et empoisonne ses meilleures œuvres.

Ce qui vous humilie ne doit pas vous aigrir. Dans une dispute, l'égoïste pardonne plus facilement à son adversaire d'avoir tort que d'avoir raison.

Ne craignez pas de reconnaître votre faute. Nous cherchons volontiers dans mille raisons le pourquoi de ce qui nous arrive. Nous ne le cherchons pas où nous trouverions bientôt — dans notre propre faute... Sur ce point nous sommes muets.

Nous sommes toujours l'auteur de ce qui nous réussit, mais nous ne voulons être pour rien dans ce qui est causé par notre maladresse.

Quand nous nous déprécions nous-mêmes, nos paroles sont très souvent un raffinement de l'orgueil le plus subtil. Celui qui se blâme sans dignité cherche la louange par

voies détournées. Plus d'un veut, par orgueil, être tenu pour humble. C'est l'orgueil de l'humilité.

Vous parlez de vous-même fort modestement, ce que vous faites est peu de chose, dites-vous, mais vous seriez bien fâché qu'on fût de votre avis.

Ne parlez jamais sans nécessité ni des bienfaits que vous répandez ni du tort qu'on vous a fait.

Ne vous fiez point aux discours flatteurs. On vous estime, on vous apprécie partout, on vous rend tous les honneurs; on ne saurait se passer de vous! — on vous le dit, on vous le répète. — Vous mourez et vous croyez que tout est perdu parce que vous n'êtes plus là! Mon cher ami, vous vous trompez. Le monde passe à l'ordre du jour.

CHAPITRE XXXI

GRANDEUR D'AME ET ESPRIT DE SACRIFICE

1. Soyez généreux envers Dieu, ne refusez à Dieu votre Seigneur aucun des sacrifices qu'il attend de vous; formez votre cœur sur le Cœur de Jésus; vous trouverez que Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité.

Le degré de vertu que l'homme au cœur étroit ne peut atteindre même après plusieurs années, l'homme généreux s'y élève en peu de temps.

Celui qui est généreux ne refusera rien à Dieu, il ne retiendra rien de ce qu'il lui doit; il s'offrira à lui comme une page blanche, afin que Dieu y écrive ce qu'il veut. Il ne redoutera ni les difficultés ni les sacrifices que Dieu peut demander.

C'est dans cette disposition qu'un François Xavier s'écriait, le cœur débordant de consolation : « Assez, Seigneur ! » mais, dans les tristesses et les souffrances, il disait : « Encore plus, Seigneur ! »

Il faut être fidèle même dans les petites choses, mais conserver des vues larges, c'est-à-dire se garder des mesquineries et ne pas se noyer dans un verre d'eau. En raffinant sur ce qui serait le mieux, on perd l'occasion de faire ce qui est bien, et ce bien ferait beaucoup plus pour la gloire de Dieu qu'une anxieuse tergiversation entre le bien et le mieux.

Ayez soin de garder toujours les hautes aspirations des enfants de Dieu. Prenez votre essor sur les ailes de l'amour. Elles vous permettront de surmonter facilement beaucoup d'obstacles.

2. Sachez souffrir en homme. Ceux qui gémissent et demandent qu'on les plaigne ressemblent aux enfants : lorsqu'un enfant se fait une égratignure au petit doigt, il faut, pour le consoler, que la nourrice souffle sur le bobo et se lamente avec le bébé.

Qu'il soit indigne de vous de revenir en toute occasion sur une injustice soufferte. Qu'est votre souffrance en comparaison des souffrances du Christ?

Ils sont bien rares, ceux qui reconnaissent ce que Dieu ferait pour eux s'ils s'abandonnaient entièrement à lui !

Un noble cœur n'attend pas un ordre formel ; il lui suffit d'un regard, d'un signe.

Tout ce qui ne vient pas de Dieu périra. Conservez cette maxime si brève, qui résume tout : Quittez tout, et vous trouverez tout; renoncez au désir immodéré, et vous trouverez le repos.

3. Apprenez à vous priver et réjouissez-vous si vous ressentez la privation. Des Apôtres aussi, nous lisons qu'ils endurèrent la privation (Matth., XII, 1).

Soyez prêt aux sacrifices et n'accordez pas trop aux aises de la vie.

Dieu nous a donné les joies terrestres non seulement pour que nous en jouissions avec reconnaissance, mais aussi pour que nous ayons quelques sacrifices à lui offrir.

L'amour des aises éloigne de Dieu. Trouver une particulière joie à manger et à boire est animal.

Lorsque le Christ envoya ses Apôtres, il leur recom-

manda le renoncement et l'esprit de sacrifice : « Vendez ce que vous avez et faites des aumônes. » (Luc., XII, 33.) Il leur faut renoncer à toutes les commodités du voyage (Matth., X, 9; Marc., VI, 8; Luc., X, 4); il leur faut être modérés et désintéressés en toutes choses, et n'avoir constamment en vue que le but sublime de leur mission.

Les enseignements du christianisme sont d'accord avec la raison. Qui ne sait pas se priver est méprisable. On ne doit pas chercher à satisfaire les désirs terrestres. Il est bien mieux d'apaiser la soif avec modération que de l'étancher complètement. Se rassasier d'un plaisir est dangereux. S'il faut exciter le mécontentement, il est préférable que ce soit par l'impatience du désir que par l'excès de la jouissance.

Nous avons un sublime exemple de grandeur d'âme et d'esprit de sacrifice dans le grand Apôtre des nations : « Qui donc nous séparera de l'amour du Christ? Sera-ce l'affliction? ou les déplaisirs? ou la faim? ou la nudité? ou les périls? ou la persécution? ou le glaive?... Parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par Celui qui nous a aimés. » (Rom., VIII, 35, 37.)

CHAPITRE XXXII

LA VÉRITABLE INDÉPENDANCE

1. La vraie liberté et l'indépendance véritable consistent à dépendre uniquement de qui nous relevons par devoir, par nécessité et par vertu.

Bien des maux viennent de ce que nous nous laissons guider par l'exemple, et non par nos meilleurs instincts; nous vivons comme tout le monde vit. Les défauts d'autrui devraient nous servir de leçon et d'avertissement, et non pas de modèle. Celui qui craint de ne pas ressembler aux méchants est méchant lui-même.

Le meilleur moyen de fuir cette dépendance coupable est de vouloir franchement dépendre de Dieu.

Que nul ne cherche à ressembler à autrui; que chacun cherche à ressembler au Très-Haut! Comment y arriver? Que chacun soit parfait. Et chacun est d'autant plus parfait, qu'il est plus dépendant de Dieu.

Pour vous, mon enfant, ne vous découragez pas; faites ce que votre conscience, ce rayon de lumière céleste, vous dit; faites bien et ne craignez rien.

Le soleil ne va ni à droite ni à gauche, ni plus lentement ni plus rapidement, parce que les moucherons bourdonnent et que les grenouilles coassent. Cherchez l'approbation de Dieu, et méprisez courageusement le dédain du monde entier.

Le désir exagéré de plaire est un grand mal. On veut plaire à la fois à Dieu et au monde, et il en résulte la plupart du temps qu'on ne plaît pas au monde, et toujours qu'on déplaît à Dieu. « Quiconque voudra être ami de ce monde se rend ennemi de Dieu. » (Jac., IV, 4.)

Qui agit toujours par des considérations humaines s'avilit par lâcheté et se rend esclave dans tout le sens condamnable du mot.

Celui qui n'agit que par des considérations humaines est généralement méprisé, même par les hommes; celui qui s'efforce de plaire à beaucoup déplaît ordinairement à la plupart.

C'est un esclave qui n'a pas un maître seulement, mais cent; un mot le fait trembler, et il n'a pas des sentiments assez nobles pour apercevoir l'indignité d'un tel état.

2. Vous ne devez jamais, par respect humain, donner le faux pour le vrai. Cent fois je vous dirai et mille fois : L'erreur, c'est l'erreur! qu'elle vienne du plus grand homme ou du dernier des êtres.

Si vous rencontrez de l'opposition, ne vous déconcertez point. Qui marche au but par le droit chemin rencontre aussi de l'opposition.

Gardez-vous de toute espèce de flatterie. Donner des louanges imméritées pour s'attirer les bonnes grâces de celui qu'on loue, c'est frapper de la fausse monnaie.

Ne faites aucun cas de la flatterie. Il n'y a rien à faire là où il est plus avantageux de flatter que de remplir son devoir.

Pas de question plus sotte que celle-ci : Qu'en dira-t-on? On se fait beaucoup de mauvais sang et on n'obtient jamais la paix; il en résulte qu'on se demande continuellement : Qu'en dit le monde?

Labourez votre champ à votre guise, bâtissez votre maison selon vos besoins, et de votre fenêtre regardez tranquillement la folie des hommes.

Saint Augustin a écrit : « Pensez d'Augustin ce qui vous plaît, pourvu que ma conscience ne me reproche rien devant Dieu ».

Ceux qui se laissent diriger par le jugement des hommes sont précisément les plus portés à se laisser tourmenter par mille illusions trompeuses.

3. Vous dites : Si je suis les usages de l'Église, on me raillera! Est-ce donc un malheur? Si l'on vous raillait parce que tous les jours vous mangez, parce que vous vous tenez sur vos deux pieds et que vous ne rampez pas sur le sol, parce que vous honorez vos vieux parents, changeriez-vous pour cela votre façon d'agir? Or il est une chose plus sensée encore, et plus justifiée que de manger, de se tenir droit, d'honorer ses parents : c'est l'obéissance à Dieu votre Créateur, c'est le service du Seigneur.

De toutes les poltronneries, le respect humain est la pire ; il est l'abandon du premier de nos droits et la négligence du plus important de nos devoirs. Ici la lâcheté est un crime.

Ne point oser vivre chrétiennement, c'est ne point oser être intelligent, ne point oser être bon, consciencieux, homme d'honneur.

Rompez avec cette timidité déshonorante; remplacez-la par une « audace » salutaire.

CHAPITRE XXXIII

CE QUE VAUT L'APPROBATION DES HOMMES

1. Tous les Évangélistes nous racontent l'entrée solennelle du Christ à Jérusalem.

Si le Christ célèbre ce triomphe, ce n'est point pour lui-même, c'est pour condescendre à ceux qui l'entourent, pour se plier aux circonstances. Cette manifestation religieuse était un hommage à la dignité du Messie.

Le Sauveur connaît le néant de toute gloire terrestre. Il savait que ce même peuple, qui l'entourait en poussant des cris de joie, le traînerait bientôt comme un malfaiteur d'un tribunal à un autre ; que ces mêmes hommes qui maintenant criaient : *Hosanna!* crieraient bientôt : Crucifiez-le !

La vie tout entière du Christ prouve d'une manière éclatante qu'il ne faisait absolument aucun cas de l'approbation des hommes, ou plutôt qu'il n'y attachait de prix qu'autant que sa vocation messianique l'exigeait.

2. Mettons-nous à l'école du Christ. L'approbation des hommes a, sous plusieurs rapports, une valeur que nous devons estimer. Mais l'estime exagérée de cette approbation cause bien des troubles dans l'existence.

Les hommes sont souvent tels que vous pouvez dire avec l'Apôtre : « Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ. » (Galat., 1, 10.)

L'opinion que les autres ont de vous correspond rare-

ment à la réalité. Votre renommée ressemble à votre ombre : souvent elle vous précède, souvent elle vous suit ; tantôt elle est plus grande que vous, tantôt plus petite.

Tantôt on vous diffame, et tantôt on vous porte aux nues. Et qu'avez-vous fait? Simplement votre devoir.

Que le meilleur des hommes n'aille pas s'imaginer qu'on dit du bien de lui ; nous voulons être divertis ; or l'éloge des autres ne nous divertit pas.

Les hommes sont portés à blâmer ce pour quoi ils n'ont ni force ni talent.

Assez souvent ils n'estiment pas ce qu'ils comprennent, mais ils ont un culte pour ce qu'ils ne peuvent comprendre. On vante ce qu'on ne comprend pas, uniquement parce qu'on l'entend vanter.

Ne tenez point trop compte de l'opinion publique. C'est le bon sens qui parle par le jugement d'un sage, mais le jugement de la foule dépend du vent.

Laissez critiquer, laissez sourire, fermez votre oreille avec indifférence : qui veut plaire à tous finit par se perdre lui-même.

3. Une certaine approbation des hommes est nécessaire à la vie ; sans elle on n'arrive à rien en ce monde; c'est donc la volonté de Dieu que vous y preniez garde.

S'il ne faut pas tenir trop grand compte de ce qui se dit de vous, il faut cependant un souci raisonnable de votre bonne réputation. Dans les foules il y a bien des yeux pour voir, bien des cœurs pour mal juger et bien des langues pour calomnier. Toujours on croit le mal plus facilement que le bien.

Ne vous affligez point si l'on se moque de vous, si l'on vous raille ; mais ne faites jamais rien qui mérite la moquerie ou la raillerie.

Vous pouvez, pour vous mieux connaître, utiliser les louanges des hommes autant que leurs blâmes. Pesez chaque mot des blâmes, mais pesez aussi chaque mot des louanges. Souvent vous aurez surtout à corriger là où on vous applaudit davantage.

Du reste, établissez solidement votre cœur en Dieu et ne craignez pas les jugements humains si votre conscience vous justifie.

CHAPITRE XXXIV

FUIR LES SOUCIS INUTILES

1. « Une seule chose est nécessaire », dit le Seigneur (Luc., x, 42). Le souci de cette seule chose nécessaire vous fait un devoir de divers autres soucis. Mais jamais vous ne devez vous en créer qui nuisent au souci de l'unique chose nécessaire.

Que vous importe la façon dont tel ou tel vit, agit et parle ? Occupez-vous donc uniquement de vos affaires ; ne demandez pas ce que fait le voisin. Si chacun fait bien son devoir, tout va bien.

En beaucoup de choses il faut être ignorant et sourd. Le plus souvent, il vaut mieux détourner sa pensée des choses désagréables et laisser à chacun son opinion, que se mêler d'une discussion. Soyez bien avec Dieu, ne considérez que son jugement, et vous supporterez aisément qu'on vous néglige.

Ne vous préoccupez pas d'acquérir du renom, de vous assurer la confiance d'un grand nombre, ou l'affection de quelques-uns. Tout cela n'engendre que distractions et détourne votre esprit de la considération de l'unique chose nécessaire.

Ne vous souciez que de cet unique nécessaire ; et, à cause de cet unique souci, occupez-vous du reste.

2. Vivez à loisir ; ne brusquez rien ; ne vous surchargez pas d'un lest inutile ; ne vous accablez pas d'affaires. Il y a du bien à faire qu'il faut laisser à d'autres.

Un cœur vertueux s'inquiète moins des choses que Dieu veut, que de la volonté de Dieu qui veut ces choses.

Ne vous souciez pas de ce qui vous est impossible. Il ne vous est pas possible d'être sans difficultés, de n'avoir pas de contradicteur, d'éviter tout malentendu, de goûter constamment une consolation sensible dans vos prières.

Tendez à la plus haute perfection alors même que vous ne pouvez l'atteindre : vos efforts vous conduiront toujours à une perfection plus haute.

CHAPITRE XXXV

LE SUCCÈS APPARENT

1. Quiconque travaille beaucoup voudrait voir sa peine et ses sacrifices couronnés d'un succès sensible. Et, s'il ne constate pas le succès, il est tenté de perdre courage.

A ce point de vue, l'exemple du Christ est très instructif.

Il est hors de doute que le Sauveur a, en réalité, obtenu un succès auquel rien ne peut se comparer dans l'histoire du monde.

Il y a déjà un certain succès dans l'estime et le respect que le peuple et ses ennemis eux-mêmes témoignaient pour la puissance de sa parole (Matth., XXII, 33 ; Marc., XII, 17, 37 ; Luc., XIX, 48 ; XX, 19). Mais le vrai succès, ce sont les âmes sans nombre qui, courageusement et sans regard en arrière, se sont données à lui. Et ce succès se poursuit à travers les siècles, et il durera jusqu'au jour du jugement.

Ce succès, cependant, demeurait caché pour les yeux qui n'aperçoivent que le dehors. Par contre, nous apercevons plus d'un échec dans la vie du Christ. A peu près partout le Sauveur rencontrait des incrédules (Joan., XII, 37). Beaucoup le poursuivaient de leur haine et de leur rage. Presque tout ce qu'il faisait semblait échouer contre la sottise et la méchanceté des hommes.

Ses ennemis profitaient de ces échecs apparents et du succès de leurs propres efforts pour décrier son œuvre auprès du peuple. Ils disaient tout le mal possible du Sauveur, et ils ne réussissaient que trop.

L'histoire de la vie mortelle du Christ est encore son histoire dans sa sainte Église.

2. Consolez-vous donc en jetant un regard sur votre Sauveur, lorsqu'il vous semble que vos efforts n'ont pas le succès que vous croyez devoir en attendre.

Ne vous préoccupez donc pas tant de réussir ou de ne pas réussir. Remettez tout entre les mains de Dieu. Que votre sollicitude ressemble à la providence de Dieu. Dieu prend soin de nous tous et travaille pour nous, mais sans agitation, sans perdre le calme.

Faites ce qui est en votre pouvoir pour réussir parfaitement, mais abandonnez le résultat à Dieu votre Seigneur.

Ce n'est pas le succès apparent, c'est l'intention intérieure qui donne à l'acte sa valeur essentielle et le véritable succès.

Quelques saints ont eu de grands succès extérieurs; mais chez la plupart nous apercevons à peine une trace de cette réussite.

On ne blâme point le laboureur si la moisson n'est pas riche, mais bien s'il n'a pas convenablement préparé son champ.

Pour le Christ, le résultat apparent fut la croix; mais cette croix faisait de Dieu le débiteur du Christ, et une gloire correspondante aux tourments du Sauveur en était le prix. Il se produit quelque chose de semblable pour les fidèles serviteurs du Christ; ils sont d'abord récompensés par une infinité de croix, mais ces croix sont le gage des promesses divines.

CHAPITRE XXXVI

LES ADIEUX DU SEIGNEUR

« Je vous donne un commandement nouveau qui est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, afin que vous aussi vous vous aimiez les uns les autres. Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres...

« Que votre cœur ne se trouble pas ! Vous croyez en Dieu ; croyez aussi en moi ! Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit ; car je vais pour préparer le lieu.

« Et après que je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et vous retirerai à moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. Et vous savez bien où je vais, et vous en savez la voie... Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi. Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; et vous le connaîtrez bientôt, et vous l'avez vu déjà...

« Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même. Mais mon Père, qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais. Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi ? Croyez-le au moins à cause de mes œuvres. En vérité, en vérité, je

vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore ; car je vais à mon Père. Et ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.

« Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir ; car il ne le voit point et ne le connaît point. Mais vous, vous le connaîtrez ; car il demeurera avec vous et il sera en vous. Je ne vous laisserai point orphelins ; je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez aussi. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. Et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me découvrirai moi-même à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles. Et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père, qui m'a envoyé.

« Je vous ai dit ceci, demeurant encore avec vous. Mais le consolateur, le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et qu'il ne soit point saisi de frayeur...

« Je suis le cep de la vigne, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits; car vous ne pouvez rien faire sans moi. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté comme un sarment et il séchera; et on le ramassera pour le jeter au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé.

« C'est la gloire de mon Père que vous rapportiez beaucoup de fruit et que vous deveniez mes disciples.

« Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour! Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai moi-même gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit accomplie. . . . . .

« Le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus désormais serviteurs; parce que le serviteur ne sait ce que fait son maître. Mais je vous ai appelés mes amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis : et je vous ai établis afin que vous marchiez et que vous rapportiez des fruits, et que votre fruit demeure, et que mon Père vous donne tout ce que vous lui demanderez en mon nom. Ce que je vous commande est de vous aimer les uns les autres.

« Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui

serait à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. Il suffit au serviteur d'être comme son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. S'ils ont gardé mes paroles, ils garderont aussi les vôtres.

« Mais ils vous feront tout cela, à cause de mon nom ; car ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. Si je ne fusse venu et que je ne leur eusse parlé, ils n'auraient point de péché, mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché. Celui qui me hait hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils les ont vues ; et ils ont haï et moi et mon Père...

« Mais lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père et que je vous enverrai de la part du Père, il rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.

« Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront de leurs synagogues ; et le temps vient où quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu. Et ils vous traiteront de la sorte parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Or, je vous ai dit ces choses afin que, lorsque l'heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites...

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il aura

entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a mon Père est à moi. C'est pourquoi je dis : Il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera.

« Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus... En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie...

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine... Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde et je m'en vais à mon Père...

« Le temps va venir, et il est déjà venu, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et où vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul ; car mon Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses, afin que vous trouviez la paix en moi. Vous aurez de grandes afflictions dans le monde ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. » (Joan., XIII, 34, seq.)

CHAPITRE XXXVII

LA PRIÈRE DU SOUVERAIN PRÊTRE

« Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie ; comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé. Maintenant donc, Père, glorifiez-moi aussi en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés et ils ont gardé votre parole. Ils savent à présent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous. Car je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues ; et ils ont véritablement reconnu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. C'est pour eux que je prie. Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés ; car ils sont à vous.

« Tout ce qui est à moi est à vous ; et tout ce qui est à vous est à moi ; et je suis glorifié en eux. Je ne suis

plus dans le monde, mais eux sont dans le monde, et je m'en vais vers vous. Père saint ! conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Lorsque j'étais avec eux, je les conservais en votre nom. J'ai conservé ceux que vous m'avez donnés, et nul d'eux n'a péri, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Mais maintenant je viens à vous et je dis ceci, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. Ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde. Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est la vérité même. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai de même envoyés dans le monde. Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ensemble ils ne soient qu'un comme vous, Père, vous êtes en moi, et moi en vous, de même ils ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un : je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. Père, je désire que, là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde.

« Père juste ! le monde ne vous a point connu ; mais

pour moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai connaître, afin qu'ils aient en eux ce même amour dont vous m'avez aimé, et que je sois en eux. » (Joan., XVII, 1, seq.)

TROISIÈME SEMAINE

LA CROIX

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIERS JOURS DE LA VIE DE JÉSUS

1. La douloureuse passion et la mort du Christ marquent de leur empreinte tout l'ensemble du christianisme. Toujours la religion du Christ a été regardée comme la religion de la croix. Le Seigneur a dit lui-même que, du haut de la croix, il attirerait tout à lui (Joan., XII, 32).

La première chose à considérer dans la passion du Christ est la personne de celui qui souffre. C'est le Seigneur, infiniment digne d'adoration, se rapprochant de nous par sa nature. Comme homme et comme Dieu, il est notre tout pour la vie, pour la mort, et pour notre éternité. La passion du Christ est le grand acte de la rédemption, notre délivrance de la malédiction du péché ; c'est le fondement du royaume de Dieu sur terre.

Un autre caractère particulier de la passion du Christ est l'injustice criante avec laquelle la victime est torturée et condamnée à mort. Voici sur quels motifs les juges iniques s'appuient pour le condamner : il opère beaucoup de miracles, tout le monde croit en lui et court après lui, il est un danger pour l'État juif (Joan., XI, 47, seq. ; XII, 19). Il est finalement condamné à mort pour avoir blasphémé et avoir revendiqué une mission et une dignité divines (Matth., XXVI, 65 ; Luc., XXII, 70). Devant Pilate

ils accusent le Christ d'être un agitateur du peuple et un contempteur de l'autorité romaine. Pilate reconnaît l'inanité de ces accusations (Matth., XXVII, 28) ; il proclame officiellement et solennellement l'innocence de Jésus ; et cependant il le condamne à mort (Joan., XIX, 16). Le Christ fut accusé et condamné contre toutes les formes du droit et de la justice.

Une troisième particularité de la passion du Christ sont les souffrances extraordinaires qu'il a endurées. Tout se réunit pour l'accabler : l'ingratitude et la trahison, la raillerie et l'ignominie, les souffrances corporelles et les souffrances morales.

Le Seigneur fut en butte à tous les caprices de la cruauté, aucune forme de la raillerie la plus grossière ne lui fut épargnée, il dut se soumettre au genre de mort le plus cruel et le plus ignominieux.

La passion du Christ se distingue par les circonstances particulières qui l'accompagnent. Le Seigneur souffre injustement ; il éprouve tous les sentiments humains de la tristesse, de la crainte, de la répugnance et du dégoût.

2. Dans la passion du Christ remarquons encore la façon dont le Seigneur souffre. Il souffre sans y être contraint. Il va au-devant de sa passion en toute liberté ; il la prédit à ses Apôtres dans tous ses détails ; la prévision de sa passion ne lui fait rien retrancher dans l'accomplissement de sa mission ; c'est en toute liberté qu'il se livre à ses ennemis.

Il souffrit avec grandeur d'âme et majesté ; aucune parole qui trahît la faiblesse ne vint sur ses lèvres. Le Christ souffrit irréprochablement ; il ne refusa à aucun de ses ennemis les égards qui lui étaient dus ; il souffrit avec une grande humilité ; on ne voit ici aucune trace d'or-

gueilleuse impassibilité, aucun signe du mépris triomphant de la mort. Il permit à toutes les faiblesses de la nature humaine d'agir sur lui. La divinité se retire pour ainsi dire. Sur la croix, se manifeste toute l'angoisse d'un homme abandonné de Dieu et des hommes. Le Christ meurt, objet de raillerie pour ses ennemis et de compassion pour tous les nobles cœurs.

Le Christ souffrit en pratiquant la vertu la plus sublime. Il est l'idéal de l'abandon parfait à Dieu. Lorsqu'il était attaché à la croix sans consolation et rempli de douleur, il priait. Abandonné par son Père céleste au sort le plus cruel, il remet son esprit entre ses mains.

Il meurt dans la pratique de l'amour de ses ennemis et de ses parents, il meurt dans des sentiments d'obéissance à son Père céleste, il meurt en reconnaissant sa complète dépendance à l'égard de Dieu. Autres caractères de la passion du Christ : elle est en même temps la passion du christianisme, la passion du chrétien, la passion de l'Église fondée par le Christ : « Je suis le cep, et vous êtes les branches. » (Joan., xv, 5.) « Vous êtes le corps du Christ et membres d'un membre. » (1 Cor., xii, 27.) Tout chrétien doit dire avec l'Apôtre : « Je suis crucifié avec le Christ ; je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ vit en moi. » (Galat., ii, 20.) Comment comprendre la vie de l'Église chrétienne sans songer qu'elle est l'Église du Crucifié ?

Enfin, la passion du Christ a cela de particulier, qu'elle recèle en soi le plus grand des triomphes. Extérieurement le Christ meurt ; mais la résurrection et la récompense du ciel suivent cette mort.

CHAPITRE II

IMPORTANCE DES SOUFFRANCES POUR LE CHRÉTIEN

1. Les rigueurs de l'existence humaine ont toujours été un problème ; l'intelligence du penseur n'a pu l'éclairer que très faiblement ; le cœur de l'homme n'a pu que difficilement s'en accommoder. La révélation divine est venue nous donner une solution et un secours.

« Je pensais pénétrer ce mystère, dit un sage de l'Ancien Testament (Ps. LXXII, 16), mais cela était trop difficile jusqu'à ce que j'entre dans le sanctuaire de Dieu. » Le but de la création n'est pas le bien-être complet de la créature, mais la reconnaissance du pouvoir souverain de Dieu ; en cette vie passagère, l'homme doit se préparer des joies pour le monde de l'au-delà qui dure éternellement.

« Mes pieds ont presque chancelé ; mes pas se sont presque égarés, parce que je me suis indigné contre les méchants, en voyant la paix des pécheurs. Comment est-il possible que Dieu connaisse, et le Très-Haut a-t-il véritablement la connaissance? Et j'ai dit : C'est donc inutilement que j'ai travaillé à purifier mon cœur et que j'ai été affligé durant tout le jour.

« Si je disais : Je parlerai ainsi, j'ai reconnu ne pouvoir

le faire sans condamner toute la société des enfants d'Israël. Je pensais pénétrer ce mystère. Le souvenir de Dieu m'a fait comprendre quelle était leur fin. Seigneur, vous réduirez au néant quelque jour la splendeur enviée des méchants. Comment pouvais-je être si terrestre et si charnel en présence de Dieu ! Non, rien ne doit me séparer de vous, ô mon Dieu. Vous me tenez par la main, vous me dirigez selon votre volonté et vous me comblez de gloire. Car qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et que désiré-je sur la terre, sinon vous ? Ma chair et mon cœur ont été dans la défaillance, ô Dieu qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour toute l'éternité.

« Mais il est bon pour moi de demeurer attaché à Dieu et de mettre mon espérance en celui qui est Seigneur et Dieu. » (Ps. LXXII.) Jamais l'homme n'est plus à même de glorifier Dieu par sa libre soumission à sa très sainte volonté que lorsqu'il souffre avec humilité et patience. Dire dans la souffrance : Dieu soit loué ! est plus méritoire que mille actions de grâces lorsque tout va bien.

2. C'est ainsi qu'on se consolait dans l'Ancien Testament. Dès lors se prépare la solution chrétienne du problème de la souffrance. Déjà le protoévangile (Gen., III, 15) nous annonce que le fils de la femme, qui doit vaincre la puissance du mal, sera accablé d'une douleur amère. A travers toutes les prophéties se prolonge cette prévision de la souffrance et du sang. Le Fils du Roi et de Dieu marchera dans les voies du mépris et des douleurs ; ses paroles de consolation s'adressent surtout à ceux qui sont fatigués et accablés. Le Seigneur a lui-même, à plusieurs reprises et en termes exprès, prédit ses souffrances.

« La souffrance, dit de nos jours un historien de

l'Église, la souffrance introduite dans l'économie chrétienne du salut, la souffrance transformée en instrument de victoire sur le péché, la souffrance devenue une manifestation de la charité et de la miséricorde divines ; la souffrance expiant les fautes d'autrui parce qu'elle est endurée librement par l'innocence ; la souffrance infiniment élevée en valeur et en efficacité par la divinité de la victime ; la souffrance devenue le stimulant le plus efficace sur la voie du salut (Hebr., XII, 10), un moyen de grâce (1 Petr., I, 20), le témoignage de l'amour divin (Hebr., XII, 5), un procédé de régénération et de formation morales (Rom., V, 3 ; 2 Cor., XII, 7), un élément essentiel de cette œuvre créatrice du Messie d'où doivent sortir le royaume de Dieu, la complète adoption divine, l'éternelle joie sans douleur et la gloire (Joan., XVI, 21) : telles sont les premières clartés qui, du haut de la croix, et suivant la conception chrétienne du monde et de la vie, éclairent les sombres abîmes de la souffrance. »

Le christianisme nous donne la conviction que la souffrance imposée par Dieu a une haute signification.

3. Si vous voulez cueillir de belles roses, ne craignez pas la piqûre des épines.

Les étoiles sont toujours dans le ciel, mais vous ne les apercevez que lorsqu'il fait nuit. Lorsque la souffrance étend un voile obscur sur la vie, l'homme cherche et aperçoit les étoiles éternelles. Le bonheur est si rarement véritable, et cependant il vous éblouit ; la douleur seule vous donne droit à la vie.

Le penchant immodéré pour le plaisir a enfanté le mal ; il faut donc que la douleur soit le médecin. En ce monde on peut tout supporter sans dommage, sauf un bonheur ininterrompu.

C'est seulement quand la souffrance a labouré et entr'ouvert la terre du cœur, que la semence d'en haut peut y prendre racine.

Le malheur nous préserve de bien des maux que nous aurait causés un bonheur sans nuages. C'est assez fréquemment la voie que prend le bonheur pour arriver jusqu'à nous : et souvent aussi le malheur sert à nous faire comprendre que le bonheur est un bienfait de Dieu. Vous comprenez mieux la valeur d'une chose quand vous l'avez perdue. Les peines d'ici-bas seules nous apprennent à estimer les biens de cette vie par reconnaissance envers celui qui nous les donne pour nous attirer à lui. Tout d'abord le malheur a trois buts : punir, corriger, affermir dans la soumission à Dieu.

Un mal que nous endurons sans qu'il y ait de notre faute, est souvent une compensation pour quelque bien dont nous avons joui sans le mériter.

Sans la souffrance, toute notre bonté reste en fleur ; seule la souffrance la mûrit, la fait fructifier et transforme l'apparence en réalité.

Dieu agit parfois avec nous comme un père avec ses enfants : il parle d'abord, puis il adresse une douce remontrance et finalement il châtie.

Souvent Dieu permet que les souffrances nous torturent parce que cela est nécessaire à la santé de notre âme ; en le faisant, ses sentiments sont ceux d'une tendre mère qui livre son enfant aux mains du chirurgien.

Dieu ne prend point plaisir à faire souffrir ses créatures. Mais il ne peut admettre à la participation de ses bienfaits spirituels et surnaturels une créature égoïste et avide de jouissances.

Il faut que la misérable hutte de l'égoïsme soit détruite pour que le temple de la vertu puisse s'élever dans l'âme.

La croix et les souffrances sont les moyens à employer, et c'est la nature qui doit payer les frais.

Il est à plaindre, celui dont les péchés ne sont point châtiés en cette vie. Si vous êtes visité par l'épreuve, gardez-vous de dire que Dieu ne vous aime pas.

Alors même que Dieu vous châtie, il est plein de miséricorde pour vous. Le nombre et la rigueur des coups sont la mesure de l'amour avec lequel il frappe.

4. Le Christ a pleinement résolu le problème de la souffrance (1 Cor., II, 2) en élevant la souffrance au-dessus de la nature, en lui donnant une portée surnaturelle. Poussé par son amour infini pour son Père et pour nous, il a, dans sa pleine liberté, choisi la coupe la plus amère de la souffrance : il a voulu ainsi, en se soumettant à la lutte et en portant la victoire dans la défaite, glorifier son Père céleste, nous délivrer du péché et nous donner la force d'atteindre à l'amour surnaturel de Dieu.

La communauté de nature avec le Christ nous fait participer à ses souffrances et nous rend conformes à sa mort (Philipp., III, 10). La vie des chrétiens abonde en épreuves. Il est vrai, bien des sources de souffrances sont fermées par la lutte contre le péché et les passions, par l'austérité et la sobriété de la vie chrétienne. Mais la fidélité chrétienne, les aspirations à la vertu, l'opposition constante à la vie du monde, ne sont-elles pas de nouvelles sources de souffrances? L'apôtre Paul nous dit que le chrétien meurt chaque jour (1 Cor., XV, 31), qu'il porte dans son corps la mort du Christ (2 Cor., IV, 10). Et il s'en réjouit. La passion du Christ ne nous révèle-t-elle point que les privilégiés de Dieu, précisément parce qu'ils sont les privilégiés de Dieu, sont le plus durement frappés? C'est par la souffrance que le chrétien entre inti-

mement en communion de vie avec le Christ, qu'il ne fait qu'un avec lui (Rom., VIII, 17), afin que les chrétiens appartiennent au Christ comme les membres à la tête. La souffrance prend ainsi pour le chrétien une importance telle qu'on ne peut en concevoir une plus grande.

Nous comprenons que des âmes éclairées demandent constamment au Seigneur la croix et la souffrance ; qu'elles voient dans la douleur, dans la persécution, dans la calomnie, les plus grandes preuves d'amour de la Divinité. Les épîtres des Apôtres sont remplies de ces sentiments élevés. Sans doute on y trouve aussi les gémissements et la tristesse. Ce n'est pas seulement dans l'âme des Apôtres, mais chez le Sauveur lui-même que la souffrance s'est fait sentir avec toutes ses conséquences. Le cœur du chrétien, malgré le poids qui l'oppresse, se relève aussitôt dans une sainte résignation à Dieu : « Seigneur, non point ma volonté, mais la vôtre. » Et alors c'est la joie, la joie surabondante (2 Cor., I, 5 ; IV, 16 ; VII, 4 ; Rom., VIII, 35 ; 1 Thess., V, 16, seq).

Le chrétien ordinaire lui-même est préservé de la tentation de se laisser accabler par le désespoir, aux heures amères de la souffrance ; il est préservé de la folle tentation de s'étourdir et d'oublier sa souffrance par une coupable légèreté ou par un faux stoïcisme. On se soumet volontairement au fardeau de la souffrance ; on se soumet au glaive qui blesse, avec la conviction que, dirigé par la main d'un médecin sage et bon, il tranchera dans le vif, il est vrai, mais uniquement pour mieux guérir.

5. Pour les chrétiens, les souffrances sont une école, et même la meilleure école. Boëce disait : « Dieu et ma prison m'ont fait ce que je suis. » Les vertus qui croissent dans la prospérité sont, la plupart du temps, faibles

et languissantes ; celles qui croissent sous le souffle de la douleur sont toujours fortes et durables.

Le forgeron met d'abord le fer au feu, ensuite il le martelle afin de l'assouplir et d'en faire une œuvre d'art. L'Artiste divin fait passer au creuset de la tribulation les âmes qu'il veut sanctifier, et, sous les coups de la souffrance, il les façonne à son gré. Votre devoir est de vous courber sous la main puissante de Dieu (1 Petr., v, 6).

Dieu nous envoie des épreuves dans la mesure où elles nous sont utiles. Le harpiste ne tend pas trop les cordes afin qu'elles ne se brisent pas ; il ne les détend pas trop pour que l'harmonie ne soit pas détruite. Dieu fait de même. Il ne met l'âme ni dans une affliction trop grande ni dans un allègement constant.

« Dieu sait et Dieu m'aime. » Lorsqu'on se sent aimé avec tendresse, on est à peine touché par les douleurs de la terre ; l'amour a la puissance de rafraîchir sa propre ardeur, et le « malheur » n'habite pas dans un cœur qui est aimé.

CHAPITRE III

LES DIFFICULTÉS DE LA VIE CHRÉTIENNE

1. Puisque le Christ a souffert en sa chair, vous devez vous aussi vous armer des mêmes dispositions (1 Petr., IV, 1). Soumission à Dieu en union avec le Christ, c'est le tout de l'homme.

Il suffit de regarder le Christ pour nous attendre à ce que la vie de tout chrétien soit remplie de difficultés d'espèce particulière. Un Père de l'Église appelle la vie de tout chrétien un martyre.

La source de ces difficultés est d'abord dans les exigences mêmes du christianisme. Le christianisme veut unir efficacement l'homme à Dieu. Il enseigne donc en premier lieu le renoncement ! Le renoncement, c'est-à-dire l'observation fidèle des commandements, la lutte contre l'égoïsme et les passions basses, la fuite des dangers, la vigilance, l'esprit de sacrifice, la formation de soi-même à toutes les vertus. Voilà ce qui doit remplir toute la vie du chrétien, chaque jour et à chaque heure.

Même à ceux qui sont le plus rudement opprimés, aux esclaves, l'Apôtre recommande la fidélité à leurs devoirs de chrétiens dans les conditions les plus pénibles (1 Petr., II, 18). Il en va de même pour tous ceux qui ont à satis-

faire aux exigences du christianisme dans les circonstances difficiles de la vie. « Car ce qui est agréable à Dieu est que, dans la vue de lui plaire, nous endurions les peines qu'on nous fait souffrir injustement. »

Celui qui veut mener une vie vraiment chrétienne doit donc s'attendre à être souvent méconnu, raillé, méprisé, calomnié, haï, à cause des grâces qu'il reçoit de Dieu. Aussi le Christ proclame-t-il bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice (Matth., v, 10). Le chrétien doit alors se taire et supporter patiemment l'humiliation.

La vie de tout chrétien ressemble de fait à un martyre. Être persécuté à cause de la justice, travailler, souffrir à cause de la justice, mener une vie austère et mortifiée à cause de la justice ; ne se laisser détourner de la voie de la justice par aucune incommodité, par aucune calomnie, par aucun désir de plaire : c'est par là que les martyrs ont été des martyrs. Il n'y a donc pas de différence essentielle entre un chrétien fidèle à ses convictions et un martyr.

Bien des hommes supportent plus aisément une grave infortune d'un moment que l'épreuve prolongée de la vie de tous les jours.

Si vous avez sur les lèvres la vérité et dans le cœur l'amour, ô mon ami, que de peines et de douleurs vous attendent ! Si vous avez sur les lèvres des phrases et la perfidie dans le cœur, vous jouirez certainement du bonheur terrestre.

2. La source de ces difficultés est, en second lieu, pour le chrétien, comme d'ailleurs pour tout homme, dans les conditions mêmes de la vie humaine. Rarement tout marche à souhait ; souvent il y a de grandes difficultés à surmonter, difficultés provenant des circonstances

extérieures, difficultés avec les autres, difficultés avec soi-même, difficultés dont les autres savent quelque chose, difficultés dont nous gardons le secret.

Ajoutez à cela notre rude vocation avec ses mille petites peines compensées par bien peu de consolations terrestres. Ajoutez la somme énorme de peine et de malheur qui pèsent constamment sur des multitudes de cœurs. Et assez souvent la faute en est non pas à nous, mais à autrui.

On ne peut vivre sans que les gens parlent ; on ne peut cueillir des roses sans que les épines piquent.

3. La troisième source de ces difficultés est dans les permissions et les voies particulières de Dieu à l'égard de ses favoris, de ceux à qui il veut témoigner un amour spécial. Ne vous laissez donc pas ravir votre courage, soyez calme et ferme dans le malheur ; les meilleures grappes de raisin sont celles dont on veut exprimer tout le suc.

Nous en avons la preuve dans la vie des saints. Quelles souffrances sous les formes les plus atroces dans la vie des martyrs ! Et cependant c'étaient des âmes fidèles à leur devoir. Nous lisons des choses analogues dans la vie d'une sainte Élisabeth et d'autres saints. Nombre de chrétiens qui s'appliquent à une haute perfection passent par les mêmes épreuves. Voilà comme Dieu aime !

Nous le voyons dans la vie de la Vierge Marie, Mère de Dieu. En elle il ne pouvait être question de péché, et cependant elle est au pied de la croix, elle est la Mère des douleurs. Voilà comme Dieu aime !

Mais surtout nous le voyons dans la vie de Jésus lui-même. Enfant, il est pauvre ; jeune homme, dans l'atelier de son père nourricier, il travaille à la sueur de son

front ; homme, le beau monde d'alors le raille ; tout son sang coule dans une flagellation infamante, il meurt sur un gibet où il est la risée de ses ennemis. Voilà comme Dieu aime !

La souffrance est donc très souvent une marque de prédilection de la part de Dieu. Dieu y fait participer ceux qu'il a connus par sa prescience et qu'il a prédestinés pour être plus particulièrement conformes à l'image de son Fils, afin que le Christ soit l'aîné entre plusieurs frères (Rom., VIII, 29). Si le Seigneur vous envoie de grandes souffrances, c'est un signe qu'il a de grands desseins sur vous.

Il n'est pas sous le soleil d'être plus digne de respect qu'un chrétien qui souffre, et qui souffre patiemment.

CHAPITRE IV

LA SAINTE CÈNE

1. La veille de sa douloureuse passion, le Seigneur institua un mystère particulier, destiné à traduire aussi parfaitement que possible les rapports les plus intimes du chrétien avec le Christ.

Bien à l'avance, le Seigneur avait annoncé cette institution, en disant qu'il se donnerait lui-même à toutes les âmes comme principe de vie, comme « pain de vie », et que cette action intérieure de la grâce se produirait sous les apparences sacramentelles d'une nourriture. Le Seigneur avait attaché une particulière importance à la foi, c'est-à-dire à la complète soumission de l'intelligence à la parole divine.

« Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera, parce que c'est en lui que Dieu le Père a imprimé son sceau. Ils lui dirent donc : « Que ferons-nous pour faire des œuvres de Dieu ? » Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. »

« Ils lui dirent : « Quel miracle donc faites-vous, afin qu'en le voyant, nous croyions en vous ? Quelle œuvre faites-vous ? Nos pères ont mangé la manne dans le

désert, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. »

« Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Moïse ne vous a point donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. »

« Ils lui dirent donc : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain! » Jésus leur dit : « Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura point faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous m'avez vu, et vous ne me croyez point. Tous ceux que mon Père me donne viendront à moi, et je ne rejetterai point celui qui vient à moi. Car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, la volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de tous ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite tous au dernier jour. La volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle : et je le ressusciterai au dernier jour. »

« Les Juifs murmuraient donc contre lui, parce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel », et ils disaient : « N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment donc celui-ci dit-il : Je suis descendu du ciel? »

« Jésus leur répondit : « Ne murmurez point entre vous! Personne ne peut venir à moi si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a écouté le Père et a voulu apprendre, celui-là vient à moi. Ce n'est pas qu'aucun

homme ait vu le Père, si ce n'est celui qui est de Dieu : celui-là a vu le Père. En vérité je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.

« Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.

« Les Juifs donc disputaient entre eux, en disant : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père, qui m'a envoyé, est vivant, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, non comme la manne que vos pères ont mangée, et ils n'en sont pas moins morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Ce fut en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm qu'il dit ces choses.

« Plusieurs donc de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : « Ce discours est dur; qui pourra l'écouter? »

« Mais Jésus, connaissant en lui-même que ses disciples murmuraient sur ce sujet, leur dit : « Cela vous scandalise-t-il? Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant? C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je

vous ai dites sont esprit et vie. Mais il y en a quelques-uns d'entre vous qui ne croient pas. » Car Jésus savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui le trahirait. Et il disait : « C'est pourquoi je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père. »

« Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : « Et vous, ne voulez-vous point vous éloigner? » Simon-Pierre lui répondit : « A qui irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le le Fils de Dieu! » (Joan., VI, 27-70).

2. Le Christ n'entendait pas parler d'une « chair » dans le sens matériel. Il parlait d'une chair spiritualisée, glorifiée, d'une forme d'existence plus élevée, spirituelle, comme celle qui appartient au corps du Christ dans l'Eucharistie.

Ce que le Seigneur avait annoncé, il l'accomplit la veille de sa passion. « Tandis qu'ils étaient à table, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, « qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » De même, il prit la coupe après le repas, rendit grâces et la leur donna en disant : « Buvez-en tous, car c'est mon « sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu « pour vous et pour un grand nombre, pour la rémission « des péchés. Faites ceci, toutes les fois que vous boirez, « en mémoire de moi. » (Matth., XXVI, 26 ; Marc., XIV, 22; Luc., XXII, 19.)

Depuis lors, la chrétienté a toujours eu la ferme conviction que ces paroles, telles qu'on les lit dans l'Écriture,

exprimaient la vérité, dans le sens que l'a voulu le Christ. Aujourd'hui, en dehors de l'Église catholique, on a dépouillé ces paroles de leur sens, pour les interpréter des façons les plus diverses.

L'apôtre saint Paul voyait dans l'Eucharistie la vraie réception du corps et du sang du Christ. C'est pourquoi il écrit : « Quiconque mange ce pain ou boit le calice du Seigneur indignement est coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve et qu'alors il mange de ce pain et qu'il boive de ce calice ; car celui qui mange ou boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. » (I Cor., XI, 27-29.)

La parole de l'Écriture est vraie. « On ne doit point y toucher. » Inutile d'ergoter. Ce que l'Écriture enseigne, la tradition chrétienne le confirme de la façon la plus formelle. Pour n'accepter point l'enseignement de l'Église, il ne faut pas seulement accuser la sainte Écriture de mensonge, il faut déchirer les livres des Pères et les liturgies apostoliques, anéantir tous les témoignages historiques sur la vie des premiers chrétiens et de l'Église primitive; il faut supprimer les oratoires des catacombes, les églises et les cathédrales des temps postérieurs, Car tous ces monuments historiques attestent la vérité de l'enseignement de l'Écriture. L'Église voit dans ce mystère la source de sa vie : le révoquer en doute, c'est biffer d'un trait toute l'histoire du christianisme.

3. Le Christ a trouvé, pour demeurer parmi nous, un mode de présence, qui dépasse toute intelligence humaine.

Mais le chrétien qui réfléchit peut se demander, du moins, pour quelles raisons la Sagesse divine a établi une telle institution.

Pourquoi la présence du Christ parmi nous? Le Christ a été pour nous durant sa vie « un père et une mère », il n'a pas voulu nous laisser orphelins (Joan., XIV, 18). Il a voulu demeurer avec ceux qu'il aimait. Dieu nous avait été rendu présent dans le Christ, cette présence ne devait pas nous être retirée.

Cependant pourquoi le voile du mystère? La présence du Christ devait être pour nous un exercice continuel de notre foi. La foi consiste à s'appuyer sur Dieu, à s'abandonner à Dieu. Comme l'enfant croit à ses parents, ainsi l'homme doit se soumettre à l'autorité de Dieu.

Cette soumission est mise en pratique, elle se fortifie par l'adoration du très saint Sacrement de l'autel. Lorsque le chrétien s'agenouille à la sainte messe, lorsqu'il frappe dévotement sa poitrine ou s'avance les mains jointes à la table de communion, il dit en quelque sorte : « Grand Dieu, je ne m'en rapporte plus à mes sens, mais à ta parole ; je suis convaincu que ta toute-puissance a uni à l'apparence du pain la présence du Christ, l'Homme-Dieu, parce que tu l'as dit. Je ne vois pas le comment, mais j'ai confiance en toi. Celui qui a donné ses lois à la nature peut aussi enfreindre ces lois exceptionnellement et les faire servir à des fins dignes de lui. C'est là ma conviction; je la confesserai devant le monde entier. »

Mais pourquoi cette apparence si peu imposante? On peut faire la même question à propos de la crèche de Bethléem, à propos du Calvaire. Le Christ a voulu nous en imposer par son humilité, par son anéantissement. L'autel est la continuation de cet abaissement. Quel enseignement, quelle confusion pour nous!

Mais pourquoi la forme du sacrifice? Le sacrifice est l'idée fondamentale, la pensée dominante de tout le christianisme. Le christianisme se résume en un mot : Dieu

s'est donné à nous. Dieu s'est donné à nous sur la croix, il se donnera à nous dans le ciel. Dans l'obscurité de la foi qui doit nous conduire de la croix au ciel, Dieu se donne à moi dans la sainte communion.

Dans son amour, Dieu se sacrifie pour nous; par amour pour Dieu, nous devons nous offrir à lui en sacrifice.

Le Christ met continuellement sous nos yeux le fond et le résumé du christianisme, en perpétuant sur l'autel le sacrifice de la croix, afin que nous comprenions cette leçon et que notre cœur soit pénétré de l'esprit d'amour et de sacrifice, qui nous préparera à notre éternelle union avec Dieu.

Mais pourquoi sous la forme d'un aliment? L'économie du salut que nous possédons dans le christianisme, nous la devons à l'amour incompréhensible de Dieu; si le Dieu infini semble se mettre aux ordres des misérables enfants des hommes, on dirait que la chose principale, c'est nous, qu'il n'est, lui, que l'accessoire, de même que la nourriture est pour celui qui la prend.

En instituant la sainte Eucharistie, le Christ se proposait de se donner pour nous, de se soumettre entièrement à nous. Dans l'éternité Dieu se mettra entièrement à notre service (Luc., XII, 37) et nous trouverons notre bonheur, ou plutôt le bonheur divin, dans la plus intime union avec la Divinité (2 Petr., I, 4).

Voilà pourquoi le Christ a voulu établir une union sans cesse renouvelée de son être avec notre âme. C'est le don de la grâce par le sacrement de l'autel. Comme tous les sacrements, celui-ci a également son signe extérieur qui doit symboliser l'effet de la grâce produit par le sacrement. Ici, c'est la présence et la réception du Christ sous l'apparence d'une nourriture corporelle. Le Christ ne pouvait donc choisir de signe sacramentel plus compréhen-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

sible et plus significatif que celui qu'il a choisi dans la dernière Cène.

C'est en même temps un mémorial du don que le Christ nous a fait de lui-même sur la croix, et tout ensemble un gage du don que Dieu nous fera de lui dans l'éternité.

Le Christ est le divin pêcheur des âmes ; mais s'il veut nous attirer à lui, ce n'est point pour son profit, c'est pour notre salut. Il a donc tressé un filet, il l'a fixé à la croix dans le temps et à son trône dans l'éternité. Il n'a point employé des fils d'or et d'argent ; il s'est lui-même rapproché de chacun de nous pour nous prendre et nous attirer à lui (1 Petr., 1, 18).

Quelle douce consolation pour le chrétien de penser que Jésus descend pour ainsi dire de la croix, afin d'entrer en relation personnelle avec lui et de lui dire : « J'ai pensé à toi, mon enfant ; j'ai versé mon sang pour toi ; je t'ai aimé ; je connais tes souffrances et tes luttes ; je veux te rendre heureux. »

Telle est la signification du très saint mystère de l'autel.

CHAPITRE V

LES SOUFFRANCES EXTÉRIEURES DU CHRIST

1. Le service de Dieu demande des efforts. Ce n'est pas seulement un service de l'esprit, c'est aussi essentiellement un service de l'homme extérieur, de l'homme entier ; il suppose bien des difficultés, bien des fatigues, bien des sacrifices, bien des tribulations. Pour nous montrer quelle armure tout chrétien fidèle doit porter, le Sauveur a souffert dans sa chair (I Petr., IV, 1). Qui veut triompher doit apprendre à souffrir.

Quelles que soient les difficultés que vous rencontriez dans l'accomplissement de vos devoirs, vous pouvez toujours vous dire : « Mon Seigneur et Sauveur a bien plus souffert, et cela non point parce qu'il y était obligé, mais parce qu'il l'a librement voulu. »

Que sont mes souffrances en comparaison de celles de Jésus ?

Considérez votre Sauveur, l'homme de douleurs, lorsqu'il est présenté au peuple : *Ecce homo !* Des pieds à la tête, ce n'est qu'une plaie.

2. Déjà, au moment de son arrestation et tandis qu'il était conduit d'un tribunal à un autre, on l'avait accablé de mauvais traitements de toutes sortes.

Dans la flagellation, il avait été frappé de la façon la plus cruelle.

Quelles atroces douleurs il ressentit dans le couronnement d'épines!

Maintenant il est devant le peuple comme un homme de douleurs!

Et quelles souffrances lui sont encore réservées!

Exténué jusqu'à la mort, il doit traîner sa lourde croix sur ses épaules ensanglantées, accablé par la barbarie des soldats inhumains.

Puis il est cloué sur l'arbre de la croix, et la croix est dressée.

Et voici que, durant de longues heures, le Seigneur reste suspendu au gibet.

Chacun des sens a sa souffrance spéciale : le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe, qui entend les imprécations et les blasphèmes épouvantables; et par-dessus tout la vue, puisque le Seigneur aperçoit sa tendre mère en pleurs.

3. Songeons en outre que l'Homme-Dieu était en pleine possession de sa sensibilité; que cette sensibilité, par suite de la perfection de sa nature, était extrême; que le Seigneur souffrait avec la pleine conscience qu'il épuiserait jusqu'à la lie l'amertume de la souffrance, que durant sa passion il fut privé de toute consolation intérieure.

Pour bien comprendre les souffrances du Christ, rappelons-nous notre propre expérience, nos propres souffrances. Rappelons-nous les heures amères que nous avons vécues nous-mêmes, ou que nous avons observées chez les autres; rappelons-nous les douleurs que nous avons ressenties dans telle ou telle occasion. Celui-là seul qui a souffert lui-même peut comprendre les souffrances du Christ. Nos souffrances et nos douleurs sont relativement

faibles, mais elles peuvent nous aider à mieux pénétrer les souffrances du Sauveur.

Quand nous avons à souffrir, songeons que c'est une gouttelette prise dans la mer des souffrances du Christ. Ces souffrances ont été vraiment humaines.

Faisons sans cesse ce rapprochement, et nous comprendrons notre Sauveur et son amour; nous nous sanctifierons nous et nos misères.

4. La sensualité nous prépare bien des difficultés. La raison corrompue par la sensualité nous en prépare bien plus encore, et nous nous laissons facilement séduire par elle. Notre meilleur remède est dans le support volontaire et dans l'acceptation libre des infirmités corporelles, par amour pour le Christ souffrant.

Au milieu des souffrances et des contradictions, regardez souvent l'image du crucifié, faites-en le sujet de vos méditations ! De la croix jaillissent des consolations que le monde ne saurait donner! Priez!

Ne vous alarmez pas si la maladie ou la désolation vous empêchent de réciter de longues prières. Porter son mal en patience, sous le regard de Dieu et avec soumission à la volonté de Dieu, est une prière infiniment précieuse.

CHAPITRE VI

LES HUMILIATIONS DU CHRIST

1. Le Christ n'a pas seulement souffert dans son corps sacré : les douleurs qu'il dut ressentir comme homme dans les humiliations et les outrages pénétrèrent plus profondément encore dans son âme.

L'homme trouve encore un adoucissement à ses peines, à ses travaux, à ses souffrances, si ces peines ont un résultat palpable, si elles sont accompagnées de gloire et d'honneur. Cette consolation a manqué au Christ Notre-Seigneur.

Jamais ses travaux et ses fatigues ne parurent avoir une compensation dans un succès consolant. Il eut pour tout partage des injures, des calomnies, des interprétations défavorables. S'il prêche, on dit qu'il n'a pas étudié (Joan., VII, 15); s'il répand des bienfaits sur le peuple, on prétend qu'il veut le séduire (Joan., VII, 12); s'il accepte l'invitation de hauts personnages, on le traite de débauché (Matth., XI, 19); s'il opère des miracles, on dit que c'est par la puissance de Satan (Marc., III, 22; Luc., XI, 15); s'il se déclare le Fils de Dieu, on l'accuse de blasphémer Dieu (Joan., X, 36). Partout on l'épie avec des idées préconçues, par un sentiment de haine (Matth., XII, 2; Luc., XI, 16; XIV, 1); les injures les plus infamantes lui sont infligées (Joan., VII, 20; VIII, 48).

On ne lui épargne aucune sorte de calomnie (Joan., VII, 12). Plus il se sacrifie pour le bien du peuple, et plus la haine et l'animosité grandissent; à plusieurs reprises on attente à sa vie.

De quelles railleries et de quel mépris le Seigneur n'est-il pas abreuvé aux heures douloureuses de sa passion! Et cela de la part de toutes les classes de la société (Matth., XXVII, 39; Marc., XV, 31; Luc., XXIII, 35). On le raille comme prophète (Matth., XXVI, 68), comme Fils de Dieu (Matth., XXVII, 43), comme thaumaturge (Luc., XXIII, 35), comme Messie (Marc., XV, 32); on raille sa confiance en Dieu (Matth., XXVII, 43).

2. Le Christ était un homme comme nous; il ressentait les injures comme nous les ressentons. Faites un retour sur vous-même pour mieux comprendre les souffrances du Christ. Seul, celui qui souffre lui-même comprend les souffrances du Seigneur.

Peut-être, parfois, ne vous a-t-on point témoigné l'estime qui vous était due; on vous a négligé, on vous a abandonné, et vous l'avez senti vivement. Que n'a pas dû ressentir le Christ, lui l'Homme-Dieu, lui le Sage et le Juste par excellence, lorsqu'il a été abandonné, renié, trahi par les siens?

Peut-être, parfois, on vous a blâmé à tort, on vous a soupçonné, on vous a tenu pour pire que vous n'êtes, on a porté de faux jugements sur vous : et vous en avez souffert. Quelle dut être la souffrance du Christ lorsque, étant le Juste et le Saint par excellence, il fut enchaîné comme un malfaiteur, comme un voleur, traîné d'un tribunal à un autre, traité comme un criminel par ses juges!

Peut-être, parfois, ne vous a-t-on pas suffisamment apprécié : l'on vous a offensé, et cela vous a été au cœur. Que

dut ressentir le Christ lorsqu'il fut souffleté, meurtri à coups de poing, lorsqu'on lui cracha au visage, et que ces outrages venaient de ceux qu'il avait comblés de bienfaits!

Peut-être, parfois, pour vous abaisser, a-t-on usé de procédés égoïstes : et vous en avez souffert. Que ressentit le Christ lorsqu'il fut, pour de misérables vues politiques, renvoyé de Pilate à Hérode!

Vous êtes profondément peiné quand vous croyez remarquer qu'on vous tient pour peu sage, qu'on ne vous accorde aucune confiance, qu'on vous traite comme un homme borné. Que ressentit le Christ, lui, le Sage par excellence, lui, par qui tout a été fait, lorsque Hérode le revêtit devant sa cour de la robe des fous et le traita comme un insensé!

On vous a accusé parfois d'être méchant, d'être dur; on ne vous a point traité selon votre rang, et vous en avez souffert. Que dut éprouver le Sauveur lorsqu'il fut flagellé de la manière la plus honteuse, comme un vil esclave!

Vous êtes profondément blessé par une raillerie ou une plaisanterie; nul n'est insensible à la raillerie. Et le Christ, à qui le Père céleste a donné la royauté sur tous les peuples, dut endurer la raillerie; on l'a couronné d'épines, on a jeté sur ses épaules ensanglantées un lambeau de pourpre.

Parfois on vous a fait l'injustice de vous préférer quelque autre, on vous a manqué d'égards; c'est bien peu de chose, et cependant vous avez eu de pénibles heures d'angoisse. Que dut ressentir le Sauveur, lorsque lui, l'innocence même, fut mis en parallèle avec Barabbas et qu'on lui préféra un assassin!

Vous vous croyez mal vu, vous pensez que c'en est fait du bonheur de votre vie; peut-être n'est-ce là qu'une

imagination, mais la douleur n'en déchire pas moins votre âme! Que dut éprouver le Christ lorsqu'il fut condamné à la mort la plus ignominieuse !

Parfois je n'ai point rencontré les égards qui me sont dus ; j'étais triste, et on ne m'a pas consolé ; j'étais faible, et on exigeait de moi ce qui excédait mes forces ; j'étais malade, et on me traitait comme un homme bien portant; j'en ai souffert ! Que dut donc éprouver le Christ, lorsque, à bout de forces, fatigué à la mort, on lui mit sans aucun égard l'arbre de la croix sur les épaules, et qu'on l'accabla de coups jusqu'au lieu du supplice. Et là, devant le peuple assemblé, on le crucifia entre deux scélérats.

Voici, ajoutées à tous les maux dont j'ai jamais souffert toutes les douleurs qui ont jamais blessé mon âme. Si je me tiens en esprit au pied du gibet du Calvaire, où est attaché mon Seigneur et Sauveur, que sont tous mes maux, que sont toutes mes douleurs ?

Je dois cependant m'en servir comme d'un exemple pour ressentir ce que le Christ mourant sur la croix a ressenti.

3. Dans la méditation du Christ, vous trouverez la force d'être humble.

Tout reproche fait souffrir, l'innocent plus souvent encore que le coupable. Apprenez à accepter les reproches, à vous laisser dire la vérité, à ne pas vous plaindre quand la blessure est salutaire.

Lorsque les hommes vous affligent par la trahison et le mensonge, méditez pieusement ce que votre Seigneur a souffert.

Cela ne veut point dire qu'il faut tout endurer. Au soldat qui le maltraite, le Sauveur adresse une question qui

est un reproche (Joan., XVIII, 23). Il est des cas où il est permis, où c'est un devoir de manifester sa souffrance.

Dans les contrariétés, nous sommes naturellement enclins à nous abandonner aux sentiments de la susceptibilité et de l'amertume. Comme il en va autrement du Christ! Une seule pensée dominait son cœur : la gloire de son Père céleste. La douleur qu'il éprouvait au milieu de tant d'offenses ne diminuait en rien son amour de Dieu et des hommes.

Tel qui se croit pieux conserve encore le désir de paraître quelque chose aux yeux du prochain et la crainte d'être méprisé et négligé.

Les saints avaient coutume de considérer dans le prochain le bien qu'il tenait de Dieu, et en eux-mêmes ce qui venait de leur propre fonds. Ils en arrivaient ainsi à se regarder comme les plus grands pécheurs (de même qu'un homme affligé estime facilement qu'il n'y a pas sur terre une douleur égale à la sienne). Dès lors, il ne leur était pas difficile de supporter avec un calme chrétien les calomnies et les offenses.

Combien sont dans l'erreur et pensent pouvoir posséder l'humilité chrétienne sans supporter l'humiliation! C'est vouloir arriver au but sans se soumettre aux fatigues de la route.

CHAPITRE VII

LES SOUFFRANCES INTIMES DU CHRIST

1. Aux souffrances causées par les tourments et par l'ignominie s'ajoutent, dans le Christ, les souffrances morales. Il en est parlé dans la sainte Écriture, en particulier au commencement de la passion au jardin des Oliviers, et à la fin de la passion sur la croix.

Au jardin des Oliviers nous voyons le Sauveur abandonné à toute la faiblesse de la nature humaine. La divinité s'est pour ainsi dire retirée, et nous avons sous les yeux un homme plein de crainte et de frayeur (Marc., XIV, 33), de découragement, de répugnance, d'ennui, de dégoût, de désolation et de tristesse (Matth., XXVI, 37-38).

L'attitude extérieure du Seigneur est inquiète et troublée, toute sa nature est dans l'agitation. « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (Matth., XXVI, 38.) « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » (Matth., XXVI, 39, 42.)

La sensibilité est si violemment agitée et la résistance que lui oppose la volonté supérieure est si forte, qu'une sueur coule à terre en gouttes de sang (Luc., XXII, 44).

2. La crainte et la frayeur s'emparèrent du Seigneur parce qu'il voyait la certitude, l'imminence, l'excès des

souffrances de la passion. Toutes ces douleurs, tous ces tourments, tous ces mauvais traitements, toutes ces insultes, se présentèrent clairement devant son âme. Il connut et sentit en quelque sorte la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre, la faiblesse des disciples, les souffrances chez Anne, Caïphe, Pilate, la flagellation et le couronnement d'épines, la condamnation à mort, la crucifixion, la rage concentrée et la malice de ses ennemis. Le dégoût et la satiété étaient augmentés par le souvenir des péchés, de l'ingratitude, de l'indifférence, de l'insensibilité, de l'inertie des hommes.

La tristesse croissait encore à la pensée que cette douloureuse passion serait inutile pour tant d'âmes immortelles. Par suite du profond amour qu'il leur portait, le malheur de chacune de ces âmes causait au Seigneur une douleur infinie.

Il voyait d'avance les douleurs et les sacrifices des âmes qui lui étaient fidèles, la douleur et les larmes de sa très sainte Mère, tout ce que les saints martyrs, les autres saints, les chrétiens vertueux devraient souffrir et endurer pour lui à travers les siècles. Tout cela remplissait son cœur d'une noble compassion.

3. Tous ces tourments, le Sauveur les souffrit volontairement. Il était complètement maître des mouvements de son âme ; si donc son âme fut troublée, c'est qu'il le voulut librement.

Il souffrit dans un profond sentiment d'humilité. Aux yeux des hommes, cette passion était la preuve d'une faiblesse lamentable. L'humilité s'est montrée en ceci que le Sauveur prie dans sa détresse, qu'il prie longtemps, qu'il prie à plusieurs reprises (Matth., xxvi, 39, 42, 44), qu'il se fortifie dans la prière en s'abandonnant à la sainte volonté

de Dieu, qu'il accepte d'être consolé par un ange.

Le Sauveur souffrit par amour pour nous. Il a voulu se rendre semblable à nous dans la faiblesse (le péché seul excepté). Trouvez consolation et force en considérant le Christ dans la faiblesse.

Le Christ a ressenti ses douleurs, il s'est plaint, il fut triste, il a prié : c'est pour nous un enseignement. L'insensibilité n'est pas de la vertu. Pleurez ! Les larmes d'un homme de cœur ne sont jamais une honte ; sentir est l'honneur de l'homme, mais ne succombez pas !

L'abandon et la désolation dont le Sauveur a souffert durant toute sa passion atteignirent leur comble sur la croix. Là, suspendu au gibet, il est secoué par les douleurs les plus effroyables. Toutes les classes d'hommes sont ameutées contre lui. Il n'entend que la raillerie et le blasphème. L'aveuglement et le malheur de tant d'hommes sont présents à son âme ; il voit aussi les souffrances et les sacrifices des âmes fidèles. Cet excès de souffrance torture le Cœur de Jésus jusqu'à lui faire éprouver le sentiment que Dieu l'a abandonné. Le plus malheureux a du moins un recours : il peut dire à Dieu sa détresse dans une prière pleine de consolation. Ce soulagement même est refusé au Cœur de Jésus.

C'est déjà une grande douleur de se voir abandonné par tous les hommes. Mais qu'est-ce en comparaison de la douleur causée par l'abandon de Dieu ?

Cette torture morale de l'abandon complet donne à la douloureuse passion du Sauveur le caractère d'un anéantissement absolu.

4. Par ses souffrances morales, le Christ Notre-Seigneur a voulu être votre modèle. Ne vous étonnez pas s'il est des heures où vous pouvez dire avec le Sauveur : « Main-

tenant mon âme est troublée. » (Joan., XII, 27.) Contemplez votre modèle : vous y trouverez enseignement et consolation.

Ne vous étonnez pas que votre nature se raidisse jusqu'à l'agonie contre la souffrance. Le Christ a lutté pendant trois heures pour prendre sur lui de répéter du fond du cœur : « Que votre volonté soit faite, non la mienne. »

Se plaindre, rechercher la consolation, parler de soi n'est pas un péché, n'est pas une imperfection. Mais il faut le faire comme l'a fait le Christ.

La vie des saints est remplie de semblables désolations ; ils ont connu le dégoût et l'ennui de vivre, ils répugnaient à accomplir la volonté de Dieu. Le grand Apôtre des nations nous dit les angoisses dont il fut accablé au delà de toute mesure, au point qu'il éprouvait le dégoût de la vie (2 Cor., I, 8).

Les heures douloureuses ne sont épargnées à personne. Préparez-vous à ces moments où les difficultés intérieures, la satiété, le dégoût, la répugnance, la tristesse, l'angoisse, pèseront sur vous de tout leur poids.

Alors, n'oubliez point votre Sauveur et l'exemple qu'il vous a donné sur le mont des Oliviers ; n'oubliez pas la plainte désolée que lui arracha l'agonie morale sur la croix. Méditez les sentiments de son divin Cœur. Ne permettez jamais que la désolation intérieure ou le sentiment que vous êtes abandonné du ciel vous détournent des pratiques de vertu auxquelles vous vous sentez porté en vue de Dieu.

Maintenez-vous dans la patience et dans le calme au milieu de tous les troubles extérieurs et intérieurs.

Souffrez les dégoûts et les amertumes en vous montrant reconnaissant de ce qu'il vous est permis de ressembler à votre Sauveur.

Si, dans les moments où vous vous sentez comme abandonné de Dieu, vous pouvez prier, c'est alors surtout, croyez-le, que vous êtes uni à Dieu.

Malgré le découragement que vous éprouvez, soyez viril et souhaitez de souffrir plus encore.

Demeurez toujours convaincu que vos souffrances et vos amertumes sont infiniment peu de chose en comparaison de ce que le Christ a souffert pour vous.

CHAPITRE VIII

ATTITUDE DU CHRIST SOUFFRANT

1. Tous les détails de l'histoire de la passion sont dignes de la considération la plus attentive.

Lorsque Caïphe demanda au Sauveur de s'expliquer sur sa doctrine et sur ses disciples, Jésus reconnut la juridiction du grand-prêtre ; il demanda que des témoins fussent entendus (Joan., XVIII, 21). Sa réponse fut humble et juste, sage et calme.

Quand il reçut un infâme soufflet au visage, il se défendit avec calme et sang-froid pour répondre au reproche d'irrévérence envers le grand-prêtre. Il ne le fit point dans le désir de se défendre, car lorsque les témoins à charge se contredisaient dans leurs faux témoignages, il garda le silence (Matth., XXVI, 63).

Interrogé et adjuré d'une façon solennelle de déclarer s'il est Dieu, le Sauveur répond : « Vous l'avez dit, je le suis (le Fils de Dieu) », et à ce témoignage solennel, il joint la prédiction de sa gloire future.

Là-dessus on s'écrie qu'il mérite la mort ; et, durant la nuit, il est en butte aux outrages et aux mauvais traitements les plus honteux (Matth., XXVI, 67 ; Luc., XXII, 65). Mais il garde le silence.

Il n'a pas un mot de reproche pour Pierre : il se contente de jeter sur lui un regard plein d'amour (Matth., XXVI, 70 ; Marc., XIV, 68 ; Luc., XXII, 57 ; Joan., XVIII, 18).

Le juge lui demande s'il est le Messie : Jésus affirme qu'il l'est et, avec la plus grande douceur, il reproche à ses accusateurs leur incrédulité obstinée ; il leur parle du jugement futur (Luc., XXII, 66).

Il se laisse conduire de tribunal en tribunal : et il se tait.

Devant Pilate, il renonce absolument à toute défense. Il est des cas où il est permis, où c'est même un devoir de vous défendre ; mais plus souvent encore la vertu demande que l'on garde le silence. Le Christ a voulu nous donner un exemple.

Pilate possédait les renseignements nécessaires ; les Juifs connaissaient la nature de leurs accusations. Le Christ était prêt à se soumettre à toutes les souffrances qui le menaçaient. Son silence n'était point le silence de l'impuissance ou de l'orgueil, c'était le silence de la sagesse, de la patience et de l'humilité, de l'amour le plus dévoué envers Dieu et envers nous.

Interrogé sur sa royauté, il se borne à donner en quelques mots l'explication nécessaire (Joan., XVIII, 36).

Devant Hérode, il se renferme dans le silence, dans la réserve la plus stricte. Il ne s'avilit pas devant le monde ; il ne veut pas user de sa sagesse et de sa puissance pour le divertir ; il ne fait rien pour lui plaire et pour s'attirer sa faveur.

En d'autres circonstances où il s'agit du salut des âmes, Jésus a des prévenances aimables, il enseigne, il opère même des miracles.

2. Le Seigneur supporte avec une patience toute céleste,

et en tenant son esprit élevé vers Dieu, le supplice douloureux et infamant de la flagellation. Il se tord sous la douleur, mais dans son cœur il n'y a pas un sentiment d'amertume contre ses bourreaux.

Puis on le livre au caprice des bourreaux en attendant la continuation du procès. Les soldats se permettent, en guise de jeu, les plus horribles traitements.

C'était pour eux un jeu de le couronner d'épines et de le traiter avec le plus amer mépris. Mais quelle affreuse plaisanterie, quelle souffrance indicible ! Et cependant il supporta tout avec la plus grande résignation, sans élever la moindre plainte.

A différentes reprises et solennellement, Pilate proclame l'innocence du Christ. Et cependant il le condamne au supplice douloureux et infâme de la croix. Le Sauveur a la conscience de son innocence et de sa sainteté divine ; mais il attend avec résignation sa condamnation par respect pour la volonté de son Père céleste et en vue du salut du monde.

Torturé, exténué jusqu'à la mort, il est chargé du bois pesant de la croix. Il supporte encore en silence un traitement si barbare.

« Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et combien me tarde-t-il qu'il s'accomplisse ! » (Luc., XII, 50.) Ces paroles peignent les sentiments avec lesquels le Christ embrasse sa croix, ce résumé de toutes les peines et de toutes les hontes.

Il traverse comme un malfaiteur la foule curieuse, sans pitié, sarcastique. Quelle honte, quelle douleur, quelle angoisse mortelle !

Ce nouveau tourment, il l'endure avec le plus grand empressement. La croix pèse sur lui jusqu'à le jeter à terre, mais elle ne change rien aux divins sentiments de son cœur.

Enfin, il s'étend volontairement sur la croix ; il obéit et présente ses mains et ses pieds pour le crucifiement ! Après tant d'horribles douleurs, il n'a qu'une parole pour ses bourreaux : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc., XXIII, 34.)

Attaché à la croix, souffrant d'inexprimables tortures, exposé aux railleries des assistants, il conserve jusqu'au bout les nobles sentiments de son cœur. Au larron repentant il promet le paradis. Il s'inquiète de sa très sainte Mère et de ses disciples. Il n'a que de la compassion et des prières pour ses bourreaux.

3. Il fut aimable à toutes les heures de sa vie : il le fut, enfant, sur les bras de sa Mère ; il le fut lorsque, sur la montagne, il disait à la foule : « Bienheureux les pauvres et ceux qui souffrent » ; il le fut, lorsqu'il pleurait avec les affligés. Mais jamais il ne fut aussi aimable que lorsque, suspendu sur l'arbre de la croix entre le ciel et la terre, accablé de douleurs, il trouva dans son cœur la force d'élever ses yeux au ciel, et, s'oubliant lui-même, de crier à son Père : « Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. »

Avec un calme majestueux il dit la parole du prêtre, du sacrificateur : « Tout est consommé ! » Aucune souffrance, aucune infamie, aucune ingratitude, aucun sentiment de son délaissement ne put ébranler son abandon à Dieu, son obéissance, son amour. Il mourut parce qu'il voulait mourir par amour pour Dieu et pour les hommes. « Père, je remets mon âme entre vos mains. »

CHAPITRE IX

POURQUOI LE CHRIST A-T-IL VOULU SOUFFRIR ?

1. Jetez un regard sur la vie du Christ ! Que voyez-vous extérieurement ? L'obscurité, l'abandon, l'humiliation, le travail et les fatigues, tout d'abord le travail ordinaire, puis le travail de sa vocation comme Messie. Vous voyez des fatigues et des souffrances de toute sorte, depuis les plus faibles épreuves jusqu'aux amertumes sans exemple, la persécution et la diffamation, jusqu'au comble de la honte sur le gibet de la croix, l'insuccès, le mépris, la raillerie du monde, la désolation jusqu'au sentiment de l'abandon de Dieu. La vie du Christ est l'anéantissement de l'Homme-Dieu. Voilà les dehors ; telles sont les apparences !

Que signifie cela ? Quel est le sens caché ici ? Pourquoi le Christ a-t-il voulu endurer toutes ces choses ?

Premièrement parce que Dieu a voulu, dans le Christ, manifester à l'intelligence humaine son amour, c'est-à-dire son amour surnaturel.

Dieu n'a pas voulu seulement nous dispenser des bienfaits dans l'ordre naturel : par un décret incompréhensible il a voulu se donner lui-même à nous pour nous rendre divinement heureux. Mais nous, enfants des hommes,

aux idées terrestres, que comprenons-nous par « divine béatitude » ? Il fallait que l'amour infini, qui est le principe de cette promesse, nous fût dévoilé, qu'il fût rendu sensible à notre pauvre cœur humain. Voilà pourquoi Dieu nous a parlé le langage très intelligible de l'amour. Et ce langage c'est le sacrifice douloureux. L'amour se reconnaît surtout dans le sacrifice. Par le monde visible, Dieu veut donner à notre esprit une idée de sa perfection extérieure : il se sert des soleils et des astres pour écrire en grands caractères dans l'espace et dans le temps. Par le Christ notre regard pénètre jusque dans l'intérieur de la Divinité, nous découvrons ainsi la réalisation d'un libre dessein dicté par l'amour infini. Ici, Dieu écrit en caractères sanglants, dans l'humiliation et la douleur, librement acceptées pour nous. Quand nous contemplons la passion du Christ, la parole qui monte de notre cœur à nos lèvres est celle-ci : « Dieu veut être tout pour nous ! »

2. Le Christ veut en second lieu nous montrer par son exemple que, dans nos sentiments et dans nos actes, nous devons nous anéantir nous-mêmes pour nous retrouver en Dieu. Le Sauveur ne s'est jamais recherché lui-même, il n'a jamais recherché ni ses intérêts terrestres, ni sa gloire personnelle, ni son avantage temporel. Il a tout sacrifié avec le plus parfait désintéressement. Sans danger et sans préjudice, il aurait pu choisir la voie de la gloire et du bien-être d'ici-bas. Mais, pour nous, il a supporté les dernières extrémités de la honte et de la douleur, afin de nous enseigner clairement que la voie du renoncement, de la patience, de l'humilité, est l'unique voie qui nous conduit à notre salut.

En troisième lieu le Christ veut, par sa passion, faire pénétrer les vérités éternelles dans notre cœur trop dur et

trop attaché aux choses terrestres. Voilà pourquoi il nous excite tout d'abord à une sainte compassion. Il nous dispose ainsi à nous détourner du monde, de ses biens et de ses divertissements. Il nous montre d'une façon saisissante ce qu'est le péché, l'enfer, le ciel.

En quatrième lieu, par sa douloureuse passion, le Christ a voulu ranimer et fortifier notre courage. Si Dieu a tant fait pour nous, comment douter qu'il soit prêt à nous assister de sa grâce dans nos nécessités et nos besoins ?

CHAPITRE X

L'ÉCOLE DU CŒUR

1. L'école du Crucifié est l'école des plus nobles sentiments du cœur.

La formation du cœur est plus importante que l'éducation de l'intelligence. La raison est naturellement pure et limpide ; mais les tempêtes du cœur menacent de la troubler.

Le cœur persuade l'intelligence plus aisément que l'intelligence ne persuade le cœur.

Imprimez donc en votre propre cœur le cœur du Sauveur ; en mourant ainsi, vous vivrez éternellement.

Apprenez du Christ souffrant à ne pas vous laisser dominer dans vos souffrances et vos difficultés par le sentiment de la contrainte, mais par un libre dévouement.

Ce zèle, cet empressement, se révèlent dans le Christ souffrant. Le Sauveur se rend librement au jardin de Gethsémani, bien qu'il sache le plan concerté par ses ennemis. Volontairement il reçoit le baiser du traître et se fait connaître à ses ennemis. Toujours il aurait pu, par une prière efficace, détourner de lui la souffrance ; il ne l'a point voulu. Aux Juifs que sa parole avait prosternés à terre, il ordonne de se relever. Volontairement il

se livre au bon plaisir et à la cruauté de ses ennemis. A chaque instant il pouvait recourir à sa toute-puissance ; il aurait pu démontrer son innocence, confondre ses ennemis et ses accusateurs. Il ne l'a point voulu.

Ce zèle, cet empressement se révèlent dans toute sa conduite. Il suit les soldats qui l'entraînent, il obéit à ses juges, il s'abandonne sans résistance à la flagellation, au couronnement d'épines ; au lieu du supplice, sur l'ordre des bourreaux, il dépouille ses vêtements, il présente ses mains et ses pieds pour le crucifiement.

2. Que le Christ souffrant vous apprenne à conserver vivant, dans toutes vos adversités, le sentiment de l'obéissance aux volontés du Père céleste, à ses désirs, aux dispositions de sa providence.

Vous pouvez, vous devez même vous occuper de votre prospérité matérielle, du succès, de votre condition dans le monde, de votre honneur, de votre bonne réputation ; tout cela est dans la nature des choses voulues par Dieu. Mais tout cela doit être selon la volonté divine.

Si vous éprouvez un malheur, si vous vous heurtez à des difficultés, si la calomnie vous atteint, vous souffrez ; cela n'est pas le péché, ce n'est pas une imperfection, alors même qu'il vous semble que vous êtes abandonné de Dieu. Le Père céleste considérait avec une satisfaction infinie l'Homme-Dieu plongé dans l'abîme des douleurs. Mais ce qu'il faut en toute rencontre, c'est vous attacher fermement à la très sainte volonté de Dieu. « Non pas *ma* volonté, mais la *vôtre*. » Alors même que le malheur vous accable et vous broie, vous n'êtes pas encore un esclave cloué sur le gibet, comme l'était votre Seigneur et Sauveur ; dites avec lui : « Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

Nulle parole n'est aussi facile à prononcer ; il n'en est pas qu'on répète aussi souvent, et aucune n'est si difficilement dite de tout cœur et en toute vérité ; aucune n'est si rarement traduite dans les actes que cette parole : « Père, que votre volonté soit faite ! »

3. Que le Christ souffrant vous apprenne à conserver toujours les sentiments courageux et la grandeur d'âme. Pensez tous les jours à la douloureuse passion du Christ, non pour remplir votre cœur d'une douce consolation, mais pour vous retremper dans l'esprit de sacrifice.

Lorsque nous voyons souffrir ceux qui nous sont supérieurs, notre douleur en paraît diminuée. Mais lorsque nous voyons le Très-Haut souffrir plus que nous, la douleur est la bienvenue, elle est reçue en amie.

Le courage, c'est la volonté prête à endurer des fatigues et des dangers, lorsque Dieu l'ordonne ou le désire. La grandeur d'âme est le courage s'adonnant avec le plus grand empressement à la pratique des grandes et nobles vertus.

Cette disposition du cœur nous fait passer facilement au-dessus des petites inégalités et des difficultés du chemin de la vertu ; elle nous donne la force nécessaire pour marcher avec une généreuse constance dans la voie de la perfection ; elle nous donne l'énergie afin d'affronter avec une résolution virile les plus grandes difficultés et les plus grands sacrifices.

4. Apprenez du Christ souffrant à ne pas lésiner quand il s'agit du saint amour. Pour satisfaire à la justice divine outragée par le péché, il aurait suffi que la personne divine se fût unie à quelque nature angélique. Mais, par amour pour nous, le Rédempteur a voulu revêtir

l'humaine nature. Alors même il aurait pu passer sa vie d'ici-bas dans les joies et les honneurs. Mais il a voulu nous prouver, par le sacrifice, combien Dieu nous aime. Une goutte de sang suffisait. Mais la révélation de l'amour divin devait être complète ; et le Seigneur a voulu nous donner un modèle achevé de l'abandon le plus généreux, d'une entière immolation à Dieu.

Tel est l'amour du Sauveur ; et c'est lui qui inspire à nos cœurs l'enthousiasme du sacrifice.

Le sacrifice et la souffrance sont l'expiation de vos péchés. Ils sont une leçon et un encouragement sur le chemin de la plus haute perfection. Mais ils sont aussi le moyen de témoigner votre amour à votre Sauveur.

L'amour s'efforce de se rendre semblable à l'objet aimé. En s'attachant au divin Crucifié, des multitudes d'âmes ont, malgré leur faiblesse, connu l'enthousiasme du sacrifice. Elles ont dit avec l'apôtre saint Paul : « Rendons grâces à Dieu, qui nous a donné, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, la victoire ; ainsi, mes chers frères, demeurez fermes et inébranlables et travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sachant que votre travail ne sera pas sans récompense dans le Seigneur. » (1 Cor., xv, 57-58.)

CHAPITRE XI

L'AMOUR DES ENNEMIS

1. Sur la croix, le Seigneur a prononcé cette parole : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Telle a toujours été la disposition de son cœur en face de l'hostilité de ce peuple ingrat.

Il est facile d'aimer des amis ; mais aimer ses ennemis est chose difficile. L'amitié suppose la conformité des sentiments ; elle unit dans une bienveillance mutuelle, et produit une certaine égalité. Il est permis d'avoir des amis et de les aimer plus que d'autres personnes. C'est même un grand bonheur d'avoir de véritables amis. Dans un certain sens tous les chrétiens doivent être amis en Jésus-Christ.

Un ennemi est celui qui hait et qui cherche à nuire. Le Christ nous fait ce commandement : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. » (Matth., v, 44.) Et lui-même combien n'a-t-il pas aimé ses ennemis !

Il n'est pas très difficile de pardonner à un ennemi que l'on a d'abord offensé, ou qui se repent de ce qu'il a fait, ou qui implore le pardon, ou qui est plus fort que nous.

Mais il est difficile d'aimer un ennemi que nous avons comblé de bienfaits, qui persiste à nous offenser, bien que nous ayons la puissance de le réduire à néant.

2. Notre ennemi est une créature, une image de Dieu. On honore l'image d'un roi, qu'elle soit d'or ou de plomb : l'image de Dieu mérite d'être honorée, qu'elle soit dans un homme pervers ou dans un homme de bien.

Haïssez les fautes qui sont l'œuvre du méchant ; aimez l'homme qui est l'œuvre de Dieu. Songez que les méchants sont des instruments dans la main de Dieu, tout comme la sangsue dans la main du médecin.

Montrez que vous aimez vos ennemis en renonçant à vous venger, en les excusant le plus possible, en priant pour eux, en leur pardonnant du fond du cœur. « Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas vos péchés. » (Matth., VI, 15.) Voilà pourquoi nous disons dans l'Oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Le pardon doit être sans réserve (Matth., XVIII, 22).

L'empereur Marc-Aurèle s'entretenait des chrétiens avec un officier et les dépeignait comme des fous. L'officier approuvait : « Ils prient pour leurs bourreaux, dit-il. — Alors je rétracte mon jugement, reprit l'empereur; leur religion est donc sainte et divine. »

CHAPITRE XII

TOMBER ET SE RELEVER

1. Si, dans l'imitation de Notre-Seigneur, vous trébuchez, ne vous découragez pas; repentez-vous et relevez-vous.

En plusieurs circonstances, Pierre avait été distingué par le Seigneur, qui l'honorait d'une particulière intimité. Dans l'ardeur de son zèle, il voulut savoir ce que devenait son Seigneur et Maître. Spontanément et sans réfléchir il se jeta dans le danger; par une présomptueuse confiance en lui-même, il se croyait incapable d'une infidélité. En outre, il avait négligé de prier, malgré le conseil que le Sauveur lui avait donné plusieurs fois en cette même soirée. Qu'arriva-t-il?

Il renie hautement son Maître. Par une misérable lâcheté, il ment, il fait de faux serments. Et celui qu'il affirme ne point connaître, quel est-il? C'est son meilleur ami et son bienfaiteur; c'est son Maître, son Seigneur et son Dieu, dont il a si souvent et solennellement confessé la divinité. Et devant qui le renie-t-il? Devant des serviteurs et des servantes, devant des gens sans aveu. Comment ne pas trembler en voyant le peu de confiance que mérite la pauvre nature humaine!

La chute de Pierre dut causer au Christ une douleur inexprimable. Un de ses Apôtres le vend et le trahit ; les autres l'abandonnent ; et maintenant c'est Pierre qui le renie, qui affirme par serments ne l'avoir jamais connu !

2. Pierre savait ce qu'il faisait, et cependant le Seigneur lui a pardonné ! C'est le Sauveur qui fait les avances. Jésus, dont le calme céleste ne s'est pas démenti, se tourne du côté où se trouve Pierre et jette sur lui un regard. Dans quel but ? Est-ce un regard de châtiment, de damnation, de reproche ? Non, c'est un regard de douleur et d'amour, de grâce et de miséricorde !

Que fera Pierre ? Nul ne désespère plus facilement qu'un chrétien, qui, après avoir reçu tant de grâces, commet une telle faute.

Mais Pierre fut humble ; il permit à la grâce d'agir sur son âme. Il ne trouve pas de parole d'excuse. Il sort et il pleure amèrement. C'est la grâce qui, des plus grands pécheurs, fait de grands saints.

Le Sauveur n'a point gardé rancune à son Apôtre. Pierre n'oublia jamais son péché ; il fit de son œuvre apostolique une vie de pénitence continuelle.

CHAPITRE XIII

L'UNION AVEC LE CHRIST SOUFFRANT

1. Le Christ marche devant nous dans la voie des tribulations, des humiliations et des privations, et il nous dit avec amour : « Suivez-moi ! »

Mener une vie facile, sensuelle, suivre jusqu'à la limite du possible ses inclinations les moins nobles, et prétendre qu'on est chrétien, c'est un mensonge. Pour s'unir au Christ souffrant, il faut la mortification et la prière.

La mortification sans la prière ne sert de rien, mais la prière sans la mortification ne sert pas davantage. La prière et la mortification sont deux sœurs inséparables. Si vous délaissez l'une, l'autre vous délaisse également. On ne peut vivre avec le Christ sans mourir continuellement.

Vous voulez être un chrétien, et un chrétien parfait, et, pas plus que le monde, vous ne voulez souffrir. Vous voulez être pauvre avec Jésus, et votre cœur reste attaché à l'argent. Vous voulez être méprisé avec Jésus, et vous prétendez à des honneurs qui ne vous appartiennent pas, et vous vous laissez aigrir par la moindre offense. Vous voulez souffrir avec Jésus, et vous vous sentez malheureux si vous n'avez pas toutes vos aises. Vous voulez être pieux tout en restant l'ennemi de la croix du Christ.

Il n'y a pas de véritable union avec le Christ en dehors de la voie du renoncement complet à soi-même. Que de chrétiens le pensent et le disent ! Et dès que se présente une mortification ou une occasion de souffrir, ils trouvent mille prétextes. Ils fuient la privation, l'obéissance, l'obscurité, toute apparence d'infériorité ou de dépendance. Toute leur piété menteuse va à leur donner l'apparence de la science, de la supériorité, du crédit auprès des personnages haut placés, et d'autres privilèges.

A quoi sert le vernis de la piété si la vanité et l'amour-propre gouvernent l'âme ?

Tant que nous conservons le désir d'être connus, aimés et estimés des hommes, nous empêchons que notre vie soit cachée avec le Christ en Dieu (Coloss., III, 3).

Il est plus facile de se laisser couper la tête une fois pour le Christ que de se faire continuellement violence durant une longue vie, pour combattre toute inclination qui n'est pas conforme au Sauveur crucifié.

2. Une âme vraiment chrétienne souffre simplement ce qu'il plaît à Dieu, sans s'apitoyer sur elle-même, sans s'attarder à ses souffrances ou chercher une consolation temporelle. Elle est contente pourvu que la volonté de Dieu se fasse.

Vous ne pouvez goûter combien le Seigneur est doux avant d'avoir savouré l'amertume de sa croix !

Aimez surtout la croix que Dieu vous envoie sans votre participation. Dieu sait mieux que vous ce qui vous est utile.

Une parcelle de la croix vaut mieux que tous les livres de prières. Il vaut mieux souffrir une journée avec patience et dans la soumission à Dieu que d'accomplir des bonnes œuvres durant cent ans.

La vertu n'exige point que, dans les croix et les souffrances, vous éprouviez des consolations sensibles et que vous répandiez les larmes d'une douce émotion.

La répugnance de la nature à s'unir au Christ souffrant n'est pas une imperfection. On prend une médecine amère, encore que l'amertume répugne. On se soumet à une opération douloureuse tout en ne dissimulant point la douleur qu'elle cause.

Si, dans votre union avec le Christ, vous n'êtes pas satisfait de vous parce qu'il vous échappe des imperfections, ne vous découragez point. Dieu permet toujours des imperfections ; rien ne vous serait plus dangereux que de vous croire digne de louange pour la manière dont vous souffrez.

CHAPITRE XIV

LA MÈRE DES DOULEURS

1. Marie, la Mère de Dieu, nous offre un modèle de l'union la plus intime avec le Christ souffrant.

Pénétrée d'une sainte compassion, elle suivit le Seigneur jusque sous la croix (Joan., XIX, 26). Elle voulut, autant qu'il lui était possible, participer aux souffrances et aux humiliations de son Fils bien-aimé.

Qui comprendra ce que Marie a souffert? Jamais fils n'a été aimé comme Jésus, le Fils de Marie. Et jamais cœur de mère ne ressentit un amour plus profond, plus fort et, par suite, une douleur plus vive que le cœur de Marie, la Mère de Jésus.

Le drame horrible se passa tout entier sous les yeux de la Mère ; elle vit tout : la croix, les clous, les blessures. Elle entendit les coups de marteau, les malédictions et les imprécations lancées contre son Fils innocent, ses soupirs et ses plaintes.

Comme le cri de Jésus se plaignant d'être abandonné de son Dieu dut lui fendre l'âme ! Les yeux baignés de larmes, mais sans découragement, elle s'approcha de la croix et put apercevoir le visage de son Fils mourant.

Tout cela, Marie le souffrit volontairement ; son amour

seul l'avait poussée à être personnellement présente à la mort de Jésus. Malgré les injures et les paroles railleuses des assistants, elle resta jusqu'à la fin courageusement et intrépidement. Elle voulut avoir une part aux souffrances et à l'ignominie de son Fils. Elle ne voulut pas être mieux traitée que son divin Fils.

2. Souffrons, nous aussi, comme Marie a souffert. Que la foi chrétienne fasse comprendre à notre âme la valeur de la croix. Avec une humilité sincère, sachons nous oublier nous-mêmes quand l'intérêt du Christ le demande. Que le désir de plaire aux hommes, que le respect humain, ne nous empêchent jamais de prendre ouvertement parti pour le divin Crucifié, qu'ils ne nous fassent jamais renier les principes du Sauveur. Ne perdons jamais courage en présence de la persécution que souffre l'Église du Christ; ne nous laissons point déconcerter par les triomphes apparents de l'impiété. Dans la tempête, demeurons fermes au pied de la croix.

En toute occasion, Marie répéta toujours dans son cœur la parole : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » (Luc., I, 38.) Quoi qu'il arrive, que notre cœur demeure attaché à la volonté de Dieu.

3. Tant que les chrétiens qui aiment Dieu regarderont la croix, la dévotion à la Mère de Dieu ne saurait disparaître. Comment aimer Jésus de tout son cœur et ne pas honorer sa très sainte Mère? La Mère de Dieu au pied de la croix n'est-elle pas le refuge de tous les affligés? Là, que de cœurs oppressés ont été consolés! que de larmes ont été séchées!

CHAPITRE XV

LE SACRIFICE DE LA CROIX

1. Après être demeuré près de trois heures attaché à la croix, le Seigneur subit le dernier assaut de la mort, accepta la mort elle-même, cette suprême nécessité de notre nature. « Tout est accompli » (Joan., XIX, 30); c'est-à-dire : Les souffrances m'ont épuisé jusqu'à la mort, la tâche de ma vie est remplie suivant la volonté de Dieu; la justice est satisfaite; le péché est effacé; et maintenant je meurs.

Il souffrit l'agonie et soutint le douloureux combat comme l'un d'entre nous. « Père, je remets mon âme entre vos mains. » (Luc., XXIII, 46.) Humblement, avec confiance, il remit sa vie entre les mains de son Père. Il semble dur que le Père ait laissé son Fils sur la croix dans les angoisses de la mort, qu'il lui ait retiré toute consolation. Malgré cette dureté apparente, le Christ n'hésite pas, à cet instant le plus pénible de tous, à se confier à son Père.

Et maintenant, c'est l'agonie terrible et amère. La tête s'affaisse sur la poitrine; le Seigneur jette un profond soupir et rend l'âme.

Il mourut avec parfaite connaissance de cause et libre-

ment (Joan., x, 18). Son cœur était pénétré du sentiment de l'obéissance (Philip., II, 8).

La lance ouvrit le côté du Christ déjà mort ; c'était là le sacrifice de la dernière goutte de sang, le déchirement du cœur, siège proprement dit de la vie, du cœur qui est si étroitement lié aux sentiments de l'homme.

De même qu'Eve sortit du côté d'Adam endormi, de même la nouvelle Eve, l'Église, sortit du côté du Christ, avec ses deux principaux sacrements, le baptême et l'Eucharistie (symbolisés par l'eau et le sang).

Et maintenant nous avons devant nous la croix, et sur la croix le Christ mort !

2. La croix du Christ, c'est la confirmation et la démonstration de toutes les grandes vérités de la religion.

La croix du Christ, c'est le grand phare qui éclaire au milieu des tempêtes et des ténèbres ; elle illumine d'un jour nouveau tout ce que la raison nous apprend de Dieu ; elle nous révèle l'incompréhensible dessein de Dieu qui a bien voulu attirer sur son cœur les pauvres enfants des hommes.

La croix du Christ, c'est un guide sûr : elle nous empêche de nous égarer dans les faux chemins ; elle nous indique la vraie voie qui doit nous mener à notre but.

La croix du Christ, c'est la chaire du haut de laquelle le Maître nous instruit ; car, là, il nous apprend ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter.

La croix du Christ, c'est l'emblème de ce que doit être le chrétien : il faut au chrétien un caractère solide et droit ; un chrétien doit porter le Christ.

La croix du Christ, c'est le gage que tout sacrifice de soi-même en vue de Dieu est devant Dieu d'un prix infini. Plus on est près de la croix, plus on plaît à Dieu.

La croix du Christ, c'est votre soutien et votre appui. Tous les autres appuis vous manqueront un jour ; en dehors de la croix il n'est rien sur quoi vous puissiez vous confier si vous voulez demeurer en Dieu.

La croix du Christ, ce signe de la honte, ce pilori des pires malfaiteurs, est l'objet d'un amour enthousiaste. Le fruit le plus noble et le plus précieux que notre cœur doive au christianisme, c'est l'amour de la croix. Supporter avec un orgueilleux stoïcisme ce qui blesse la nature et les sens, des philosophes païens ont pu le faire. Mais rechercher la croix, en sentir le poids écrasant, et cependant l'aimer, en remercier Dieu, s'en réjouir, seuls les disciples du Christ peuvent le faire.

3. Que signifie la croix placée sur notre route ? Elle répète au voyageur qui passe la grande parole de vérité : « Le Seigneur a payé votre dette. »

Elle répète au voyageur qui passe la grande parole de consolation : « Votre croix vous mènera au ciel. »

Depuis que mon Dieu a expié sur la croix, toute souffrance m'est adoucie : je la porterai donc sans découragement, et elle me portera au ciel.

« Le Christ est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux. » (2 Cor., v, 15.)

Des hommes pieux eurent soin de préparer au Seigneur une sépulture honorable. Avec un saint respect ils descendirent de la croix le corps du Sauveur et le déposèrent entre les bras de sa Mère. Quelle fut la douleur de cette Mère ! Quels furent les sentiments de son amour en contemplant le corps sacré de son Fils bien-aimé et les traces de la passion ! Combien d'âmes attristées ont été consolées par la douleur de Marie !

Puis on prépara le corps pour l'ensevelir selon la coutume juive (Marc., xv, 46 ; Joan., xix, 40 ; xx, 7 ; Act., ix, 37). Ensuite vint la mise au tombeau (Matth., xxvii, 57). Le Christ était donc véritablement mort ; il reposait dans la tombe.

Au moment de sa mort, l'âme du Christ apparut aux enfers ; on appelait ainsi le séjour de tous ceux qui étaient morts dans la grâce de Dieu. Ces âmes devaient être les premières à reconnaître la puissance et la gloire de la Rédemption.

CHAPITRE XVI

L'AUTEL

1. Si la ferme croyance à la mort rédemptrice du Christ sur la croix s'est maintenue vivante parmi les catholiques, c'est surtout au saint sacrifice de la messe qu'on le doit.

Pour comprendre la messe, il ne faut pas se contenter d'être simple spectateur. Assister à la sainte messe sans attention intérieure, c'est renoncer à pénétrer le sens d'un chef-d'œuvre divin.

La sainte messe est essentiellement un sacrifice. Un sacrifice, qu'est-ce que cela signifie?

Partout où il a existé un culte religieux, il a eu pour premier but l'adoration de Dieu. Et chez tous les peuples, c'est le sacrifice qui a le plus excellemment exprimé cette adoration.

L'idée fondamentale du sacrifice est l'offrande, l'immolation, la destruction d'une chose précieuse en l'honneur de Dieu. Par cet acte religieux, l'humanité veut symboliquement confesser qu'elle appartient à Dieu avec tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a, et qu'elle est prête à offrir à Dieu tout ce qu'elle possède.

Si donc tous les peuples, les plus grossiers comme les plus civilisés de l'ancien temps et des temps modernes,

ont vu instinctivement dans le sacrifice l'hommage le mieux approprié à la Divinité, la forme d'une adoration exclusivement réservée à la Divinité, si Dieu lui-même a établi et prescrit des sacrifices dans la religion mosaïque, il est évident que l'idée de sacrifice ne peut rester étrangère au christianisme.

Dans le christianisme nous avons le grand, l'unique, le parfait sacrifice de la croix; ici, la rançon des péchés du monde est complètement payée.

2. Mais le Christ a voulu étendre à tous les temps et à tous les peuples le bienfait de sa présence à la fois humaine et divine. Il a voulu nous prouver d'une manière sensible combien infini était son amour pour les hommes; il a voulu demeurer visiblement au milieu d'eux comme leur Rédempteur, il a voulu s'unir aussi étroitement que possible à nos âmes qui lui sont si chères, pour les préparer ainsi à jouir un jour de Dieu dans l'éternité.

Le Christ a couronné sa vie rédemptrice par le sacrifice de la croix. Sa présence parmi nous ne répondrait pas pleinement à la réalité, si le sacrifice de la croix n'avait point lui-même sa prolongation réelle dans tous les temps.

Il y a dans tout cœur humain un instinct naturel qui le pousse à offrir personnellement à Dieu sa dévotion et l'hommage de soi-même sous la forme du sacrifice.

De nous-mêmes nous ne sommes rien; tout ce que nous sommes, nous le sommes par le sacrifice du Calvaire. Il faut donc aller au Christ, au Christ offrant son sacrifice; il faut nous unir non seulement intérieurement, mais aussi extérieurement, de même que toute la religion de Jésus est intérieure en même temps qu'extérieure, parce qu'elle n'est pas seulement une religion divine, mais une religion humaine.

C'est pourquoi, conformément à toute l'économie chrétienne du salut, la Providence de Dieu et son amour nous ont assuré la continuation visible du sacrifice du Calvaire, comme l'avait annoncé le prophète Malachie (1, 11).

3. Le Christ qui s'est offert sur la croix continue à s'immoler pour nous sur l'autel, tout près de nous, sous nos yeux.

Le saint sacrifice de la messe n'est pas un sacrifice nouveau, un sacrifice dont l'efficacité dépasse celui de la croix, un sacrifice indépendant de celui du Calvaire : c'est la rénovation réelle et l'application du sacrifice unique de la croix.

Dans le saint sacrifice de la messe se révèle tout ce que Dieu a fait pour les hommes, tout ce que l'humanité doit être pour Dieu et tout ce que l'humanité doit devenir.

Cette oblation de l'obéissance, par laquelle le Christ s'est offert sur la croix, comprend aussi l'acte d'amour qui l'a fait se donner en nourriture à ses disciples dans la sainte Cène: elle comprend aussi les mystères de l'autel chrétien.

Le prêtre, qui tient la place du Christ, accomplit un acte de la plus solennelle adoration, en faisant ce que le Christ a fait, en même temps qu'il ordonnait de le faire continuellement en mémoire de lui : « Faites ceci en mémoire de moi. » Le prêtre visible ne forme pour ainsi dire qu'une seule personne avec notre prêtre invisible, quand il prononce les paroles sacrées : « Ceci est mon corps — ceci est mon sang, qui a été répandu pour vous. »

Le Christ nous devient présent. Il est le même Homme-Dieu qui s'est offert sur la croix sous la forme de sa nature humaine, et qui renouvelle ici son sacrifice sous une forme étrangère, sous la forme sacramentelle.

4. Sur la croix, le Christ s'est offert en souffrant la mort, mort constatée par la séparation de son précieux sang et de son corps sacré. Cette séparation du corps et du sang se manifeste dans le saint sacrifice de la messe, sous les apparences distinctes du pain et du vin.

Sur la croix, le Christ a accompli son sacrifice en subissant les suprêmes humiliations. L'oblation que le Christ glorifié dans le ciel fait lui-même sous l'humble apparence d'un aliment représente l'anéantissement de la croix.

Sur la croix, le Christ s'est offert pour moi, il s'est donné pour moi, il m'a donné la vie par sa mort. Sous la forme d'un aliment, le sacrement a tous les caractères d'un repas sacrificatoire, qui me rappelle que Dieu m'a aimé dans le Christ, qu'il s'est donné pour moi, qu'il s'est subordonné à mon salut.

Ainsi, la célébration de la sainte Eucharistie est un vrai sacrifice, une rénovation non sanglante du sacrifice de la croix. L'Église du Christ doit donc attacher le plus grand prix à l'assistance à la sainte messe.

Toutes les fois que vous assistez à la sainte messe, votre Sauveur se rapproche de vous. Il pense à vous, il vous invite. Ne laissez point passer l'occasion de recevoir ses bienfaits. Rappelez-vous comment Zachée fut récompensé de son empressement.

CHAPITRE XVII

L'ÉGLISE DU CRUCIFIÉ

1. Dans toute son histoire à travers les siècles, l'Église du Christ se reconnaît à un caractère distinctif : elle a été fondée par le divin Crucifié, et elle porte le sceau de son fondateur. A peine née, elle se voit, comme son fondateur, en butte à de sanglantes persécutions. La forme extérieure de ces persécutions a pu varier, au fond elles sont toujours les mêmes.

L'œuvre du Christ ne se poursuit pas sans lutte et sans contradiction. Le Christ a prédit à son Église qu'elle serait traitée comme il l'était lui-même (Matth., x, 16-23 ; Joan., xvi, 2). C'est à cause du Christ que l'Église souffre la persécution et la calomnie (Matth., v, 11; Joan., ix, 15).

On persécute son enseignement. Elle veut soumettre toute intelligence à Dieu Notre-Seigneur (2. Cor., x, 5); elle ne connaît que le Christ crucifié, folie pour les païens, scandale pour les Juifs (1 Cor., i, 23).

On persécute le sacerdoce du Christ, qui se perpétue dans l'Église, parce qu'il parle de conscience, de péché et de réconciliation avec Dieu (Joan., xvi, 10). Le monde prend peur lorsqu'il est question de chasteté et de justice.

On persécute la royauté du Christ qui subsiste dans

l'Église; on persécute l'autorité pastorale de l'Église, parce que le monde ne veut pas se soumettre aux préceptes du Sauveur.

Il ne manque pas de Judas qui se séparent de l'Église pour la livrer, de la façon la plus perfide, aux embûches de ses ennemis.

Il ne manque pas de lâches disciples qui, pour un peu d'or et de gloire, sacrifient les intérêts sacrés de l'Église et s'endorment dans le bien-être.

Nous retrouvons les attaques des pharisiens et des docteurs qui, avec tout l'étalage d'une fausse science, accusent l'Église d'étroitesse et d'ignorance.

Nous retrouvons les persécutions du paganisme et des mondains, qui, par tous les moyens possibles, voudraient anéantir l'Église.

Nous retrouvons les efforts des pouvoirs civils pour paralyser l'action de l'Église; dans leur orgueil, ils ne veulent ni de Dieu ni de la religion établie par Dieu, parce qu'ils font d'eux-mêmes des dieux et qu'ils ne reconnaissent d'autres droits et d'autres pouvoirs que ceux qui émanent de leur autorité.

On commence par calomnier l'Église, puis on la condamne à mort par des lois.

2. Tout esprit droit est douloureusement affecté en constatant à quelles hostilités, à quels outrages, à quelles oppressions, à quelles persécutions l'Église est continuellement en butte; en constatant que, dans son histoire à travers les siècles, cette Église semble continuellement vaincue.

Comment le cœur ne saignerait-il pas en voyant que cette Église est la seule qui offre aux peuples la vérité, la guérison, le salut contre les dangers qui les menacent;

que seule elle dispense aux âmes immortelles les grâces de la rédemption; et que, malgré tout, cette grande bienfaitrice de l'humanité, cette sainte Épouse du Christ, est indignement maltraitée et persécutée?

3. Les continuelles afflictions de l'Église ont aussi leur côté consolant. Ne sont-elles pas la glorieuse parure que le Seigneur a donnée à son épouse? N'est-ce point cette parure qui la distingue et que nul ne peut lui ravir?

De même que le Messie a choisi pour sa part la persécution et les souffrances, de même il a plus d'une fois promis à ses Apôtres ce grand héritage des persécutions. « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » (Joan., xv, 20.)

Et c'est ainsi que l'Église s'avance à travers les siècles, ayant au cœur la certitude qu'elle appartient au Christ. Les innombrables phalanges de martyrs succèdent aux Apôtres, et auprès d'eux se rangent les multitudes d'âmes qui, dans tous les temps, haïes et persécutées par le monde, ont porté la croix du Seigneur et sont demeurées fermes dans son amour et son imitation.

Glorieux cortège qui, revêtu de la parure du Sauveur, traverse la vie pour marcher vers la palme éternelle de la victoire.

Nous pouvons donc nous attendre à ce que l'Église triomphe à travers les siècles, mais ce triomphe est celui du Calvaire.

QUATRIÈME SEMAINE

LA CONCLUSION GLORIEUSE

CHAPITRE PREMIER

DÉVELOPPEMENT ET DÉNOUEMENT

1. Ni dans le monde extérieur ni dans la conduite naturelle de l'existence, la Sagesse divine n'a coutume de parfaire ses œuvres tout d'un coup. Partout nous constatons une sorte de développement et de progrès ; ce qui précède est d'ordinaire le germe de ce qui doit suivre. Dans le monde tout porte la marque du devenir, de l'inachevé, qui trouvera sa pleine signification dans l'avenir.

Le christianisme a, lui aussi, son développement, mais non point en ce sens que ses principes puissent changer et qu'il y ait un progrès dans les moyens dont il dispose pour dispenser la grâce. En fondant le christianisme, Jésus-Christ nous a laissé une institution complète et achevée; le christianisme a été arrêté, réglé voilà dix-neuf siècles; il s'est refusé à toute modification essentielle ; il s'y est refusé de tout temps, il s'y refuse encore. Le soi-disant « moderne » n'est pas chrétien, et le « chrétien » n'est pas moderne.

Dans la doctrine du Christ est le secret de la civilisation ; et le fond de la vertu chrétienne est la croix du Sauveur. Il s'agit donc, au cours des âges, d'infuser aux diverses générations la civilisation du Christ et d'amener les âmes à la croix du Christ.

2. Et cependant le christianisme a son développement et son progrès : il marche à une conclusion importante. Au baptême, les enfants reçoivent le christianisme dans son intégrité, et de tout temps les prédicateurs l'ont présenté aux peuples comme quelque chose de complet et d'achevé. Mais chaque âme prise individuellement ne s'approprie que peu à peu le christianisme tout entier. Et de même, c'est peu à peu que le Christ s'approprie l'humanité, jusqu'à ce qu'il la conduise à son glorieux couronnement. Dans le christianisme complet en soi, il y a donc un progrès. On ne comprend pas suffisamment le Christ et son œuvre, si l'on perd de vue le dénouement.

Dans la vie du Christ, dans la vie du christianisme, bien des choses sont encore à l'état de préparation : bien des choses sont donc incompréhensibles, beaucoup d'autres sont difficiles, obscures. De même, dans la vie de tout chrétien, une foule de circonstances provoquent cette question : « Comment Dieu peut-il permettre cela ? Comment Dieu peut-il exiger ceci ? » Bien des choses amènent le doute et nous font hésiter.

L'Apôtre l'a dit : « Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes ». (1 Cor., xv, 19.)

Pour bien juger d'une œuvre, il faut en considérer la conclusion.

Les trois vertus théologales doivent avoir toute leur intégrité. Il faut croire au Christ tout entier, il faut mettre notre espérance dans le Christ tout entier ; il faut aimer le Christ tout entier ; par conséquent il faut également considérer le Christ dans sa perfection finale.

Comment, pauvres humains, pourrions-nous aimer Dieu sans réserve, si nous ne pensions pas que ce Dieu infiniment bon nous a créés, nous a sauvés, nous a sanctifiés

pour nous rendre heureux? si nous ne pensions pas que dans toute croix nous devons finir par trouver la victoire et la joie?

Sur le point de mourir, le saint ermite Antoine disait à ses disciples : « Il n'est qu'une manière de vaincre toutes les difficultés : la joie spirituelle et la continuelle pensée du Seigneur. »

Ce qu'on ne fait pas avec joie ne réussit jamais bien.

3. L'histoire de la croix du Christ ne s'arrête donc point à la mort du Sauveur; il faut au delà du tombeau porter nos regards vers l'avenir, et nous devons songer à la victoire et au succès de la croix. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tous ces maux et entrât ainsi dans la gloire? » disait le Seigneur à ses deux disciples attristés. (Luc., XXIV, 26.) « Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » (Matth., V, 12.) Pour le Sauveur lui-même, la lutte n'a duré que trente-trois ans, et sa douloureuse passion que quelques heures. « Je viendrai à vous... il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père... Personne ne vous ravira votre joie... » (Joan., XIV, 2; XVI, 22.)

Quel bon maître, quel maître aimable nous avons en Jésus-Christ! quelle inexprimable bienveillance dans chacune de ses paroles! Comment ne pas nous sentir heureux dans son amour? Comment ne pas nous attacher à lui avec joie, avec enthousiasme? Comment ne pas porter la croix volontairement et de bon cœur?

Depuis la résurrection du Christ, la vie du christianisme est un triomphe à travers les siècles, triomphe qui trouvera sa consommation dans l'éternité.

CHAPITRE II

LA RÉSURRECTION DU CHRIST

1. Durant les heures de la douloureuse passion, la Divinité s'était pour ainsi dire cachée; elle était là cependant, et c'est elle qui donnait à la passion sa valeur infinie. Maintenant elle se montre pour remplir nos cœurs d'une sainte joie.

Le Christ est réellement ressuscité d'entre les morts. Tout nous l'affirme : les prédictions du Christ (Matth., XVII, 22 ; XX, 19 ; Marc., IX, 30 ; X, 34 ; Luc., XVIII, 33), la sainte Écriture (Marc., XVI, 9), les saints Anges, les saintes femmes, les Apôtres et d'autres témoins oculaires. Comme les Apôtres l'ont prêché, la résurrection du Christ est la base de tout le christianisme (I Cor., XV, 14).

« Dieu a ressuscité le Christ d'entre les morts, et il lui a donné la gloire afin que votre foi et votre espérance reposent en Dieu. » (I Petr., I, 21.)

Toute notre vie doit reposer sur Dieu. Nous ne pouvons confier qu'à Dieu seul notre être, notre avenir, notre mort, notre éternité.

2. La résurrection du Christ est la conclusion, la confirmation divine de l'œuvre de la rédemption; voilà comment par elle notre foi repose en Dieu.

La résurrection des morts est l'œuvre exclusive de la toute-puissance divine. Le Seigneur avait annoncé aux Juifs sa résurrection : il leur avait montré dans sa résurrection son miracle principal et la preuve la plus frappante de sa divinité. A cette heure il opère cette merveille. Tous les autres miracles reposent sur celui-ci et reçoivent de lui leur confirmation. La résurrection est aussi la dernière et la suprême preuve de la divinité du Christ.

Notre propre glorification est déjà commencée avec la résurrection du Christ, et voilà pourquoi, par elle, notre espérance repose en Dieu.

Nous cherchons le repos et le bonheur, nous aspirons à quelque chose de durable, à quelque chose de grand, à quelque chose de souverainement beau, qui rassasiera complètement notre cœur, notre être tout entier; Dieu seul peut satisfaire cette aspiration.

Nous, chrétiens, nous désirons l'accomplissement des magnifiques promesses que Jésus-Christ nous a faites parce que nous lui appartenons. Si notre espérance ne reposait pas en Dieu, il nous faudrait désespérer, puisque nous sommes néant et péché.

La résurrection du Christ est une preuve que notre espérance repose en Dieu.

Elle ne nous rend pas encore participants de la félicité attendue. Mais en elle commence la glorification du Christ; et la gloire du Christ, c'est notre gloire.

3. L'âme glorifiée anime de nouveau le corps, non pas d'une vie naturelle, mais d'une vie surnaturelle. Par l'opération de la toute-puissance divine, le corps reçoit des propriétés spirituelles qui servent à sa glorification : ce sont l'immortalité, l'impassibilité, qui affranchit des conditions matérielles de la vie; la beauté surnaturelle et la

gloire rayonnante; la subtilité et l'agilité; la pénétrabilité et une plénitude de puissance pour qui la matière, le temps, l'espace, ne peuvent être des obstacles ni des limites. La résurrection est le commencement de la glorification, de la transfiguration permanente de Jésus-Christ. C'est pourquoi la fête de Pâques est la solennité des solennités. C'est pourquoi on y fait retentir le cri de joie, l'*Alleluia*.

Imitateurs du Christ, nous participons à sa glorification; nous voyons en lui ce qui doit advenir de ceux que la main divine a jetés et travaillés ici-bas dans le creuset des souffrances. Cette vie glorifiée était, à vrai dire, le but de l'Homme-Dieu; elle est le type, le gage et le principe de la vie glorieuse qui nous attend.

Le Christ est notre capitaine, notre frère, notre chef, notre couronne, notre vie. Où il est, nous serons nous aussi.

Ce n'est pas seulement la foi et l'espérance, c'est la charité qui se fortifie dans la résurrection du Christ; nous voyons, nous comprenons quel était celui qui a tant fait et tant souffert pour nous.

CHAPITRE III

LA MANIFESTATION DE LA RÉSURRECTION

1. Un ange fait connaître la résurrection aux gardes du tombeau, et cette manifestation est accompagnée de circonstances particulières (Matth., XXVIII, 2, 3).

La nouvelle est communiquée aux grands-prêtres par les soldats, gardiens officiels. On leur promet une récompense pour qu'ils déclarent qu'on a, durant leur sommeil, dérobé le corps du Seigneur.

C'est vraisemblablement à sa sainte Mère que le Sauveur apparut tout d'abord. Il n'en est rien dit dans l'Évangile; mais l'Évangile n'a point tout dit. Le Seigneur a toujours fait ce qui était le plus convenable, le plus à propos. Par la nature et par la grâce, Marie était la créature la plus proche de Jésus.

Le dimanche, de bon matin, de pieuses femmes se hâtèrent de se rendre au tombeau, pour y témoigner leur respect et leur amour à celui qui était mort. Elles trouvèrent la pierre enlevée et le tombeau vide. Deux anges leur annoncèrent la résurrection du Seigneur et les chargèrent d'en donner la nouvelle aux Apôtres et en particulier à Pierre. Madeleine fut favorisée d'une apparition spéciale du Christ, de même les pieuses femmes qui se rendaient auprès des Apôtres.

Le Seigneur chargea Madeleine de dire à ses frères (les Apôtres) qu'il les précéderait en Galilée ; c'est là qu'ils le pourraient voir. Il ajouta : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Joan., xx, 17.)

A la réception de ce message, Pierre et Jean accourent au tombeau. Ils ne refusent point de croire à la nouvelle, mais ils veulent se convaincre de l'état des choses pour se régler d'après les circonstances. L'examen des faits les affermit tous dans la conviction que le corps ne pouvait avoir été dérobé, et que le Christ était vraiment ressuscité, comme il l'avait annoncé (Joan., xx, 9).

Le Seigneur apparut en particulier à Pierre repentant ; il l'assura de son pardon et lui ordonna de confirmer ses frères dans la foi.

Il apparut ensuite aux deux disciples qui se rendaient à Emmaüs. Ils étaient tristes en songeant à la fin lamentable du grand prophète, au peu de succès de son œuvre rédemptrice ; ils étaient troublés par les récits des pieuses femmes. Ils ne comprenaient rien au mystère de la Croix : c'est pourquoi le Seigneur leur reproche leur inintelligence, leur cœur lent à croire (Luc., xxiv, 25).

Il leur enseigne pourquoi il a dû mourir ; il les convainc de la réalité de sa Résurrection. Le cœur des disciples est alors rempli de joie et d'enthousiasme ; ils se hâtent vers la ville, afin de communiquer la nouvelle aux Apôtres. Leur récit ne parvint pas à dissiper encore tous les doutes dans l'esprit des Apôtres (Marc., xvi, 13).

Enfin le Christ apparut aussi aux autres Apôtres ; il leur reprocha la lenteur de leur foi, parce qu'ils n'avaient point voulu croire ceux qui l'avaient vu ressuscité. Les Apôtres étaient réunis, à l'exception de Thomas (Joan., xx, 24). Alors le Seigneur leur apparut, les portes étant fermées, et il leur donna toutes les preuves de sa véritable et glo-

rieuse Résurrection. Puis il dit : « La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie de même. Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Joan., xx, 21, ssq.)

Voilà comment le Christ atteint le but qu'il s'est proposé en prolongeant son séjour sur la terre; avec une condescendance vraiment humaine, il s'applique à prouver sa Résurrection, il achève d'établir son Église.

2. L'apôtre saint Thomas déclara qu'il ne croirait pas s'il ne pouvait mettre ses doigts dans les plaies des mains et sa main dans la blessure du côté. Le Seigneur condescend à la faiblesse de Thomas, d'ailleurs fidèle et dévoué (Joan., xi, 16), et il apparaît de nouveau huit jours après aux Apôtres, alors que Thomas était avec eux (Joan., xx, 26). Et, par un excès de bonté et d'indulgence, il permet à l'apôtre incrédule de faire ce qu'il avait souhaité. Confus, Thomas se prosterne et s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Comment prétendre que les Apôtres ont cru inconsidérément ?

Le Sauveur ressuscité a conservé les plaies de son corps sacré, parce que c'est le même corps qui a précédemment souffert; en outre, elles sont une marque de la victoire remportée sur la mort et sur l'enfer; elles contribuent à la glorification du Christ; elles sont enfin un signe permanent de son amour pour nous.

Le Sauveur apparut ensuite en Galilée, lors de la pêche sur le lac de Génésareth. Pierre dirigeait la pêche; à peine le Seigneur a-t-il été reconnu par Jean, que Pierre se jette dans les eaux pour aller vers lui (Joan., xxi, 7). Puis le Seigneur prend un repas intime avec les siens sur les bords du lac.

Alors le Christ appelle Pierre par son nom (Joan., XXI, 15), et lui confère une puissance particulière. Jésus, le Pasteur suprême envoyé par Dieu, fait de son apôtre son représentant, et l'établit pasteur du troupeau. Pour exercer une telle charge, il faut un amour fort et humble. Le Sauveur appelle Pierre à l'imiter plus parfaitement qu'aucun autre Apôtre (Joan., XXI, 19).

Ce que Dieu a une fois décrété, les fautes des hommes ne le lui font pas rétracter (Rom., XI, 29). La conduite du Sauveur à l'égard de saint Pierre mérite la plus sérieuse attention.

Le Christ agit d'une façon avec saint Pierre, d'une façon différente avec saint Jean. Jean fut jugé digne d'une confiance plus intime; Pierre, d'une estime plus élevée. Le Seigneur accorda à Jean les dons de la virginité et de la contemplation, à Pierre ceux d'un courage plus viril et d'une énergie parfaite. Il confie à Jean sa mère bien-aimée, à Pierre son Église.

Le Seigneur apparut encore une fois en Galilée, sur une montagne, en présence d'une grande foule (Matth., XXVIII, 16-20; I Cor., XV, 6).

3. En cette occasion, le Sauveur ressuscité confirme devant de nombreux témoins la légitimité de la puissance apostolique et de la mission qu'il confie aux Apôtres d'exercer ce pouvoir. « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » (Matth., XXVIII, 18.) Cette plénitude de la puissance (puissance de docteur, de pasteur, de prêtre), le Sauveur la possède comme Fils de Dieu et comme Créateur du monde (Joan., I, 10); il la possède comme Homme-Dieu (Coloss., I, 15); il la possède dans toute la sphère de la souveraineté de Dieu; il ne la possède pas seulement pour lui, mais il peut la communi-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

quer à qui il veut et dans la mesure où il le veut. En outre, cette puissance qui lui appartient, il a voulu l'acquérir (Heb., II, 10) et l'acheter, pour la recevoir des mains de son Père, à titre de récompense, et pour réaliser, grâce à elle, le plan de son Père.

Cette puissance, qui est « sienne », le Christ l'a transmise aux Apôtres. « Enseignez (faites des disciples) et baptisez (incorporez-les à mon royaume); apprenez aux hommes à observer tout ce que je vous ai ordonné. » Cette puissance transmise aux Apôtres s'étend au monde entier (Marc., XVI, 15), à tous les peuples (Matth., XXVIII, 19), pour toujours, aussi longtemps que durera le monde (Matth., XXVIII, 20).

En confiant aux Apôtres cette puissance et le droit de l'exercer, le Christ leur impose l'obligation de l'exercer en réalité, comme il fait à tous les hommes un devoir de se soumettre aux Apôtres, à titre de docteurs, de prêtres, de pasteurs. Le Christ indique lui-même la récompense et le châtiment réservés à ceux qui se seront soumis ou qui auront résisté (Marc., XVI, 16).

CHAPITRE IV

PENSÉES POUR LE TEMPS PASCAL

1. Avec la Résurrection commence pour le Christ la vie glorieuse. Cette vie est soustraite aux conditions terrestres ; elle a en elle-même le principe de la vie. Si le Christ prend de la nourriture, il le fait uniquement pour attester la réalité de son corps matériel, mais non pour entretenir sa vie. Il n'est plus soumis aux limites de l'espace ; il possède une puissance particulière, aussi bien sur la nature (Joan., XXI, 6, 9) que sur son propre corps (Luc., XXIV, 16; Joan., XX, 15; XXI, 7).

Cet état glorifié, avec les caractères qui le constituent, est le commencement de la souveraineté du Christ. C'est donc la pierre angulaire de l'édifice, dont vous êtes vous-même une pierre vivante. C'est la vigne dont vous êtes un rameau ; c'est la tête dont vous êtes le membre.

La victoire du Christ est remportée par une défaite apparente. Vous aussi, vous devez transporter dans votre vie cette contradiction apparente. Saint François d'Assise fait cette remarque judicieuse : « Si vous voulez connaître le véritable amour, haïssez-vous vous-même ; si vous voulez bien vivre, mortifiez-vous ; si vous voulez gagner beaucoup et devenir riche, rejetez au loin le monde entier ; si vous voulez être estimé, méprisez-vous vous-même et rendez des honneurs à ceux qui vous méprisent et vous outragent ; si vous voulez posséder le bien, supportez

toujours le mal; si vous voulez jouir d'un repos éternel, atiguez-vous, tourmentez-vous et souhaitez les épreuves. »

« Le Christ a dû souffrir et entrer ainsi dans la gloire. » (Luc., XXIV, 26.) Apprenez ce qu'il faut faire pour atteindre votre but. Il ne suffit pas pour cela d'une certaine routine dans la dévotion à laquelle on sait joindre les agréments de la vie, les satisfactions de l'amour-propre et une secrète complaisance en soi-même. Non! pour ressusciter avec le Christ, il faut mourir avec le Christ. Toute la vie du Christ a été une mort continuelle.

Dans la Passion du Christ s'est révélée l'effroyable puissance des passions désordonnées, et l'on a vu comment elles combattent les plans de Dieu les plus miséricordieux et les plus sublimes, comment elles attirent sur tout un peuple un indicible malheur. Mais la gloire du jour de Pâques prouve bien que nulle malice humaine ne peut prévaloir contre les conseils divins.

2. Non seulement l'âme du Christ, mais son corps a eu part à la glorification. Le Christ est réellement ressuscité, dans un corps vraiment humain (Luc., XXIV, 39), vivant d'une vie vraiment humaine (Luc., XXIV, 27, 43; Matth., XXVIII, 9), et dans le même corps qu'il avait auparavant (Joan., XX, 20, 27). Songez alors que vous êtes appelé à sanctifier par le Christ non seulement votre esprit, mais encore votre chair.

Dieu a admis le corps humain au bienfait de la sanctification surnaturelle. Le corps est destiné à participer à la glorification surnaturelle. Dans la mort, « le corps est semé plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible; il est semé tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux; il est semé corps animal, et il ressuscitera corps spirituel. » (1 Cor., XV, 44.)

La chair participe aux tribulations de la lutte ; elle doit donc avoir sa part des joies de la victoire. La chair décide de notre salut.

Dominer les passions des sens, voilà, pour un très grand nombre d'hommes, à quoi se résume leur soumission à Dieu. Ces passions sont en elles-mêmes les plus violentes ; de là les efforts gigantesques et constants de l'enfer pour attaquer l'homme dans ce point faible, à tout âge de la vie.

3. Après sa Résurrection, le Christ a témoigné aux siens la plus aimable condescendance, pour les consoler et les fortifier. Il ne les a pas débarrassés tout d'un coup de toutes leurs erreurs et de toutes leurs difficultés. Si, tout en appartenant au Christ ressuscité, vous ressentez souvent les rigueurs de l'existence, songez que c'est votre aimable Sauveur qui s'occupe de vous, qui vous prend à son école sans votre entremise, sans mérite préalable, pour délivrer votre cœur des tristes imperfections qui vous troublent et vous corrompent ; que c'est lui qui, à l'heure opportune, vous donnera force et consolation.

Le Christ ressuscité élargit notre foi et l'affermit par la proclamation expresse du mystère de la très sainte Trinité (Matth., XXVIII, 19) et par la manifestation de sa Résurrection. Il nous enseigne comment la révélation nous est donnée et quelle doit être notre foi.

Dans la révélation, Dieu se sert d'un intermédiaire humain, parce que ce moyen est conforme à la nature humaine et au plan divin.

Il ne faut pas croire à la légère, mais il ne faut pas non plus croire trop difficilement. On ne peut s'attendre à trouver dans la vie religieuse la certitude que l'on rencontre dans quelques rares branches de la science. Dieu

nous traite en hommes. Dans la révélation, Dieu devait laisser agir le libre arbitre de l'homme.

Dieu veut l'emploi des moyens ordinaires, mais sans renoncer pour cela à une action immédiate et extraordinaire. Il est dans le christianisme des faits qui portent à un rare degré le cachet du mystère. De là ce qu'on nomme « mystique ». Il y a une mystique vraie qui vient de Dieu : il y a aussi une mystique fausse qui a été déjà, au point de vue religieux, la cause de bien des erreurs et de bien des maux.

4. Durant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, le Seigneur a enrichi son Église de nombreux bienfaits. En premier lieu, il institue deux sacrements : la pénitence (Joan., xx, 23) et le baptême (Matth., xxviii, 19). Il donne à son Église l'intelligence des saintes Écritures (Luc., xxiv, 45), et établit la hiérarchie (Joan., xxi, 15 seq.; Marc., xvi, 15).

Vous pouvez vous représenter sous trois images la bonté du Seigneur et l'amour qu'il porte aux hommes. Le Christ apparaît à Madeleine sous la figure d'un jardinier; en bon jardinier, il s'efforce de mettre de l'ordre dans son jardin bouleversé. Il apparaît aux deux disciples sous les traits d'un voyageur; il est en effet notre compagnon de route et notre consolateur dans le pèlerinage de cette vie. Sur les bords du lac de Génésareth, il est pasteur : rempli de sollicitude pour les siens, il les réunit dans un bercail assuré.

Servez le Seigneur dans la joie de votre cœur. En ce monde, dont Dieu est le Seigneur, ne soyez donc pas un hôte triste. Ne faites pas honte à votre Maître; montrez extérieurement que vous êtes au service de Celui qui a dit : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. »

CHAPITRE V

LE CHRÉTIEN SERT UNE CAUSE VICTORIEUSE

1. Même après la Résurrection du Christ, le service de Dieu est toujours un service difficile, le royaume du ciel souffre toujours violence. Il en sera ainsi jusqu'à notre mort, jusqu'à la fin du monde.

Des heures pénibles, de rudes combats, attendent le chrétien ; se dominer tous les jours et sans trêve a aussi ses difficultés, et cependant nul n'a le droit de se soustraire à cette loi.

De même que, durant la paix, les soldats se préparent au combat, ainsi le chrétien doit s'exercer constamment, afin de remporter la victoire à l'heure décisive. Qui s'exerce sans cesse à l'art de la guerre vaincra aisément. « Je traite rudement mon corps, dit saint Paul, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. » (1 Cor., IX, 27.)

On doit se mortifier dans les choses qui paraissent de peu d'importance ; on apprend ainsi à vaincre dans les grands combats. La vie quotidienne offre d'innombrables occasions de dompter sa langue, ses yeux, ses oreilles, tous ses sens ; de vaincre son orgueil et sa sensualité ; de dominer ses désirs, son impatience, sa paresse et sa

nonchalance ; de mortifier son esprit de chicane, son inconstance, son désir de plaire, son respect humain ; de se contraindre dans sa toilette et dans son maintien.

A ces combats intérieurs se joignent les luttes extérieures. « Nous n'avons eu aucune relâche selon la chair, mais nous avons toujours eu à souffrir : combats au dehors, frayeurs au dedans. » (2 Cor., VII, 5.) Sans cesse nous avons à repousser les attaques du monde et des puissances des ténèbres.

2. Telle est la lutte. Lorsqu'il faut tant d'efforts, et des efforts si constants, quand la situation est si grave, notre cœur pourrait-il rester joyeux et serein? Oui.

Que fait le soldat au milieu des fatigues et des difficultés de la campagne? Il se souvient qu'il sert une cause victorieuse. « Vous aurez de grandes afflictions dans le monde ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. » (Joan., XVI, 33.)

Déjà auparavant, le passage du Christ en ce monde avait été une victoire. Tous sentaient qu'il y avait dans cette apparition quelque chose d'extraordinaire et de grand (Luc., XIII, 17.) Le peuple le suivait en foule (Matth., XIX, 2) ; il se pressait sur ses pas, de telle sorte que les maisons, les places publiques et même les rivages du lac devenaient trop étroits (Luc., V, 1 ; VIII, 45 ; XII, 1). On oubliait, pour l'écouter, de rentrer chez soi et de prendre de la nourriture (Matth., XV, 32). Ses ennemis eux-mêmes étaient contraints d'avouer que nul homme n'avait jamais parlé de la sorte (Joan., VII, 46). Et c'est précisément ce triomphe qui enflammait ses ennemis de la colère la plus furieuse.

Mais finalement le Sauveur succomba, du moins en apparence, en ce qui concerne le judaïsme ; en général,

ses sacrifices et ses fatigues étaient, à en juger par l'extérieur, inutiles pour le moment. Le Christ était mort et enseveli, et ses ennemis triomphaient du christianisme, qu'ils croyaient au tombeau.

En réalité cependant, le Christ a vaincu par sa mort; il est sorti victorieux du tombeau.

Par sa grâce, par les vertus de sa vie, et finalement par sa Passion et par sa mort, il a vaincu la puissance du péché et des passions; il l'a vaincue pour tous ceux qui veulent servir sous l'étendard de la croix.

Gloire, puissance et joie sans mesure, tel est désormais le partage de sa vie glorieuse.

Et sa victoire s'affirme dès ici-bas. Est-il, sur cette terre, rien d'aussi grand, d'aussi saint, que le royaume du Christ?

3. Sans doute, la Providence divine permet que la vie du christianisme soit éprouvée par les faiblesses humaines. Partout c'est l'agitation, les luttes, les vagues, les tempêtes, et assez souvent le Seigneur semble dormir sur la barque fragile. Mais il veille, il remporte la victoire, il fait éclater partout sa puissance divine.

Dieu seul peut, à travers de tels assauts et de telles hostilités, conduire au but la barque de l'Église. Et il le fait avec une puissance victorieuse.

A la place d'une croix ignominieuse s'élèvent des autels sans nombre où le Christ est adoré. Au lieu d'une nation qui l'a repoussé, les peuples accourent vers lui des confins de la terre. Au lieu de quelques âmes fidèles, ce sont, dans le courant des siècles, des millions d'âmes de toutes les conditions, pour lesquelles le monde entier, en comparaison du Christ, n'est rien, et qui, pour gagner le Christ, tiennent tous les biens du monde pour de l'ordure (Philip., III, 8).

Maintenant encore, à l'égard du Christ, le monde est partagé en deux camps. Tout ce qui ne veut pas renoncer aux choses viles, impures, vulgaires, à la fange de l'égoïsme, tout ce qui se contente d'une fausse apparence de bienséance ou de science, est contre le Christ.

Mais quiconque parvient à dominer les basses exigences du « moi », et à conserver le sentiment de la vérité, de la vertu, de la vraie science, se sent attiré vers le Christ. Amis et ennemis doivent, qu'ils le veuillent ou non, attester la victoire du Christ.

Aujourd'hui plus que jamais, tous les regards se portent vers le christianisme, pour y reconnaître l'unique puissance capable de défendre la société actuelle contre les menaces d'un paganisme dont la puissance grandit quand le christianisme s'affaiblit.

Telle est la victoire qui triomphe du monde !

CHAPITRE VI

L'ASCENSION DU SEIGNEUR

1. Autour de nous, tout est fuite et changement. « Nous n'avons point ici de demeure permanente, mais nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. » (Hebr., XIII, 14.) Ce que nous cherchons, c'est la félicité éternelle, permanente. Nous la cherchons comme hommes. Le christianisme vient affermir, éclairer et ennoblir cette attente.

Voilà pourquoi le Seigneur a voulu, en quittant cette terre, monter au ciel d'une manière visible et que nos sens puissent nous représenter. C'est là une nouvelle condescendance de son amour, qui s'accommode à la nature humaine pour nous élever efficacement à la nature divine. « Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses. » (Ephes., IV, 10.)

L'Ascension est avant tout une glorification du Christ. Le Seigneur ne pouvait pas clore son séjour sur cette terre d'une façon plus glorieuse et plus convenable que par son Ascension.

L'Ascension est en même temps un honneur pour la nature humaine, qui, dans le Christ, est élevée au-dessus

de toutes les phalanges célestes et admise à la participation de tous les honneurs divins.

2. Désormais, toutes les aspirations de notre cœur sont dirigées vers le ciel, où le Christ glorifié règne dans sa divinité et son humanité. Le Christ a été élevé sur la croix, mais il a été aussi élevé dans le ciel. Il nous attire à lui vers sa croix, mais il nous attire aussi à lui dans le ciel.

Le ciel n'aurait pas été pour nous le ciel dans le sens complet du mot, si l'Homme-Dieu, si le Christ ne s'y trouvait pas. Maintenant, le ciel est le but glorieux où tendent tous les efforts de Dieu et des hommes.

L'Ascension du Christ est pour nous une source de joie, puisqu'elle ennoblit et fortifie notre lutte pour la vertu en lui ouvrant la perspective certaine et consolante du ciel, en lui montrant dans le Sauveur notre avocat auprès de son Père.

3. Donc le Seigneur convoqua ses Apôtres à Jérusalem. Là, par une touchante condescendance, il prit un léger repas avec les siens, et leur donna ses dernières instructions. (Luc., XXIV, 46; Act., I, 4, 5.)

Puis il conduisit les Apôtres et les disciples sur le mont des Oliviers. « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous; vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » (Act., I, 8.) Il bénit les siens sur la montagne (Luc., XXIV, 50), et l'Ascension s'accomplit avec une grande puissance et une grande majesté, et d'une manière en rapport avec le mode dont nous percevons les choses. Quel homme intelligent se choquera si la sainte Écriture, en décrivant ce miracle, se

sert d'expressions incorrectes au point de vue de l'astronomie ?

A la vue de ce magnifique déploiement de puissance, les Apôtres adorèrent leur Seigneur, et leur cœur fut rempli de joie (Luc., XXIV, 52).

Réjouissez-vous à cause du Sauveur; réjouissez-vous aussi à cause de vous-même. « Je monte vers mon Dieu et votre Dieu, vers mon Père et votre Père. » (Joan., XX, 17.)

L'Ascension termine le séjour visible du Sauveur ici-bas. Le Saint-Esprit donnera l'intelligence des vérités annoncées par le Christ.

Nous possédons tout dans la vie du Christ. Jésus est pour nous « la sagesse de Dieu, la justice, la sanctification et la rédemption (1 Cor., I, 30); il est le fondement en dehors duquel nul autre n'est établi. » (1 Cor., III, 11.) « Si nous mourons avec lui, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. » (2 Tim., II, 11.)

CHAPITRE VII

LE CHRÉTIEN SERT UNE CAUSE QUI PROCURE LE BONHEUR

1. Si vous voulez comprendre combien Dieu vous aime, considérez le Christ crucifié. Mais songez aussi au sort que le Christ vous réserve dans l'éternité. Ici-bas, vous appartenez au Christ crucifié; dans le ciel, vous appartenez au Christ glorifié.

Il est dit du Christ qu'il a souffert volontiers la croix et l'ignominie dans la vue de la joie qui lui était proposée, c'est-à-dire pour obtenir sa couronne pour lui et, par lui, pour nous (Hebr., XII, 2). Que ce soit là votre modèle. Si vous considérez uniquement les sacrifices et les exigences que le service du Christ vous impose durant votre pèlerinage d'ici-bas, vous ne comprendrez pas l'amour de Jésus. Vous devez aussi songer au résultat. Vous comprendrez alors que vous servez non seulement une cause victorieuse, mais aussi une cause qui procure le bonheur.

2. Vous avez le droit de penser au bonheur temporel; car toutes les fois que sur la terre il peut être question de vrai bonheur, ce bonheur est lié au service du Christ. Mais tout ce qui est temporel disparaît en comparaison de l'éternité.

Dans les jardins de la terre, les roses se fanent et les

épines demeurent. Dans le jardin du christianisme, les épines meurent et les roses fleurissent éternellement.

Roses éternellement en fleurs ! Ce sont d'abord les joies éternelles, en harmonie avec l'esprit de l'homme, qu'elles remplissent et satisfont surabondamment. Ce sont, en second lieu, les joies de la divinité, que Dieu, par son très pur amour, a destinées à l'homme; en l'adoptant pour enfant et en le faisant héritier de son royaume. Vous entrerez dans la joie du Seigneur.

La raison nous parle des premières de ces joies; nous les voyons confusément à la lumière de la raison : elles nous apparaissent plus clairement à la lumière de la révélation chrétienne. Seule la révélation chrétienne nous parle des secondes, des joies surnaturelles.

Des premières, Socrate mourant disait : « Nous devons tout faire pour acquérir dans cette vie la sagesse et la vertu ; car la récompense de la lutte est belle et l'objet de notre attente est immense. »

Les secondes joies, les joies divines, dépassent les capacités de la nature créée ; elles sont un don gratuit de l'amour infini.

3. Si le ciel n'était pas la contemplation immédiate de Dieu, le bonheur de Dieu même, tel que la révélation chrétienne le promet aux hommes, ses joies cependant seraient ineffablement grandes.

La vie d'ici-bas est un chemin ; la vie de l'au-delà aura tous les caractères du bonheur permanent, auquel Dieu a destiné l'homme.

Si déjà Dieu a orné de tant de beautés et de magnificences cette pauvre terre, qui n'est que le portique de l'au-delà, quelles seront donc les grandeurs et les gloires de cette autre vie !

Ici-bas déjà, quelle joie dans la contemplation d'un ciel étoilé, d'un magnifique paysage, d'une œuvre d'art, d'un visage charmant, dans la découverte d'une vérité ! quels charmes aura donc cette vue des œuvres de Dieu, destinée à combler le désir infini de bonheur qui tourmente l'esprit humain !

Le repos, la paix, la force, la gloire et la joie rempliront tout notre être.

Que de beautés verra notre œil, que d'harmonies saisira notre oreille, et dans quel océan de douceurs et de délices nagera notre cœur ! Et tout cela avec la parfaite conscience et la pleine certitude que ce bonheur est impérissable et éternel !

Le ciel est nécessaire : il est le but que Dieu nous a fixé. Le ciel est grand et magnifique : il est le don de Dieu pour notre félicité. Le ciel nous est assuré : Dieu nous l'a promis.

Nous devons donc remercier Dieu de tout cœur d'avoir destiné notre être à la félicité.

Ne nous laissons ravir la paix du cœur par aucune épreuve. Vues du ciel, combien sont petites les grandeurs de la terre !

A la lumière du ciel, la misère de la vie apparaît sous un jour particulier. Et vous seriez triste? vous perdriez lâchement courage? Ne vous perdez jamais dans les nuages de la tristesse ! Tâchez de trouver la joie dans tout rayon de soleil, tel est l'art de vivre.

Réjouissons-nous du fond du cœur de ce que, avec l'aide de Dieu, nous avons tant d'occasions d'augmenter nos joies du ciel, par la prière et la fidélité à remplir les devoirs de notre état, par les souffrances et les sacrifices.

Réjouissons-nous de ce que notre titre d'enfant de l'Église catholique nous offre tant de moyens d'acquérir la félicité.

Ne cherchez donc pas votre bonheur dans l'indépendance, dans le service des hommes ou dans quelque autre bien créé. Jetez-vous dans les bras de Dieu : lui seul peut vous rendre heureux. Ce n'est pas un malheur d'être pauvre en ce monde et de servir les autres pour l'amour de Dieu. Ne vous vantez pas de ce que vos amis sont riches, puissants ou savants; vantez-vous encore moins de vous-même. Abandonnez-vous seulement à Dieu, par qui vous êtes tout ce que vous êtes.

4. Si Dieu avait, en cette vie, donné à l'homme une connaissance claire de la splendeur qu'il lui a promise, c'eût été en contradiction avec les desseins qu'il a sur nous. Cette connaissance aurait soustrait l'homme aux peines et aux fatigues qu'il doit accepter ici-bas. Le monde n'aurait plus été pour lui ce qu'il doit être dans les desseins du Créateur : ses charmes, comparés à la gloire qui nous attend, auraient perdu leur attrait. La vie serait devenue un tourment, dont on aurait attendu la fin avec une intolérable impatience.

Ne nous tourmentons pas à nous représenter dans le détail quel est ce bonheur que Dieu nous a préparé; jetons-nous plutôt avec confiance dans les bras du Seigneur.

Dans le ciel, il n'y a rien de ce qu'on ne veut pas, et il y a tout ce qu'on veut.

Si l'homme considérait la vie au point de vue chrétien, il devrait ici-bas préférer la souffrance au plaisir. En effet, l'éternité n'est-elle pas assez longue pour la jouissance?

Il nous est difficile de nous représenter les joies de l'éternité : toutefois, la connaissance actuelle que nous en avons suffit pour nous enflammer du désir brûlant d'entrer en leur possession.

Philippe de Macédoine, considérant le plan de la ma-

gnifique ville d'Athènes, s'écriait, pénétré d'enthousiasme : « Il me faut posséder cette ville, ou par le fer ou par l'or. » De même, nul effort dans la lutte, nul sacrifice du bien-être terrestre, ne doit nous coûter lorsqu'il s'agit de conquérir le bonheur de l'éternité.

5. Si la révélation chrétienne nous dépeint les joies du ciel sous les images et les comparaisons les plus magnifiques, c'est aussi parce que, par la grâce de Dieu, le bonheur naturel se transforme dans le ciel en félicité surnaturelle et devient la participation du bonheur divin.

Ce bonheur est inconcevable parce qu'il est divin.

Nous verrons Dieu tel qu'il est. Dieu est infiniment parfait. C'est pourquoi la contemplation de la beauté infinie, qui résulte des perfections divines, cause un tel ravissement que Dieu lui-même y puise une félicité infinie.

Si les joies rapides et trompeuses de cette vie passagère paraissent trop souvent aux hommes un bonheur auquel ils ne craignent pas de tout sacrifier, quelle félicité n'apportera pas à l'homme l'éternité réservée au chrétien consciencieux !

Un sacrifice commandé par le devoir peut-il sembler grand quand le ciel est le prix de la victoire?

Combien méprisables me paraissent donc la terre et toutes ses illusions, lorsque j'élève mes yeux vers le ciel, pour contempler les joies de l'éternité !

CHAPITRE VIII

« LA PAIX SOIT AVEC VOUS ! »

1. Le Sauveur nous a rendu possible, même sur cette terre, la paix du cœur qui procure le bonheur.

Lorsqu'il envoya ses disciples, il leur donna cet ordre : « Quand vous entrez dans une maison, dites d'abord : La paix soit avec cette maison ! » (Matth., x, 12 ; Luc., x, 5.) Il se fait reconnaître à ses disciples en leur souhaitant la paix. C'est bien souvent que, dans nos saints Livres, la paix a été promise aux hommes : paix dans l'esprit, paix dans le cœur, paix dans la vie.

Cette paix intérieure, vous l'aurez en vous attachant au Christ ; elle est le bien propre d'un bon chrétien. Elle ne consiste point à n'avoir pas à combattre, mais à n'être pas vaincu ; elle consiste en outre à écarter toutes les agitations, toutes les distractions, tous les troubles, toutes les craintes inutiles.

Le repos de l'âme procure beaucoup d'avantages. Il donne la fermeté ; l'âme ressemble alors à une maison bâtie sur un rocher qui brave les tempêtes et les vents. Il rend l'âme accessible aux pensées lumineuses et docile aux impulsions saintes. Il permet de discerner clairement le bien du mal ; il donne la force dans les tentations. La paix de l'âme nous procure une bienheureuse simplicité et facilite nos rapports avec Dieu. La paix est le bien le plus excellent que l'on puisse posséder ; calme et intrépi-

dité, c'est de quoi escalader le ciel. La paix répand la bénédiction. Un fleuve paisible a des rives fleuries.

Il y a des obstacles à cette paix intérieure ; vous devez les écarter selon votre pouvoir. Ces obstacles sont : la joie immodérée et la tristesse excessive, le zèle exagéré et la vivacité impétueuse, la nonchalance paresseuse et l'angoisse déraisonnable en présence des tentations, la prudence mondaine, trop d'attache aux choses terrestres, l'amour-propre étroit, trop de dissipation et l'inquiétude insensée. L'ambition, l'avarice, la volupté, jettent le trouble dans le cœur : trouble avec nous-mêmes, en nous enlevant le contentement ; trouble avec le prochain, en portant à l'injustice et à l'insensibilité ; trouble avec Dieu, en nous poussant au péché. Pour assurer la paix à mon cœur, je maîtriserai mes inclinations désordonnées.

2. Si vous voulez garder la paix du cœur, ne donnez pas trop d'attention à votre corps périssable ; ne vous complaisez pas dans les qualités de votre esprit, pour lesquelles vous aurez à rendre compte ; ne vous préférez à personne et attachez-vous à Dieu. Efforcez-vous d'acquérir l'humilité, de mortifier l'entêtement de votre volonté propre, de vous conformer à la volonté de Dieu. Gardez-vous de toute exagération, de toute illusion, de toute agitation déraisonnable. Faites toujours ce que vous savez être la très sainte volonté de Dieu.

Ne perdez jamais l'empire sur vos passions. Quand les eaux d'un lac sont agitées, elles ne reflètent plus que des images défigurées. Quand votre cœur est troublé, votre jugement défigure la réalité.

Ne vous fâchez contre personne. S'irriter contre quelqu'un, c'est se punir soi-même de la faute commise par cet autre.

Ne vous affectez pas outre mesure des fautes passées et des dommages que vous en éprouvez; même en cela, il y a plus d'avantage.

Ne vous laissez pas déconcerter par les troubles qu'il vous arrive de ressentir. Il suffit que l'arbre demeure solidement et profondément enraciné ; laissez souffler les vents, et ne prenez pas le bruissement des feuilles pour le fracas des armes.

Dans le bonheur, gardez le souvenir de votre faiblesse, et dans le malheur, n'oubliez pas ce qui vous rend fort; la première pensée vous préservera de la présomption, l'autre du désespoir.

Combien de gens vivraient tranquilles et contents s'ils ne se préoccupaient pas des affaires d'autrui plus que des leurs !

N'ayez pas trop à cœur les choses terrestres. L'âme sera toujours agitée tant qu'elle cherchera sa consolation. Qui sait ne pas aimer plus qu'il ne faut les choses d'ici-bas, celui-là vient aisément à bout de la mélancolie et de la tristesse.

Ne comptez pas sur l'avenir, ne faites pas fond sur les promesses, ne gémissez pas sur ce que vous avez perdu, et ne pensez pas aux biens disparus.

3. Un excellent livre (*Thom. a Kemp.*, III, 23) parle de quatre choses qui procurent une grande paix; vous les trouverez dans l'*Imitation* du Christ. Appliquez-vous à faire plutôt la volonté d'un autre que la vôtre. Aimez toujours mieux avoir moins que plus. Cherchez toujours la dernière place et soumettez-vous à tous. Souhaitez et priez toujours que la volonté de Dieu se fasse pleinement en vous.

CHAPITRE IX

LE CHRISTIANISME ET L'ORDRE SOCIAL

1. Le christianisme a contribué au bien-être temporel des hommes, en fondant l'ordre social sur les exigences de la nature humaine, en réglant les passions, en donnant l'éternité pour objet principal au désir de bonheur que nous éprouvons. Selon un mot de saint Augustin, cette société seule peut être heureuse, qui a pour reine la vérité, pour loi l'amour, pour but l'éternité.

L'ordre social repose sur la juste appréciation de la destinée de l'homme et de l'importance des choses d'ici-bas. « Quand la philosophie a déterminé le but de la vie, dit Cicéron, elle a tout déterminé... Lorsqu'on connaît la fin des choses, lorsqu'on sait où se trouvent le bien suprême et le pire des maux, alors on a trouvé le chemin de la vie et la règle de tous les devoirs. » (*De finibus,* v, 6.) Partout où l'influence du christianisme s'est étendue, cette connaissance fondamentale a pénétré avec elle.

L'ordre social veut l'équité des rapports entre supérieurs et inférieurs dans la famille, dans l'État et l'Église ; l'ordre social repose sur la propriété privée. Le christianisme a réglé toutes ces conditions. Le supérieur n'a pas seulement des droits : il a aussi des devoirs ; et le sujet n'a pas seulement des devoirs : il a aussi des droits.

Le christianisme a rendu à la femme la place qui lui convient. L'éducation des enfants a repris toute son importance dans la société humaine. Le mariage est consolidé et sanctifié. Le droit de propriété n'est pas absolu ; chacun doit rendre compte de l'usage qu'il aura fait des biens terrestres à Dieu, qui en est le véritable propriétaire.

2. L'ordre social repose sur la liberté et la sujétion unies dans une juste proportion.

Le libéralisme réclame des libertés, comme si les libertés pouvaient seules maintenir dans l'ordre la société humaine. Au fond, les libéraux veulent la liberté pour eux-mêmes, et l'esclavage pour ceux qui ne partagent pas leurs opinions ; ils veulent pour eux les droits sans limites, ils laissent aux autres les devoirs.

L'ordre social repose sur l'empire que chaque individu a sur lui-même. La terre n'est pas encore le royaume du ciel où tous les désirs peuvent être satisfaits. Ceux qui abusent de l'ordre social établi ou qui le bouleversent, le font par égoïsme. Ceux qui trouvent injuste l'inégalité des classes visent toujours la classe qui est au-dessus de la leur.

L'ordre social suppose la vraie notion du travail, du plaisir, de la souffrance. Cette notion, le christianisme l'a donnée par ses dogmes, et il la maintient par son action sur les cœurs. Où disparaît le christianisme, disparaît aussi cette notion importante.

3. Seul le christianisme a pu apporter en ce monde la vertu du patriotisme. Le patriotisme le plus fidèle, le plus prêt aux sacrifices, se trouve chez les nations catholiques, l'histoire le démontre.

Pour que le patriotisme soit une vertu, il doit être subordonné à l'amour de la patrie céleste.

Il y a aussi un patriotisme païen, un faux patriotisme. Un profond psychologue (P. A.-M. Weiss) dit à ce propos : « Le patriotisme est la vanité collective d'un peuple, son orgueil collectif, son mépris collectif des étrangers; bref, l'amour-propre concentré et la réunion de toutes les qualités mauvaises et déplaisantes, de tous les défauts sauvages et antisociaux qui fermentent dans l'univers. Ce patriotisme antichrétien devient l'enseigne du fanatisme de parti, le masque du fanatisme national. L'orgueil national et la haine des étrangers revendiquent pour eux seuls le nom de patriotisme, et traitent en ennemi de l'État quiconque ne pense pas comme eux. C'est une dégénérescence maladive, une grande tache dans la vie des peuples. »

Le christianisme préserve de cette maladie. Il nous place à un point de vue qui fait supporter et comprendre l'étranger et ses coutumes.

4. Le christianisme a consolidé les bases de l'ordre social en donnant comme idéal, au lieu de la richesse et de la cupidité, la pauvreté et le mépris du monde (Matth., v, 3); au lieu de l'égoïsme, l'amour de Dieu (Luc., x, 27); au lieu du mépris des petits et des pauvres, l'amour dévoué du prochain (Matth., v, 44; Marc., xii, 31; Joan., xv, 12), et en faisant du travail une obligation pour tous (1 Thess., iv, 11; 2 Thess., iii, 10).

Le christianisme a prouvé qu'il peut, par la force de ses principes, empêcher le pouvoir de l'État de dégénérer en despotisme, comme il peut sauvegarder la légitime indépendance de l'individu. Le christianisme, en effet, enseigne que l'homme est créé non pour cette terre, mais pour l'éternité; qu'il existe dans l'humanité une loi naturelle, de laquelle toutes les lois humaines doivent tirer leur force impérative; qu'indépendamment de l'État, il y a une

Église visible, fondée immédiatement par le Christ qu'elle représente.

5. De plus, le christianisme nous rappelle que tous les hommes sont unis dans le Christ. Distincts et séparés dans les sphères inférieures de la vie par des différences qui tiennent soit à la nationalité, soit aux conditions d'état, soit à des circonstances naturelles, nous sommes tous ramenés à l'unité la plus étroite par la vie surnaturelle dans le Christ. De cette intime union il résulte que l'humanité, reliée au Sauveur comme les membres à la tête, ne forme plus qu'une personnalité unique (Galat., III, 28 ; Ephes., II, 15), parce que le seul Christ vit et règne en tout chrétien (Col., III, 11).

Sans doute, les intérêts égoïstes et les passions grossières divisent encore, au sein du monde chrétien, les différentes parties de la société, et allument la discorde, l'inimitié et la guerre (Luc., XXI, 10). Inaccessible à ces tempêtes extérieures, l'Église, dans la sphère d'une vie bien supérieure, continue de proclamer, par la parole et par les faits, la loi céleste de la paix générale (Joan., XIV, 27), de l'unité et de l'égalité des droits pour tous les rachetés (Eph., IV, 3).

En vertu de l'économie du salut établie par Dieu (Eph., VI, 9 ; I Cor., IV, 1), l'Église ne connaît d'autre différence et d'autre privilège parmi ses enfants que ceux qui proviennent de la supériorité de la vertu (I Cor., I, 26). Voilà pourquoi il en est tant parmi les plus pauvres et les plus humbles d'ici-bas dont les noms brillent, pour l'éternité, de la gloire des saints, alors que tant de personnages ou de familles, qui ont exercé la puissance, ont passé et n'ont recueilli que l'oubli.

Mais cette même loi de l'unité chrétienne punit aussi

toute entreprise qui prétend changer par la violence et détruire la distinction extérieure des classes, fondée sur l'histoire et les conditions sociales ; cette loi la punit comme un attentat contre l'ordre divin (Rom., XIII, 1), et comme une apostasie de l'esprit de l'Évangile (Matth., XXVI, 52).

L'idée d'une paix universelle entre les rachetés trouvera-t-elle jamais ici-bas, même approximativement, sa réalisation extérieure et sociale? C'est le secret du Seigneur (1 Cor., XV, 25).

6. Dans ces derniers siècles, l'esprit chrétien a disparu d'un grand nombre de classes de la société; en prônant le libéralisme, on est revenu à l'humanisme égoïste et jouisseur du vieux paganisme. Dans les familles, dans l'État et dans l'Église, on ne voit plus des institutions voulues par Dieu, mais des choses que l'on conserve encore parce qu'elles semblent utiles aux intérêts de l'égoïsme.

Relativement au droit de propriété, on ne tient aucun compte de Dieu, et l'on fait de cette propriété un puissant moyen de satisfaire un égoïsme sans frein et la sensualité la plus dégradante. Le but suprême du progrès social, c'est d'établir une sorte de paradis où quelques privilégiés jouiront d'un bonheur animal, tandis que les masses seront traitées comme des bêtes de somme.

Le libéralisme modifié à l'usage des masses s'appelle le socialisme ou la démocratie sociale. Pour lui, la religion est une folie : il faut la laisser s'éteindre. La propriété particulière disparaît. La famille est abolie, les hommes sont destinés à vivre comme des chiens. Le pouvoir public s'empare des enfants et de la cuisine.

L'égoïsme insatiable des riches sans religion, la grande

misère du peuple ouvrier et la disparition du sentiment religieux et chrétien sont particulièrement responsables de la diffusion du socialisme.

Une seule chose peut préserver la société humaine de la ruine imminente : c'est le retour au vrai christianisme.

CHAPITRE X

LE CHRISTIANISME ET LE BIEN-ÊTRE MATÉRIEL

1. On a dit : Le christianisme ruine d'autant plus la puissance et le bien-être des peuples, qu'on lui accorde plus d'influence sur la vie publique. N'est-ce pas éteindre toutes les joies de la vie, étouffer toute énergie, que de répéter continuellement à l'homme qu'il doit s'attacher à la loi de Dieu? Qu'en adviendrait-il de la civilisation des peuples et de la vie sociale, si l'on voulait appliquer publiquement les commandements chrétiens sur le mien et le tien, sur la sincérité, sur la violation de la foi jurée, sur la moralité et le culte divin? C'est une manière sans doute de gouverner des enfants et des femmes, mais non des hommes énergiques. Seuls les esprits libres, seules les passions qui ne tiennent compte de rien, seuls les cœurs qui ne sont pas scrupuleux dans le choix des moyens, peuvent être heureux en ce monde et rendre le monde heureux.

C'est ainsi qu'on parle, comme si l'expérience n'était pas là pour nous instruire!

2. La réponse à ces objections dépend de ce que l'on entend par bien-être et de l'importance qu'on attache à ce bien-être.

Si par bien-être matériel on entend l'argent accumulé entre les mains d'un petit nombre, tandis que les autres sont réduits à une complète pauvreté, le christianisme, sans aucun doute, est un grand obstacle à ce bien-être.

Si, au contraire, par bien-être matériel, on entend non un faux bien-être, une « misère dorée », mais un bien-être vrai et qui procure le bonheur à tout le peuple, il suffit d'un coup d'œil sur l'histoire pour voir que le christianisme, partout où il a eu de l'influence, a favorisé ce bien-être.

Le christianisme dirige nos regards vers l'au-delà, il nous garde contre une estime désordonnée des choses de la terre. Mais il ne condamne point l'estime raisonnable de ces mêmes choses.

Un père raisonnable, en exhortant son fils au travail, ne lui interdit pas tout délassement.

Le but premier du christianisme n'est pas le progrès de l'industrie ; le christianisme inculque des devoirs à l'homme, et au nombre de ces devoirs il faut mettre les efforts faits pour acquérir le bien-être terrestre, la richesse extérieure et d'autres avantages semblables. Car tout cela, fait avec une droite intention, est dans la nature, et la nature est de Dieu.

Ce qui est éternel ne supprime point le temporel, mais il lui donne une signification plus haute et une ordonnance solide. Tout, même ce qu'il y a de plus profane, doit être pour le chrétien un moyen de s'unir à la volonté de Dieu.

Aussi voyons-nous que les moines, tout en pratiquant la prière constante, ont rendu au progrès matériel des peuples les services les plus signalés par leurs travaux de civilisation.

Saint François de Sales dit : « La piété ne corrompt rien, mais elle perfectionne tout ; et lorsqu'elle fait tort à

la profession, c'est une preuve qu'elle est fausse. Bien loin de troubler les devoirs professionnels, elle les ennoblit et les embellit. »

La patience et la résignation que la religion chrétienne nous enseigne ne sont pas l'inaction, elles ne sont pas la soumission stupide à une fatalité inexorable : le christianisme veut seulement que nous sachions courageusement supporter le mal ; que nous poursuivions virilement, malgré la mauvaise fortune, les travaux auxquels nous sommes astreints ; que, dans toutes les infortunes, nous conservions la confiance et l'espoir. Il nous préserve d'une précipitation inconsidérée, ainsi que d'une inactivité paresseuse.

Cette patience chrétienne est donc bien propre à promouvoir les progrès de civilisation, en donnant aux individus l'habitude de la réflexion et de l'énergie.

3. Le christianisme ne condamne point les droits de l'existence, mais bien leur exagération égoïste et sans limites. L'ordre établi par Dieu dans la nature veut que la vie soit soumise à des exigences et à des nécessités. Dieu veut donc que nous satisfassions à ces exigences par une activité raisonnable.

Il y a aussi un développement, un progrès dans l'organisation sociale, dont Dieu a déposé les germes dans la nature. Les individus ont donc le devoir de participer à ce progrès, selon leur condition personnelle.

L'égoïsme immodéré, avide de plaisir, est le principal ennemi de tout progrès salutaire : le christianisme combat cet ennemi, et seul il peut en triompher en exigeant qu'on rapporte toutes choses à Dieu.

Combien d'abus païens, combien de déplorables misères ont disparu de l'humanité, grâce au progrès matériel réa-

lisé selon l'esprit du christianisme ! Il suffit de songer à l'esclavage, au servage, à la façon dont la justice était rendue. Et si de nouveaux abus pénètrent dans la société moderne, la cause n'en est-elle point l'abandon de l'esprit chrétien ?

4. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. » (Matth., VI, 33.)

Là où la vie religieuse et morale d'un peuple est dans l'ordre, il est facile de régler la vie industrielle.

Le bonheur d'un peuple ne dépend pas de l'abondance des biens matériels, mais de sa droite conception du monde, et des dispositions en harmonie avec cette conception.

L'amour désordonné des choses temporelles est la grande plaie de notre temps ; de là viennent le mécontentement et le désespoir, les crimes de toutes sortes, les plans de destructions et de révolutions.

CHAPITRE XI

LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

1. Puisque Dieu nous a donné dans le Christ une vocation qui dépasse les exigences et les forces de la nature humaine, il nous a aussi, entre autres choses, manifesté des vérités en rapport avec cette vocation surnaturelle.

Il est également des secrets de famille que la Divinité nous a révélés. C'est, au premier rang, le mystère de la très sainte Trinité : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit.

Tandis que le Père est, dans la Divinité, puissance, souveraineté, majesté; tandis que le Fils, Verbe du Père, est vie, sagesse et beauté, le Saint-Esprit est amour et bonté, joie et délices. La Divinité est une, mais les trois personnes sont réellement distinctes entre elles. Mystère, mais non contradiction.

Lorsque le Sauveur sortit des eaux du Jourdain, il se fit une manifestation particulière de la très sainte Trinité. Sous des apparences symboliques, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe blanche comme la neige, descendit visiblement sur le Christ, et une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » (Matth., III, 17; Marc., I, 10, 11; Luc.,

III, 21, 22; Joan., I, 32.) La très sainte Trinité se manifesta d'une façon analogue sur le Thabor.

A différentes reprises, le Christ promit aux siens de leur envoyer le Saint-Esprit, pour parfaire son œuvre.

2. Le Seigneur avait suffisamment instruit les siens sur cette mission (Joan., XIV, 16, 18, 26; XV, 26; XVI, 7, 15). Il l'avait désignée comme « un nouveau baptême » (Act., I, 5), « un revêtement de la force d'en haut » (Luc., XXIV, 49), « l'accomplissement de la promesse du Père » (Luc., XXIV, 49). Il avait établi une relation entre le commencement du royaume du Christ, si impatiemment attendu par les Apôtres, et l'avènement du Saint-Esprit (Act., I, 7, 8).

Le Saint-Esprit devait être le sceau de toutes les grâces, le couronnement et la consommation de toutes les communications divines.

Enfin, le dixième jour après l'Ascension du Seigneur, à l'occasion de la fête de la Pentecôte, la promesse du Seigneur fut accomplie, et le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres.

Le Saint-Esprit apparut visiblement, publiquement et solennellement aux yeux d'un peuple innombrable (Act., II, 5, seq.). Il apparut sous des symboles splendides, pleins de signification. Il apparut sous des signes qui manifestaient et sa nature divine, et sa personne et ses qualités, et le but de sa mission : il est la force de Dieu, il donne sa consommation au royaume de Dieu.

La promulgation d'une nouvelle économie du salut met fin à la loi juive : la guerre et le jugement sont déclarés au paganisme, qui est le royaume terrestre de Satan.

Le Saint-Esprit vient comme le sanctificateur par excellence.

3. Il pénètre d'une façon particulière la nature humaine, si faible par ailleurs. Animé par cette force, Pierre, si lâche auparavant, se présente à la foule et dit : « O Israélites, écoutez les paroles que je vais vous dire : Vous avez fait mourir par la main des méchants Jésus, cet homme envoyé de Dieu ; vous avez crucifié ce Jésus promis par Dieu. » (Act., II, 22, 23.)

Animé par cette force, Étienne dit à ses puissants ennemis : « Têtes dures et hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que vos pères ont été. » (Act., VII, 51.)

Animé par cette force, Paul déclare : « Nous sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes point accablés ; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas ; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés ; nous sommes abattus, mais non pas entièrement perdus. » (2 Cor., IV, 8.)

Animés par cette force, les Apôtres endurèrent la flagellation, et « ils sortirent du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. » (Act., V, 41.)

Toutes ces forces magnifiques, mises en œuvre par la descente du Saint-Esprit, parcoururent le monde et renouvelèrent la surface de la terre.

Le Christ a établi et organisé son Église, le Saint-Esprit l'a vivifiée et poussée à l'action (Joan., XIV, 26 ; XVI, 13). L'histoire de l'Église est l'histoire de l'opération du Saint-Esprit.

4. Les dons du Saint-Esprit sont tout particulièrement liés à la prière. La jeune communauté chrétienne dut, suivant l'ordre du Christ, se préparer à la venue du Saint-

Esprit par une prière assidue (Act., I, 14). Cette prière avait toutes les conditions exigées pour être exaucée ; elle était persévérante et faite en commun, fervente et ardente ; c'était une prière faite au nom de Jésus, une prière faite avec la Mère de Jésus.

CHAPITRE XII

LA MÈRE DE DIEU

1. L'histoire sacrée rapporte que le jour de la Pentecôte, Marie, la Mère de Dieu, était en prière avec les Apôtres. Il y a un rapport spécial entre Marie et Jésus : ce même rapport doit se retrouver dans la vie de l'Église.

L'Église ne pouvait séparer ce que l'Évangile a uni.

Marie est infiniment au-dessous du Christ; le Christ est Dieu, Marie est une créature. Mais combien le Christ, fils dévoué, a aimé sa mère!

L'amour que le Sauveur portait à Marie s'est magnifiquement épanoui dans l'Église chrétienne. Le culte de Marie est un de ses plus beaux ornements; il est un sublime tribut du culte dû à Jésus-Christ. Pour vénérer ainsi Marie, il faut avoir une foi profonde en la divinité de Jésus-Christ.

2. Nous vénérons Marie parce que nous vénérons toutes choses dans la mesure où Dieu les a honorées. Ce que Dieu aime et estime, nous aussi nous l'aimons et nous l'estimons. Et c'est parce que Dieu lui-même l'a élevée aussi haut, que Marie occupe dans l'Église une si haute place.

Nous vénérons Marie parce qu'elle est pour nous le modèle de toutes les vertus qui nous conduisent à Dieu. Elle nous enseigne l'humilité, la crainte de Dieu, la confiance en Dieu, la haute estime de la pureté du cœur, en particulier la foi qui sanctifie.

On lit de Marie : « Bienheureuse, vous qui avez cru ! » (Luc., I, 45.) Elle voit dans ses bras un faible enfant qui pleure, et elle croit qu'il est Celui auquel obéissent les anges du ciel ; elle voit un enfant pauvre, mais elle reconnaît en lui, par les yeux de la foi, Celui à qui l'univers entier appartient.

Elle voit son Fils dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, dans le travail et dans les misères. Elle le voit persécuté et bafoué par les hommes d'argent, par les mondains et par les puissants de la terre, mais elle croit fermement en lui.

Elle voit le Christ comparé aux criminels, sous prétexte d'appliquer les lois civiles existantes. En présence de la populace, elle le voit suspendu au gibet de la croix. Mais avec une foi inébranlable elle reste là pour adorer dans Celui qui meurt son Dieu immortel.

Il n'est pas besoin d'être catholique pour comprendre l'utilité du culte de Marie, même au point de vue de l'idéal de la femme chrétienne. « Dans la Madone et son enfant, dans la mère accablée de douleurs, on glorifie et on célèbre l'amour maternel chrétien dans son suprême bonheur et dans sa suprême souffrance. Par le culte rendu à Marie, l'Église veut amener les hommes au sentiment du respect de la femme chrétienne ; elle veut les bien convaincre que la femme n'est pas une esclave, mais une noble amie de l'homme. Elle veut en outre élever et encourager les femmes dans leurs joies et dans leurs peines. »

3. Nous honorons aussi Marie en implorant son intercession maternelle. Et si nous agissons ainsi, c'est parce que nous avons confiance en Dieu.

Dans toutes les sphères de l'être, Dieu se sert de l'intermédiaire de la créature. Il en est ainsi dans l'ordre de la nature, ainsi dans la société humaine, ainsi dans l'ordre de la grâce.

Il n'y a qu'un seul médiateur dans le sens complet du mot, un seul dispensateur proprement dit des grâces : c'est Jésus-Christ notre Sauveur. Mais il est encore d'autres intermédiaires voulus par Dieu. L'intercession est l'un de ces moyens.

Les hommes peuvent prier les uns pour les autres. Les parents peuvent prier pour leurs enfants, les enfants pour leurs parents, les sujets pour les princes, les amis pour leur ami et pour leur ennemi. La puissance d'intercession est souvent attestée dans les saintes Écritures (par ex., Rom., xv, 30; 1 Thess., v, 25).

Celui qui a confiance en Dieu a aussi confiance en tous les moyens que Dieu a disposés pour nous venir en aide. Or, c'est un instinct de notre cœur de nous intéresser au sort des autres; dès lors, il est dans la nature humaine, qu'ayant besoin de secours, nous nous adressions à ceux qui sont en état de nous venir en aide.

Quiconque réfléchit à la place que Marie occupe dans la grande œuvre du salut comprend que le Christ, à la prière de sa sainte Mère, est prêt à accorder des bienfaits.

Quant à douter que les habitants de l'autre monde sachent quelque chose de nous, il suffit, pour se rassurer, d'interroger les saints Livres (Tob., xii, 12; Zach., i, 12; 2 Macch., xv, 12-15; Luc., xiii, 12; Apoc., v, 8).

4. La Mère de Dieu a un cœur de mère pour tous les

enfants de la grande famille de Dieu. En nous rapportant l'histoire des noces de Cana, l'Évangile nous invite à recourir à la Mère de Dieu non seulement dans les pressants besoins de notre âme, mais aussi dans nos moindres désirs et dans nos nécessités temporelles. Et ces besoins sont si nombreux !

Que le ciel ait attaché le succès de nos prières à certaines choses extérieures, très souvent à certains lieux déterminés, il faut voir là une aimable condescendance pour notre manière de comprendre et de sentir.

CHAPITRE XIII

PLACE DU CHRIST DANS L'HISTOIRE

1. Dans son amour infini, le Christ, Homme-Dieu, est venu sur la terre pour remédier à la grande misère de l'humanité ; en ce qui le concerne, il a accompli son œuvre.

Le Christ a relevé l'homme, en le rendant de nouveau dépendant de Dieu, et en lui montrant, par sa doctrine et son exemple, dans la soumission à Dieu, la source de toute grandeur, de toute force et de toute dignité.

Il a donné à la vie d'ici-bas toute sa signification, en nous rendant la possibilité d'en faire le prélude de la vie heureuse de l'autre monde.

Il a anobli l'humanité en s'abaissant lui-même, en faisant son frère de l'homme le plus pauvre et le plus abandonné, en pressant sur son cœur compatissant cet homme devenu enfant du Père céleste, en lui conférant le droit d'hériter de la félicité divine et de jouir sans fin du bonheur du ciel.

La lumière que le Christ nous a révélée et dont il est le foyer sacré a, comme un soleil, versé ses rayons sur des cœurs sans nombre, dans toutes les conditions de la vie ; et ces rayons ont fait germer partout l'ordre, la vertu, le bonheur.

2. Le christianisme demeure le fondement d'une civilisation digne de l'homme ; il est la plus grande puissance de l'histoire.

Il s'est révélé dans l'histoire comme l'unique puissance capable tout ensemble de satisfaire par ses clartés les exigences de la raison, et de dompter par ses mystères l'arrogance de la raison ; d'ouvrir aux recherches et à la science de l'esprit humain le champ le plus vaste, et de s'opposer, par l'exercice de la foi, à la présomption et à l'orgueil humain ; de porter le regard de l'esprit vers la vie éternelle, tout en laissant aux intérêts passagers de ce monde leur importance et leur signification.

Le christianisme a prouvé dans l'histoire qu'il triomphe du monde, de toutes ses erreurs, de toutes ses joies et de toutes ses souffrances : il est demeuré vainqueur de toutes les puissances du monde qui l'ont attaqué. Il a triomphé du judaïsme entêté, du paganisme, de l'assaut des barbares ; il a triomphé au Moyen-Age, il a triomphé de nos jours. Et son triomphe a été d'autant plus éclatant que les humiliations avaient été plus profondes. Il a vaincu les attaques fanatiques de la fausse science. Il a vaincu tous les orages du temps ; les trônes s'écroulaient, les royaumes et les nations périssaient, le christianisme restait debout. « Dieu a choisi les faibles selon le monde, pour confondre les puissants. » (1 Cor., 1, 27.) Ce qui faisait le caractère du christianisme à son origine fait encore aujourd'hui son caractère : mépris des choses terrestres, amour efficace du prochain, zèle apostolique, martyre, sainteté.

3. Gœthe lui-même est contraint de faire l'éloge de la religion chrétienne, « dont la pure et noble origine ne cesse de s'affirmer par ce seul fait qu'après les plus grands égarements dans lesquels l'homme est tombé, le christia-

nisme se retrouve toujours le même, toujours avec son même caractère de grâce et de bonté, sous les formes les plus diverses, mais toujours pour soulager les besoins moraux de l'humanité. » (Notes au *Divan occidental-oriental*, 1815.)

« On a remarqué, dit Balmès, ces terribles éléments de dissolution dont la source est dans l'esprit de l'homme, et qui ont acquis une si grande force au milieu des sociétés modernes. On a vu avec quelle funeste puissance ils détruisent et pulvérisent toutes les écoles philosophiques, toutes les institutions sociales, politiques et religieuses, mais sans jamais réussir à ouvrir une brèche dans les doctrines du catholicisme. Ne tirera-t-on de tout cela aucune induction en faveur du catholicisme? Dire que l'Église a fait ce que n'ont jamais pu faire ni les écoles, ni les gouvernements, ni les sociétés, ni les religions, n'est-ce pas confesser qu'elle est plus sage que l'humanité entière? Et cela ne prouve-t-il pas suffisamment qu'elle ne doit pas son origine à la pensée de l'homme, et qu'elle est descendue du sein même du Créateur?

« Mille fois j'ai contemplé ce prodige avec étonnement; mille fois mes yeux se sont fixés sur cet arbre immense qui étend ses branches de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion. Je le vois couvrant de son ombre une multitude de peuples divers, et je trouve à ses pieds le front inquiet du génie se reposant tranquille.

« En Orient, aux premiers siècles de l'apparition de cette religion divine, je vois, au milieu de la dissolution de toutes les sectes, les plus illustres philosophes se presser pour entendre sa parole. En Grèce, en Asie, sur les bords du Nil, dans toutes ces contrées où fourmillaient naguère d'innombrables sectes, je vois paraître tout à coup une génération de grands hommes, abondants en érudition, en

savoir, en éloquence, et tous d'accord dans l'unité de la doctrine catholique. Dans l'Occident, une multitude de barbares se précipite sur l'empire tombant de caducité ; c'est une noire nuée qui monte sur un horizon chargé de calamités et de désastres. Alors, au milieu d'un peuple submergé dans la corruption des mœurs, et qui a perdu jusqu'au souvenir de sa grandeur ancienne, je vois les seuls hommes que l'on puisse appeler les dignes héritiers du nom romain, chercher dans la retraite des temples un asile pour l'austérité de leurs mœurs ; c'est là qu'ils conservent, qu'ils accroissent, qu'ils enrichissent le dépôt de l'antique savoir.

« Mais mon admiration est à son comble lorsque je rencontre cet esprit sublime, digne héritier du génie de Platon, qui, après avoir demandé la vérité à toutes les écoles, à toutes les sectes, et parcouru, dans son indomptable audace, toutes les erreurs humaines, se sent subjugué par l'autorité de l'Église, et de libre-penseur se transforme dans le grand évêque d'Hippone.

« Dans les temps modernes se déroule à mes yeux une nouvelle série de grands hommes, je vois cette race illustre se perpétuer à travers les calamités du XVIIIe siècle ; enfin, dans le XIXe, je vois se lever de nouveaux athlètes qui, après avoir poursuivi l'erreur dans toutes les directions, vont suspendre leurs trophées aux portes de l'Église catholique. Quel est donc ce prodige ? Où a-t-on jamais vu école, secte ou religion semblable ? Ces hommes étudient tout, disputent sur tout, répondent à tout, savent tout ; mais, toujours d'accord dans l'unité de la doctrine, ils inclinent respectueusement leurs fronts en obéissance à la foi, ces fronts aux traits de lumière et de fierté. Ne vous semble-t-il pas voir un nouveau système planétaire, où des globes lumineux tournent dans de vastes

orbites, au milieu de l'immensité, toujours attirés au centre par une attraction mystérieuse? Cette force centrale, qui ne leur permet aucune aberration, ne leur ôte rien de leur volume ni du grandiose de leur mouvement, mais les inonde de lumière, en donnant à leur marche une régularité majestueuse. »

CHAPITRE XIV

IMPORTANCE DE L'ÉGLISE VISIBLE

1. Dieu a créé l'homme pour que l'homme, en se reconnaissant dépendant de Dieu, trouve son bonheur; et ce bonheur ne devait pas être simplement un bonheur proportionné à la nature de l'homme; non, l'intelligence de l'homme, élevée et agrandie par des grâces précieuses, lui permettrait de jouir, par l'union avec Dieu, du bonheur de Dieu même. L'homme, par son péché, perdit ces privilèges. Dieu résolut d'utiliser le péché pour révéler mieux encore son amour et sa miséricorde. Il n'a pas voulu la mort du pécheur : il a voulu que le pécheur se convertît et vécût. Dieu voulant, dans le Christ, nous donner sa présence et son amour surnaturels, il résolut que cette présence nous serait accordée sous la forme d'une manifestation de la divine miséricorde. Cette présence visible de Dieu ne devait pas nous être refusée à nous, enfants des siècles postérieurs. Nous avons notre Sauveur visiblement présent dans l'Église établie par lui. Nous avons un magistère visible pour nous éclairer, un pasteur visible pour nous diriger, un culte visible pour nous élever et nous consoler, une vie de grâce visible pour nous pénétrer tout entiers. C'est le suprême Pasteur des âmes qui vit parmi nous.

L'Église est, comme le Christ, une chose divine sous une forme humaine. La faiblesse humaine a pénétré dans la vie du Christ jusqu'aux limites du possible; elle pénètre de même dans la vie de l'Église sous toutes les formes. Le Christ fut persécuté et méprisé; de même aujourd'hui encore son Église est méprisée et persécutée. Au point de vue des résultats obtenus, l'histoire de l'Église et l'histoire du Christ sont semblables. Comme le Christ a été victorieux, son Église est victorieuse. L'Apôtre résume ainsi son histoire : « Nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés; nous sommes abattus, mais non pas entièrement perdus. » (2 Cor., IV, 9.) La vie du Christ a été une effusion ininterrompue d'amour et de bienfaits : la vie de l'Église l'est aussi.

Le Christ est donc là où est son Église. De même que le premier devoir de l'homme était d'écouter le Christ par obéissance à Dieu, le premier devoir du chrétien est d'écouter l'Église par obéissance au Christ. Le commandement divin d'appartenir intérieurement et extérieurement à cette Église s'adresse à tous les hommes. Pécher sur quelque autre point, c'est transgresser la volonté de Dieu sur ce point particulier; se révolter contre l'Église, c'est renier Dieu et sa loi fondamentale, c'est se rendre coupable de haute trahison dans le royaume de Dieu, puisque c'est s'insurger contre la souveraineté du roi.

2. L'Église est universelle; elle l'est dans son Fondateur, dans son but, dans sa nécessité, dans ses commandements, dans son œuvre, dans sa manifestation; son Seigneur et Fondateur l'a voulue pour tous, tous ont besoin d'elle et elle suffit à tous. Nul ne peut dire : « Je ne vous comprends pas », ou « Je comprends mieux que vous ». Elle est comme le *Pater noster* : l'enfant qui

bégaie le comprend, et le penseur le plus savant n'en a pas encore scruté toutes les profondeurs.

L'Église a vu venir à elle l'Hébreu et le Grec, le Romain et le Germain, le Nègre et le Japonais, le Peau-Rouge et le Malais de l'océan Pacifique, les grands et les petits, les savants et les ignorants, les hommes de tout état et de toute condition.

3. L'Église est sainte. De tout temps elle a eu des saints, et en grand nombre. Si l'on s'écarte de l'esprit de la sainteté, c'est parce qu'on s'écarte de l'esprit de l'Église catholique. Sans doute, cet esprit de sainteté s'est, au cours des âges, obscurci chez quelques-uns de ceux qui étaient revêtus de la puissance apostolique. Mais, en général, ces représentants de l'autorité spirituelle se sont signalés de tout temps par la largeur de l'esprit et du cœur ; ils ne bornaient pas leur horizon à un pays ; leur pensée s'étendait au monde entier, et le monde entier était pour eux. Ils se sont signalés par un courage persévérant dans toutes les difficultés et toutes les luttes civilisatrices, parce qu'ils se savaient assistés par Dieu. Ils se sont signalés contre les plus puissants souverains de ce monde, parce qu'ils avaient conscience de leur pouvoir et de leur dignité suprêmes. Sachant que toute leur puissance leur venait du Crucifié, ils avaient au cœur l'amour de la croix, ils étaient toujours prêts à donner leur sang et leur vie pour demeurer fidèles à leur devoir.

L'Église catholique réussit admirablement à conduire les peuples dans la voie de la vertu. De tout temps et à tous les points de vue, l'esprit religieux qui anime l'Église a su, pour s'en emparer, pénétrer le cœur humain.

Les grâces les plus merveilleuses n'ont jamais manqué dans l'Église catholique. Même aux époques où, sous

plus d'un rapport, se manifestait une décadence de la vie religieuse, on trouve un grand nombre de saints personnages dotés de grâces de choix.

4. Partout les âmes de bonne volonté cherchent Dieu et les institutions qu'il a établies pour notre salut. Et l'Église va à toutes les âmes ; Dieu lui a donné le droit sur toutes, et à ce droit correspond pour toutes le devoir d'appartenir à l'Église.

Parler de plusieurs Églises distinctes, de plusieurs formes également légitimes du christianisme, c'est se tromper : il n'y a qu'*une seule* vérité, qu'*un seul* Dieu, qu'*une seule* doctrine. Ce qui n'est pas vrai est faux ; et confesser une chose qui s'écarte de la vérité, c'est être dans l'erreur.

Seule la vérité peut délivrer de tout malheur ; seule l'Église peut rendre les hommes heureux.

Ne pas appartenir extérieurement à l'Église du Christ n'est pas toujours un péché, mais c'est toujours un malheur.

Il peut se faire qu'un homme soit dans l'ignorance et dans l'erreur sans qu'il y ait de sa faute ; que, par suite, il n'entende pas l'Église, qu'il ne distingue pas sa voix parmi toutes les voix tumultueuses, étourdissantes, assourdissantes, discordantes, des puissances adverses ; qu'il ne puisse, en raison de préjugés puisés avec les premières habitudes de la vie et de la pensée, grandis avec lui et liés aux plus intimes souvenirs des parents, des maîtres de sa jeunesse, de généreux amis, qu'il ne puisse, disons-nous, en aucune façon arriver à comprendre la voix sainte de celui qui crie dans le désert.

Cet homme ne sera point éternellement malheureux, puisqu'il est dans l'erreur sans qu'il y ait de sa faute ; pourvu qu'il ait la volonté sincère de faire tout ce que Dieu a ordonné pour le salut, Dieu ne lui refusera point

la grâce du Christ. Mais cet homme n'est pas sur la voie royale que Dieu a préparée pour tous ; il n'est pas dans l'arche du salut que Dieu a destinée à tous : sur la mer agitée par la tempête, il est dans une barque fragile ; il n'est exempt de faute qu'autant que, malgré sa bonne volonté, il n'a pas trouvé l'arche.

Dans ce sens, cet homme peut se sauver ; cependant il est privé d'un très grand nombre de grâces. Comment Dieu dispose-t-il ces choses ? L'esprit humain se perd dans ses pensées. Mais l'esprit humain doit finalement constater son impuissance, et reconnaître que nul ne peut scruter le secret de la distribution des grâces.

5. Nous n'avons le droit de condamner personne. Nous pouvons espérer que le nombre des hérétiques sauvés sera grand.

Un noble esprit a porté ce jugement : « Il faut considérer tout hérétique comme un catholique futur, et le traiter en conséquence. » Savez-vous l'heure de la grâce que Dieu s'est réservée ? Savez-vous le jour et l'heure que le Seigneur a choisis pour parler à chaque enfant des hommes ? Ignorez-vous que les uns sont appelés de bonne heure, les autres plus tard, jusqu'à la onzième heure ? Et alors même qu'il vous arrive de douter de la bonne volonté de votre frère égaré, le Dieu plein de miséricorde ne lui accordera-t-il pas, sans que les hommes s'en aperçoivent, à l'heure difficile de la mort, la grâce qui lui permettra d'appartenir à l'Église de Dieu ?

Seule l'Église catholique est tolérante. L'erreur ne peut pas avoir de tolérance ; elle en a tout au plus pour l'indifférence religieuse qui dédaigne la vérité. L'Église catholique repousse l'erreur ; elle estime et aime l'égaré, elle a pour lui une affectueuse compassion.

6. Le désir de l'Église, son devoir, est de travailler à délivrer de leurs erreurs ceux qui sont égarés. C'est pour cela que son Fondateur l'a établie et qu'il l'a envoyée à tous les peuples pour en faire des prosélytes. Elle doit faire des prosélytes, comme le Christ en a fait. Dans cette œuvre de conversion, le Christ n'a pas usé de toute sa puissance ni de tous ses droits.

Il a prêché, il a pratiqué la patience, il a prouvé de toute façon qu'il aimait les hommes et haïssait l'erreur. Si, dans le cours des temps, on a cru parfois devoir employer d'autres moyens de conversion, cela n'était pas dans l'essence de l'Église : c'était le résultat de circonstances particulières.

Nul ne peut trouver mauvais que l'Église remplisse consciencieusement la mission qu'elle tient du Christ. Elle doit sauver les âmes, elle doit conduire les âmes à Dieu. Voilà pourquoi elle s'attache en quelque sorte à chaque âme, de manière à l'arracher à la perdition.

7. Tout catholique peut, pour sa consolation, dire avec saint Augustin : « Ce qui m'attache à l'Église catholique c'est l'accord des peuples et des nations ; c'est une autorité fondée sur des miracles, nourrie par l'espérance, augmentée dans l'amour, confirmée par l'antiquité ; c'est la succession des évêques jusqu'à l'épiscopat d'aujourd'hui, car elle dérive du siège même de Pierre que le Seigneur, après sa Résurrection, a chargé de paître son troupeau. Ce qui m'attache à l'Église, c'est enfin son nom même d'Église catholique. Ce nom d'Église catholique, ce n'est pas sans raison que, parmi tant d'hérésies, elle le possède si exclusivement qu'alors même que tous ceux qui ne partagent pas notre foi se prétendent catholiques, aucun n'ose cependant, à l'étranger qui demande où se trouve l'Église catholique, montrer sa basilique ou sa maison. »

CHAPITRE XV

LA PAPAUTÉ

1. La Papauté a fait ses preuves dans l'histoire de la façon la plus éclatante : elle s'est montrée ce qu'elle devait être dans le dessein du Christ : « Sur ce rocher je bâtirai mon Église. » (Matth., XVI, 18.)

La plupart des papes ont été personnellement des hommes remarquables, autant par leur vertu que par leur science. Mais ce qui fait l'importance de la Papauté, ce n'est ni la science, ni l'érudition des pontifes, ni leurs vertus et leur sainteté personnelles.

Luther lui-même avoue : « Le plus grand miracle de notre Dieu est qu'il ait maintenu sa parole dans le monde et que le royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ se soit perpétué dans la Papauté. »

Si, dans la longue série des papes, il se trouve quelques individualités trop mondaines, c'est une preuve que rien d'humain ne peut prévaloir contre le fondement de l'Église chrétienne.

La Papauté est un très grand bienfait ; sa fin principale n'est pas dans les choses de ce monde passager, mais dans les biens de l'éternité.

2. Mais même au point de vue de l'histoire, la Papauté a accompli de grandes œuvres. Les nations civilisées lui doivent la vie.

Le protestant Jean de Müller dit de l'Allemagne : « Il fallait que les barbares, nos ancêtres, fussent instruits et formés ; ils durent passer par mille erreurs avant que la vérité pût, sans les aveugler, leur apparaître dans sa simplicité. Qu'arriva-t-il ? Dieu leur donna un tuteur : ce fut le Pape. Que fût-il advenu d'eux sans le Pape ? Ce qu'il est advenu des Turcs : parce qu'ils n'ont pas accepté la religion byzantine, et qu'ils n'ont pas soumis leur sultan au successeur de Chrysostome, les Turcs sont restés dans leur barbarie. »

3. Ce n'est pas un système d'enseignement, ce n'est pas un livre qui pouvait exercer cette influence civilisatrice sur des peuples grossiers : il fallait la hiérarchie ecclésiastique vivante, entourée d'une majesté visible ; il fallait cette hiérarchie qui a sa source dans le Pape, et qui vit par l'union avec le Pape de Rome.

L'unité organique visible et l'union de toutes les Églises particulières sous la primauté des Papes ont été le principe d'une force morale à laquelle on ne peut rien comparer dans le monde.

Seule la force de cohésion qui réside dans la Papauté a pu empêcher les peuples de retomber dans l'isolement égoïste, où ils se trouvaient avant le christianisme.

La civilisation et la science ont de tout temps trouvé dans les Papes leurs protecteurs les plus zélés. En règle générale, nous voyons toujours les Papes soutenir les droits des opprimés.

CHAPITRE XVI

LA VIE CHRÉTIENNE

1. De même qu'un tendre bouton de rose s'épanouit peu à peu en une fleur splendide, de même la pensée fondamentale de l'Église visible est allée se développant sous les formes les plus riches et les plus variées du culte.

La vie de l'Église, avec toutes ses institutions et ses usages, ses assemblées et ses dévotions, ses jeûnes et ses abstinences, ses corporations et ses nobles créations artistiques, ressemble à un arbre vigoureux qui, sorti d'un germe sans apparence, assure à des multitudes d'âmes protection, joie, consolation, salut.

L'Église ressemble à une mère qui, par tous les moyens en rapport avec l'humaine nature, soulève son enfant, l'arrache à la poussière de cette terre, et le porte jusque sur le cœur paternel de Dieu.

Voilà pourquoi tant d'hommes voient dans l'Église leur plus grande bienfaitrice : ils comprennent que l'Église les conduit efficacement à Dieu, leur Père céleste.

C'est volontiers qu'ils acceptent les pratiques de dévotion auxquelles l'Église les invite ; c'est volontairement qu'ils obéissent à ses préceptes si pleins de signification ; c'est par principe et par conviction qu'ils s'en remettent

dans les questions religieuses à la direction de l'Église ; c'est volontiers qu'ils prennent part aux réunions chrétiennes et se réjouissent de maintenir d'affectueux rapports avec les pasteurs des âmes.

Pour eux, cette direction n'a rien de choquant, rien de despotique ; pour eux, la vie chrétienne coule paisiblement et agréablement, comme le fleuve dans le lit que lui a tracé la nature. A cette direction de l'Église ils ne trouvent que consolation, tranquillité ; ils y rencontrent un moyen de développer les meilleures aspirations du cœur humain.

2. Mais les « pratiques extérieures » du culte « extérieur » ! Précisément, ces pratiques extérieures sont, au témoignage de l'histoire de l'Église, une institution d'une suprême utilité. Loin de séparer de Dieu, elles resserrent les rapports qui nous unissent à lui.

Depuis que le christianisme existe, ce qu'il a voulu avant tout, c'est le culte intérieur ; mais il n'a point négligé le culte extérieur. Le Christ voulait abroger ou plutôt parfaire la loi cérémonielle des Juifs, et cependant il s'est soumis aux pratiques alors en usage.

Partout nous le voyons se conformer aux cérémonies et aux pratiques extérieures prescrites par la Loi. Enfant, il se soumet à la circoncision, il est présenté au Temple. Il observe avec soin toutes les pratiques extérieures du judaïsme. Il nous a enseigné ainsi que notre culte doit être non seulement intérieur, mais aussi extérieur.

C'est donc conformément à la pensée du Christ que des formes si simples du christianisme primitif sortit, dans le courant des âges, une foule de rites extérieurs. Et cela pour la consolation et l'utilité des peuples chrétiens.

3. Il en est qui, dans ces pratiques, veulent voir une superfétation. Partout où il y a des hommes on retrouve l'humanité, et, dès lors, les défauts de l'humanité. Mais, au fond, il n'y a point ici superfétation.

On ne peut nier, dit un religieux contemporain (le Père A. M. Weiss), que les pratiques extérieures ne puissent avoir chez certaines gens des effets mauvais.

Des esprits bornés et des cœurs étroits, incapables de distinguer entre le but et les moyens, peuvent trouver dans ces pratiques occasion à mille inquiétudes et à mille doutes stériles, qui retardent leur marche dans la voie de la perfection.

Il en est toujours qui cherchent tout salut et toute perfection uniquement dans l'accomplissement des plus mesquines formalités, et qui blâment la moindre faute avec d'autant plus de sévérité et d'amertume qu'ils oublient que le royaume de Dieu ne consiste pas dans la circoncision, dans les seules pratiques extérieures, dans le choix des mets, mais dans la justice intérieure (Rom., XIV, 17) et dans un cœur affermi dans la grâce (Hebr., XIII, 9).

Cependant, la cause de toutes ces erreurs n'est point dans l'usage de ces pratiques extérieures : elle est dans l'esprit charnel du paganisme, dans l'orgueil opiniâtre du judaïsme, esprit et orgueil toujours en germe chez l'humaine nature, et qui empêchent l'homme de pénétrer dans l'esprit de la loi chrétienne.

Le chrétien n'est pas esclave de la lettre et de la forme : il accomplit les pratiques extérieures parce qu'il y voit l'expression naturelle des sentiments intérieurs, parce qu'il sait que les sentiments intérieurs ont besoin d'un appui extérieur.

Si l'orgueil le tente de rejeter les pratiques extérieures, comme étant « au-dessous de sa dignité et de son degré

d'instruction », son humilité y trouve un motif de plus de se conformer à ces pratiques recommandées par l'Église. Il les accepte et s'y soumet par estime pour l'esprit qui les anime ; il les considère comme un moyen convenable de traduire d'une manière conforme à la nature de l'homme l'honneur qu'il rend, dans son cœur, à l'amour de Dieu. La pratique extérieure n'est pas une œuvre morte, elle n'est pas une feinte : l'esprit des enfants de Dieu, l'amour volontaire, en sont l'âme. Elle n'est plus une vaine cérémonie : on l'anime d'un véritable esprit intérieur.

4. Les pratiques extérieures sont donc des excroissances, mais très heureuses et fort naturelles. Elles sont l'écorce. De même que l'arbre dépérit si on le dépouille de son écorce, de même la religion meurt et s'éteint dans le cœur quand on lui retire l'aliment et l'appui extérieurs.

La nature humaine est une nature spirituelle, mais elle a besoin du sensible, et elle y cherche un appui nécessaire. L'extérieur exerce une puissante influence sur l'intérieur.

Ceux qui se sentaient faibles ont trouvé, dans les pratiques extérieures de la religion, l'appui dont leur vie intérieure avait besoin ; ceux qui se sentaient forts y ont trouvé l'humiliation qui leur était indispensable.

L'Église chrétienne a un culte extérieur, elle possède donc aussi un culte social. Et ce culte répond aux exigences de la nature humaine. « Là où des multitudes prient et adorent, dit un poète allemand, le cœur s'embrase et l'esprit s'élève au ciel comme sur des ailes. »

Tous les peuples ont considéré comme un bienfait particulier du Christ qu'il ait établi, outre la prière, sept pratiques extérieures, destinées par lui à communiquer des grâces intérieures spéciales pour des circonstances particulières de la vie.

Ces sept sacrements se retrouvent dans l'Église d'Orient séparée. Ce seul fait prouve que l'Église possédait sept sacrements bien avant que la science théologique se soit occupée d'en faire l'énumération.

Il n'est peut-être pas de sacrement qui ait été institué dans des circonstances aussi consolantes que le sacrement de pénitence. Ce fut le soir de Pâques, dans la première visite que le Seigneur fit à ses Apôtres, quand il leur montra ses plaies, qu'il leur souhaita la paix, qu'il souffla sur eux et leur donna le Saint-Esprit. Tel est le présent pascal que le Sauveur fit au monde (Joan., xx, 23).

CHAPITRE XVII

DES SAINTS

1. Pour notre joie et notre satisfaction, nous savons que le christianisme a formé un grand nombre de saints. Ils contribuent à la glorification du Christ.

Nous honorons les saints, c'est-à-dire ces hommes qui se sont signalés sur terre par un haut degré de vertus chrétiennes, et dont nous pouvons admettre qu'ils sont au ciel, près de Dieu.

Le culte des saints a été de tout temps dans l'Église une source de grandes grâces. Les saints sont les amis de Dieu. Tout homme voit avec plaisir que ses amis soient honorés par les autres. De même Dieu désire qu'on honore ses saints : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » (Joan., XII, 26.)

« En étudiant les martyrs et leur histoire, dit Moehler, j'ai du moins appris à vénérer les saints. Souvent je me suis pris à pleurer en lisant leurs actes, j'ai ressenti leurs souffrances, admiré leurs actions, j'ai été accablé par leur grandeur. Il en serait de même, je le crois, pour la plupart de ceux qui se donneraient la peine de lire ces splendides monuments du passé chrétien. »

Le culte des saints n'est pas l'adoration : c'est un témoignage de haute vénération. Le culte public est réglé par

l'Église ; on ne peut donc vénérer publiquement comme saints que ceux que l'Église permet d'honorer de la sorte. Cette autorisation solennelle s'appelle « canonisation ».

Pourquoi n'honorerions-nous pas ceux qui ont tout sacrifié et tout souffert pour le Christ Notre-Seigneur ?

2. En honorant les saints, nous nous sentons pressés de tendre plus efficacement à l'union avec Jésus-Christ. Tout homme qui veut avancer cherche un soutien et un appui ; il le cherche au-dessus de lui, mais aussi proche que possible.

Il cherche partout, à proximité, un modèle qu'il puisse reproduire. Il en est ainsi, même dans les choses de la vie. Les amis de la poésie vénèrent leur Schiller ou leur Calderon ; ceux qui font de la philosophie leur idéal s'attachent à un Platon, à un saint Thomas ou à un Schopenhauer ; les musiciens ont un culte pour un Mozart, un Beethoven ou un Richard Wagner.

Pourquoi donc les amis de la vertu chrétienne ne vénéreraient-ils pas et ne sentiraient-ils pas le désir d'imiter ceux qui ont pratiqué cette vertu d'une façon suréminente ?

En considérant les saints, nous devons nous dire : « Ou les saints ont trop fait pour le service de Dieu, ou nous faisons trop peu. Si nous n'avons pas la foi, nous faisons encore trop ; mais si nous l'avons, le peu que nous faisons ne saurait suffire. »

3. Au culte des saints se rattache le recours à leur intercession. Alors même qu'un sujet a toute confiance dans le prince dont il attend des faveurs, il se réjouit cependant d'avoir pour protecteurs les amis du prince, surtout s'il sait que ce dernier met sa joie à distinguer ses amis en exauçant leurs prières.

Une impulsion naturelle porte les chrétiens à se demander mutuellement, dans leurs nécessités, le secours de leurs prières ; ils sont persuadés que cette prière, cette intercession, n'est pas sans valeur.

La mort ne rompt pas les liens spirituels. Et parce que les morts, comme le prouve l'Écriture, connaissent en Dieu ce qui se passe sur la terre, il est naturel que le cœur qui prie désire s'associer comme intercesseurs ceux dont il est convaincu qu'ils possèdent à un haut degré les bonnes grâces divines et qu'ils sont à présent auprès du trône de Dieu.

On comprend que, dans sa miséricorde, Dieu se plaise à honorer ses fidèles serviteurs, les saints, en écoutant leurs prières et en nous exauçant dans nos besoins.

Il n'y a qu'un médiateur entre nous et Dieu le Père. Mais cet unique médiateur est si plein de bonté qu'il nous fait parvenir ses grâces par une voie conforme à notre nature; qu'il choisit, pour coopérateurs dans la médiation, des hommes qui l'ont servi fidèlement; et c'est ainsi que, par la vertu de la grâce divine, les saints nous conduisent plus sûrement à Dieu.

M. Th. Fechner fait cet aveu : « Nous ne faisons qu'élargir et appliquer le principe même de la prière adressée aux vivants, quand nous prions nos amis défunts ou les saints de nous assister par leur intercession, et de s'interposer auprès de Dieu en telle chose où ils se rapprochent particulièrement de nous, en telle autre où ils nous sont supérieurs, ou bien encore parce que l'objet de notre prière les concerne plus spécialement. »

Et de même que la prière nous unit aux bienheureux du ciel, elle nous unit aussi aux âmes qui, dans le purgatoire, achèvent d'expier leurs péchés.

Il est tout à fait conforme à la miséricorde divine, à

l'essence même du christianisme, et c'est pour tous les cœurs chrétiens une grande consolation de pouvoir aider par leurs suffrages ces pauvres âmes.

4. Que de grandes et magnifiques choses le culte des saints a produites dans la chrétienté ! C'est comme un avant-poste du vivant sacrifice de soi-même à Dieu en Jésus-Christ. Par ce commerce spirituel entretenu entre les vivants et les morts, il a essentiellement contribué à maintenir dans le cœur des hommes la croyance à une vie future.

Les saints qui règnent avec le Christ intercèdent auprès de Dieu en faveur des hommes. Il est donc bon et salutaire de les invoquer et de recourir à leurs prières, de nous abriter sous leur protection, pour obtenir les faveurs de Dieu par son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui seul est notre Sauveur et notre Sanctificateur.

5. Si l'Église ne fait pas de tous ses fidèles des saints, elle ne laisse pas de transformer merveilleusement, par son influence sanctificatrice, tous ceux qui se donnent à elle.

Cette transformation du cœur humain est le chef-d'œuvre du christianisme.

Par sa nature, l'homme est porté à l'égoïsme, à un égoïsme froid comme l'argent qu'il adore, vil comme les plaisirs qui le charment, inconsistant comme la louange après laquelle il court. De là l'orgueil chez les grands, l'inquiétude chez ceux qui souffrent, la licence de la jeunesse, la discorde dans les familles, la dureté pour le prochain, la manie de la dispute dans la vie publique, une perpétuelle instabilité, enfin la folie du plaisir chez toutes les classes de la société.

A l'école du Christ, combien de faibles cœurs ont appris à être doux et humbles, combien se sont ouverts à la plus généreuse charité, combien se sont montrés prêts aux sacrifices les plus héroïques ! Un cœur catholique aime avec passion le plan de Dieu, il est fidèle à toutes les autorités légitimement constituées, il est plein d'enthousiasme pour toutes les entreprises idéales de l'humanité. Les plus belles, les plus nobles œuvres sont nées du cœur catholique.

CHAPITRE XVIII

FAIBLESSES HUMAINES CHEZ LES CHRÉTIENS

1. Gardez-vous de mettre sur le compte du christianisme tout ce que vous voyez chez les chrétiens et tout ce que vous lisez chez les écrivains chrétiens : la nature humaine se retrouve partout.

Il n'est pas rare de constater très visiblement des faiblesses humaines chez des chrétiens : cela prouve la grandeur de la faiblesse humaine, mais non point la faiblesse de la grâce divine.

C'est le propre de la grâce divine non pas de transformer d'ordinaire et soudainement les hommes en anges, mais de les prendre tels qu'ils sont, pour les amener peu à peu à ce qu'ils doivent être. Saul ne fut pas subitement transformé en un Paul parfait. L'homme est naturellement enclin à l'orgueil et à la satisfaction du « moi », à la sensualité, à l'étroitesse et à l'exclusivisme dans l'intelligence et par suite dans la volonté, à des exagérations coupables de toutes sortes.

Ces choses et d'autres du même genre sont des faiblesses contre lesquelles la grâce lutte avec la coopération de l'homme et par le recours aux moyens que peut offrir la vie. Mais cette coopération ne va pas sans beaucoup de défauts et de fautes.

A un voyageur qui est en chemin on ne demande pas qu'il soit déjà au but.

L'Église catholique, ici-bas, n'est point une société d'esprits célestes ; c'est une société d'hommes, luttant dans la tempête et l'orage, qui réussissent à se maintenir au-dessus de l'abîme où les vagues agitées du temps menacent à toute heure de les précipiter.

Les saints eux-mêmes avaient des imperfections ; sous plus d'un rapport ils étaient impropres aux affaires de ce monde, mais en cela même ils trouvaient un stimulant à la sainteté. Ne vous attardez point à critiquer sur un point unique les grands caractères : l'obstacle qui les arrête dans leur marche leur devient un moyen de prendre leur élan vers le ciel.

2. Le christianisme se compose de faiblesse humaine et de grâce divine. Plus d'un reste par sa propre faute en arrière de la grâce et demeure longtemps sans être ce qu'il devrait, conformément à la sainteté du christianisme. Le Dieu de miséricorde le permet dans un but plein de sagesse, et vous n'avez pas le droit de vous en scandaliser.

Voilà de quels matériaux Dieu se servira pour son œuvre. Il n'est pas bien difficile de construire une maison avec de la pierre dure et du bon mortier; il est difficile de le faire avec du sable.

Lorsqu'un vaisseau a le vent favorable, un équipage vigilant, un pilote habile, un gouvernail parfait et des agrès solides, il est facile de le diriger sur les vagues de l'océan. Mais lorsque le vent est contraire, lorsque le gouvernail se brise et que le vaisseau craque dans toutes ses jointures, lorsque l'équipage sans cesse oublie ses devoirs et que le navire, ballotté sur la vaste mer, réussit

à atteindre le but au travers de dangereux récifs, comment ne pas reconnaître là un phénomène extraordinaire ?

Que l'Église catholique, au milieu des tempêtes des siècles et malgré les faiblesses de quelques-uns de ses chefs et de ses membres, n'ait pas péri, c'est manifestement une preuve de son origine divine.

CHAPITRE XIX

LE SACERDOCE

1. Tout chrétien possède une dignité royale et sacerdotale. « Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte. » (1 Petr., II, 9.) Mais il convenait aux desseins sages et miséricordieux du Christ d'établir dans son Église, à côté et au-dessus de cette royauté et de ce sacerdoce qui sont l'apanage de tous les chrétiens, une autorité particulière et un sacerdoce spécial.

C'est pour le bien de tous les fidèles que le Christ a établi des pouvoirs déterminés; mais tous les fidèles ne sont pas appelés à remplir ces fonctions. La charge spéciale de pasteur et de docteur est une institution du Christ, et comme le pasteur doit paître, conduire, conserver et gouverner le troupeau qui lui est confié, les pasteurs spirituels sont établis pour gouverner les communautés.

Ils tiennent leur pouvoir d'en haut, non d'en bas. Les Apôtres reçurent leur mission du Christ, et les Apôtres transmirent leur mission à d'autres (Act., VI, 2; Tit., I, 5; 1 Tim., V, 22). « Le Christ fut envoyé par Dieu, et les Apôtres par le Christ, écrit saint Clément de Rome; les Apôtres partirent suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, ils prêchèrent et établirent dans les villes, comme évêques et diacres, ceux qu'ils avaient éprouvés. »

« Celui que le Père de famille a établi pour administrer

sa maison, écrit aux Éphésiens saint Ignace, disciple des Apôtres, nous devons le recevoir comme Celui qui l'a envoyé; par suite, il est clair que nous devons considérer l'évêque comme le Seigneur lui-même. »

2. Le Christ a vraiment établi dans son Église un pouvoir de gouvernement. Les Apôtres disent : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous de ne pas vous imposer d'autre fardeau que celui-là. » (Act., xv, 28.) Saint Paul revendique le « pouvoir de châtier tous les désobéissants » (2 Cor., x, 6; 1 Cor., iv, 18; v, 3).

De plus, le service de l'autel appartient aux seuls Apôtres et aux auxiliaires et successeurs qu'ils ont établis. Depuis l'institution de la sainte Cène, il y a dans l'Église un sacerdoce particulier (Hebr., xiii, 10). « Ainsi donc, que chacun nous tienne pour les serviteurs du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. » (1 Cor., iv, 1.) La propagation et la transmission de la puissance sacerdotale se font par le rite de l'ordination et par l'imposition des mains (2 Tim., i, 6).

3. Dieu daignant converser parmi nous, sous une forme humaine et visible, ce bienfait ne devait pas être perdu pour nous. De même qu'ici-bas les intérêts humains sont représentés par des hommes, de même les intérêts divins ont aussi sur la terre des hommes pour représentants : ce sont les prêtres. Ils veillent à maintenir les droits de Dieu sur l'humanité; ils conduisent les hommes à Dieu; ils aident les hommes à atteindre leur fin dernière; c'est par leur intermédiaire que nous recueillons les fruits de la Rédemption; ils prient pour nous et offrent chaque jour, pour l'honneur de Dieu et notre salut, le sacrifice non sanglant de la nouvelle alliance.

Le prêtre rend la justice ; son domaine est celui de la conscience. Le prêtre est médecin ; les blessures qu'il guérit sont les blessures de l'âme. Il est « dispensateur des mystères de Dieu ».

En union avec le magistère ecclésiastique, le prêtre est docteur ; comme ministre de l'Église, il annonce et explique la parole de Dieu.

Il instruit les enfants, console les malades et les mourants ; il vient en aide à ceux qui doutent, il montre le droit chemin à ceux qui s'égarent ; il est médiateur ; il console les pauvres et les affligés ; il éveille et fortifie dans nos cœurs le sens du bien idéal. Possédant un cœur large et délivré des soucis terrestres, il s'efforce de se faire tout à tous.

Rien de pire au monde qu'un mauvais prêtre ; rien de meilleur au monde qu'un bon prêtre.

CHAPITRE XX

LES TROIS CONSEILS ÉVANGÉLIQUES ET L'ÉTAT RELIGIEUX

1. L'amour pour Jésus-Christ a une puissance singulière. Sainte Agnès, sollicitée de contracter une alliance terrestre, s'écriait : « Écartez-vous de moi, aliment de mort ; car j'ai déjà donné mon cœur à un autre amant ; à lui seul je me suis consacrée. »

C'est ainsi que de tout temps, dans l'Église, tant d'âmes ont renoncé aux biens terrestres, aux jouissances, à leur volonté propre, pour se donner plus complètement à Dieu, leur Seigneur.

« Si vous voulez être parfait, dit le Sauveur au jeune homme riche, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres ; puis venez et me suivez. » (Marc., x, 21.)

Par la pauvreté volontaire, on renonce à tout droit de propriété et à tout usufruit équivalant à un exercice de ce droit. Par la chasteté évangélique, on s'oblige non seulement d'une façon particulière à se refuser tout plaisir coupable, mais on renonce encore au mariage, afin de pouvoir servir Dieu, son Seigneur, plus parfaitement et sans partage. Par l'obéissance parfaite, on s'en remet,

même dans les choses permises à la liberté humaine, à la volonté et au bon plaisir d'un autre, en qui l'on reconnaît sous ce rapport le représentant de Dieu.

2. On l'a remarqué justement : chez tous les peuples, de tout temps, dans toutes les religions, on s'est accordé à voir, dans la virginité observée pour des motifs supérieurs, quelque chose de céleste qui élève l'homme au-dessus de lui-même et le rend agréable à la Divinité. Quelle estime, quel respect, tous les peuples n'ont-ils pas eu pour la continence !

Bien qu'en général le mariage soit la vocation naturelle de l'homme, bien qu'il soit un état saint, partout la virginité a inspiré la vénération.

Quiconque a une idée nette de la dignité humaine verra aisément que l'état du célibat, s'il est inspiré par de nobles motifs, se rapproche de l'idéal bien plus que la vie conjugale.

Il n'est pas difficile de comprendre que le renoncement imposé par la virginité, s'il est accepté sans orgueil, par esprit de dévouement, par amour véritable des hommes et de Dieu, est extrêmement agréable au Seigneur.

Les vœux de religion ont aussi leur valeur, même au seul titre d'exemple. Ce serait ignorer l'irrésistible puissance de l'exemple sur le cœur humain, que de douter que le seul fait qu'il y a des âmes magnanimes renonçant pour toujours et par amour pour Dieu à toutes les jouissances d'ici-bas, est une éloquente prédication pour tous les chrétiens ; que c'est la meilleure manière d'enseigner qu'il est possible à tout homme aidé de la grâce divine de rester consciencieusement dans les obligations de sa vocation.

3. L'existence de l'état religieux dans l'Église est un

des plus grands bienfaits dont nous sommes redevables au Christ. La vie religieuse n'est point le partage de tous ; elle n'est point la vocation ordinaire des chrétiens : c'est un état extraordinaire, une vocation supérieure. La vie religieuse a pour fondement le renoncement libre, absolu ; c'est le renoncement que le Christ a conseillé et que réalisent essentiellement les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Certaines gens trouvent la vie du cloître laide : c'est qu'ils la jugent d'après leur goût personnel. Le chant ou la récitation de l'office divin ne leur dit rien. Qu'une taupe, dans son trou, entende le chant de l'alouette, elle dira : « Quelle absurdité de voler et de chanter ! »

L'état religieux est un bienfait particulier pour ceux qui en jouissent. Quelques-uns ont fait d'abord d'amères expériences, ils se sont égarés sur le chemin de la perdition ; ils ambitionnent une vie de pénitence, à l'abri des dangers, et on ne la trouve que dans le cloître.

D'autres aspirent à une vie plus parfaite ; ils considèrent leur Jésus pauvre, vierge, obéissant, qui volontairement a tout sacrifié par amour pour nous. Et, par amour pour Jésus, ils se sentent poussés à se sacrifier eux-mêmes aussi complètement que possible. Dans les sacrifices et les difficultés propres à l'état religieux, ils trouvent la satisfaction des nobles désirs de leur cœur, ils goûtent la joie réservée à ceux qui se jettent entièrement et sans regard en arrière dans les bras de Dieu.

Qu'il est beau, qu'il est doux, de voir des frères cheminer dans la vie, la main dans la main, et ne formant qu'un cœur, un esprit et une pensée !

4. Mais la vie du cloître est aussi un grand bienfait pour la chrétienté tout entière.

Tout chrétien sent son âme encouragée et fortifiée, lorsqu'il songe à tant de religieux qui, par amour pour Jésus, supportent les plus pénibles sacrifices. Combien d'âmes, à la pensée des vertus exercées dans les cloîtres et les hôpitaux, ont eu honte d'une vie coupable ou peu chrétienne ! Combien ont été encouragées à la pratique des vertus chrétiennes !

Les Ordres religieux sont donc demeurés les foyers où les cœurs s'inspirent des sentiments chrétiens ; la vie des fidèles y puise sans cesse une nouvelle chaleur et une impulsion nouvelle.

Effort vers la vertu, empire sur les appétits inférieurs, maîtrise des sentiments moins nobles, tout ce saint travail auquel s'applique le chrétien, nous le voyons plus visible et plus saisissable dans la vie religieuse.

Il n'est pas jusqu'aux graves nécessités du présent qui ne trouvent un secours efficace dans la vie religieuse.

CHAPITRE XXI

LE CHRÉTIEN SERT UNE GRANDE CAUSE

1. L'Église chrétienne nous dit que le monde aura une fin grandiose. La « scène » s'écroule : le premier acte de l'histoire du monde est terminé ; puis vient le second, l'acte redoutable du jugement universel, et le drame est fini. L'évolution du monde a trouvé sa conclusion dans le jugement et dans la séparation publiquement faite des anges et des hommes : d'un côté les bons, de l'autre les mauvais.

Cette doctrine, l'Église l'a puisée dans la Tradition et dans la Bible. Ici cependant, comme en d'autres cas, la sainte Écriture voile la vérité sous un langage figuré et imagé.

Le jugement dernier est prédit par le Christ. Le Seigneur ajoute : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » (Marc., XIII, 31.) Et pourtant, rien dans la nature visible n'est plus consistant que le ciel et la terre, rien n'est plus fugitif que des paroles.

Nous ignorons le lieu du jugement et le détail des circonstances qui l'accompagneront ; il nous est donc impossible de nous faire une représentation adéquate de ce grand acte. Mais qui donc aurait la folie de vouloir douter de la réalité du jugement ?

2. Si l'on réfléchit, peut-il sembler étrange que la sagesse de Dieu ait voulu ce grand jour du jugement ?

L'homme n'est pas seulement un individu ; il n'est pas un atome isolé : il est membre d'une famille, d'une communauté, d'un État ; il est membre de l'humanité entière. Il est donc convenable que non seulement l'homme isolé, mais aussi toute l'humanité dans son unité visible, l'humanité unie d'après la volonté de Dieu par les liens de la collectivité, soit présente au tribunal de Dieu.

Un jugement rendu publiquement est en harmonie avec la justice divine. Trop souvent, sur la scène de ce monde, la cause de Dieu a été insultée et outragée dans la personne de ses serviteurs fidèles, tandis que le mal triomphait dans la personne des contempteurs de Dieu. Dieu se doit donc à lui-même de donner une justification unique et grandiose de sa conduite envers tous les hommes et tous les peuples. Le second acte, qui apporte la lumière et le dénouement, doit suivre les complications et les obscurités du premier.

3. Pour bien comprendre le jugement dernier, il faut considérer le Sauveur du monde, Jésus. L'univers s'explique surtout par l'humanité ; et l'humanité entière s'explique par Jésus-Christ. Tout à cause du Christ !

Dieu a créé le monde pour se préparer, de la part de la créature, une glorification naturelle dont la valeur reste finie. Dieu, ensuite, est venu parmi nous, pour se préparer, dans l'humanité ainsi divinisée, une glorification surnaturelle. La glorification de Dieu en Jésus-Christ, tel est le but suprême du monde et le but suprême de l'humanité. Voilà la cause que sert le chrétien. C'est une grande cause.

Le jugement dernier, révélation unique et grandiose, répond à ce but. Le Père céleste devait pour ainsi dire cette manifestation à son Fils unique, Jésus-Christ.

4. Le jour extraordinaire est préparé par des avant-coureurs extraordinaires. Des perturbations et des ébranlements se produisent dans le système du monde. Puis la Toute-Puissance divine intervient directement : par l'intermédiaire des anges (la sainte Écriture parle par figure d'une trompette), cet ordre retentit : « Levez-vous, morts, et venez au jugement ! »

Alors tous les hommes sont définitivement rangés, les uns à droite, les autres à gauche. Tous doivent rendre hommage à la souveraineté de Dieu en Jésus-Christ. Mais cet hommage n'est point le même à droite et à gauche.

Le Christ apparaît avec le signe de la croix. Jadis il était venu dans l'humilité et l'abaissement : aujourd'hui il vient dans la puissance et la souveraineté.

Des manifestations antécédentes, nous pouvons conclure à celle du dernier jour. Dans la création, la Toute-Puissance divine n'apparaît, pour ainsi dire, que comme une ombre de la grandeur de Dieu. Sur le mont du Calvaire, la Toute-Puissance divine manifestait la miséricorde. Sur l'autel, nous voyons la Toute-Puissance au service de l'amour. Que fera donc la Toute-Puissance divine lorsqu'il s'agira de la glorification et de la justification de Jésus-Christ ?

Quelle joie pour les justes ! Jadis ils avaient servi le Sauveur méprisé, persécuté par le monde ; ils s'étaient laissé railler, moquer, tourmenter jusqu'à la mort pour leur Sauveur. Maintenant ils voient ce Sauveur, Fils de Dieu, dans l'infinie majesté, qui est la compensation et le dédommagement de l'humilité de son premier avènement.

Quel spectacle foudroyant pour les méchants ! Dans ce Christ, qu'ils ont autrefois méprisé, persécuté, honni en lui-même et en ses fidèles, ils voient maintenant leur Dieu, leur Seigneur et leur Juge.

5. A la lumière de la vérité et par l'opération de la Toute-Puissance divine, toutes les consciences seront dévoilées aux yeux de toute l'humanité. Un tableau gigantesque du passé se déroule : c'est la vie, ce sont les actes des individus, des familles, des peuples, depuis le commencement du monde jusqu'à la dernière heure.

Tout est mis à nu : les vertus et les sacrifices des justes, la honte et l'hypocrisie des méchants, pour l'honneur des uns et pour la confusion des autres.

Notre vie d'ici-bas est le sentier qui nous conduit à la place que nous occuperons, en ce grand jour, selon nos mérites, ou à droite ou à gauche.

Le Seigneur dira : « Venez à moi, vous les bénis de mon Père, mes disciples fidèles et mes frères ; prenez possession du royaume que le Père a préparé pour moi et pour vous. »

Le Seigneur dira encore : « Éloignez-vous de moi, votre Dieu, votre fin dernière ! Vous avez voulu vous-même la malédiction : malédiction pour votre intelligence, malédiction pour votre volonté, malédiction pour votre corps et pour votre âme. »

Voilà donc tout ce qui subsiste de la splendeur de ce monde ! Voilà le résultat des jouissances coupables de cette vie temporelle !

6. Heureux ceux qui luttent avec une sainte ardeur ! Le drapeau du Christ est le drapeau de la victoire ; avec le Christ, ils vaincront, ils domineront, ils triompheront.

Qu'y a-t-il de grand, ici-bas, en comparaison de la grande cause que sert le chrétien ?

Qu'y a-t-il de plus sublime que la glorification de Dieu en Jésus-Christ ?

CHAPITRE XXII

LE ZÈLE DANS LA LUTTE

1. Grande est la lutte dans laquelle nous sommes engagés ; elle réclame tout notre zèle, notre zèle le plus ardent. Veillons à ce que ce zèle ne se refroidisse jamais. « Travaillez comme un bon soldat du Christ Jésus. Car celui qui combat dans l'arène ne sera pas couronné s'il n'a pas combattu légalement. » (2 Tim., II, 3, 5.)

A ce zèle est opposée la tiédeur. La tiédeur n'est pas à éprouver le sentiment de la lassitude, du vide et de la désolation ; ce sentiment de tristesse peut intérieurement exister à côté du plus grand zèle.

La tiédeur est l'absence continue d'actes courageux et d'exercices des vertus, un relâchement de la fidélité de la conscience tourné en habitude, une médiocrité constante dans l'accomplissement des devoirs, une insensibilité qui s'inquiète peu des péchés véniels délibérés.

La tiédeur est un état de langueur, par suite une apathie égale pour la vertu et pour le péché, une routine, une nonchalance, une décomposition.

Tiède est le chrétien qui n'est patient que lorsqu'il n'a rien à souffrir, qui est doux aussi longtemps qu'il ne rencontre pas d'opposition, qui désire être un bon chrétien sans qu'il lui en coûte, qui veut posséder une vertu sans

mortification, conquérir le ciel sans employer la violence.

On reconnaît la tiédeur à l'atteinte habituelle et volontaire portée à la conscience, à l'abandon de la prière fervente, à l'admission progressive de fautes toujours plus graves, au manque d'abnégation et d'empire sur soi-même, à l'acceptation facile de faux principes, à la préoccupation exclusive de la richesse et du bien-être matériel.

On reconnaît la tiédeur à certaines façons de parler. « Ce ne sont que des bagatelles. » « D'autres ne prennent pas la chose au pied de la lettre. » « Plus tard j'aurai le temps de m'occuper de ma conscience. » « J'ai en tête des affaires plus importantes. »

2. La tiédeur est indigne du chrétien ; elle est une souillure pour l'âme, un abaissement et une diminution de tout l'homme moral, une honte pour le drapeau sous lequel sert le chrétien.

La tiédeur est sans consolation : elle est une contradiction, elle ne procure donc aucune consolation ni de la part de Dieu ni de la part du monde.

La tiédeur expose à de nombreux périls. Elle obscurcit l'esprit : c'est pourquoi l'homme tombé dans la tiédeur reconnaît si difficilement son état. Elle affaiblit la bonne volonté, elle glace tous les nobles sentiments, elle rend la conscience insensible.

Notre salut est dans la prière ; mais l'âme tiède, comment prie-t-elle ?

La grâce de Dieu est toute-puissante ; mais chasser d'un cœur la tiédeur c'est là une des plus grandes œuvres de la miséricorde divine. Un pécheur s'amende plus aisément qu'un homme tiède. A l'égard de ces âmes, Dieu éprouve ce que nous éprouvons nous-mêmes en goûtant une nourriture écœurante.

De même que les xylophages[1] peuvent jeter à bas une maison, de même la tiédeur peut faire d'un soldat du Christ un traître.

3. Songez souvent à la grande cause que vous devez servir à titre de chrétien, et il vous sera facile de ne pas craindre devant l'effort. Réfléchissez à ce que vous êtes et à ce que vous devez être.

Vous n'atteindrez le but que par le travail. On n'obtient pas la palme sans difficulté. Si un écolier se croit déjà maître, il ne le sera jamais.

La paresse est mise au nombre des péchés capitaux : il y a là un sens profond.

Soyez tenace dans l'exécution. Il en est qui commencent avec énergie, puis ils se relâchent, soit par excès de fatigue, soit par impatience, soit par légèreté. Le chasseur s'efforce d'atteindre sa proie, il ne se contente pas de l'avoir fait lever.

Voulez-vous sortir d'une tiédeur fatale : retirez-vous pour quelque temps dans la solitude; tenez vos résolutions d'abord pendant quelques jours, puis toujours davantage.

1. Nom scientifique des vers qui rongent le bois.

CHAPITRE XXIII

LE JOUG ET LE FARDEAU

1. Tant que nous sommes ici-bas, la vie chrétienne est essentiellement un joug et un fardeau. Mais le Seigneur affirme que son joug est doux et son fardeau léger (Matth., XI, 30); il attend donc de vous que vous vous soumettiez à sa direction en toute dépendance et toute docilité.

« Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » (Matth., XI, 29.)

« L'amour de Dieu consiste à garder ses commandements. Et ses commandements ne sont point pénibles, car tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde; et cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu? » (I Joan., V, 3-5.)

La divinité du Christ se révèle excellemment dans les mystères de sa vie glorieuse. Aussi la considération de ces mystères est-elle particulièrement propre à nous montrer la douceur et la suavité de l'union à Jésus-Christ, et à remplir notre cœur d'un joyeux enthousiasme.

2. Le service du Christ est doux et léger d'abord en raison du mal qu'il écarte de nous. Tout homme doit

porter un joug : que ce soit donc le joug de Dieu, que le Christ vous a imposé !

Pas de vie humaine sans joug. Qui ne porte pas le joug de Dieu porte le joug de quelque passion. Il vaut mieux se soumettre volontairement à Dieu que de devenir forcément l'objet de la risée et l'esclave du monde.

A celui qui ne se soumet pas de bon cœur aux exigences de la vie chrétienne, la puissance des ténèbres impose une honte, un fardeau qui accable les plus nobles et les meilleurs des hommes.

Si vous croyez ne pouvoir être un chrétien fidèle, soyez convaincu qu'il vous est impossible de vous estimer vous-même devant le tribunal de votre raison.

On se raille des chrétiens fidèles, on les traite de « bigots ». Qui sont ceux qui parlent ainsi ? Toujours et partout des gens suspects. Tel est l'homme abandonné à lui-même.

De là cette plainte du vieil Homère : « De tout ce qui respire et se meut, il n'est pas, sur terre, d'être plus misérable que l'homme. »

3. En second lieu, le service du Christ est doux et léger, à cause de la beauté ravissante de ses principes. D'après ces principes, notre vie, notre bonheur, notre salut, tout notre être, sont entre les mains de Celui qui nous aime.

Tout ce qui nous arrive nous arrive sous la direction toujours bienveillante de sa providence.

Le temps, si court soit-il, que nous consacrons à son service nous rend estimables à ses yeux. Toute action que nous accomplissons, tout bon désir que nous formulons, toute démarche que nous faisons dans le but de lui plaire, prend à ses yeux une valeur en quelque sorte infinie.

Chaque fois que nous respirons, nous nous rapprochons du terme bienheureux, du moment où nous quitterons le théâtre de la lutte pour entrer en possession du bonheur divin.

Est-il une beauté, est-il une noblesse, qui ne se rencontrent excellemment dans le service de Jésus-Christ?

« La vertu, dit Sénèque, est déjà en elle-même une satisfaction ; elle est si aimable qu'il est naturel aux méchants d'applaudir un acte de vertu. »

4. En troisième lieu, le service du Christ est doux et léger, en raison des biens que la bonté de Dieu nous fait espérer.

Dieu n'attend pas jusqu'à l'éternité. Son amour le porte à se montrer, dès cette vie, libéral envers ses serviteurs. Outre la vie éternelle, il leur a promis, pour cette terre, le centuple des biens auxquels ils renoncent (Matth., XIX, 29).

Et Dieu tient ses promesses. Le vrai bonheur sur terre est le privilège de ceux qui ont fait de la volonté de Dieu la règle de leur vie.

Dans la vie chrétienne, il n'y a rien de difficile en soi. La difficulté vient de notre vue bornée et de notre pusillanimité. Et quand il y aurait des difficultés, l'amour les adoucirait et les allégerait.

Où est l'amour, il n'y a pas de fatigue; et s'il y a de la fatigue, on l'aime, on la porte avec joie.

Pesez souvent ces pensées, pour vous affermir dans votre persévérance.

Le bien ne sert de rien si l'on y renonce avant la fin de la vie. Qui perd courage avant d'atteindre au but a couru en vain.

CHAPITRE XXIV

LE CHRISTIANISME ET LA RELIGION DE L'AMOUR

1. C'est avec raison qu'on a appelé le christianisme la religion de l'amour. L'amour est nécessaire au cœur ; vivre sans amour, c'est être mort tout en vivant. L'amour est ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond dans l'homme, ce qu'il y a de plus noble et de plus fort, ce qui rend l'homme capable de tous les sacrifices.

L'amour est une passion. Heureux celui dont le cœur est rempli d'une noble passion.

La nature pousse l'homme à l'amour. Suivant ce qu'il aime, l'homme dirige sa vie, en haut jusqu'à Dieu, ou en bas au-dessous de l'animal.

Par le christianisme nous comprenons mieux combien Dieu nous aime dans l'ordre de la nature ; mais l'amour surnaturel de Dieu pour nous, le christianisme seul nous le révèle : cet amour consiste en ce que Dieu se donne lui-même à nous, en ce qu'il se subordonne dans un certain sens à nos intérêts.

Dans le christianisme, l'amour est le premier et le suprême commandement (Marc., XII, 30 ; Luc., X, 25). C'est ce que Dieu exige en premier lieu de l'homme, c'est la vertu la plus sublime et la plus parfaite.

L'amour est une vertu qui fait que notre volonté reconnaît en Dieu le bien le plus élevé et le plus parfait, qu'elle s'attache à lui et se repose en lui.

2. Vous devez aimer Dieu, parce que les nombreux bienfaits dont il vous a comblé vous prouvent combien il est bon et digne d'amour. Votre être, toutes vos facultés, viennent de lui. Si une maladie vous faisait perdre la vue et qu'un miracle vous la rendît, quelle ne serait pas votre reconnaissance ! Lui en devez-vous moins à présent ?

Tout ce qui en vous a quelque prix vient de Dieu ; le péché seul vient de vous.

Dieu ne vous a pas accordé seulement les dons naturels : il vous a rendu particulièrement facile une vie surnaturelle, une vie chrétienne. Sa providence vous a placé dans telles et telles circonstances qui vous stimulent à pratiquer la vertu. Il vous donne sa grâce intérieure, sans laquelle votre lutte n'aurait ni force ni mérite.

Par amour pour vous, Dieu a pris toutes les dispositions qui doivent vous conduire à le posséder dans l'éternité.

Il vous a donné tout ce qui est compatible avec ses desseins divins. Ces dons, il vous les apporte lui-même : il est tout proche de vous, il habite en vous, il est plus près de vous que vous-même. Tout ce que vous êtes et ce que vous avez dépend de Dieu, est dans sa dépendance la plus étroite et la plus intime. Tout ce qui est en dehors de Dieu tient plus de Dieu qu'il n'existe en lui-même.

Dieu est et opère dans toutes les créatures, mais d'une manière différente, selon leur destinée différente. Il habite en vous, mais non comme dans toute autre créature dont le but ne dépasse point l'ordre naturel : il habite en vous comme dans un sanctuaire destiné tout spécialement à le recevoir.

Vous devez considérer non seulement cette proximité et cette inhabitation de Dieu, mais encore la manière dont il agit pour vous. Par amour pour vous, il met tout en mouvement dans le domaine de la nature, afin que tout vous aide à atteindre le but surnaturel de votre vie.

Vous ne comprendrez vraiment combien grand est l'amour que Dieu vous porte, que si vous étudiez le Christ travaillant et souffrant pour vous. Toutes les autres preuves de l'amour de Dieu disparaissent en quelque sorte quand on les compare à la croix du Calvaire, de même que les étoiles deviennent invisibles lorsque le soleil se lève. C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.

3. Tel est l'amour de Dieu pour vous. Il vous a fait son ami. Rendez-lui amour pour amour. Que votre amour ressemble à celui du Christ ; il ne doit pas se borner à des sentiments et à des paroles : il faut aimer par œuvres et en vérité, il faut traduire votre amour par des sacrifices.

« Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais par œuvres et en vérité. C'est par là que nous connaissons que nous sommes de la vérité (et non pas du mensonge et de l'apparence hypocrite), et que nous en persuaderons notre cœur en la présence de Dieu. » (1 Joan., III, 18, seq.)

Il faut, pour parler avec saint Paul (2 Cor., VI, 4, seq.), « en toutes choses, comme ministres de Dieu, nous rendre recommandables par une grande patience dans les maux, dans les nécessités et dans les extrêmes afflictions... ; par une douceur persévérante et par la bonté... ; par la parole de vérité..., parmi l'honneur et l'ignominie..., comme mourants et vivants néanmoins..., comme tristes mais toujours dans la joie. »

En tout ce qui est, en tout ce qui arrive, reconnaissez

l'amour de Dieu. Sous le voile des créatures, reconnaissez et baisez la main qui vous fait du bien en toutes choses et par elles. Travaillez à tout utiliser, pour correspondre ainsi aux desseins de Dieu.

Enfin, par le moyen des créatures, élevez-vous jusqu'à la connaissance de votre Créateur, pour apprécier combien Dieu est infiniment bon, beau et parfait en lui-même.

Toute la magnificence et la beauté de la création, tous les dons de l'intelligence et les charmes du cœur, toute la perfection de l'ordre surnaturel du christianisme, ce sont là de faibles rayons, de misérables gouttelettes, qui nous permettent de soupçonner la beauté du Soleil incréé, de la source de toute perfection.

D'ordinaire, l'amour n'exige de vous rien d'extraordinaire.

Remplissez donc parfaitement les devoirs de votre état, mais faites-le par amour pour Jésus.

Par amour pour vous, Jésus attend de vous le renoncement à vous-même : pratiquez le renoncement par amour pour Jésus.

Par amour pour vous, Jésus vous fait sentir le poids de la croix : portez votre croix par amour pour Jésus.

Par amour pour vous, Jésus veut que vous vous unissiez intimement à lui : faites-le par amour pour Jésus, et que ce vous soit une joie du cœur d'être constamment semblable à votre divin modèle.

4. Tel est l'amour que l'on doit pratiquer et que l'on pratique en effet dans la religion catholique.

Parmi les hommes, on décore du beau nom d' « amour » bien des choses qui ne sont que basse sensualité. Il y a tant d'alliage, tant d'apparences factices ! Seul l'amour de Dieu peut donner une belle âme, un cœur élevé.

L'amour naît de la plus noble liberté. Sur le navire de l'amour divin, pas d'esclaves, pas de galériens : il n'y a que des volontaires.

Efforçons-nous de craindre Dieu par amour plutôt que de l'aimer par crainte.

Si vous songiez que Jésus a préféré votre salut à sa vie, vous comprendriez ce que signifie cette parole : que vous devez préférer son bon plaisir à tout autre bien.

5. Pour que l'amour repose sur un solide fondement, il doit avoir ses racines dans la foi et recevoir sa direction de l'espérance. Point de véritable amour s'il ne prend sa racine sur le Calvaire et n'a son couronnement dans le ciel.

Un chrétien aimant peut assez souvent, dans ses pensées et ses actes d'amour, ne point songer actuellement au ciel et à l'espérance, mais l'homme ordinaire ne peut pas, d'une façon habituelle, en agir toujours de même.

Ne craignez pas que votre amour se soit refroidi parce que vous n'éprouvez plus le sentiment de l'amour. L'esprit de Dieu ne consiste pas toujours dans des effusions sensibles. L'amour, lorsqu'il est nouveau, fermente comme un vin nouveau ; plus il deviendra vieux et limpide, plus il deviendra calme.

Ce n'est pas la grandeur de nos œuvres qui leur donne du prix devant Dieu : c'est l'amour avec lequel elles sont accomplies.

Combien en est-il qui aimeraient bien Jésus s'il se présentait seul ! Mais il en est peu à qui plaise le cortège qui l'accompagne toujours : l'abnégation, la mortification, le mépris du monde, l'humilité, le désintéressement.

A la vérité, nous devrions rougir de dire à Dieu : « Seigneur, je vous aime par-dessus tout. » Autant dire à un roi : « Je vous estime plus que la terre et l'eau. »

Et cependant, Dieu trouve son plaisir à ce que nous l'aimions plus que les créatures, qui pourtant, comparées à lui, ne sont que néant.

Vous avez abandonné tout au monde pour l'amour de Dieu : une chose vous manque encore. Après avoir tout quitté, abandonnez-vous vous-même et ne conservez rien de votre amour-propre. Après avoir fait tout ce que vous croyez devoir faire, avouez que vous êtes un serviteur inutile, qui ne s'attribue rien à lui-même, mais qui rapporte tout à Dieu. Alors seulement vous êtes riche, alors seulement vous êtes puissant et heureux, alors seulement vous êtes libre.

Grandeur dans l'amour, grandeur dans la vérité : amour et vérité sont deux enfants d'un même sein, deux nobles rejetons d'une même racine. Et quand saint Paul ne l'aurait point dit, la plénitude et la fin de la loi n'en consistent pas moins à opérer la vérité dans l'amour.

TABLE ALPHABÉTIQUE[1]

A

Ambition, II 59
Amendement de la vie, I 315
Amour (religion de l'), II 414
Amour des ennemis, II 301
Amour du prochain, II 44
Amour de soi : légitime, II 226
— faux, II 228
Ascension du Christ, II 342
Athéisme, I 55
Autel (sacrement de l'), II 269

B

Bethléem, II 49
Bible, I 202
Binarii tres (trois classes), II 127
Bonheur de l'homme, I 89, 104
But de la vie, I 72

C

Caractère (formation du), II 221
Cène (dernière), II 269
Cérémonies, II 385
Choix d'un état, II 117
Christ : ses adieux, II 245

1. Le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe la page.

Christ : prière du grand-prêtre, II..... 250
— sa divinité, I..... 105
— sa royauté, II..... 70
— sa mort, II..... 310
— sa résurrection, II..... 326
— son ascension, II..... 342
Christianisme, I..... 191
Ciel, II..... 345
Cloître (vie du), II..... 400
Cœur de Jésus, II..... 297
Colère, I..... 356
Commandement légitime, II..... 88
Commandements de Dieu, I..... 260
Compassion, II..... 184
Confession, I..... 311
Confiance en Dieu, II..... 165
Conscience, I..... 259
Conseils évangéliques, II..... 114, 400
Contrition, I..... 296
Coopération à la grâce, I..... 217
Crainte de Dieu, I..... 332
Création, I..... 50
Croix (amour de la), II..... 305
Croix (sacrifice de la), II..... 310
Culte des Saints, II..... 389

D

Défunts, II..... 391
Déïsme, I..... 85, 159
Dieu, I..... 62
— son existence, I..... 43
— sa volonté, I..... 79
— son service, I..... 83
Douceur, II..... 195

E

Education, II..... 104
Eglise du Christ, I..... 200

Election, II..... 117
Enfants (éducation des), II..... 176
Enfer, I..... 119, 323
Esprit-Saint, II..... 363
Etendards (deux), II..... 123
Eucharistie, II..... 269
Evangile et miracle, I..... 183
Evangiles, leur valeur, I..... 202
Examen de conscience, I..... 277, 295
Examen particulier, I..... 277
Exemple (bon), II..... 174

F

Fidélité à la vocation, I..... 169
Fin de l'homme, I..... 72
Fin des créatures, I..... 229
Foi, I..... 162, 221
Foi (règle de), I..... 209

G

Grâce, II..... 155
Grandeur d'âme, II..... 232

H

Homme, I..... 16
Homme et animal, I..... 33, 141
Humilité, I, 281, II..... 52
Humilité (trois degrés d'), II..... 130

I

Ici-bas, I..... 104, 123, 255
Idéal, I..... 11
Imitation du Christ, II..... 1
Immortalité, I..... 92
Incarnation du Christ, II..... 30
Indépendance, II..... 235

Indifférence religieuse, I..... 30
Indifférence (vertu), I..... 242
Indifférentisme, I..... 30
Injures (support des), II..... 186
Intérieure (vie), II..... 83
Intolérance de l'Eglise, I..... 207

J

Jalousie, II..... 189
Jugement, I..... 358
Juger le prochain, II..... 199

L

Langage, II..... 204
Libéralisme, I..... 37
Liberté, II..... 7
Libre-pensée, I..... 37

M

Marie, II..... 33, 47, 75
Matérialisme, I..... 14, 94, 96, 141
Méditation, II..... 96
Mépris du monde, II..... 64
Messe, II..... 269
Méthode, II..... 133
Miracles, I..... 180
Miséricorde de Dieu, I..... 300
Monisme, I..... 13, 67, 97
Mort, I..... 246
Mystères, I..... 192, 222

N

Nature et révélation, I..... 173
Nature miracle, I..... 180
Nazareth, II..... 83
Nom de Jésus, II..... 69

O

Obéissance, II 36, 86
Optimisme, I 153
Orgueil, I 280

P

Pacifiques, II 181
Paix (la vraie) du cœur, I 208
Panthéisme, I 13, 67, 97
Papauté, II 382
Passion du Christ, II 277
Passions, I 355
Patience, II 20
Patriotisme, II 354
Péché, I 287
— rémission du péché, I 304
— véniel, I 339
— Dieu et le péché, I 345
Péché originel, I 189, 286, 291
Péché (triple), I 290
Péchés d'omission, I 272
Péchés de pensée, I 274
Péchés véniels, I 339
Pénitence, I 307
Pentecôte, II 363
Perfection, II 110
Persécutions, II 318
Pessimisme, I 155
Pharisaïsme, II 191
Piété, II 147
Pratiques extérieures, II 385
Prière, II 95
Progrès, II 106
Prudence, II 136
Purgatoire, I 342

R

Raison et foi, I..... 221
Rédemption du péché, I..... 304
Règne de Jésus-Christ, II..... 3
Religion, I..... 161
Religion et morale, I..... 165
Religiosité moderne, I..... 156
Respect humain, II..... 236
Résurrection du Christ, II..... 326
Révélation, I..... 173

S

Sacerdoce, II..... 397
Sacrements, II..... 387
Scepticisme, I..... 225
Science et foi, I..... 221
Sensualité, I..... 334
Simplicité, II..... 71
Souffrances, II..... 20
Spiritualité de l'âme, I..... 128
Succès, II..... 243

T

Temps, son prix, I..... 240
Tentations, II..... 150
Tiédeur, II..... 408
Tolérance, I..... 207
Travail, II..... 90
Trinité, I, 191 ; II..... 32

V

Vanité, II..... 59
Vie de famille, II..... 100

Z

Zèle des âmes, I..... 171
Zèle pour la gloire de Dieu, II..... 161

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

DEUXIÈME SEMAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'IMITATION DU CHRIST DANS SES TRAITS PRINCIPAUX

CHAPITRE PREMIER. — Le royaume du Christ..... 3
CHAPITRE II. — Le Christ nous a délivrés des ténèbres et de l'esclavage..... 7
CHAPITRE III. — Le Christ idéal de l'humanité..... 13
CHAPITRE IV. — Le renoncement à soi-même, première chose qu'exige l'imitation du Christ..... 10
CHAPITRE V. — Seconde chose qu'exige l'imitation du Christ : acceptation volontaire des rigueurs de l'existence..... 20
CHAPITRE VI. — Le Christ notre maître et notre exemplaire..... 25
CHAPITRE VII. — L'incarnation du Christ..... 30
CHAPITRE VIII. — La libre obéissance à Dieu..... 36
CHAPITRE IX. — La véritable humanité..... 40
CHAPITRE X. — Pratique de l'amour du prochain..... 44
CHAPITRE XI. — Le Magnificat..... 47
CHAPITRE XII. — Bethléem..... 49
CHAPITRE XIII. — L'humilité chrétienne..... 52
CHAPITRE XIV. — Contre les vaniteux et les ambitieux..... 59
CHAPITRE XV. — La pauvreté du Christ..... 64
CHAPITRE XVI. — Le nom de Jésus..... 69

Chapitre XVII. — La simplicité chrétienne..... 71
Chapitre XVIII. — Le Christ et la séparation des esprits..... 74
Chapitre XIX. — L'apparition du royaume du Christ..... 76
Chapitre XX. — Les dispositions de la Providence divine..... 80
Chapitre XXI. — La vie intérieure..... 83
Chapitre XXII. — L'obéissance aux hommes..... 86
Chapitre XXIII. — Le travail..... 90
Chapitre XXIV. — La prière..... 95
Chapitre XXV. — La vie de famille..... 100
Chapitre XXVI. — Le progrès continuel..... 106
Chapitre XXVII. — L'effort vers la perfection..... 110
Chapitre XXVIII. — Une plus haute perfection..... 114
Chapitre XXIX. — Choix d'une vocation (élection)..... 117

DEUXIÈME PARTIE

L'IMITATION PLUS COMPLÈTE DU CHRIST

Chapitre Premier. — Deux étendards..... 123
Chapitre II. — Trois classes d'hommes..... 127
Chapitre III. — Trois forces motrices..... 130
Chapitre IV. — La vraie méthode..... 133
Chapitre V. — Règles de prudence..... 136
Chapitre VI. — Le détachement du cœur..... 144
Chapitre VII. — La vraie piété..... 147
Chapitre VIII. — La victoire sur les tentations..... 150
Chapitre IX. — L'opération de la grâce divine..... 155
Chapitre X. — Le miracle de Cana..... 159
Chapitre XI. — Le zèle de la gloire de Dieu..... 161
Chapitre XII. — La confiance en Dieu..... 165
Chapitre XIII. — Puissance de la prière..... 168
Chapitre XIV. — Le zèle des âmes et l'apostolat..... 171
Chapitre XV. — Puissance du bon exemple..... 174
Chapitre XVI. — Le soin des enfants..... 176
Chapitre XVII. — De l'humeur pacifique..... 181
Chapitre XVIII. — Compassion pour les misères humaines..... 184
Chapitre XIX. — Fuir l'envie..... 189
Chapitre XX. — Energie contre le pharisaïme..... 191

Chapitre XXI. — La douceur..... 195
Chapitre XXII. — Juger le prochain avec indulgence..... 199
Chapitre XXIII. — La connaissance des hommes..... 201
Chapitre XXIV. — L'usage de la parole..... 204
Chapitre XXV. — Nos relations de société..... 208
Chapitre XXVI. — Prudence dans la manière de traiter les autres. 214
Chapitre XXVII. — Prudence contre la ruse..... 218
Chapitre XXVIII. — Formation du caractère..... 221
Chapitre XXIX. — Le juste amour de soi-même..... 226
Chapitre XXX. — Le faux amour de soi..... 228
Chapitre XXXI. — Grandeur d'âme et esprit de sacrifice..... 232
Chapitre XXXII. — La véritable indépendance..... 235
Chapitre XXXIII. — Ce que vaut l'approbation des hommes.... 238
Chapitre XXXIV. — Fuir les soucis inutiles..... 241
Chapitre XXXV. — Le succès apparent..... 243
Chapitre XXXVI. — Les adieux du Seigneur..... 245
Chapitre XXXVII. — La prière du souverain Prêtre..... 250

TROISIÈME SEMAINE

LA CROIX

Chapitre Premier. — Les derniers jours de la vie de Jésus..... 255
Chapitre II. — Importance des souffrances pour le chrétien..... 258
Chapitre III. — Les difficultés de la vie chrétienne..... 265
Chapitre IV. — La sainte Cène..... 269
Chapitre V. — Les souffrances extérieures du Christ..... 277
Chapitre VI. — Les humiliations du Christ..... 280
Chapitre VII. — Les souffrances intimes du Christ..... 285
Chapitre VIII. — Attitude du Christ souffrant..... 290
Chapitre IX. — Pourquoi le Christ a-t-il voulu souffrir..... 294
Chapitre X. — L'école du cœur..... 297
Chapitre XI. — L'amour des ennemis..... 301
Chapitre XII. — Tomber et se relever..... 303
Chapitre XIII. — L'union avec le Christ souffrant..... 305
Chapitre XIV. — La Mère de douleurs..... 308

Chapitre XV. — Le sacrifice de la croix..... 310
Chapitre XVI. — L'autel..... 314
Chapitre XVII. — L'Eglise du Crucifié..... 318

QUATRIÈME SEMAINE

LA CONCLUSION GLORIEUSE

Chapitre Premier. — Développement et dénouement..... 323
Chapitre II. — La résurrection du Christ..... 320
Chapitre III. — La manifestation de la résurrection..... 329
Chapitre IV. — Pensées pour le temps pascal..... 334
Chapitre V. — Le chrétien sert une cause victorieuse..... 338
Chapitre VI. — L'Ascension du Seigneur..... 342
Chapitre VII. — Le chrétien sert une cause qui procure le bonheur 345
Chapitre VIII. — « La paix soit avec vous ! »..... 350
Chapitre IX. — Le christianisme et l'ordre social..... 353
Chapitre X. — Le christianisme et le bien-être matériel..... 359
Chapitre XI. — La descente du Saint-Esprit..... 363
Chapitre XII. — La Mère de Dieu..... 367
Chapitre XIII. — Place du Christ dans l'histoire..... 371
Chapitre XIV. — Importance de l'Eglise visible..... 376
Chapitre XV. — La papauté..... 382
Chapitre XVI. — La vie chrétienne..... 384
Chapitre XVII. — Des saints..... 389
Chapitre XVIII. — Faiblesse humaine chez les chrétiens..... 394
Chapitre XIX. — Le sacerdoce..... 397
Chapitre XX. — Les trois conseils évangéliques et l'état religieux. 400
Chapitre XXI. — Le chrétien sert une grande cause..... 404
Chapitre XXII. — Le zèle dans la lutte..... 408
Chapitre XXIII. — Le joug et le fardeau..... 411
Chapitre XXIV. — Le christianisme et la religion de l'amour.... 414
Table alphabétique..... 421

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

PARIS, LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR, RUE CASSETTE, 10

KANT ET LA SCIENCE MODERNE

Par le R. P. TILMANN PESCH

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Traduit de l'allemand, par LEQUIEN, agrégé de philosophie

In-12 ..... **3.50**

Le Père Tilmann Pesch nous fait remonter jusqu'à Kant. Dans l'ouvrage que nous signalons, il critique avec profondeur et sans s'attarder à des questions accessoires le philosophe de Kœnigsberg, qu'il regarde avec raison comme l'un des principaux ancêtres de la philosophie contemporaine. Bon nombre des erreurs, en effet, qui sévissent aujourd'hui et expliquent les faiblesses morales de la société, sont les filles du criticisme : *la sécularisation de la science ; la morale indépendante ; le culte néo-païen de l'humanité*, etc. Toutefois il serait injuste, et le Père Pesch en convient lui-même, d'oublier la part d'influence et de responsabilité qui revient à tant d'autres philosophes qui ont précédé Kant et dont il s'est même inspiré. En somme, sa philosophie a été moins puissante qu'on ne l'a prétendu, et elle est moins originale que ne le font supposer les formules singulières dont il l'a enveloppée. Ces voiles peuvent en imposer à certains esprits ; mais le Père Pesch n'a pas de peine à les déchirer : il met à nu les erreurs qu'ils recouvrent et qui sont encore les plaies de notre temps. Cette œuvre de critique, due à l'un des meilleurs scolastiques de l'Allemagne, était donc utile ; elle méritait d'être traduite en français et on lui fera bon accueil. (*Université catholique.*)

LE KANTISME ET SES ERREURS

Par le R. P. Tilmann PESCH, de la Compagnie de Jésus

Traduit de l'allemand, par LEQUIEN, agrégé de philosophie

In-12 ..... **3.50**

Nos lecteurs connaissent déjà la valeur de la première étude du Père Pesch sur le Kantisme : *Kant et la science moderne*. Il nous suffira donc d'annoncer la seconde : *Le Kantisme et ses erreurs*, qui offre les mêmes qualités de netteté dans l'exposition et la réfutation. Tout l'ouvrage va à prouver que le Kantisme, donné pour fondement à la science, est lui-même sans fondement. Pour y parvenir, le Père Pesch démonte successivement les principales pièces du système kantien : les *jugements synthétiques a priori*, les formes *a priori* de la sensibilité : le *temps* et l'*espace*, les *catégories* de l'entendement, les *noumènes*, etc., et il en fait toucher du doigt les point vermoulus. Nombre d'esprits, parmi nos contemporains, se sont laissé fasciner par l'aspect grandiose de la synthèse kantienne. C'est qu'ils regardaient obstinément en haut, oublieux de scruter les bases mêmes de l'édifice, qui cachent, il est vrai, les subtilités d'une métaphysique nébuleuse. Le Pere Pesch a dissipé les nuages accumulés, en montrant que Kant n'a pas prouvé la possibilité de ses jugements synthétiques *a priori*. Ce fondement imaginaire enlevé, le système apparaît tel qu'il est, c'est-à-dire comme une construction ingénieuse sans doute, mais une construction en l'air. (*Etudes religieuses.*)

PARIS, LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR, RUE CASSETTE, 10

AUGUSTE COMTE

FONDATEUR DU POSITIVISME

SA VIE — SA DOCTRINE

Par le R. P. GRUBER, de la Compagnie de Jésus

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE PAR M. OLLÉ-LAPRUNE

Traduit de l'allemand, par l'abbé Ph. MAZOYER, du clergé de Paris

In-12, orné d'un portrait **3.50**

De l'aveu des positivistes eux-mêmes, cet ouvrage du P. Gruber contient les renseignements les plus complets et les plus exacts qui aient été publiés sur la vie et les doctrines du fondateur du positivisme. Ce livre, de même que le suivant, est indispensable à quiconque veut connaître le mouvement des idées au XIX^e^ siècle.

LE POSITIVISME

DEPUIS COMTE JUSQU'A NOS JOURS

Par le R. P. GRUBER, de la Compagnie de Jésus

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par l'abbé Ph. MAZOYER, du clergé de Paris

Fort volume in-12..... .... **3.50**

Ce volume continue le précédent et se recommande par les mêmes qualités. On chercherait vainement ailleurs des renseignements aussi exacts et aussi précis sur le positivisme de Littré, sur le positivisme orthodoxe de Pierre Lafitte et sur la doctrine qui se prétend plus orthodoxe encore des positivistes du Brésil, où la récente révolution s'est faite au nom des principes d'Auguste Comte. Puis vient l'énumération complète des positivistes indépendants en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Norvège, et l'indication de leurs principaux ouvrages.

LIGUGÉ (VIENNE). — IMP. SAINT-MARTIN. M. BLUTÉ. — 5-01.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

13,477

248
P27
Vol. II

13,477

248
P27
Vol. II

Pesch, Tilmann
AUTHOR

La Philosophie Chretienne de la Vie
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY